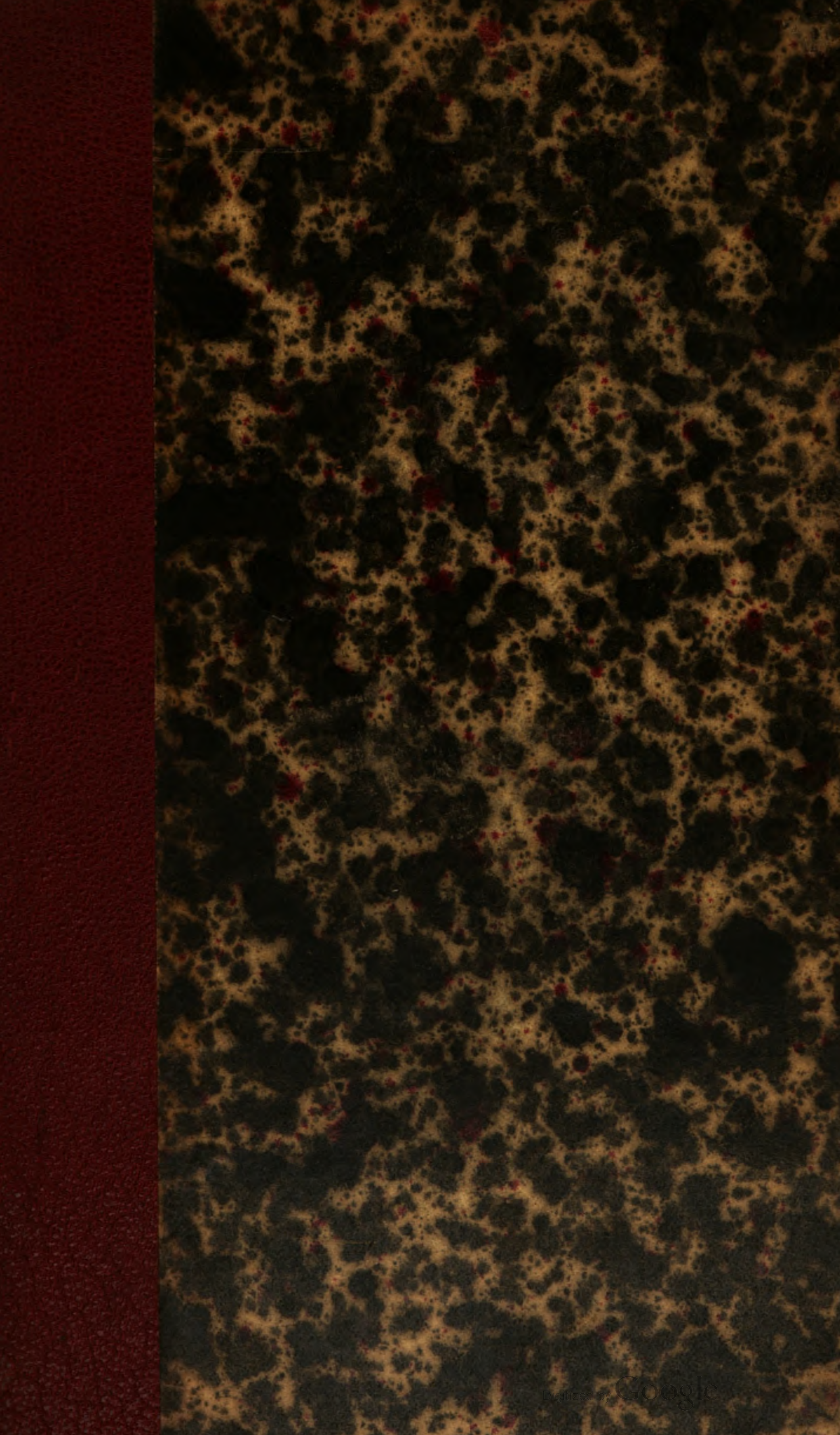
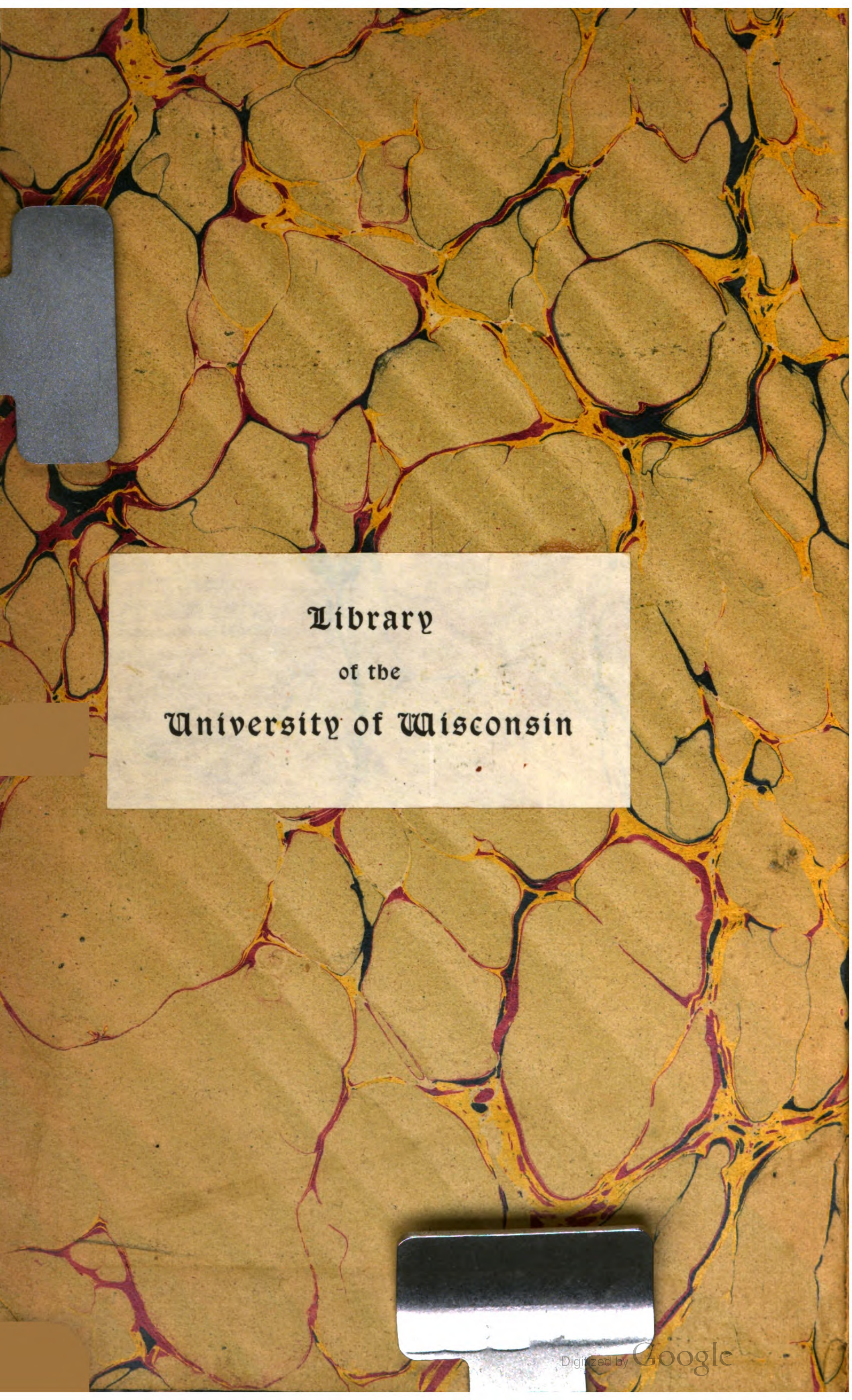
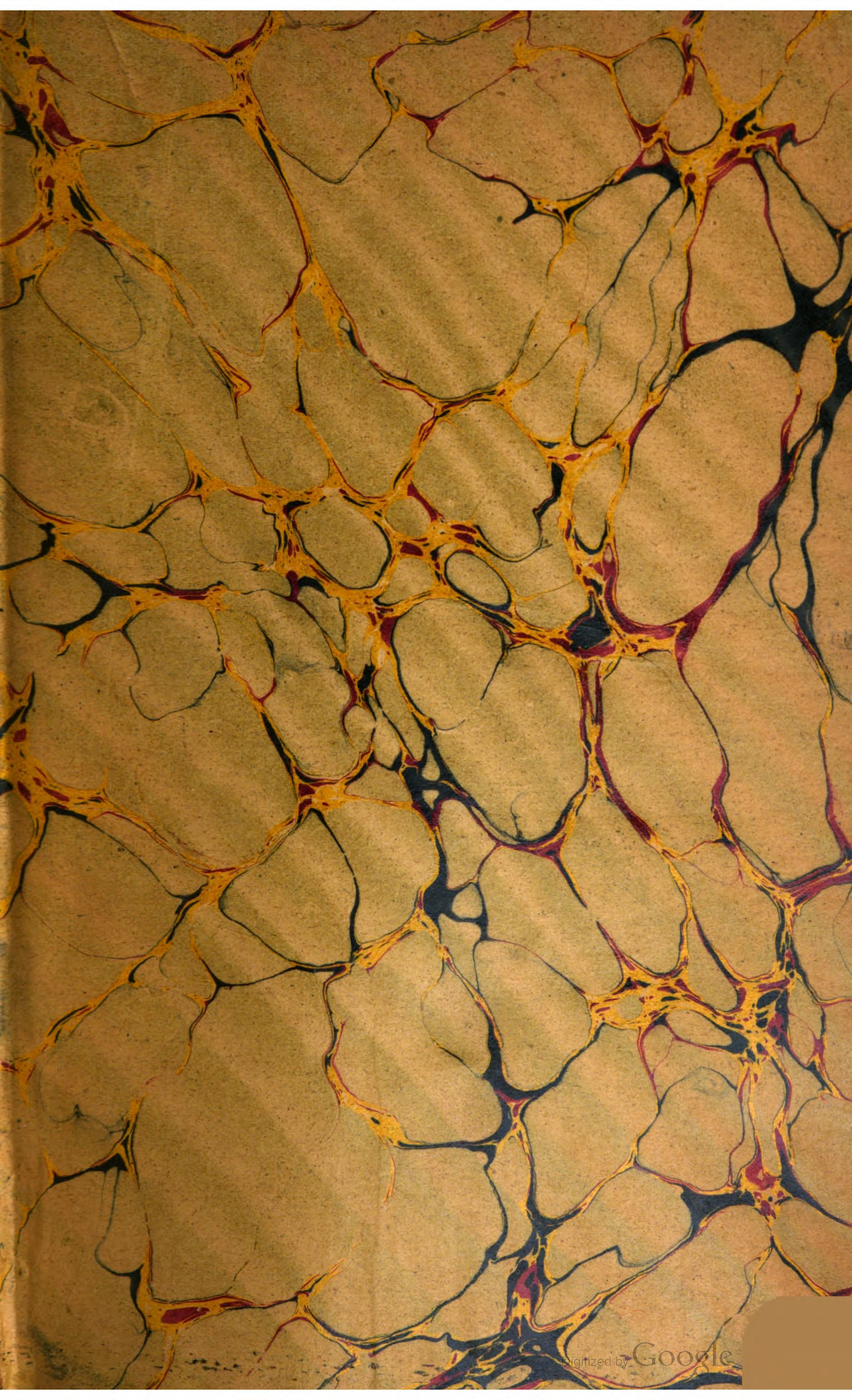
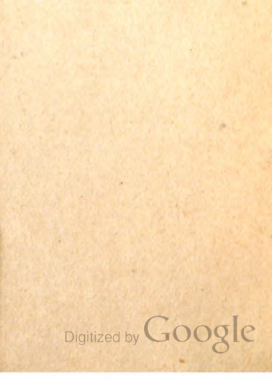










HISTOIRE

DU

JAPON.

HISTOIRE

DE L'ÉTABLISSEMENT, DES PROGRÈS ET DE LA DÉCADENCE

DU CHRISTIANISME

DANS L'EMPIRE

DU JAPON,

OU L'ON VOIT LES DIFFÉRENTES RÉVOLUTIONS QUI ONT AGITÉ CETTE MONARCHIE PENDANT PLUS D'UN SIÈCLE.

PAR LE R. P. DE CHARLEVOIX,

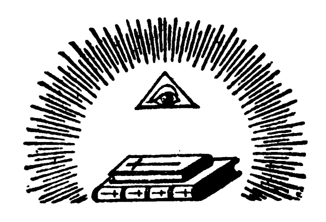
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

TOME SECOND.

Bibliothèque Catholique de la Belgique.

1er OUVRAGE POUR 1829.

Prix : Fr 3 - 25.



LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

Et chez les Libraires désignés ci-après.

1829.

Imprimatur

Januarii 1829. *J. FORGEUR*,

Vic. gen. Mechliniæ diœc.



Expédié de Louvain aux chefs-lieux des diocèses du 4 *au* 7 *Mars* 1829.

Abonnement à la Bibliothèque Catholique de la Belgique.

Les Abonnés reçoivent un exemplaire de chaque Ouvrage qui est publié pour l'année. Ceux qui habitent la campagne doivent indiquer une maison en ville où leurs Ouvrages puissent être remis.

L'Abonnement est de onze francs cinquante centimes annuellement, *et se paie comptant.*

On s'abonne dans les villes et chez les Libraires dont les noms suivent :

Alost, Spitaels-Schuermans.
Amsterdam, F. E. Wymans.
Anvers, Ancelle.
Arlon........
Ath, Jouret-Themon.
Audenarde.. ...
Beaumont, la ve Hannecart.
Béringen......
Binche, Hyppolite Fontaine.
Bois-le-Duc, Langenhuysen.
Bouvigne, près Dinant....
Bruges, De Vliegher.
Bruxelles J. J. Vanderborght.
Charleroy, H. J. Lelong.
Chimay, Dlles Preud'homme.
Courtray, De Caluwé-Ovyn.
Diest......
Dixmude.. ...
Enghien......
Gand, De Corte.
Grammont, J. Van den Eycken.
Hasselt......
Huy .....
Ipres, J. Van der Meersch.
Jodoigne, Allard.
La Haye, J. W. Ten Hagen.
Lessines, Deltenre.
Liége, Lemarié.
Lokeren......
Louvain, Vanlinthout et Vandenzande.
Luxembourg......
Maestricht, Koymans.
Malines, Van Velsen-Van der Elst.
Marche......
Mons, Jevenois.
Namur, Dujardin.
Nivelles, Mle Dujardin.
Peruwelz, Ant. Delplace.
Poperingue, Dufloer.
Renaix......
Rotterdam, Thompson frères.
Roulers, David Van Hée.
S. Nicolas, Rukaert-Vanbeesen.
Soignies, A. F. Robyns.
Spa, la veuve Badon.
Termonde......
Thielt......
Tirlemont, Merckx.
Tournay, Casterman ainé.
Turnhout......
Verviers, Mle Th. Oger.
Virton......
Utrecht, A. Schikhoff.

A Aix-la-Chapelle, M. Nélessen, curé de St.-Nicolas.
A Munster, M. G. Kellerman, doyen et curé de St.-Ludger.

Ouvrages distribués jusqu'aujourd'hui *aux Abonnés de* 1829, *pour les onze fr.* 50 *cent. de l'Abonnement, et qui se trouvent chez les susdits Libraires* :

	Fr.	C.
1° Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du Christianisme dans l'empire du Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette Monarchie pendant plus d'un siècle. Par le R. P. Charlevoix, de la Compagnie de Jésus. Tome II. 546 pages........................	3	25

SOMMAIRE

DU

SEPTIÈME LIVRE.

I. *Les Princes chrétiens protégent les missionnaires. Apostasie du Roi de Bungo. Il publie des édits contre la Religion Chrétienne. Il est fort mal reçu de l'Empereur. Il fait mourir quelques Chrétiens. Réponse hardie d'une dame chrétienne. Constance de la Reine douairière et de deux Princesses de Bungo.* II. *Nouveaux édits de l'Empereur contre les missionnaires. Ucondono est envoyé au royaume de Canga.* III. *Retour des Ambassadeurs de Rome. Ils arrivent à Goa. Le père Valégnan nommé Ambassadeur du Vice-Roi des Indes vers l'Empereur du Japon. Les Ambassadeurs prennent terre à Nangazaqui. La joie que cause leur arrivée à toute cette église. Le voyage du P. Valégnan à la cour retardé.* IV. *Le Bandoue conquis par l'Empereur. Ce Prince donne sujet d'espérer le rétablissement des missionnaires. Mort du premier Jésuite japonnais. Le Roi d'Arima achève par un coup d'autorité*

l'entière conversion de ses sujets. Le Roi de Firando fait empoisonner six missionnaires. V. *L'Empereur projette de conquérir la Chine. Desseins cachés sous ce vaste projet.* VI. *L'Empereur se laisse prévenir contre l'ambassade du Vice-Roi des Indes. Le P. Valégnan part pour la cour ; il s'arrête à Muro où il est visité de tous les grands de l'empire. Le Roi de Bungo réconcilié à l'Église.* VII. *Le P. Valégnan est reçu à Méaco avec beaucoup de distinction. Son entrée publique, et sa première audience. L'Empereur régale magnifiquement les Ambassadeurs et leur fait de fort beaux présens. Concours extraordinaire chez les Ambassadeurs à Méaco et à Ozaca.* VIII. *Le père Valégnan à Firando. Ferveur de la Princesse de Firando. Le Roi d'Arima, le Prince d'Omura, et le Roi de Bungo reçoivent les présens de Sa Sainteté. Les quatre Ambassadeurs de Rome entrent au noviciat des Jésuites, malgré l'opposition de leurs familles.* IX. *On renouvelle les défiances de l'Empereur au sujet de l'ambassade du Vice-Roi des Indes. Ferveur des fidèles à l'occasion de quelques apparences d'une persécution prochaine. Ce Prince s'adoucit et répond au Vice-Roi des Indes.* X. *Préparatifs pour la guerre de Corée. L'Empereur donne à son neveu l'investiture de l'empire, et prend le nom de Tayo-Sama. Chasse magnifique. Description de la Corée. Le Grand-Amiral Tscuamidono fait la première descente en Corée. Deux forteresses prises d'assaut.*

Bataille gagnée ; Sior, capitale du pays, assiégée. Le Roi de Corée défait. Réduction de Sior. Fuite du Roi de Corée. XI. *La passion d'un castillan met la Religion en grand danger. La justice divine en tire une prompte vengeance. Conversion du Roi d'Inga.* XII. *L'Empereur laisse ses armées manquer de tout. Les Chinois passent en Corée. Ils sont défaits ; leur Général est pris. Trahison et nouvelle défaite des Chinois. Lâcheté de Joscimon, Roi de Bungo. Nouveaux avantages du Roi de Fingo sur les Chinois. Traité de paix. Le Roi de Bungo dépouillé de ses états.*

HISTOIRE

DE L'ÉTABLISSEMENT, DES PROGRÈS ET DE LA DÉCADENCE

DU CHRISTIANISME

DANS L'EMPIRE

DU JAPON,

OU L'ON VOIT LES DIFFÉRENTES RÉVOLUTIONS QUI ONT AGITÉ CETTE MONARCHIE PENDANT PLUS D'UN SIÈCLE.

LIVRE SEPTIÈME.

I. L'Édit de proscription contre les missionnaires, et la disgrâce du Généralissime ayant été aussi mal reçue du public que nous avons vu, on avait tout sujet de croire que l'Empereur se contenterait de soutenir à l'extérieur ses premières démarches, et que pour peu qu'on se comportât avec discrétion, les affaires de la Religion iraient comme auparavant. Dieu permit que les premières années ces conjonctures se trouvassent justes, et jamais le christianisme n'avait été plus florissant qu'il le fut alors. Le père

Organtin s'était transporté dans l'île de Junogkma, pour y fournir à la troupe d'Ucondono les secours spirituels qui dépendaient de son ministère, et ce père a marqué dans ses lettres que cette île, dont tous les habitans étaient confesseurs de Jésus-Christ, lui semblait la plus belle image qu'on pût se former d'un paradis sur la terre. Le Roi d'Arima, le Prince Jean d'Amacusa, le Prince Sanchez d'Omura, la Princesse Madeleine Camisama sa mère, tous les autres Princes et Seigneurs chrétiens étaient dans la disposition de tout sacrifier à leur foi, et la manière éclatante dont ils se déclaraient protecteurs d'une Religion que l'Empereur avait entrepris d'abolir, fut pour les infidèles un motif de l'embrasser auquel plusieurs ne résistèrent point.

Le seul royaume de Bungo était dans la désolation, le Roi Constantin Joscimon, depuis son baptême jusqu'après la mort du feu Roi son père, s'était comporté en Prince véritablement chrétien, il ne fut pas même ébranlé par le changement de l'Empereur, et nulle considération ne put l'empêcher de recevoir dans ses états plusieurs missionnaires. Mais cette ferveur dura peu. Ce Prince était gouverné par son oncle Cicatondono, et ce Seigneur ne pouvait pardonner aux Chrétiens que sa sœur eût été répudiée du feu Roi à leur sujet; comme il connaissait l'esprit changeant de son neveu, il ne se donna pas d'abord beaucoup de peine pour l'amener

à ses vues, persuadé que le temps ferait plus que tous ses efforts ne pourraient faire; il ne se trompa point, et il ne tarda pas beaucoup à s'apercevoir du relâchement dans la piété du Roi. Alors il lui représenta vivement les malheurs auxquels il s'exposait, s'il continuait de professer une Religion défendue. Dès qu'il le vit intimidé, il lui dit que l'unique moyen qui lui restait de mettre sa couronne, et peut-être sa vie en sûreté, était de chasser les missionnaires des terres de son obéissance. Un autre jour il lui remontra qu'il ne pouvait trop s'étudier à effacer de l'esprit de l'Empereur les préjugés que ce Prince avait sans doute conçus contre sa famille, la plus déclarée de tout temps en faveur du Christianisme. Que pour cela il fallait qu'une bonne fois il fît un coup d'éclat : que l'occasion s'en présentait naturellement, y ayant depuis peu un édit impérial pour faire prêter un nouveau serment de fidélité à Cambacundono : que s'il voulait gagner les bonnes grâces de ce Prince, il n'avait qu'à obliger tous ses sujets de faire ce serment sur les Camis et les Fotoques.

Le Roi eut quelque peine à aller si loin, il se laissa pourtant entraîner, et permit à Cicatondono de faire tout ce qu'il voulut. Ce n'était pas tant aux Chrétiens en général, qu'à Paul Scingandono, qu'en voulait l'oncle du Roi : Scingandono était bien aussi puissant que l'avait jamais été Cicatondono, et peu de temps avant

son baptême, le Roi Civandono, qui l'aimait tendrement, lui avait fait épouser une de ses nièces. D'ailleurs, ce Seigneur passait pour un des plus braves hommes du Japon, et il était regardé sur ce pied là à la cour impériale. Tant de mérite et de puissance faisait ombre à Cicatondono, et la Religion ne fut guère qu'un prétexte pour cacher une jalousie violente que Cicatondono avait conçue contre un homme qui le couvrait. Aussi, dans le refus que firent tous les fidèles de prêter le serment impie qu'on exigeait d'eux, on ne s'en prit d'abord qu'à Scingandono; sa perte fut résolue, et l'on commençait à procéder contre lui, lorsque le peuple s'étant mis à murmurer, on appréhenda une révolte.

Outre cela, une des sœurs du Roi que les relations du Japon nomment la Princesse Maxence, avertit le Prince son frère qu'il risquait beaucoup en s'obstinant à pousser un homme qui avait pour lui le peuple et les gens de guerre; que quand on viendrait à bout de le perdre, sa mort serait peut-être vengée par celui même à qui on voudrait persuader qu'on l'aurait immolé; que l'Empereur estimait les braves gens, et faisait sur-tout grand cas de Scingandono, que sans doute il trouverait mauvais qu'on eût fait, sans son ordre, le procès à un des plus grands capitaines de l'empire; qu'on allait être étrangement surpris quand on apprendrait que le Roi

de Bungo persécutait les chrétiens, qui vivaient en paix partout ailleurs, même sous les yeux, et jusque dans la cour de l'Empereur; qu'il paraîtrait étrange que le fils du plus grand zélateur que le christianisme eût jamais eu au Japon, donnât aux idolâtres l'exemple de répandre le sang des Chrétiens, et que ses premiers coups portassent sur un homme qui était son cousin germain, et qui faisait l'ornement de sa cour. Des avis si judicieux donnés par une sœur à un Prince, dont le plus grand défaut était la légèreté, eurent dans le moment tout l'effet qu'ils devaient naturellement avoir; mais une mortification que reçut le Roi peu de temps après, ayant mis ce Prince de mauvaise humeur, il revint bientôt à son premier dessein.

L'Empereur, pour goûter les plus doux fruits de ses conquêtes, prenait plaisir à mander de temps en temps à sa cour les Souverains qu'il venait de subjuguer. Le Roi de Bungo fut appelé à Ozaca, et y parut avec une petite idole pendue au cou : c'était pour déférer à un édit impérial qui venait d'être publié. Mais tout le monde lui tourna le dos, et l'Empereur même fut le premier à le punir de son indigne déférence; il le reçut fort mal, en même temps qu'il comblait d'honnêtetés et de caresses le Roi d'Arima et le Prince d'Omura qui, au lieu d'une idole, portaient au cou une croix d'or. Il y eut plus; dans une lettre que le Roi de Bungo

avait reçue d'un frère de l'Empereur, le secrétaire avait inséré qu'il ne manquât pas d'obliger Scingandono à abjurer le Christianisme. Joscimon qui croyait Scingandono fort mal dans l'esprit de Cambacundono, en parla désavantageusement; mais il fut bien surpris lorsque l'Empereur lui dit qu'il était un fat, et qu'il ne savait pas connaître les gens de mérite. Après cet affront, le Roi couvert d'opprobres et le dépit dans le cœur, ne tarda pas à se retirer d'une cour où il était la risée de tout le monde, et dès qu'il fut de retour dans ses états, il envoya le Prince son fils avec un nombreux cortége à Ozaca. Le jeune Prince ne fut pas mal reçu, mais de tous ceux de sa suite, l'Empereur ne distingua que Scingandono. Cicatondono ne fut pas seulement regardé. Le Roi l'ayant appris, son chagrin redoubla; et lui fit naître une jalousie si furieuse contre Scingandono, qu'il prit encore une fois la résolution de s'en défaire; il est vrai qu'il en fut encore détourné par les mêmes raisons que la première fois, mais il déchargea son courroux sur quelques fidèles d'une condition moins relevée, qu'il fit mourir. Ainsi, les premiers martyrs que la persécution du Japon ait donnés à l'Église, périrent par l'ordre d'un Roi chrétien.

Le premier de ces illustres confesseurs fut un vieillard qui avait long-temps servi sous le règne précédent. Le feu Roi qui l'estimait, s'était

donné la peine de l'instruire lui-même : il se nommait Joram Macama, on lui trancha la tête, et son corps fut exposé aux fourches; mais les Chrétiens l'enlevèrent, et lui donnèrent une sépulture digne d'un confesseur de Jésus-Christ. Le Roi fit ce qu'il put pour découvrir les auteurs de cet enlèvement, il n'y réussit pas, et il en fit porter la peine aux parens et à quelques amis du défunt, qui furent décapités. Un autre Chrétien appelé Joachim, qui depuis le départ des missionnaires s'occupait, avec Macama, à fortifier la foi des fidèles, reçut la même récompense de son zèle : on ne put avoir son corps, mais celui de Macama fut secrètement transféré à Arima, où les fidèles lui rendirent tous les honneurs qui lui étaient dus. Le ciel fit en même-temps connaître combien la mort de ce vertueux catéchiste avait été précieuse devant Dieu. Le délateur, dont on s'était servi pour le perdre, fut frappé peu de jours après d'une ulcère à la langue qui, après la lui avoir rongée et pourrie jusqu'à la racine, le fit expirer dans les douleurs les plus aiguës, accompagnées d'une infection insupportable. Le sort d'un idolâtre fort entêté, et qui avait eu la confiscation du saint martyre, fut bien différent; à peine fut-il entré en possession du logis qu'avait occupé le saint martyr que, changé tout-à-coup en un autre homme, il n'eut point de repos qu'il n'eût été instruit et baptisé; en-

suite; se jugeant indigne d'habiter la maison d'un Saint, il en fit une chapelle, et alla se loger ailleurs.

Un Prince du caractère dont était Joscimon, est beaucoup plus à craindre qu'un tyran: par la raison qu'un tyran, parmi plusieurs mauvaises qualités, en a d'ordinaire quelques bonnes, dont on ressent de temps en temps les effets, au lieu qu'un Roi faible et inconstant, se livrant toujours aux conseils des plus parnicieux d'entre ses courtisans, l'on peut dire qu'il a, en quelque façon, tous leurs vices, et qu'il est capable de tout ce que chacun en particulier peut faire de mal. Cela parut évidemment dans le Roi de Bungo. Mais quoique pût faire ce Prince, il s'aperçut bientôt qu'il ne serait pas aisé d'exterminer le Christianisme de ses états. L'action d'une femme de qualité l'en persuada d'une manière qui lui fut bien sensible. Cette dame parut un jour en public un chapelet au cou; le Roi en colère lui demanda qui l'avait rendue si téméraire, que d'oser se montrer en cet état devant lui: « Seigneur, répondit-elle, c'est un présent » que vous m'avez fait: je ne pensais pas qu'il » y eut de l'insolence à se parer des bienfaits » de son Prince. »

La Reine Julie, veuve de Civandono, et les Princesses Thècle et Maxence, sœurs du Roi, ne firent pas moins paraître de fermeté. Joscimon n'omit rien pour les engager à sacrifier aux ido-

les, comme il faisait lui-même au grand scandale des fidèles, et il les menaça d'exil, si elles ne se rendaient à ses instances; mais ces trois Princesses déclarèrent nettement qu'il n'y avait rien qu'elles ne fussent dans la disposition de sacrifier à leur foi, et le Roi n'osa les pousser; il alla plus loin à l'égard de Scingandono, et d'un autre grand Seigneur, nommé Léon, il confisqua leurs biens, et les réduisit à une extrême pauvreté, qu'ils souffrirent avec joie.

II. Ce fut environ ce temps-là que l'Empereur, sur la nouvelle de l'arrivée d'un navire Portugais à Firando, renouvela ses ordres touchant l'embarquement des missionnaires. Dominique Montéro, qui commandait le vaisseau, ne crut pas pouvoir se charger de tant de monde, et envoya un de ses officiers à la cour pour obtenir que les pères attendissent une autre occasion; cet envoyé fut mal reçu, et, pour toute réponse, l'Empereur donna ordre qu'on renversât toutes les églises des territoires d'Ozaca, de Sacai et de Méaco. Les pères craignant les suites de cet emportement du Prince, songeaient déjà à se retirer dans des lieux où ils ne fussent pas si connus; mais le Roi d'Arima leur fit dire qu'il ne souffrirait pas qu'ils sortissent de ses terres. A l'exemple de ce religieux Prince, tous les autres Rois et Seigneurs chrétiens retinrent chez eux leurs missionnaires sans craindre d'encourir l'indignation de l'Empereur. Le Prince

Jean d'Amacusa protesta même qu'il se croirait l'homme le plus heureux du monde s'il se voyait accabler sous les ruines de son église, et qu'au reste il en faudrait venir là avant que de faire la moindre insulte au vrai Dieu dans son île.

Les Rois de Fingo et de Bugen étaient toujours plus avant que personne dans les bonnes grâces de Cambacundono, quoique déclarés et même zélés Chrétiens. L'exemple d'Ucondono, que l'Empereur trouvait fort à dire, l'obligeait sans doute à ne point chagriner son Grand Amiral, et le Colonel général de sa cavalerie, dont il savait bien qu'il ne réparerait pas aisément la perte. On eut même quelque sujet d'espérer qu'Ucondono allait rentrer en grâce. L'Empereur en demanda un jour des nouvelles, et quelqu'un dit que selon toutes les apparences, il s'était retiré dans quelque pays étranger. Le Prince en témoigna du déplaisir, et ajouta qu'Ucondono n'aurait pu ne pas tant s'éloigner. Peu de jours après on assura l'Empereur que ce Seigneur était encore dans son île de Junogima; Cambacundono ordonna sur le champ qu'on le fît venir. Ucondono partit pour la cour dès qu'il eut reçu l'ordre, il fut fort caressé de l'Empereur, qui l'envoya au royaume de Canga, situé à une des extrémités du Japon. Le prétexte de ce voyage était quelque affaire de la dernière importance à ce qu'on publia; mais comme le Roi de Canga reçut commandement de traiter Ucondono en exi-

lé, on vit bien que ce rappel, et les feintes caresses de l'Empereur, n'avaient été qu'un piége pour tirer sans bruit ce Seigneur du Ximo, où l'on appréhendait une révolte des Chrétiens en sa faveur.

III. L'espérance que l'on conçut de l'ambassade du Vice-Roi des Indes dura plus long-temps. Pour bien expliquer de quoi il s'agissait, il faut reprendre l'histoire de l'ambassade de Rome, que j'avais interrompue, pour parler de ce qui s'était passé au Japon pendant le voyage des Ambassadeurs. Nous avons dit que ces jeunes Seigneurs s'embarquèrent à Lisbonne, le dernier jour d'avril de l'année mil cinq cent quatre-vingt-six; ils eurent beaucoup à souffrir, sur-tout vers le cap de Bonne-Espérance, et l'île de Madagascar, où de furieuses tempêtes les mirent en grand danger de périr. Ensuite, les vents leur manquèrent au Mozambic, où ils furent contraints de passer l'hiver. Ils se remirent en mer au mois de mars de l'année mil cinq cent quatre-vingt-sept, pensèrent périr dès le lendemain de leur départ, et arrivèrent à Goa sur la fin du mois de mai.

Si le P. Valégnan, qui depuis quinze mois n'avait point ouï parler d'eux, fut ravi de les revoir en parfaite santé, les tristes nouvelles qu'il leur apprit du Japon, leur causèrent une douleur bien sensible. La révolution arrivée dans l'empire: Nobunanga tué par la faction d'un traître;

Faxiba élevé à la souveraine puissance; le Christianisme proscrit, le Roi de Bungo et le Prince d'Omura morts, le jeune Roi de Bungo apostat : tout cela offrait à leurs yeux des objets bien consternans. Mais sans s'arrêter à d'inutiles regrets, on songea tout de bon à remédier, s'il était possible, à un mal qui ne paraissait pas encore incurable. Le supérieur des Jésuites du Japon avait mandé au P. Valégnan, que l'unique moyen qu'il vît de regagner l'Empereur était que le Vice-Roi lui envoyât une solennelle ambassade, pour lui demander le renouvellement de ses anciennes bontés envers les missionnaires. Le père proposa cet expédient à Dom Edouard de Menessez, qui gouvernait alors les Indes : et ce Seigneur non-seulement l'agréa, mais nomma le P. Valégnan lui-même pour son Ambassadeur. On convint aussi que les Ambassadeurs revenus de Rome accompagneraient le père, à la cour de l'Empereur, afin que Cambacundono apprenant d'eux sur quel pied était le Christianisme en Europe, combien les plus grands Princes témoignaient de zèle pour l'étendre partout, le plaisir qu'il ferait à tant de Souverains, dont l'estime et l'amitié ne devaient pas lui être indifférentes, ce fût pour lui un nouveau motif de reprendre ses premiers sentimens à l'égard de la loi chrétienne.

Les choses étant ainsi réglées, on prépara tout pour l'ambassade : le Viçe-Roi délivra de ma-

gnifiques présens, écrivit à l'Empereur, et prit toutes les mesures qu'il jugea nécessaires pour faire réussir son entreprise. Le P. Valégnan et les Ambassadeurs japonnais montèrent un vaisseau qui allait à Méaco, où ils prirent terre au mois d'août mil cinq cent quatre-vingt-huit. Le P. Valégnan écrivit de là à Cambacundono, pour lui demander la permission de l'aller trouver en qualité d'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes, la réponse se trouva favorable; et après quelques retardemens qui se succédèrent les uns aux autres, l'Ambassadeur se remit en mer, et aborda au port de Nangazaqui, le vingt-septième de juillet mil cinq cent quatre-vingt-dix.

La joie fut grande parmi les Chrétiens à la nouvelle de cette arrivée. Le Roi d'Arima, le Prince d'Omura, plusieurs autres Princes de la même maison accoururent à Nangazaqui, pour embrasser les Ambassadeurs; plusieurs grands y vinrent de l'autre extrémité du Japon; et ce qui causa à ces jeunes Seigneurs un aussi sensible plaisir que tout le reste, il se fit à Nangazaqui un concours de peuple, qu'on aurait peine à croire. Ils apprirent aussi que le saint aveugle Tobie s'était embarqué pour les venir embrasser, mais que son navire avait donné contre un écueil, où il s'était brisé; ce qui l'avait empêché de continuer sa route. Cet excellent ouvrier mourut peu de temps après, à Sacai, où il était allé secourir cette église destituée de

pasteurs ; il avait eu, avant sa mort, la consolation de convertir plusieurs idolâtres, et surtout un bonse de grande réputation. Quand les Ambassadeurs se furent un peu délassés, le Prince de Fiunga et le Prince d'Arima écrivirent au Pape Sixte V une lettre, où, après avoir fait à Sa Sainteté le récit de diverses aventures de leur voyage, ils lui rendaient de très-humbles actions de grâces de toutes les faveurs dont elle les avait comblés, comme ils avaient déjà fait de Macao et du Mozambic. Le Saint-Père leur fit réponse avec une bonté véritablement paternelle, qu'il avait particulièrement recommandé à Dieu leur voyage, et que la nouvelle de leur heureuse arrivée au Japon lui avait été fort agréable. Ils écrivirent aussi au Roi catholique, de la libéralité duquel ils s'étaient ressentis jusqu'à leur débarquement à Nangazaqui, et à plusieurs Princes et Seigneurs chrétiens, dont ils avaient reçu des marques particulières d'estime et d'amitié.

Cependant, le P. Valégnan écrivit encore à l'Empereur, pour savoir en quel temps Sa Majesté souhaitait lui donner audience, et ce Prince répondit que l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes serait le bien-venu en tout temps; sur cela, le père se disposait à partir, lorsqu'il reçut avis des Rois de Fingo et de Bugen, de ne se point presser, que l'Empereur était embarrassé dans plusieurs grandes affaires, et qu'il fallait attendre

qu'elles fussent terminées avant que de se présenter devant lui; enfin, qu'eux-mêmes étaient obligés de se transporter au royaume de Bandoue, et que le succès de l'ambassade dépendant de leur présence, il semblait à propos qu'on attendît leur retour. Le père suivit ce conseil : il reçut en même-temps des lettres de civilité de quantité de personnes de distinction. Riusa, gouverneur de Sacai, père du Roi de Fingo, et la Reine sa belle fille, lui envoyèrent même de fort beaux présens, et des provisions en abondance : mais ce qui le consola plus que tout le reste, il apprit que le Roi de Bungo était touché de Dieu et souhaitait fort de rentrer dans le sein de l'Église, et cette nouvelle lui fut bientôt confirmée par le Roi même, qui lui demandait des missionnaires pour ses états.

IV. Ce qui occupait alors l'Empereur, était la conquête du Bandoue : on comprend sous ce nom, huit ou neuf royaumes, dont je n'ai pu trouver nulle part la situation. Les historiens qui parlent du Japon, disent que c'est un canton des plus froids de ces îles; et ils nous le représentent toujours comme fort éloigné de tous les endroits où les missionnaires avaient quelque établissement. Pour se préparer à cette expédition, Cambacundono fit des levées prodigieuses, et parce qu'il était dangereux de dégarnir le centre de l'empire et les nouvelles conquêtes, tandis que toutes les forces de l'état seraient

occupées ailleurs, ce Prince s'etait étudié de longue main à ruiner, tantôt par des tributs, et tantôt par des dépenses excessives, les grands sur lesquels il ne pouvait pas bien compter; il trouva aussi moyen de désarmer presque tous les particuliers, après quoi il mit sur pied une armée de deux cent mille hommes, et marcha en personne du côté du Bandoue. Foyendono, à qui toute cette contrée obéissait, ne se voyant pas en état de tenir la campagne contre un ennemi si puissant, prit le parti de garnir de bonnes troupes et de toutes sortes de provisions, ses forteresses dont le nombre était considérable. Il espérait encore que l'hiver, qui approchait, ferait périr une bonne partie de l'armée impériale, et obligerait bientôt l'Empereur à se retirer; mais Cambacundono avait plus d'une ressource; ses présens et ses promesses lui ouvrirent un assez bon nombre des forteresses du Bandoue; il en surprit quelques-unes, il en força d'autres : enfin, en moins de deux campagnes, Foyendono se trouva sans un pouce de terre.

Cette conquête fut bientôt suivie de la réduction du Quanto, autre grand pays qui contient neuf royaumes, et tant d'heureux succès qui terminaient la conquête de tout le Japon, firent sur l'esprit de l'Empereur, l'impression que l'on avait bien prévue. Ce Prince était d'une affabilité, dont ceux qui connaissaient son humeur atrabilaire étaient surpris, et jamais on ne vit plus

de jour au rétablissement des missionnaires. On remarqua qu'il ne donnait à personne les maisons que ces pères avaient eues à Ozaca, à Sacai, à Méaco, contre l'ordinaire des biens confisqués, et divers traits qui lui échappèrent, donnèrent à penser qu'il reconnaissait sa précipitation dans tout ce qu'il avait fait contre les Chrétiens. Un jour qu'on célébrait à Ozaca quelque grande fête en l'honneur d'une idole, Cambacundono rencontra, dans le palais, une fille d'honneur de l'Impératrice; il savait que cette demoiselle était Chrétienne, il l'appela, et lui dit: « Je sais que » vous autres Chrétiennes, vous ne prenez pas » grand plaisir à nos solennités, car vos docteurs » ne les approuvent pas. » Il continua ensuite de s'entretenir quelque temps avec la demoiselle, sur sa Religion et sur le bannissement des missionnaires, et il lui échappa de dire: il est vrai que j'ai été un peu trop vite. L'Impératrice qui n'était pas loin, s'approcha aussitôt, et dit qu'effectivement on n'avait pas approuvé qu'il eût traité si rudement des étrangers, dont personne ne se plaignait. Alors l'Empereur, qui se rendait quelquefois justice, mais qui n'était pas bien aise que d'autres désapprouvassent sa conduite, fit tout-à-coup paraître un visage sévère, et reprit brusquement: *Après tout, j'ai fait ce que je devais*, et tout le monde se tut.

Un autre jour, ce Prince conversant avec Riusa, Gouverneur de Sacai, lui demanda si

les docteurs européens étaient partis du Japon : « Le vaisseau est encore à l'ancre, répondit » Riusa ? Laurent, reprit l'Empereur, partira- » t-il avec les autres ? Et le moyen, Sire, ré- » partit Riusa : il est si vieux, que le moindre » changement d'air le ferait mourir ? vous avez » raison, répliqua l'Empereur, il ne convient » pas qu'à son âge il quitte son air natal. » Laurent avait été, plus que personne, dans la familiarité de Cambacundono, qui prenait plaisir, avant la persécution, à s'entretenir en particulier avec ce religieux. Il lui disait même souvent, en lui mettant la main sur l'épaule ; « Je me fais Chrétien tout-à-l'heure, si vous » me voulez passer certains articles, vous m'en- » tendez. Pourquoi non, reprenait en riant le » missionnaire, gardez vos femmes et faites- » vous baptiser. Mauvais Chrétien ou adorateur » des idoles, vous serez également damné ; mais » les Japonnais, qui vous verraient adorer au » moins à l'extérieur le Dieu des Chrétiens, » embrasseront tous le Christianisme, et seront, » pour la plupart, de bons Chrétiens. »

Ce saint religieux mourut environ deux ans après ; il avait, le premier des Japonnais, embrassé l'institut de saint Ignace, et la compagnie de Jésus l'a toujours regardé, avec justice, comme un de ses plus dignes enfans : on peut dire qu'aucun missionnaire n'a travaillé au Japon avec plus de fruit ; il fut toujours, même

depuis la persécution, en une très-grande estime à la cour, où sa naissance, sa vertu, son éloquence, les bénédictions que le Ciel répandait sur ses travaux, le faisaient regarder comme un homme extraordinaire : il mourut en saint, après avoir vécu en apôtre. Je ne trouve point qu'il ait été fait prêtre avant sa mort; cependant il est constant qu'il avait été reçu sur le même pied que le P. Louis Alméïda, qui alla, quelques années avant sa mort, recevoir les ordres à Méaco, comme nous l'avons dit ailleurs.

Les dispositions favorables où paraissait être l'Empereur à l'égard du Christianisme, et surtout l'accueil qu'il avait fait, ainsi que je l'ai dit, au Roi d'Arima et au Prince d'Omura, engagèrent le premier de ces deux Princes à travailler de toutes ses forces à étendre de plus en plus la foi dans ses états. Il apprit que deux missionnaires travaillaient infatigablement dans une ville de son domaine, appelée Migra, et ne retiraient presque aucun fruit de leurs travaux; parce que les bonses, qui y étaient fort puissans, détournaient les infidèles d'embrasser la Religion chrétienne. Le Roi, qui avait fait des défenses très-expresses de s'opposer à la publication de l'Évangile, fut choqué de l'insolence des bonses de Migra : il fit appeler leur supérieur, et le regardant d'un œil sévère : « Savez-vous bien, lui dit-il, vous et vos con-» frères, que je suis Chrétien? et si vous ne

» l'ignorez pas, qui vous a inspiré la hardiesse » de traverser les progrès d'une loi que votre » Roi professe? » Il lui déclara ensuite que tous leurs biens étaient confisqués, et qu'il allait aviser de quel supplice il punirait leur insolence. On commença en effet à procéder contre les bonses; mais les missionnaires demandèrent et obtinrent la grâce de ces malheureux, qui, charmés de cette générosité, se convertirent tous, et attirèrent au Christianisme plus de deux mille personnes. Le Roi d'Arima eut encore la consolation de voir entrer, dans le sein de l'Eglise, la Princesse d'Isafay, sa sœur, une des plus entêtées idolâtres qui fût au Japon, et qui s'était long-temps opposée à la conversion du Prince son fils, que le Roi faisait instruire; mais enfin, la grâce plus puissante que l'obstination de la Princesse, triompha en même temps de la mère et du fils, et leur changement fut très-utile à leurs vassaux.

Il s'en fallait bien que les affaires du Christianisme allassent aussi bien dans le Firando que dans les états du Roi d'Arima : le Roi de Firando, assez porté de lui-même à persécuter les Chrétiens, et persuadé qu'il ne désobligerait pas l'Empereur de les maltraiter plus que jamais, était bien résolu de les pousser à toute outrance. Il n'osait cependant pas chasser les missionnaires, de crainte que les Portugais n'abandonnassent ses ports; d'ailleurs, le Prince Jé-

rôme, fils du feu Prince Antoine, dans les terres de qui ils étaient, n'eût pas souffert qu'on usât de violence à leur égard ; il jugea qu'il valait mieux s'en défaire sans bruit, et il fit empoisonner deux Jésuites qui se trouvèrent seuls dans le royaume; l'un mourut sur-le-champ, il était Castillan de Médina del Campo, et se nommait le P. François Carrion; l'autre, appelé le P. Théodose Martel, ou Manteles, était de Liége, il tomba dans une langueur accompagnée des douleurs les plus aiguës, dont il mourut à Malaca, après trois ans de souffrances. A la place de ces deux ouvriers évangéliques, on en substitua quatre autres ; le P. Georges Carvahal, Portugais; le P. Joseph Furnetti, Vénitien, qui avait long-temps travaillé à soutenir la foi des Chrétiens du Gotto, et qui avait même fort adouci en leur faveur l'usurpateur de la couronne : je n'ai pas trouvé le nom des deux autres. Ils eurent bientôt le même sort que leurs prédécesseurs, et le Firando demeura quelque temps sans missionnaires.

V. Voilà quelle était de tous côtés la situation de la religion et de l'état dans le Japon, lorsque l'Empereur, qui voyait toute l'étendue de ces îles soumises à ses lois, prit le dessein de porter la guerre dans les pays étrangers, plus pour éterniser son nom, en faisant ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait fait, que dans l'espérance d'agrandir son empire. L'histoire ne

dit point pour quel sujet, ni sous quel prétexte ce Prince déclara la guerre aux Chinois : ce qui est certain, c'est qu'après avoir fait construire une flotte prodigieuse, il commença par se saisir de Nangazaqui, qu'il enleva sans façon et d'autorité, au Prince d'Omura, et où il mit un Gouverneur impérial ; il s'assura aussi du port de Nangoya, qui n'est pas éloigné de Nangazaqui, en fit sa place d'armes, et toute cette côte parut en moins de rien couverte de ses vaisseaux.

Au reste le dessein de Cambacundono en faisant la guerre aux Chinois, n'était pas si chimérique qu'il le semblait, et ce Prince allait à ses fins, par les détours d'une politique très-bien concertée. Rien n'était mieux réglé que le Japon, et il paraissait bien alors que les Japonnais, pour être pacifiques et tranquilles, n'avaient besoin que d'être sous la domination d'un Prince qui sut régner. Les crimes étaient punis, la vertu récompensée, le mérite placé, les esprits remuans occupés, et à la réserve de la persécution qu'on faisait aux Chrétiens, personne n'avait lieu de se plaindre du gouvernement. L'Empereur n'était pas aimé ; mais on le craignait et on l'estimait, et tout le monde était dans le devoir. Une chose inquiétait le Monarque, plus, à la vérité, pour l'avenir que pour le présent, mais toujours assez pour troubler son repos, et pour l'empêcher de goûter la douceur d'une si grande prospérité. Il était convaincu que

son autorité ne serait jamais bien établie qu'il ne fût venu à bout d'abolir la Religion chrétienne : et il sentait bien que pour peu qu'il se relâchât de la persécuter, elle prendrait bientôt le dessus; d'ailleurs sa passion dominante était de se faire mettre après sa mort au rang des dieux, et il comprenait que s'il vivait encore long-temps, il ne se trouvait peut-être plus personne pour exécuter sa dernière volonté. Déjà presque tous les grands de sa cour, et quantité de Rois et de Seigneurs très-puissans professaient, ou protégeaient le Christianisme : pour s'en défaire, il fallait qu'il ne parût nullement qu'il en eût le dessein. L'Empereur crut que le meilleur moyen pour y réussir était d'employer tous les Chrétiens au dehors, et c'est en partie ce qui lui fit naître la pensée de faire la guerre à la Chine. Il résolut donc de donner aux Princes chrétiens la principale part dans cette expédition, et poussant encore plus loin ses vues, il comprit qu'il arriverait de deux choses l'une, ou que son entreprise serait malheureuse, et qu'en ce cas tous les Princes et Seigneurs chrétiens y périraient, ou que ces Seigneurs feraient des conquêtes, et qu'alors il leur abandonnerait les fruits de leurs victoires, en échange des domaines qu'ils possédaient au Japon ; et dont il gratifierait ses créatures. On s'aperçut même dans la suite qu'il lui était assez indifférent, que la guerre de la Chine réussit ou non, et

que son ambition, qui n'agissait en lui que par saillies, avait dans le fond moins de part à la guerre qu'il avait entreprise, que les raisons que j'ai dites.

VI. Il est bien vrai néanmoins que Cambacundono, qui ne s'occupait le plus souvent l'imagination que de ses vastes desseins, et qui pensait déjà voir une bonne partie de l'Orient à ses pieds, devint si rempli de lui-même, et si fastueux, que l'ambassade du Vice-Roi des Indes, qui d'abord l'avait assez flatté, commença de lui paraître moins avantageuse à sa gloire. Il s'avisa même de révoquer en doute, que le P. Valégnan fut véritablement envoyé du Vice-Roi; il parut persuadé que c'était une adresse des missionnaires pour rentrer dans ses bonnes grâces, et l'on eut bien de la peine à lui ôter cette pensée de l'esprit; enfin, tandis qu'on faisait les préparatifs de la guerre de la Chine, il fit avertir le P. Valégnan qu'il pouvait venir à la cour, mais à condition qu'il ne parlerait point du rétablissement des missionnaires. Condéra, Roi de Bugen, voulut tenter de faire révoquer cette condition ; mais l'Empereur le trouva fort mauvais, et lui dit en colère : « Vous devriez vous souvenir que je ne » vous ai pas fait tout le bien que j'avais dessein de vous faire, et cela parce que vous » faites profession d'une secte qui ne me plaît » pas. »

Le P. Valégnan informé de tout ce qui se

passait à la cour, et persuadé qu'il ne pouvait que perdre en différant de s'y rendre, se mit enfin en marche au commencement de l'année mil cinq cent quatre-vingt-onze, avec les Ambassadeurs de Rome, et un train convenable à son caractère. Dans tous les endroits où il passa, il fut reçu des païens mêmes avec des honneurs extraordinaires; et une affection qu'il n'avait pas lieu de se promettre. Il trouva sur la frontière du Chicungo, un gentilhomme de Togirondono, oncle du Roi de Naugato : ce Seigneur possédait une bonne partie du royaume de Chicungo, et il avait depuis peu reçu le baptême, à la sollicitation de la Princesse Maxence de Bungo, que l'Empereur lui avait fait épouser : on peut aisément juger des marques d'amitié que le P. Valégnan et les quatre Ambassadeurs reçurent en cette cour; on eut bien voulu les y retenir plus long-temps, mais le père était pressé de se rendre auprès de l'Empereur. Néanmoins étant arrivé au port de Muro, qui n'est qu'à quatre ou cinq journées de Méaco, il apprit que les Rois de Bugen et de Fingo, n'étaient point en cour, ce qui lui fit prendre la résolution de ne point avancer davantage qu'il n'eût reçu des nouvelles de ces deux Princes.

C'était sur la fin de janvier, justement dans le temps auquel tous les Rois et les grands Seigneurs s'acheminaient à la cour pour y rendre leurs hommages à l'Empereur. Ces Princes ap-

prenant que les Ambassadeurs revenus de Rome étaient à Muro, eurent la curiosité de les voir; plusieurs mêmes, qui n'avaient point affaire en cour, firent exprès le voyage de Muro, et pendant deux mois que le P. Valégnan fut obligé d'y rester, il s'y fit un concours extraordinaire de gens de la première qualité, qui s'y rendirent de toutes les extrémités de l'empire. On ne se lassait point d'entendre les jeunes Ambassadeurs parler des aventures de leurs voyages, de la magnificence des Princes chrétiens de l'Europe, de ce qu'ils avaient vu en Espagne et en Italie, de ce qu'on leur avait dit de la cour de France et de celle de l'Empereur, de la majesté du Souverain-Pontife des Chrétiens, de la manière auguste dont le service divin se fait à Rome, et dans toutes les grandes églises : et comme tout cela donnait occasion à ces jeunes seigneurs de dire quelque chose de nos sacrés mystères, ils en parlaient avec tant de grâce et de force, qu'ils en pénétraient les cœurs les plus durs et les plus insensibles. Morindono, Roi de Naugato, entre autres, ne les pouvait quitter; mais celui qui leur marqua un attachement plus sincère, fut Damien Caynocami, fils de Simon Condéra, et déjà pourvu du royaume de Bugen. C'était un Prince, qui, à l'âge de vingt-trois ans, le disputait aux plus grands capitaines du Japon, non-seulement en bravoure, mais encore en sagesse et en habileté dans le métier de la guerre;

il avait été baptisé pendant la conquête du Ximo, et comme dès sa plus tendre enfance il n'avait presque point quitté les armées, il n'avait pu avoir la connaissance de bien des choses qui regardent la Religion, et il profita de cette occasion pour s'en instruire.

Constantin Joscimon, Roi de Bungo, se rendit aussi-bien que les autres au port de Muro; mais il parut devant les Ambassadeurs plus pénitent que Roi, et dans un état d'humiliation qui toucha tout le monde. De si grandes marques d'un retour sincère, les instances que fit ce Prince pour recevoir l'absolution de ses péchés, et la mémoire du saint Roi François Civandono, qui sans doute avait obtenu à son fils la grâce de sa conversion, déterminèrent le P. Valégnan à le reconcilier à l'Église. Enfin Ucondono vint du royaume de Canga à Muro, pour saluer les Ambassadeurs. Ils furent surpris de voir reluire sur son visage un air content que n'avaient point ceux à qui la fortune ne refusait rien : ce grand homme leur protesta que le jour le plus heureux de sa vie avait été celui auquel il avait tout perdu pour Jésus-Christ; il proposa même alors de quitter le monde, et de se donner tout entier au service de Dieu; mais parce qu'il avait encore sa femme et une famille qui demeurait sans ressource, qu'étant plus jeune de beaucoup que l'Empereur, il y avait apparence que sa disgrâce ne durerait pas toujours, et qu'il pou-

vait rendre à Dieu des services bien plus essentiels en restant dans le monde qu'en le quittant, on lui conseilla de ne point penser à exécuter son dessein.

VII. Ce qui retenait si long-temps le P. Valégnan à Muro était la mort d'un fils unique et d'un frère de l'Empereur; car outre que le deuil où était toute la cour impériale ne permettait pas qu'on y parût avec tant de pompe, Cambacundono avait conçu un si grand chagrin de ses pertes qu'on n'osait l'aborder. Enfin après deux mois de retardement on avertit le père qu'il était temps de partir. Pendant son séjour à Muro, quantité de Portugais y étaient accourus pour rendre son ambassade plus célèbre, et ils lui firent effectivement un si magnifique cortége que l'on n'avait jamais rien vu de semblable au Japon.

De Muro, le P. Valégnan prit la route d'Ozaca, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence par les ordres de Condéra et d'un Seigneur païen qui servit le Christianisme dans cette importante conjoncture, comme aurait pu faire le plus zélé Chrétien; il se nommait Maxita Yémondono, et il s'en faut bien que dans la suite il ait toujours été aussi favorable au Christianisme. D'Ozaca, les Ambassadeurs allèrent jusqu'à Toba qui n'est qu'à une lieue de Méaco; ils firent ce voyage sur des vaisseaux que leur avait envoyés un frère de l'Empereur, et ils

trouvèrent à Toba de magnifiques litières pour eux, et des chevaux pour toute leur suite. Dès le lendemain de leur arrivée à Toba, ils partirent en très-bel ordre pour Méaco, les présens étaient portés devant eux, et tout était disposé d'une manière si noble et si auguste, que le bruit s'en étant répandu partout, les campagnes furent en un moment couvertes d'un peuple infini, accouru pour voir une si belle marche.

L'Empereur à qui on en fit le récit, en fut d'une telle gaîté, qu'on ne le reconnaissait plus, et il donna ordre qu'on n'omît rien pour faire à l'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes toutes les distinctions possibles. Le père à son arrivée à Méaco fut logé dans le plus magnifique hôtel de la ville, on mit les Ambassadeurs de Rome dans le palais du Roi de Fingo; on choisit les plus belles maisons du quartier pour les Portugais, et l'on posa à toutes les avenues des corps-de-gardes, pour empêcher qu'on y causât le moindre désordre. L'Empereur ordonna, encore que toutes les rues fussent nettoyées avec un grand soin, pour le jour qu'il donnerait audience à l'Ambassadeur, et il invita pour le même jour à un somptueux repas qu'il avait dessein de lui faire, tous les Rois et les grands qui se trouvèrent à la cour.

Le premier dimanche de carême, on avertit l'Ambassadeur que tout était prêt pour son entrée, alors tous ceux qui devaient l'accompa-

gner se rendirent à son palais, d'où la marche commença en cet ordre. On voyait d'abord un beau genet d'Arabie, couvert de velours incarnat, le harnais tout garni d'argent, et les étriers dorés. Deux jeunes palfreniers revêtus de longues robes de soie, et le turban en tête, tenaient ce superbe animal des deux côtés par la bride, et le conduisaient entre deux Portugais, montés à l'avantage, et très-bien mis. Le Vice-Roi des Indes avait envoyé deux chevaux arabes, mais il en était mort un en chemin; les pages suivaient si richement vêtus, et avec un air si noble qu'on les eût pris pour des Princes : ces pages précédaient immédiatement les quatre Ambassadeurs revenus de Rome, habillés à l'européenne avec ces beaux habits de velours noir, garnis de larges passemens d'or, que le Pape Grégoire XIII leur avait donnés : ensuite venait le P. Valégnan accompagné des pères Diégo de Mesquita, et Antoine Lopez ses interprêtes, tous trois avec l'habit de leur compagnie, et portés dans une litière la plus belle et la plus riche qu'on eût encore vue au Japon, en de pareilles cérémonies : les Portugais à cheval tout couverts d'or et de pierreries, fermaient la marche; on alla ainsi lentement jusqu'à la porte du palais impérial, où Daïnangandono, neveu de Cambacundono, et qui était déjà déclaré héritier présomptif de la couronne, reçut l'Ambassadeur à la tête d'un fort grand nom-

bre de Princes et de Seigneurs, et le conduisit dans la salle d'audience. L'Empereur y était sur un trône extrêmement élevé et fort riche, tous les grands officiers de la couronne autour de lui, chacun dans son rang. Le père entra précédé d'un gentilhomme portugais, qui portait la lettre du Vice-Roi écrite sur un beau vélin enrichi d'or, scellé d'un cachet d'or, en enfermée dans un petit coffre très-bien travaillé; l'Empereur commanda qu'on lût tout haut la lettre où le Vice-Roi n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait flatter l'ambition de Cambacundono, et l'engager par le motif de sa propre gloire, à en user toujours avec les missionnaires comme il avait fait les premières années de son règne. Sur la fin de la lettre, le Vice-Roi avait marqué les présens dont il avait chargé son Ambassadeur. A mesure qu'on les nommait, un Portugais les présentait, et l'Empereur en parut extraordinairement satisfait.

Dès que cela fut fait, le P. Valégnan qui était resté au bout de la salle, fut conduit aux pieds du trône, et salua l'Empereur, partie à l'européenne, et partie à la japonnaise, ses deux truchemans en firent de même, puis les quatre Ambassadeurs de Rome, et tous les Portugais, cinq à cinq : après quoi chacun prit la place que le maître des cérémonies lui assigna. Ensuite on apporta du thé : la tasse fut d'abord portée à l'Empereur qui en goûta, et la

présenta de sa main au P. Valégnan, à qui il fit donner sur-le-champ cent plaques d'argent, et quatre habits de soie. Tous ceux de la suite du père reçurent aussi leurs présens, et l'Empereur s'étant levé de son siége, ordonna à son neveu de faire dîner les Ambassadeurs, et de leur tenir compagnie avec tous les Princes et Seigneurs.

Après le repas, Cambacundono rentra dans la salle où l'on avait servi, s'entretint assez longtemps avec le P. Valégnan, prit plaisir à ouïr raconter aux Ambassadeurs de Rome les particularités de leur voyage et encore plus à les entendre chanter; car ils avaient appris la musique pendant leur voyage, et ils chantaient parfaitement bien; ils jouaient aussi de plusieurs instrumens, dont on ne connaît point l'usage au Japon, et l'Empereur parut charmé d'un petit concert que ces jeunes Seigneurs firent en sa présence. Ce Prince caressa fort le premier Ambassadeur, et lui témoigna qu'il serait bien aise de l'avoir à son service; mais le jeune Prince lui déclara nettement, comme il l'écrivit depuis au P. Claude Aquaviva, qu'il avait dès son enfance été élevé par les PP. de la Compagnie de Jésus, et qu'il était résolu de ne les point quitter.

Le lendemain l'Empereur partit pour le royaume de Boary, et fit dire au P. Valégnan que jusqu'à ce que les présens pour le Vice-Roi fussent prêts, il pouvait rester où bon lui semblerait,

à Méaco, à Ozaca, à Sacay, à Nangazaqui : en un mot partout où il jugerait à propos. Le père ne put se dispenser de faire quelque séjour à Méaco, où son palais ne se désemplissait point du matin au soir. Daïnangandono neveu, et comme je l'ai déjà dit, désigné successeur de l'Empereur, les Rois de Naugato et d'Ixe, le Prince héritier de Canga, et quantité des plus grands Seigneurs de l'empire lui rendirent visite. Le Roi de Zeuxima, gendre du Roi de Fingo, y alla comme les autres, mais ce fut pour se faire instruire de nos mystères, et le P. Valégnan le baptisa en secret.

De Méaco le père retourna à Ozaca, et laissa dans la capitale le P. Rodriguez, par l'ordre exprès de l'Empereur, qui fit ce religieux son interprète ; il n'y eut pas moins de concours chez les Ambassadeurs à Ozaca qu'il y en avait eu à Méaco. Au reste la piété avait beaucoup plus de part que tout autre motif à cette prodigieuse affluence de monde; car comme le P. Valégnan et les Jésuites qui l'accompagnaient, disaient tous les jours publiquement la messe : ce qui ne se faisait depuis la persécution qu'en quelques endroits du Ximo, tout ce qu'il y avait de chrétiens dans les royaumes, d'où les missionnaires étaient bannis, ne faisaient point difficulté d'entreprendre des voyages, les uns de cinquante lieues, les autres de cent, pour participer à nos divins mystères.

VIII. Deux Princesses d'une grande vertu obligèrent le P. Valégnan à passer par Firando, pour se rendre dans le royaume d'Arima. C'était la Princesse Isabelle, veuve du feu Prince Antoine, dont nous avons tant parlé au commencement de cette histoire, et la Princesse Mancie, femme du Prince d'Omura, et on l'avait mariée au Prince de Firando pour établir une bonne paix entre ces deux états. Sumitanda avait stipulé dans le contrat de mariage, que sa fille aurait le libre exercice de sa Religion, et cette Princesse s'était si bien soutenue dans cette cour, la plus mal disposée de tout le Japon à l'égard des chrétiens, que le vieux Roi son beau-père disait quelquefois qu'il enrageait de voir une femme de dix-huit ans l'emporter sur lui, et plus heureuse à augmenter le nombre des Chrétiens que lui à le diminuer.

Le P. Valégnan ne laissa pas d'être bien reçu du Roi de Firando, qui le conduisit lui-même à l'oratoire de la Princesse. Dès qu'elle vit le serviteur de Dieu, elle se jeta à ses pieds, et les arrosa de ses larmes, de quoi toute la cour fut extrêmement édifiée. Le père entendit ensuite la confession de la Princesse, qui lui protesta qu'elle mourrait plutôt de la plus cruelle mort que de manquer de fidélité à Dieu. Elle ajouta que le feu Prince son père étant prêt de mourir l'avait appelée en particulier, et lui avait témoigné son chagrin de la voir ainsi obli-

gée à vivre dans une cour idolâtre : « C'est la né-
» cessité de mes affaires, continua-t-il, qui m'a
» obligé à contracter une alliance si peu conve-
» nable ; mais au moins, ma fille, je vous con-
» jure par tout ce qui peut faire impression sur
» votre cœur, de garder inviolablement à Dieu
» la fidélité que vous lui devez. Ne serais-je pas
» bien dénaturée et bien indigne des grâces que
» j'ai reçues du ciel, ajouta cette admirable
» Princesse, fondant tout de nouveau en pleurs,
» si je m'oubliais un seul moment de mon de-
» voir. » Le père admira une vertu si rare et
une piété si solide ; il fortifia la Princesse dans ses
bons sentimens, et la laissa remplie d'une con-
solation qui ne peut venir que du St.-Esprit.

L'homme apostolique se servait ainsi de la
liberté qu'il avait d'aller partout, pour animer
et fortifier la foi des fidèles. Enfin il se rendit
à Arima pour y mettre entre les mains du Roi
les présens de Sa Sainteté; il ne tint pas à ce
Prince que tout le royaume ne prit part à cette
fête, mais on lui conseilla de ne point faire
tant d'éclat de peur d'irriter l'Empereur. La cé-
rémonie pour n'être pas si publique n'en fut pas
moins auguste : elle commença par une messe
solennelle, qui fut chantée en musique, et à la-
quelle toute la cour et un fort grand peuple
assistèrent. La messe finie, le P. Valégnan quitta
sa chasuble, prit un riche pluvial de brocar que
le Pape Sixte V avait envoyé aux missionnaires

du Japon, et s'assit devant le grand autel, le diacre et le soudiacre à ses côtés. Aussitôt Michel Cingina Ambassadeur du Roi d'Arima avec une fort nombreuse suite de gentilshommes, alla présenter le bref du Saint-Père au Prince, qui le reçut à genoux, le mit sur sa tête, ce qui est au Japon la plus grande marque de respect, et pria deux pères qui étaient auprès de lui de le lire en latin et en japonnais; cela fait, le jeune Ambassadeur vint prendre l'épée de la main du prêtre, la tira de son fourreau qui était de vermeil doré, et la tint haute. Le Prince de Fiunga prit le chapeau, et le Roi s'étant approché de l'autel, se mit à genoux, le père se leva, et après avoir dit les prières accoutumées, prit sur l'autel le reliquaire où était la vraie croix, et le mit au cou du Roi, en lui disant ces paroles, *accipe lignum sanctœ crucis, etc.* Il prit ensuite l'épée, la présenta au Roi en disant *accipe gladium, etc.* Il en fit de même du chapeau, et de tout le reste. On ne peut dire l'effet que fit cette cérémonie dans tous ceux qui en furent les témoins, la Reine et les Princesses fondaient en larmes, et tous les assistans poussaient au ciel des soupirs qui interrompaient et attendrissaient le célébrant.

Après que les choses se furent ainsi passées à Arima, le P. Valégnan et les Ambassadeurs se transportèrent à la cour d'Omura, et ensuite à celle de Bungo, où les présens de Sa Sainteté

furent reçus avec la même pompe et la même piété. Après quoi les Ambassadeurs que rien ne retenait plus dans le siècle, ne différèrent pas un moment à entrer au noviciat de la compagnie de Jésus, comme ils s'y étaient engagés même avant que de partir de Rome. Car on assure que s'étant jetés un jour aux pieds du père Aquaviva, Général de la compagnie, ils le supplièrent avec de grandes instances de les admettre au nombre de ses enfans; l'assurèrent que s'ils obtenaient cette grâce, ils se croiraient bien récompensés des fatigues et des dangers qu'ils avaient essuyés pendant leur voyage, et ajoutèrent que toute leur ambition, après avoir été les envoyés des Princes vers le Vicaire de Jésus-Christ, serait d'être selon l'expression de l'Apôtre les envoyés de Jésus-Christ même vers des peuples qui ne le connaissaient pas. Le P. Général leur répondit que son Ordre se trouverait fort honoré d'avoir des sujets aussi distingués qu'eux par leur naissance, par leur mérite et par leur vertu, mais qu'il pouvait y avoir des raisons qu'il ne connaissait pas de s'opposer à leur dessein, et qu'il remettait au P. Valégnan à faire ce qui conviendrait quand ils seraient de retour au Japon. Le P. Valégnan avait trop de preuves de la solidité de leur vocation pour ne pas se rendre à leurs prières; et il les envoya tous quatre à l'île d'Amacusa, où l'on avait transféré le noviciat d'Arima; mais avant que

ces fervens prosélytes fussent en possession de ce qui faisait depuis si long-temps l'objet de leurs vœux, il en coûta de rudes combats aux deux principaux de la part de leurs mères; le Prince de Fiunga triompha bientôt de la sienne, qui était venue exprès avec le Prince Juste Ito son cadet, pour s'opposer à son dessein. Il y eut plus; car le Prince Juste fut si touché d'entendre son frère parler du bonheur qu'on goûte en portant sa croix pour Jésus-Christ, qu'il déclara qu'il voulait suivre le même parti et qu'il l'exécuta. Ainsi la pauvre Princesse qui n'avait pas voulu faire à Dieu de bonne grâce le sacrifice d'un de ses fils, fut obligée de le lui faire, comme malgré elle, de tous les deux.

Michel Cingina eut plus de peine à venir à bout de la Princesse sa mère, parce que le Roi d'Arima se mit de la partie pour combattre sa constance. Ce Prince fit à son cousin des offres qui auraient pu tenter un courage moins ferme que le sien, et qui donnèrent une nouvelle activité aux oppositions de sa famille; mais rien ne put l'ébranler, et la Princesse, qui avait de la religion, donna enfin les mains à ce que le seul fils qu'elle avait, et qui méritait par bien des endroits toute sa tendresse, se consacrât tout entier au salut des ames.

IX. Les chrétiens cependant étaient entre la crainte et l'espérance, dans l'attente des fruits que produirait l'ambassade du Vice-Roi des In-

des. Les honneurs inouïs que l'Empereur avait faits au P. Valégnan, donnaient lieu de tout espérer; mais quand on vit qu'après bien du temps, on ne parlait ni de rétablir les missionnaires, ni de permettre le libre exercice du Christianisme, on commença fort à douter du succès de cette entreprise, qu'on avait regardée comme l'unique ressource de la religion dans l'empire. Enfin, on ne s'aperçut que trop qu'on avait eu de bonnes raisons d'appréhender beaucoup. Iquinocami, et Cangoncami, tous deux gouverneurs de Nangazaqui, avaient fait un fort grand accueil au P. Valégnan, à son arrivée au Japon, et ils trouvèrent fort mauvais que ce Prince ne se fut pas servi d'eux pour avoir accès à la cour. On eut beau leur représenter que la seule raison qui avait déterminé l'Ambassadeur à s'adresser à d'autres, était leur absence de la cour, ils n'écoutèrent rien. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il y avait, dans leur procédé, une mauvaise foi qui rendait leur ressentiment le plus injuste du monde; car, la raison pourquoi ils ne s'étaient point trouvés à la cour, lorsqu'il avait fallu parler à l'Empereur en faveur de l'ambassade, c'est que quelques jours auparavant ayant vu Cambacundono fort prévenu contre l'Ambassadeur, ils s'étaient retirés de peur qu'on ne les employât à solliciter ce qu'ils ne voyaient nulle apparence de pouvoir obtenir; mais lorsqu'ils surent avec quelle dis-

tinction l'Empereur avait reçu le P. Valégnan; ils se repentirent fort d'avoir manqué une occasion d'être employés avec honneur, et au lieu de s'en prendre à eux-mêmes, ils déchargèrent leur chagrin sur les chrétiens qu'ils résolurent de perdre.

Pour cela, ils projetèrent deux choses : la première, d'avertir l'Empereur que tous les états des Princes chrétiens du Ximo étaient remplis de missionnaires, contre les défenses expresses de Sa Majesté; la seconde, de persuader à ce Prince que l'ambassade du Vice-Roi des Indes était supposée. Pour mieux réussir dans ce projet, ils s'adressèrent au fameux Tocun, qui employa tout son pouvoir et toute son industrie pour les seconder. Effectivement, l'Empereur fut prévenu, et il éclata en des menaces qui firent croire qu'il en allait venir aux dernières extrémités contre les chrétiens : c'était au commencement de mil cinq cent quatre-vingt-douze, et la cour était fort nombreuse, parce que la plupart des Princes y étaient allés rendre hommage à l'Empereur. Cette circonstance eut un fort mauvais effet, car ceux qui n'étaient pas affectionnés à la religion, en prirent occasion de maltraiter les chrétiens. Le Roi de Firando écrivit sur-le-champ, qu'on obligeât la veuve du Prince Antoine et ses enfans, à faire sortir de leurs terres quelques Jésuites qui y étaient. Le Prince Jérôme, l'aîné de tous répondit à ce-

lui qui lui intima l'ordre du Roi, que toute sa famille était disposée à tout risquer, plutôt que de commettre une si grande lâcheté, et que bien loin de chasser de son domaine les missionnaires qui y étaient, il y recevrait volontiers tous ceux qui voudraient s'y réfugier. En effet, peu de temps après, un des pères ayant été contraint de sortir du Gotto, le Prince Jérôme le retira chez lui.

Cependant le bruit se répandit de toutes parts que l'Empereur, irrité plus que jamais contre les Chrétiens, se disposait à les pousser à toute outrance; et comme la renommée grossit toujours les choses, on publiait déjà que les Rois d'Arima et de Fingo devaient être bannis, et qu'on allait mettre tout à feu et à sang dans le Ximo. Les Gouverneurs de Nangazaqui avaient grand soin de faire courir ces bruits, et l'un d'eux, qui était à la cour, manda à leur lieutenant de faire préparer beaucoup de logemens pour des troupes qu'il devait incessamment mener dans le Ximo. Enfin, il n'y eut pas jusqu'aux Jésuites de Méaco qui écrivirent de manière à faire juger que tout était perdu. Sur quoi le P. Valégnan alla trouver le Roi d'Arima et le Prince d'Omura, et leur proposa de faire retirer ailleurs tous les religieux qui se trouvaient dans leurs états, afin que l'Empereur, qui devait bientôt venir en personne dans le Ximo, pour la guerre de la Chine, ne voyant rien qui mar-

quât qu'on résistait à ses ordres, s'adoucit un peu en faveur des missionnaires. Les Princes eurent bien de la peine à consentir à cette proposition; mais le P. Valégnan leur fit si bien concevoir qu'on risquait tout en tenant une autre conduite, qu'ils se rendirent. Le séminaire d'Arima ne sortit point du royaume, mais on le transféra dans un lieu fort écarté, et au milieu des bois; les autres établissemens que les pères avaient dans le pays et dans la principauté d'Omura furent transportés en l'île d'Amacusa.

Il y avait toute apparence que les choses n'en demeureraient pas là, et que l'on verrait bientôt répandre le sang des Chrétiens; lorsque les deux Gouverneurs de Nangazaqui s'étant mis à molester les marchands portugais, ceux-ci se plaignirent si haut, et firent jouer tant de ressorts pour avoir accès auprès de l'Empereur, que les deux Gouverneurs furent cassés; ils eurent même besoin de tout le crédit de leurs amis pour sauver leur vie. Toutefois l'Empereur ne revenait point de ses soupçons contre l'ambassade du Vice-Roi des Indes, et un jour qu'il se trouva de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, il déclara qu'il ne ferait point de réponse. Guénifoin, Gouverneur de Méaco, et l'ancien Roi de Bugen, Simon Condéra, n'eurent pas plus tôt le vent de cette disposition du Prince, qu'après avoir épié les momens où ils pouvaient lui parler sans rien craindre, ils lui dirent que

Sa Majesté avait un moyen sûr et bien naturel, de savoir si véritablement le Vice-Roi avait envoyé le P. Valégnan au Japon, en qualité d'Ambassadeur : c'était de s'en informer sous main des Portugais de Macao et de Nangazaqui : « D'ailleurs, dirent-ils, où est-ce qu'un simple religieux aurait pris de quoi fournir aux frais d'un si long voyage, acheter de si rares présens, et entretenir une si grande suite, au hasard d'être découvert dans tous les ports où il lui a fallu passer ? » Le P. Rodriguez qui était présent, et que l'Empereur voyait assez volontiers, ajouta : « Si Votre Majesté veut encore s'assurer davantage du fait, elle peut retenir en ôtage quelques-uns de nous jusqu'à ce qu'elle ait reçu des nouvelles du Vice-Roi. » Cambacundono goûta ces raisons, parla d'autre chose, et se fit apporter les présens qu'il envoyait au Vice-Roi. Ils furent trouvés magnifiques; c'étaient deux armures à la japonnaise, une espèce de halle-barde, plus longue et mieux armée que les nôtres, et couverte d'un fourreau d'or, dont l'artifice était merveilleux : une épée et un poignard aussi garnis très-richement, et de la plus fine trempe. Sur quoi quelques Seigneurs ayant dit que c'était dommage d'envoyer des pièces si fines à des gens qui n'en connaissaient point le prix : « je ne regarde point, dit l'Empereur, à qui je donne, mais que c'est moi qui donne. »

Quelques jours après, Guénifoin étant chez l'Empereur, ce Prince lui demanda s'il jugeait à propos qu'on retînt en effet quelques missionnaires qui répondissent pour le P. Valégnan : Guénifoin répondit qu'il ne trouvait rien de mieux, et que plus on en retiendrait, plus on serait en assurance : *vous avez raison*, reprit Cambacundono, *ayez soin que cela s'exécute*. Ainsi, par une disposition admirable de la Providence, qui sait tirer le bien des plus grands maux, les défiances de ce Prince, dont on avait sujet de tout craindre, servirent à augmenter le nombre des ouvriers de l'Évangile, ou du moins à donner occasion à plusieurs d'exercer plus librement leur ministère. Il restait néanmoins encore une difficulté à lever; on avait averti le P. Valégnan que la lettre de l'Empereur au Vice-Roi contenait des termes fort durs, et marquait beaucoup de hauteur; le père fit dire au secrétaire d'état qu'il ne s'en chargerait point; mais on ne savait pas trop par quelle voie engager Cambacundono à en donner une autre. Guénifoin voulut bien encore prendre sur lui d'en parler à ce Prince; il l'alla trouver, lui représenta que le Vice-Roi en avait usé trop honnêtement, et que son envoyé s'était trop sagement comporté, pour mériter une réponse qui choquait l'un et témoignait du mécontentement de la conduite de l'autre : « Il y va, Sire » ajouta-t-il, de votre gloire et de l'honneur

» de la nation, de donner aux Princes chré-
» tiens une haute idée de votre sagesse et de
» votre modération dans une si grande fortune.
» D'ailleurs, en offensant le Vice-Roi, c'est le
» Roi d'Espagne que vous choquez, et ce Prince,
» qui a réuni en sa personne les deux plus
» vastes monarchies de l'univers, n'est pas, ce
» semble, un ennemi qui faille se faire de gaîté
» de cœur. »

Comme Guénifoin était idolâtre, il n'était point suspect à l'Empereur, et pouvait plus librement lui parler en faveur des Chrétiens. Son discours fit impression, et Cambacundono fit écrire une autre lettre. Il y marquait que les pères de la Compagnie de Jésus s'étaient toujours comportés au Japon en gens de bien; qu'il estimait leur vertu, mais que leur Religion ne pouvait s'accommoder avec les lois du pays, où depuis qu'il n'y avait plus qu'un Souverain, il fallait nécessairement un culte uniforme, qu'à cela près, les Portugais le trouveraient toujours disposé à leur faire plaisir, et qu'il souhaitait que le commerce continuât entre les deux nations. Qu'à cet effet, il permettait à dix Jésuites de demeurer à Nangazaqui, où ils auraient toute liberté d'exercer leurs fonctions ordinaires, et qu'il les prendrait même sous sa protection, de peur qu'on ne les inquiétât; à condition toutefois qu'ils n'entreprendraient point de faire embrasser leur Religion à ses sujets. Cette lettre fut

rendue au P. Valégnan, avec les présens de l'Empereur, et ce père se disposa à partir par le premier vaisseau qui retournerait aux Indes.

X. L'Empereur de son côté s'appliquait tout entier à la guerre contre les Chinois; il avait poussé sa fierté jusqu'à faire sommer l'Empereur de la Chine de lui payer tribut, et ce qui est encore plus étonnant, le Monarque chinois lui avait envoyé un Ambassadeur pour lui proposer un accommodement à l'amiable. Cambacundono devenu plus intraitable par une conduite qui marquait tant de faiblesse, renvoya les Ambassadeurs, et continua ses préparatifs. Son armée ne fut d'abord que de quatre-vingt mille hommes chinois; il les partagea en quatre corps, dont le premier fut commandé par le Roi de Fingo. Sous ce Général devaient servir les Rois d'Arima et de Zeuxima, le Prince d'Omura et le Seigneur d'Amacusa; le Roi de Tamba et le Prince son fils accompagnèrent aussi le Grand Amiral, mais en qualité de volontaires. Le jeune Roi de Bugen eut le commandement de la seconde armée, les Rois de Bungo et de Canga, Paul Scingandono et plusieurs autres Seigneurs de marque étaient sous ses ordres. Iquinocami, je ne sais si c'était un des anciens Gouverneurs de Nangazaqui, et Toronosuque, tous deux païens, commandaient les deux autres. Le rendez-vous général fut au port de Nangoya, et tandis que tout l'empire se remuait pour cette expédition,

tous les grands furent appelés à la cour, où ils se rendirent avec une extrême promptitude, et dans l'équipage le plus superbe : voici de quoi il s'agissait.

L'Empereur qui avait, ou qui feignait d'avoir dessein de passer la mer en personne, fit publier que pendant son absence il voulait laisser un chef à l'empire; sur quoi il prit la résolution d'associer son neveu à la souveraine puissance, et il fut bien aise de rendre cette cérémonie la plus auguste et la plus authentique qu'il serait possible. La fête commença par une chasse, dont la description, telle que je la trouve dans les mémoires que je suis, a quelque chose de si merveilleux, que la fable n'a peut-être jamais été plus loin. Aussi l'Empereur qui voulait que son règne renfermât et surpassât même toutes les merveilles des règnes précédens, ayant su que cent ans auparavant un Dairy avait fait une chasse fort célèbre, prit à tache d'en faire une qui enchérît sur celle-là. Plus de cent cinquante Rois, tonos, ou grands officiers de la couronne, avec la suite la plus magnifique accompagnèrent le Monarque, et il fut pris au moins trente mille oiseaux de toutes les espèces. La chasse finie, ce Prince qui ne se lassait point du spectacle de tant de Souverains devenus ses vassaux et ses courtisans, retourna en triomphe à Méaco, et régla lui-même la marche; elle commençait par vingt mille hommes de pied richement cou-

verts, qui portaient chacun au bout d'une canne dorée un oiseau pris à la chasse. Ils étaient suivis d'une troupe de Seigneurs à cheval, tous un oiseau de chasse sur le poing. Après eux paraissaient vingt chevaux superbement enharnachés qu'on menait en lesse; ils précédaient deux litières ornées de fort beaux tapis. L'Empereur venait ensuite dans un palanquin de la Chine, environné des Rois et des grands de l'empire, dont les équipages fermaient la marche.

Dès qu'on fut arrivé à Méaco, l'Empereur déclara Daïnangondono son neveu, son collègue à l'empire, et lui fit prendre le nom de Cambacundono. Pour lui il se fit nommer Tayco-Sama, c'est-à-dire, très-haut et souverain Seigneur; il donna au nouveau Monarque de très-sages avis, et ne fit point difficulté de l'avertir qu'il se donnât bien de garde de prendre exemple sur lui : « La » naissance et l'éducation, lui dit-il, m'ont également manqué : mon élévation a été assez » prompte, et il n'est pas possible qu'il ne me » soit resté bien des défauts, dont j'aurai de la » peine à me défaire. » Tayco-Sama prit enfin congé de son neveu, après lui avoir fait prêter serment de fidélité par tous les grands, puis il congédia tout le monde, et ordonna à ceux qui avaient quelque commandement dans l'armée, de se rendre en diligence à Nangoya. Pour lui il s'arrêta à Fucimi qui n'est qu'à une lieue et demie de Méaco; il trouva ce pays fort à son

gré, et il lui prit envie d'y bâtir une nouvelle ville : il en fit aussitôt tracer le plan, y mit la première pierre, et continua sa route vers Nangoya.

A son arrivée dans ce port il trouva sa flotte prête; le Roi de Fingo, comme Grand Amiral, en prit le commandement, et toutes les troupes eurent ordre de passer dans l'île de Zeuxima, et d'y demeurer jusqu'à ce que le Roi de Fingo, qui devait faire la première descente en Corée, leur eût fait commandement de le suivre. La Corée est une des plus grandes péninsules de l'Asie; du côté du septentrion elle est jointe à la Tartarie et au Leauton, province de la Chine; elle n'est éloignée que de vingt-cinq lieues du Japon, et en quelques endroits de trois seulement de la Chine. Sa longueur du septentrion au midi est de cent cinquante lieues, et sa plus grande largeur de soixante : on y fait de fort beaux ouvrages en soie et en laine, et l'on y trouve presque toutes les commodités de la vie. Les habitans sont fort entendus dans la marine; ils ont une langue particulière, et se conduisent selon les lois et les coutumes de la Chine, dont la Corée était autrefois tributaire. Depuis trente ou quarante ans les Tartares occidentaux et les Japonnais, après se l'être long-temps disputée par une très-sanglante guerre, l'ont partagée entre eux; de sorte que ce grand pays est aujourd'hui partie sous la domination de l'Empereur

de la Chine, qui est Souverain de la Tartarie occidentale, et partie sous celle de l'Empereur du Japon.

Tayco-Sama n'avait pas besoin de la Corée pour faire la guerre aux Chinois ; mais les Coréens puissans sur mer auraient pu l'inquiéter, et d'ailleurs la Corée une fois conquise, le Japon pouvait long-temps soutenir la guerre sans rien mettre du sien. L'Empereur envoya donc demander au Roi de Corée un passage sur ses terres, pour mener son armée contre les Chinois, et sur le refus de ce Prince, le Roi de Fingo eut ordre de mettre incessamment à la voile. Le trajet ne fut pas long, et les Japonnais mouillèrent sans peine au port de Fusançay. Il y avait six mille hommes de garnison dans la place, les murailles environnées de fossés très-profonds et pleins d'eau, étaient garnies d'un nombre prodigieux de pièces d'artillerie, et depuis les fossés jusqu'à la gréve, on avait semé quantité de chausse-trappes pour enferrer la cavalerie. Tant de préparatifs n'aboutirent toutefois à rien. Le Grand Amiral fit sa descente sans opposition, et à peine fut-il débarqué qu'il fit sommer le Gouverneur de se rendre. Celui-ci fit réponse qu'il ne pouvait rien conclure sans en avoir donné avis au Roi son maître, et le Roi de Fingo ordonna l'assaut pour le lendemain ; il commença à quatre heures du matin, et fut si vif, qu'à huit heures les Japonnais se trouvèrent maîtres

de tout, le Gouverneur, et presque toute la garnison ayant été passés au fil de l'épée. Foquinangi, autre forteresse à trois lieues de Fusançay, eut le même sort. Le Général japonnais parut le premier sur la muraille, et fut si bien secondé, qu'après trois heures de combat, où il n'eut que cent hommes tués et quatre cents blessés, il remplit les fossés et les remparts de cinq mille morts, et se trouva maître d'une place que ses magasins rendaient la plus importante du pays. Aussi, après cette conquête, bien qu'il restât encore plusieurs forteresses en état de résister, tout se soumit, jusqu'à la capitale.

Le Roi de Fingo qui voulait profiter d'une consternation si générale, ne permit à ses troupes, ni de se débander, ni de piller, et les mena droit à Sior, c'est le nom de la capitale. L'armée japonnaise arriva devant cette ville après avoir passé sur le ventre à vingt mille hommes, qui s'étaient avancés pour la combattre, et le Roi de Fingo se préparait à investir la place, lorsqu'il apprit que Toronosuque avait passé la mer avec son corps de troupes, et marchait pour le joindre. L'Empereur ayant un jour entendu quelqu'un qui louait fort Ucondono sur ce que depuis peu il avait gagné une bataille pour le Roi de Canga, commanda qu'on le fît venir, le combla de caresses jusqu'à le faire manger en particulier avec lui, et depuis ce temps-là lui donnait tous les jours mille nouvelles marques

d'estime et de confiance. Toronosuque craignant peut-être les effets de la nouvelle faveur d'Ucondono, et jaloux de la réputation du Grand Amiral, demanda la permission de passer en Corée; pour l'obtenir plus aisément, il fit dire par ses amis à l'Empereur que le Roi de Fingo sacrifiait les troupes à la passion qu'il avait pour la gloire, et qu'il était bon de lui donner un collègue qui, partageant son autorité, modérât un peu l'ardeur qu'il avait de vaincre à quelque prix que ce fût. Il obtint en effet ce qu'il souhaitait, mais comme son dessein était de se défaire de son rival, il résolut de camper séparément, et de ne donner aucun secours au Roi de Fingo, ni pour le siége de Sior, qu'il trouva commencé, ni pour aucune autre occasion; au cas que ce Prince, comme il était aisé de le prévoir, fût attaqué.

En effet, dès que le Roi de Corée vit sa ville capitale pressée, il revint tout-à-coup de l'assoupissement où il avait paru jusque-là, et mit sur pied une armée de soixante et dix mille hommes; mais presque toute cavalerie. Toronosuque, à qui on en donna avis, changeant son premier projet, se mit aussitôt en devoir de prendre les devans sur le Roi de Fingo, pour faire l'avant-garde, et avoir tout l'honneur de la victoire; mais celui qui avait la pointe de l'armée, lui fit dire qu'il ne souffrirait jamais que personne marchât avant lui. Toronosuque fut cho-

qué de cette conduite ; toutefois il ne jugea pas à propos de se commettre avec un brave homme qui ne pouvait manquer d'être soutenu, et prit le parti de n'être que spectateur du combat. Le Roi de Fingo ne laissa pas que d'aller son chemin, il mit son armée en bataille, alla de rang en rang animer ses soldats, se montra à eux avec une assurance qui leur répondit de la victoire, et dès qu'il vit l'ennemi assez proche, lui-même, à la tête des bataillons, il perça trois fois l'armée coréenne, en étendit huit mille hommes sur la place, et obligea le reste à chercher son salut dans la fuite.

Le Roi de Corée se retira dans Sior, mais il n'y demeura qu'autant de temps qu'il en fallut pour brûler les magasins : il s'en alla ensuite jeter la consternation dans la Chine, en y apprenant qu'en vingt-cinq jours vingt mille Japonnais avaient forcé deux places jusque-là estimées imprenables, gagné deux batailles et conquis toute la Corée. Le Roi de Fingo fut agréablement surpris, lorsqu'au retour de la poursuite des fuyards, comme il se fut mis en devoir de donner une escalade à Sior, on vint lui en ouvrir les portes et lui offrir toutes sortes de rafraîchissemens dont il avait un extrême besoin, il entra donc dans la ville, qui ne souffrit rien, ni de l'insolence ni de l'avarice des victorieux ; car le Général et tous les chefs de cette armée, qui étaient chrétiens, et qui n'avaient même pres-

que point de soldats idolâtres, n'eurent aucune peine à contenir tout le monde dans le devoir, et une garnison de Coréens ne fût pas entrée plus paisiblement dans Sior, que firent les troupes japonnaises après l'avoir conquis.

Tayco-Sama apprit des progrès si rapides avec une joie dont les premiers transports lui firent croire que la conquête de la Chine lui serait aisée, pour peu qu'il secondât la fortune : il écrivit au Roi de Fingo la lettre la plus obligeante, l'accompagna de fort beaux présens, et de promesses encore plus magnifiques, il donna ordre ensuite au jeune Roi de Bugen, et à Iquinoçami de passer en Corée avec leurs troupes. Mais il paraît par la suite que le Roi de Fingo fut toujours comme le Généralissime de toutes les quatre armées, du moins tout le fort de la guerre tomba sur lui, et il en eut tout l'honneur.

XI. D'un autre côté, au milieu de la joie publique que causaient au Japon tant de victoires remportées par des Chrétiens, les fidèles étaient abîmés dans la douleur. Tayco-Sama, qui s'était fait une idée d'héroïsme assez peu juste, et qui embrassait d'abord tout ce que son imagination lui offrait pour contenter son ambition déréglée, avant que de se rendre à Nangoya, s'était avisé de demander au Gouverneur des Philippines, Dom Gomés Pérez de Marinas, qu'il eût à le reconnaître pour son Souverain. Le Gou-

verneur, en habile homme, écrivit à l'Empereur qu'il avait reçu une lettre qu'on lui avait assuré être de Sa Majesté; mais qu'il n'avait pu le croire, et qu'il le priait de l'éclaircir sur ce point. Tayco-Sama, qui avait sans doute réfléchi sur l'irrégularité de son procédé, ne fit pas semblant de savoir sur quoi on lui parlait, et la chose en demeura-là; mais à l'occasion de cette affaire, il en arriva une autre qui eut des suites bien tristes.

Un Castillan avait eu à Nangazaqui un procès contre des Portugais, et l'avait perdu; pour se venger de ses parties, il conçut un dessein qui fait bien voir de quoi est capable une passion qu'on ne réprime pas avec soin. Il se joignit au député du Gouverneur des Philippines, pour demander justice à l'Empereur, et dans l'audience que ce Prince leur donna, ils lui firent entendre que les Portugais étaient maîtres de Nangazaqui; qu'eux seuls profitaient du commerce, qu'ils exerçaient de grandes violences contre les Japonnais, et que, malgré les édits de Sa Majesté, ils protégeaient les missionnaires qui étaient tous demeurés au Japon. Tayco-Sama avait trop d'esprit pour ne pas voir le ridicule de cette conduite des deux Castillans, il ne laissa pas d'en profiter, et il envoya un nouveau Gouverneur à Nangazaqui, pour informer contre les Portugais, avec ordre exprès de renverser la maison et l'église que les Jésuites avaient dans ce port.

A la vérité, le Ciel ne tarda pas à tirer une vengeance éclatante d'un crime si noir. Le Gouverneur de Nangazaqui examina l'affaire du marchand castillan, et s'aperçut qu'il avait surpris l'Empereur. Il en fut indigné, et il se préparait à en faire un exemple, lorsqu'on trouva sur le bord de la mer, le corps mort de ce malheureux : il s'était mis sur un esquif pour aller à Saxuma; mais un typhon l'ayant surpris, il fut en un moment englouti des vagues. L'envoyé du Gouverneur des Philippines n'eut pas un sort plus heureux; car, comme il s'en retournait à Manille, il fit un triste naufrage, et périt malheureusement.

Le Roi d'Inga témoigna, en cette occasion, une grande droiture d'esprit; la retraite des Princes d'Arima et de Fiunga, et plus encore, quelques conversations qu'il avait eues avec l'aîné des Princes de Fiunga, avant qu'ils entrassent au noviciat de la Compagnie de Jésus, l'avaient disposé à renoncer au culte des idoles. Le père Valégnan, qui attendait toujours un vaisseau qui le portât aux Indes, cultivait avec soin les bonnes dispositions du Roi : il craignit avec raison que le procédé des Espagnols ne détruisît ce que la grâce avait commencé, d'autant plus que le Roi d'Inga s'était trouvé chez l'Empereur, lorsque ce Prince donna audience aux Castillans. Mais Dieu avait pris possession du cœur de cet illustre prosélyte : ce Prince démêla aisé-

ment les différens intérêts qui avaient causé un si furieux emportement; il fut sur-tout extrêmement touché de la punition si prompte de l'auteur de toute cette intrigue; mais ce qui acheva de le déterminer, ce fut l'accomplissement d'une prophétie où il crut reconnaître le doigt de Dieu. L'Empereur avait ordonné, comme je viens de le dire, qu'on rasât l'église des chrétiens : cette église était dédiée à la Sainte-Vierge, et les fidèles publièrent que Jésus-Christ ne manquerait pas de venger bientôt l'honneur de sa Mère : effectivement on apprit peu de jours après, que la mère de Tayco-Sama était morte à Méaco, et l'on sut qu'elle avait expiré le même jour que le sacrilége arrêt avait été signé à Nangoya ; cet événement fit une telle impression sur le Roi d'Inga, qu'il voulut que le père Valégnan le baptisât avant de s'embarquer.

XII. Pour revenir à la guerre de Corée, les Japonnais, maîtres de presque toutes les places fortes, semblaient n'avoir plus rien qui les empêchât de s'établir solidement dans leurs conquêtes, et bientôt en effet ils en eussent été paisibles possesseurs, si Tayco-Sama n'eût eu d'autre dessein que d'acquérir de la gloire, et d'étendre les bornes de son empire; mais on ne fut pas long-temps à s'apercevoir que ce Prince avait d'autres vues. Les Coréens, en abandonnant les villes, s'étaient retirés dans les forêts et sur les montagnes, après avoir brûlé tout ce qu'ils

n'avaient pu emporter des provisions nécessaires à la vie; de sorte que les Japonnais, ayant épuisé ce qu'ils en avaient apporté, et n'en recevant point du Japon, se trouvèrent bientôt dans une fort grande disette de tout. Ils firent savoir à la cour le besoin où ils étaient; mais on ne leur fit point de réponse; ils rechargèrent, et l'Empereur, pour se délivrer de leur importunité, fit partir quelques navires assez mal équipés, et encore plus mal fournis, qui tombèrent presque tous entre les mains des armateurs de Corée. Enfin la nécessité obligea les soldats à se débander pour vivre; mais tout autant que les Coréens en rencontraient, ils les assommaient, et en assez peu de temps, les quatre armées se trouvèrent réduites à la moitié.

Sur ces entrefaites, arriva un officier chinois avec des troupes pour secourir les Coréens. Les quatre Généraux japonnais s'étaient cantonnés aux quatre extrémités du pays, et avaient bâti des forts sur leur route, pour se faciliter la retraite en cas de disgrâce. Le Roi de Fingo avait choisi son poste le plus proche de la Chine, et faisait sa place d'armes d'une ville qu'on appelait Péan. L'enceinte en était fort vaste, et elle était enfermée d'une muraille de pierre assez basse, mais si large que plusieurs cavaliers y pouvaient marcher de front. Le Général chinois commença par assiéger Péan, et y donna d'abord un assaut assez vif. Grand nombre de Coréens l'étaient venu

joindre, et lui avaient persuadé que les Japonnais, affaiblis par la faim, et diminués de la moitié, ne feraient qu'une faible résistance. Effectivement le commencement du combat fut favorable aux Chinois qui montèrent en différens endroits sur le rempart. Mais les Japonnais qui n'étaient pas en assez grand nombre pour garder tous les postes, voyant les Chinois sur la muraille, prirent le parti de se ramasser, et de combattre séparément leurs ennemis, à mesure que ceux-ci entreraient dans la place. Cet expédient leur réussit, et avant la fin du jour, ils chassèrent tous les Chinois de Péan, en tuèrent un fort grand nombre, et firent prisonnier leur Général.

Le succès de cette journée, qui fut suivi de plusieurs autres rencontres où les Japonnais eurent toujours l'avantage, obligèrent Juquéqui, qui avait succédé au Général chinois, de faire quelques propositions de paix. Le Roi de Fingo ne refusa point de traiter, mais il se tint sur ses gardes, et bien lui en prit. Les Chinois ne savaient pas lorsqu'ils parlèrent de paix, à quelle extrémité leurs ennemis étaient réduits. Dès qu'ils en furent informés, ils ne songèrent plus qu'à en profiter, et pour le faire plus sûrement, Juquéqui fit prier le Roi de Fingo de lui envoyer un homme de confiance. Le Roi lui envoya un de ses pages avec une escorte de vingt soldats; ils furent bien reçus; mais lorsqu'ils y pensaient

le moins, Juquéqui fit partir le page pour la Chine, arrêta les soldats, et se mit en marche pour surprendre les Japonnais : par bonheur pour ceux-ci, leurs compagnons qu'on ne gardait pas bien dans le camp des Chinois, trouvèrent le moyen de s'échapper, et coururent avertir le Roi de Fingo de la perfidie des Chinois. La première chose à quoi pensa ce Général, ce fut de voir si Péan pourrait soutenir un nouvel assaut; après une mûre délibération, il jugea plus à propos d'aller au devant des Chinois; il les rencontra d'abord en assez petit nombre, et pendant deux jours, il y eut de fréquentes escarmouches où les Chinois furent toujours battus. Le troisième jour, les Japonnais se trouvèrent si faibles, qu'à peine pouvaient-ils porter leurs armes : Juquéqui l'avait prévu : alors il fit paraître toutes ses troupes suivies d'un grand attirail de munitions pour un siége. A cette vue, les Japonnais ne songèrent qu'à la retraite, et ils la firent en bon ordre. Les Chinois les suivirent, et se présentèrent de tous côtés pour entrer dans Péan; le Roi de Fingo avait abandonné les remparts, et s'était retranché au centre de la ville; les Chinois l'y attaquèrent en vain tout un jour : sur le soir, Juquéqui fit sonner la retraite, mais les Japonnais ne purent souffrir que l'ennemi se retirât en bataille; ils le prirent en queue, et le menèrent battant bien loin hors de la ville.

Après une si glorieuse journée, le Roi de

Fingo faisant réflexion qu'il n'avait presque pas un soldat qui ne fût blessé, ou à demi-mort de faim; et que pour peu que les Chinois s'opiniâtrassent à revenir l'attaquer, il ne pourrait éviter une entière défaite, songea à quitter Péan, et à se cantonner dans les forts qu'il avait fait construire sur sa route jusqu'à la mer du Japon. Par un contre-temps qui faillit à tout perdre, Joscimon, Roi de Bungo, qui commandait dans les forts les plus proches de Péan, avait, sur une terreur panique, abandonné les deux premiers. Le Roi de Fingo, qui comptait d'y trouver des rafraîchissemens, fut bien surpris de n'y voir ni troupes, ni provisions, et la marche forcée qu'il fut obligé de faire pour joindre Joscimon, mit son armée dans l'état qu'on peut imaginer.

Tant de malheurs n'étonnèrent point encore les Japonnais; ils demandèrent bientôt qu'on les ramenât à Péan. Le Roi de Fingo profita de cette ardeur, et les Chinois qui n'avaient encore osé se renfermer dans cette place, furent bien étonnés d'en voir encore une fois leurs ennemis en possession. Quelques jours après, Juquéqui ayant reçu un nouveau renfort, résolut d'obliger les Japonnais à abandonner pour toujours Péan. Le Roi de Fingo les prévint; il s'avança en bataille, tomba brusquement sur eux, et leur tua beaucoup de monde. Le jour suivant, le Général chinois fit de nouvelles propo-

sitions de paix. Le Roi de Fingo, quoiqu'à force de vaincre il n'eût presque plus de soldats, refusa d'entendre les députés chinois, et leur dit d'aller trouver l'Empereur; ils y allèrent. Tayco-Sama les reçut favorablement; et d'abord on convint que les Japonnais quitteraient Péan, et se retireraient dans leurs forts, et que Juquéqui viendraient avec des Ambassadeurs recevoir la paix, telle qu'il plairait à Sa Majesté de la lui donner. Juquéqui partit sans différer, et s'étant rendu à Nangoya, l'Empereur lui déclara qu'il ne voulait point de paix, qu'aux conditions suivantes : Premièrement, que l'Empereur de la Chine lui donnerait sa fille en mariage. Secondement, qu'au nom des Chinois et des Coréens, il serait payé tous les ans une certaine somme d'argent en forme de tribut à la couronne du Japon. Troisièmement, que de huit provinces qui composent la Corée, cinq demeureraient aux Japonnais. Quatrièmement, que l'on remettrait aux sujets de Sa Majesté, qui trafiquaient à la Chine, tous les droits d'entrée. Le Roi de Tamba s'embarqua avec Juquéqui, pour la cour de Pékin; et Tayco-Sama comptant que l'Empereur de la Chine ne ferait nulle difficulté de ratifier ce traité, ordonna à ses troupes de se retirer et de se fortifier dans les provinces qui leur devaient être cédées. Toronosuque et le Roi de Bungo furent rappelés. Le premier fut envoyé en exil; le second fut dépouillé de ses états, et eut ordre

de demeurer à la cour du Roi de Naugato. Tant de malheurs tinrent lieu de quelque mérite à ce Prince, et ses sujets, dont il n'avait jamais été aimé ni estimé, commencèrent à le plaindre, d'autant plus qu'on leur donna des Gouverneurs qui parurent d'abord s'être fait une loi d'abolir le Christianisme.

L'Empereur toutefois ne paraissait pas encore bien envenimé contre les Chrétiens, et la manière dont il en usa à la mort de Joachim Riusa, Gouverneur de Sacay, et le père du Roi de Fingo, montra qu'il les estimait; car le deuxième fils de Riusa étant allé porter à ce Prince la nouvelle de la mort de son père, Tayco-Sama, après lui avoir fait bien des amitiés, lui donna le gouvernement de Sacay, et lui ajouta : « Souvenez-vous que vous êtes Chrétien, et songez à vous acquitter des devoirs de votre charge, avec tout le soin et toute la fidélité que votre loi exige de vous. » D'un autre côté, le P. Rodriguez était toujours à la cour en assez grand crédit; le père Organtin était retourné à Méaco avec le père François Pérez et quelques autres religieux : ils trouvaient moyen de rendre autant de services aux Chrétiens de tous ces quartiers-là, qu'on avait pu le faire avant l'édit de l'Empereur.

SOMMAIRE

DU

LIVRE HUITIÈME.

Le Pape Grégoire XIII et Philippe II, *Roi d'Espagne, ne veulent pas qu'il y ait au Japon d'autres missionnaires que des Jésuites. Calomnies contre les missionnaires et les Chrétiens du Japon. Cinq religieux de saint François vont au Japon en qualité d'envoyés du Gouverneur des Philippines. Tayco-Sama construit une nouvelle ville. Portrait de Cambacundono. Ce Prince se brouille avec son oncle. Il est contraint de se fendre le ventre.* III. *Missionnaires en Corée. Arrivée d'un Evêque au Japon.* IV. *Ambassade envoyée à Tayco-Sama par l'Empereur de la Chine. Phénomènes singuliers. Tremblement de terre. Providence sur les Chrétiens.* V. *Les pères de saint François trompés par un fourbe. Indiscrète vanité d'un pilote espagnol, source de bien des malheurs. Les Jésuites secourent les espagnols dans un grand besoin. On les calomnie à Rome, en Espagne et dans le Nouveau-Monde.* VI. *On met des gardes*

aux maisons que les Franciscains et les Jésuites avaient à Ozaca et à Méaco. Combien il s'y trouva de religieux, et leur caractère. VII. *Grands mouvemens parmi les Chrétiens pour obtenir l'honneur du martyre. Admirables exemples de ferveur. Martyre de deux filles chrétiennes. L'Empereur déclare qu'il ne veut faire mourir que les religieux de saint François.* VIII. *Six Franciscains, trois Jésuites et quinze séculiers sont condamnés à mourir en croix. On commence l'exécution. Ferveur de quelques enfans. Voyage des martyrs jusqu'à Nangazaqui. La charité de deux Chrétiens leur procure l'honneur du martyre. Zèle de Paul Miki. Constance de deux enfans. Les Chrétiens de Nangazaqui se disposent au martyre. Les pères Pasio et Rodriguez assistent les prisonniers et les visitent de la part de l'Evêque du Japon. Figure des croix du Japon. Le père de Jean de Gotto l'exhorte à souffrir courageusement la mort. Les confesseurs de Jésus-Christ expirent tous sur la croix. Miracles arrivés après la mort. Urbain VIII leur décerne les honneurs des Saints.* X. *Nouveaux édits contre les missionnaires. Persécution dans le Firando, dans le Chicugen, et dans le Bungo. La Corée conquise une seconde fois par le Roi de Fingo. La maladie de l'Empereur, les précautions qu'il prend pour assurer l'empire à son fils. Il lui donne un tuteur et un conseil de régence. Il songe à se faire mettre au rang des dieux. Sa mort, ses bonnes et ses mauvaises qualités.* XI. *Brouil-*

leries entre les régens. Constance de la Princesse de Firando ; six Princes et plus de six cents Chrétiens s'exilent volontairement pour la foi. Les régens se déclarent tous contre le tuteur. Mort tragique de la Reine de Tango. Eloge de cette Princesse. XII. *Victoire du tuteur. Les Rois de Fingo et d'Omi sont faits prisonniers. Ils sont condamnés à mort et traités indignement. Piété du Roi de Fingo. Le tuteur favorise les missionnaires. Arrivée du père Charles Spinola au Japon. Martyres illustres dans le Fingo et dans le Naugato.*

LIVRE HUITIÈME.

I. Tandis que Tayco-Sama modérant ses premiers transports, en usait à l'égard des missionnaires avec tant de ménagement, on ne les épargnait guère dans les Indes, et sur-tout aux Philippines. Il fallait sans doute que la vertu de ces hommes apostoliques, pour soutenir les combats qui leur devaient bientôt être livrés, fût éprouvée de toutes les manières; et la plus sensible de toutes les épreuves, celle qui vient des faux-frères, ne pouvait guère avoir lieu du côté du Japon. Il n'y avait point de faux-frères dans le grand nombre des Japonnais chrétiens, et les missionnaires ne souffraient parmi eux que des Saints; ils étaient même sur cela si sévères, que le P. Balthazar d'Acosta, pour un entêtement à ne vouloir pas se soumettre sur un point de discipline, et pour avoir un peu intrigué à cette occasion contre ses supérieurs, avait été renvoyé aux Indes, d'où repassant en Portugal pour sortir de la compagnie, il périt sur mer. Dieu cependant ne voulut pas que ses serviteurs fussent privés d'une si précieuse portion de sa croix; et il permit qu'ils trouvassent au dehors ce qu'ils ne trouvaient pas au-dedans; ils eurent même

à essuyer ce qu'il y a de plus rude dans cette sorte de persécutions, des Saints s'étant laissé par surprise prévenir contre eux. Mais pour raconter les choses avec ordre, il les faut reprendre de plus loin.

En mil cinq cent soixante-et-dix-neuf, le père Valégnan, qui était retourné au Japon en qualité de visiteur, ainsi que nous l'avons dit, ne put voir, sans douleur, un grand nombre d'églises destituées de pasteurs : il résolut donc de tenter toutes les voies, de remédier à un aussi grand mal, et il proposa à ces religieux d'appeler à leur secours quelques missionnaires des autres ordres. Les sentimens se trouvèrent partagés, et l'on convint de s'en rapporter à ce que le Général de la compagnie, après avoir été suffisamment instruit de toutes choses, en déterminerait. Le Général, après avoir examiné les raisons de part et d'autre, crut que le plus sage était de remettre le tout au jugement du Cardinal Henri, Roi de Portugal, et à celui du Souverain-Pontife, qui était alors Grégoire XIII, il le fit, et le Roi de Portugal étant mort sur ces entrefaites, Philippe II, Roi d'Espagne, qui lui succéda, mit l'affaire en délibération dans son conseil. L'affaire y fut fortement agitée, et tout le conseil conclut que non-seulement les Jésuites du Japon ne devaient point appeler d'autres religieux à leur secours, mais qu'on ne devait pas même souffrir qu'il y allât d'autres prêtres

ou religieux que les Jésuites. Le Pape fut de même sentiment, et jugea la chose de si grande importance, que le vingt-huitième de janvier mil cinq cent quatre-vingt-cinq, deux mois avant l'arrivée des Ambassadeurs japonnais à Rome, il expédia une bulle, dont voici ce qui fait à mon sujet : « Quoique ce pays soit fort étendu (1) » (le Saint-Père parle du Japon) et qu'on y ait » besoin d'un grand nombre, ou pour parler » plus juste, d'un très-grand nombre d'ouvriers. » Néanmoins, comme le bien qu'on y peut faire » dépend beaucoup moins de la multitude des » ouvriers, que de la manière d'agir avec ces » peuples et de les instruire, et de la connais-

(1) Et si regio illa latissima sit, et magno, vel maximo potius, operariorum numero egeat, tamen quia utilitas operis non tam in operariorum multitudine, quam in agendi, et docendi modo, et ingeniorum gentis illius agnitione consistit, ideo magna adhibenda est cautio, ne permittantur illuc homines novi et incerti pervenire; ex quorum novitate ac varietate talis oriatur admiratio quæ insuetis noxia sit ac periculosa, ac Dei opus impedire, vel perturbare possit. Proinde considerantes, nullos hactenus sacerdotes, præterquam societatis Jesu, ad regna, et insulas Japponicas penetrasse, et eos solos nationibus illis christianæ fidei suscipiendæ auctores, præceptores, ac veluti parentes fuisse, ac vicissim illos societati, ipsiusque hominibus singularem quandam fidem, pietatem, ac reverentiam tribuisse; propterea nos, cupientes hanc conjonctionem, et amoris, caritatisque vinculum ad majorem salutis eorum profectum solidum et incorruptum manere, motu proprio, ex certaque scientia nostra, omnibus

» sance qu'on a de leur caractère et de leur sorte
» d'esprit, il faut bien se donner de garde de
» permettre à des gens qui leur paraîtraient
» nouveaux, et qu'ils ne connaîtraient point,
» de s'y introduire, parce que cette nouveauté
» et cette variété, à laquelle ils ne sont point
» faits, pourrait produire, dans leur esprit, un
» étonnement qui empêcherait peut-être, ou
» troublerait l'œuvre de Dieu. Faisant donc ré-
» flexion que jusqu'ici, aucun prêtre, si ce n'est
» ceux de la compagnie de Jésus, n'a pénétré
» aux îles, et aux royaumes du Japon, qu'eux
» seuls ont instruit les Japonnais de nos mys-
» tères, et les ont engagés à faire profession du
» Christianisme; qu'ils sont les maîtres et en
» quelque façon les pères de ces nouveaux fi-
» dèles, lesquels ont de leur part beaucoup d'at-

---

patriarchis, archiepiscopis, et episcopis, etiam provinciæ Chinæ et Japponis, sub interdicti ecclesiastici, et suspensionis ab ingressu ecclesiæ, pontificalium exercitio, aliis verò sacerdotibus, et clericis, ministrisque ecclesiasticis, secularibus, et regularibus, cujuscumque status, ordinis, conditionis existentibus, exceptis societatibus Jesu regionis, sub excommunicationis majoris, à qua, nisi à romano pontifice, vel in articulo mortis, absolvi nequeant, pœnis ipso facto incurrendis, interdicimus, ac prohibemus, ne ad insulas, regnaque Japponica, evangelii prædicandi, vel doctrinam christianam docendi, aut sacramenta ministrandi, aliave communia ecclesiastica obeundi causa, sine nostra, aut sedis apostolicæ expressa licentia proficisci audeant.

» tachement, de respect et d'amour pour la Com-
» pagnie, et pour ceux qui en sont les membres :
» Nous, qui désirons que cette bonne intelligence,
» et ce lien d'amour et de charité soit durable,
» et ne reçoive aucune atteinte, n'ayant en vue
» que le salut de cette nation, de notre pro-
» pre mouvement et de notre science certaine,
» défendons à tous Patriarches, Archevêques et
» Évêques, même à ceux des provinces de la
» Chine et du Japon, sous peine d'interdit ec-
» clésiastique, et de suspense de l'entrée de
» l'église et de l'exercice des fonctions épiscopa-
» les, et aux autres prêtres, clercs et minis-
» tres ecclésiastiques, tant séculiers que régu-
» liers, de quelqu'état, ordre et condition qu'ils
» soient, excepté aux religieux de la Compagnie
» de Jésus, sous peine d'excommunication ma-
» jeure, dont on ne pourra être absous que par
» le Saint-Siége, si ce n'est à l'article de la mort,
» et le tout encouru par le seul fait. Nous dé-
» fendons, dis-je, d'oser se transporter aux îles
» et aux royaumes du Japon, pour y prêcher
» l'Evangile, ou pour y enseigner la doctrine
» chrétienne, y administrer les sacremens, ou
» y exercer aucune autre fonction ecclésiastique,
» sans une permission expresse de nous, ou du
» S. Siége-Apostolique, etc. »

J'ai cru devoir un peu m'étendre sur ce qui a donné occasion à ce bref, dont quelques endroits pourraient donner lieu de juger qu'il fût

sollicité par les Jésuites, s'il était permis de penser qu'un Souverain-Pontife eût été capable de faire servir son autorité à contenter une jalousie aussi mal placée que l'aurait été celle de ces pères. Quelques-uns se sont persuadés que Grégoire XIII avait eu une autre vue, en excluant du Japon tous les prêtres et les religieux, excepté les seuls Jésuites; et voici leur conjecture. Saint Paul, en disant qu'il avait toujours pris à tâche de ne point prêcher l'Évangile dans les lieux où le nom de Jésus-Christ était déjà connu, en apporte deux raisons. *C'est*, premièrement, dit-il, *pour ne point bâtir sur le fondement d'autrui*. En second lieu, ajoute le Saint, *c'est afin que le Sauveur des hommes soit annoncé à un plus grand nombre de nations* (1). Supposé que la première de ces deux raisons donnât aux Jésuites quelque droit de prétendre à rester seuls au Japon; il est certain que par la démarche qu'ils avaient faite auprès du Saint-Siége et du conseil de Portugal, ils y avaient renoncé; mais il n'est pas hors de vraisemblance, dit-on, que le Père commun, touché de la seconde raison qu'apporte le saint Apôtre, eût exprès fermé la porte du Japon à un très grand nombre d'excellens ou-

(1) Sic enim prædicavi evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super alienum fondamentum ædificarem; sed, sicut scriptum est, quibus non est nunciatum de eo, videbunt, et qui non audierunt, intelligunt. *R. c.* 15. *v.* 20. 31.

vriers, pour les obliger à se répandre dans d'autres régions, qui leur offraient des moissons mûres et abondantes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Philippe II n'eut pas plus tôt reçu le bref, dont je viens de parler, qu'il l'envoya au Vice-Roi des Indes, Dom Edouard de Menessez, lui enjoignant très-expressément de tenir la main à l'exécution des ordres de Sa Sainteté. Le Vice-Roi, sans perdre de temps, envoya la bulle du Pape et les ordres du Roi, à l'Évêque de la Chine, au capitaine major de Macao, et aux Philippines. L'Évêque et le capitaine-major ne trouvèrent aucune résistance de la part des Portugais, qui ne démandaient pas mieux que de voir les Jésuites seuls au Japon; mais il n'en fut pas de même dans les Philippines; on ne croirait pas jusqu'à quel point les esprits y furent aigris contre les missionnaires du Japon. Il suffit de dire que sur ces entrefaites, la nouvelle de la première persécution ayant été portée à Manille, on vit aussitôt paraître une relation adressée au Roi Catholique et au conseil d'Espagne, dont voici la substance. Elle portait que, « de tant de milliers de chrétiens qu'on avait vus au Japon, six seulement avaient été fermes dans la foi, que de ces six on en avait fait passer deux par le tranchant de l'épée, banni deux autres, et qu'ainsi il ne restait plus que deux chrétiens au Japon. » On n'épargna pas même les cendres des morts,

et l'on ressuscita le saint Roi de Bungo, François Civandono, pour lui faire donner à ces nouveaux fidèles l'exemple d'apostasier. On ajouta « que toutes les églises avaient été brûlées, et que tous les missionnaires s'étaient réfugiés, partie aux Indes, et partie à la Chine; que s'il en était resté quelques-uns au Japon, ils étaient si bien travestis et si bien cachés, qu'il valait autant qu'ils n'y fussent pas demeurés. » Toutes ces choses se débitaient comme des vérités, que personne ne s'avisait de révoquer en doute, et cela sur le seul témoignage d'un Canarien, lequel avait été catéchiste au Japon, et en avait été chassé pour quelque faute : et il est bon de savoir que les Canariens sont naturellement si enclins au mensonge, que par une loi il était défendu, aux Indes, de les faire jurer, et qu'ils ne pouvaient être reçus à témoigner en justice, lorsque la chose contestée excédait la valeur de trois écus.

II. Les affaires demeurèrent sur ce pied-là, aux Philippines, plusieurs années, pendant lesquelles il se passa bien des choses qui ne sont pas de mon histoire. Enfin, en mil cinq cent quatre-vingt-treize, le gouverneur Dom Gomez Perez de Marinas, inquiet sur la réponse que Tayco-Sama avait faite à son député, et dont il n'avait pu être instruit, parce que ce député avait péri dans un naufrage, jugea à propos d'en envoyer un second, et se mit dans la tête d'éta-

blir le commerce entre les japonnais et les espagnols; il crût que, pour venir à bout de son entreprise, il fallait introduire dans le Japon de nouveaux missionnaires, qui y fussent uniquement attachés aux Espagnols, comme il s'imaginait que les Jésuites l'étaient entièrement aux Portugais; d'ailleurs, bien qu'on eût été détrompé de la prétendue fuite des Jésuites du Japon, on était toujours fort convaincu, aux Philippines, que cette mission était dans un état déplorable, et avait besoin d'un prompt secours. Dom Gomez nomma donc, pour son envoyé, Pierre Gonzalez, et lui donna pour adjoints, quatre pères Franciscains de la réforme; le plus considérable de ces religieux, était le P. Pierre Baptiste, homme de beaucoup d'esprit, d'une sainteté consommée, et d'une fort grande érudition; de ces trois compagnons, il n'y en avait qu'un prêtre, d'autres devaient bientôt les suivre. Gonzalez n'eut pas plus tôt reçu ses ordres, qu'il s'embarqua pour Macao, d'où il se rendit à Nangazaqui au mois de juin : il y demeura un mois avec les religieux qui l'accompagnaient, et ils furent tous assez surpris du grand accueil que les Jésuites du collége de Nangazaqui leur firent. Après s'être un peu reposés, ils prirent la route de Nangoya, où était la cour. Tayco-Sama, à qui ils offrirent de fort beaux présens, les reçut bien; mais il leur déclara qu'il prétendait que désormais on ne reconnût point, aux Philippines, d'autre sou-

verain que lui. On ne sait ce qui lui avait encore fait changer de sentiment : quoiqu'il en soit, le P. Baptiste prit la parole, et dit à l'Empereur que le Gouverneur des Philippines ne pouvait faire une telle démarche, sans en avoir auparavant écrit au Roi d'Espagne, son maître; que si en attendant la réponse de ce Prince, Sa Majesté voulait bien permettre aux Espagnols de trafiquer au Japon, elle n'aurait pas lieu de se plaindre de leur conduite, et qu'il s'offrait lui et ses religieux, à demeurer comme ôtages à Méaco ou à Ozaca. L'Empereur, qui croyait déjà avoir obtenu ce qu'il souhaitait, accorda tout ce que lui demandait le P. Baptiste, à condition toutefois que ni lui ni les siens ne parleraient point de Religion aux Japonnais.

Quelques jours après, Tayco-Sama partit de Nangoya pour se rendre à Méaco; le vaisseau qu'il montait donna contre un écueil, tout l'équipage fut noyé, et l'Empereur se sauva seul à la nage; il avait fait savoir son départ à son neveu, et il s'attendait que ce jeune Prince viendrait au-devant de lui; mais Cambacundono qui se défiait de son oncle, feignit d'être indisposé, et se contenta d'envoyer à ce Prince un de ses principaux officiers pour lui faire ses excuses. Tayco-Sama fit semblant d'être satisfait de cette conduite; mais au lieu de continuer sa route vers Méaco, il tourna du côté d'Ozaca, où il recommença de gouverner indépendam-

ment de son neveu. Les travaux qu'il fit faire à Fuçimi, l'occupèrent quelque temps tout entier : d'abord, il y fit construire, pour lui, un magnifique palais ; ensuite tous les grands eurent ordre d'y bâtir des hôtels ; quantité de gros marchands s'y établirent aussi, et furent suivis d'un très-grand nombre d'ouvriers de toutes les sortes, de manière que Fucimi devint, en assez peu de temps, la plus grande et la plus belle ville du Japon, si l'on en excepte Ozaca. Les rues y étaient tirées au cordeau, et se répondaient toutes les unes aux autres. Chaque porte de la ville avait une longue et spacieuse avenue, bordée de deux côtes de très-beaux arbres. La forteresse était hors de la ville, et vis-à-vis, au milieu d'une belle campagne, on avait élevé une montagne, et sur cette montagne on avait planté un bois, dont tous les arbres avaient été pris fort grands, et dressés à la ligne ; enfin, on y voyait tout ce qui peut rendre délicieux un lieu champêtre. L'Empereur avait encore détourné le cours d'une fort grosse rivière, et l'avait fait diviser en deux bras pour entourer la ville. Le nouveau lit de cette rivière était si profond, que les plus gros navires pouvaient venir à Fuçimi, et l'on avait construit, sur les deux bras du fleuve, des ponts de deux cents pas de long, dont les voûtes étaient d'une hauteur prodigieuse.

On vit alors renaître quelque nouvelle lueur d'espérance que la Religion chrétienne allait re-

prendre sa première splendeur. Nous avons vu que le P. Valégnan avait laissé auprès de l'Empereur, et par l'ordre même de ce Prince, le P. Rodriguez en qualité d'interprête de Sa Majesté ; ce père s'était si sagement conduit à la cour, que Tayco-Sama paraissait faire de lui une estime toute particulière. Guénifoin et l'ancien Roi de Bugen profitèrent de cette disposition du Prince, et le trouvant un jour de bonne humeur, ils lui représentèrent qu'il y avait auprès de Méaco un religieux fort cassé de vieillesse, et d'une humeur si douce et si paisible, qu'il n'y avait pas lieu de craindre qu'il donnât jamais à Sa Majesté le moindre sujet de se plaindre de lui : ils parlaient du P. Organtin; Tayco-Sama avait toujours fort considéré ce missionnaire ; il dit au Roi et au Gouverneur que le P. Organtin pouvait demeurer où il était : dès lors ce père recommença ses fonctions en toute liberté, et les ménagemens dont il usa pour ne point choquer la cour, firent tant d'impression sur l'esprit de l'Empereur, qu'on voyait ce Prince revenir tous les jours en faveur des Chrétiens. Le zèle peut-être un peu trop ardent des pères de saint François, qui prêchaient publiquement à Méaco et à Ozaca, et qui s'étaient établis sans la permission du Prince à Nangazaqui, où ils ne gardaient pas plus de mesures dans la publication de l'Évangile, fit appréhender un nouvel éclat, mais heureusement Tayco-Sama, oc-

cupé de bien d'autres affaires, ne fit alors aucune attention à leur conduite.

Il y avait long-temps qu'on prévoyait une rupture entre les deux Empereurs, elle éclata enfin. Cambacundono était alors dans sa trente et unième année, beau, bien fait, d'un esprit vif et pénétrant, d'un discernement juste, l'air noble, les manières engageantes, sage, prudent, modeste, fort éloigné des plaisirs honteux, aimant les sciences, et se plaisant dans la compagnie des gens de lettres; un seul vice effaçait tant de belles qualités, et faisait un monstre d'un homme en faveur de qui la nature semblait s'être épuisée; ce jeune Prince prenait plaisir à répandre le sang humain, et rien ne l'occupait plus agréablement que de se faire amener un criminel condamné à mourir, et de lui faire souffrir de ses propres mains tout ce que lui suggérait la plus capricieuse et la plus féroce brutalité qui fut jamais : il s'y était tellement endurci, et il avait acquis tant d'adresse dans ce barbare métier, qu'il coupait un bras ou une cuisse avec la même facilité, et du même sang-froid qu'il aurait levé une aîle de volaille. On ajoute même qu'il prenait des femmes enceintes, et qu'il les disséquait toutes vivantes pour examiner la situation de leur fruit. La Religion chrétienne aurait sans doute adouci des mœurs aussi barbares, car l'on dit que ce Prince songeait à l'embrasser.

Quoiqu'il en soit, Cambacundono qui, pendant la guerre de Corée, avait pris goût à la souveraineté, fut choqué de ce que son oncle, depuis son retour à Ozaca, ne lui donnait aucune part au gouvernement. Dans le même temps le bruit se répandit que l'Impératrice, femme de Tayco-Sama, était enceinte. Le jeune Prince connaissait assez son oncle pour s'attendre qu'au premier jour il le ferait descendre du trône où il l'avait placé, s'il ne prévenait ses desseins; il prit donc ses mesures pour n'être point surpris. Tayco-Sama s'en aperçut, et vit bien qu'il fallait perdre son neveu, ou périr lui-même. Pendant qu'il délibérait sur les moyens qu'il devait prendre, il lui naquit un Prince : quelques-uns ont crut que cet enfant n'était pas de celles des femmes de Tayco-Sama, qui avaient le titre d'Impératrices, et il parut que Cambacundono l'avait regardé comme un enfant supposé : ce qui est constant, c'est que le neveu n'envoya point faire à son oncle les complimens ordinaires en ces rencontres : Tayco-Sama ne témoigna point qu'il en fût choqué; et pour empêcher que son neveu ne se défiât de quelque chose, il lui fit proposer d'adopter le jeune Prince. Cambacundono ne se laissa point éblouir par une proposition si avantageuse en apparence, il l'éluda, et comme il avait bien autant d'esprit que son oncle, il ne manquait jamais d'opposer quelque contre-ruse aux piéges que lui tendait ce Prince.

Les deux Empereurs tinrent ainsi quelque temps tout l'empire en suspens; il y eut même une espèce de réconciliation entre eux, ils se firent mutuellement des présens, ils se virent, et se donnèrent des fêtes magnifiques; mais cette entrevue, où les défiances de part et d'autre augmentèrent, n'eut point d'autre suite que de rendre ces deux Princes irréconciliables. Enfin, Tayco-Sama, soit qu'il fût mieux servi, ou que son expérience lui fournît des ressources que n'avait pas le jeune Empereur, prit le dessus. Le Roi de Naugato lui ayant découvert que son neveu se faisait jurer sous main une fidélité inviolable par tous les grands qu'il avait pu gagner, il fit jouer tant de ressorts, qu'il trouva moyen d'avoir ce malheureux Prince en sa puissance. D'abord il se contenta de le renfermer dans une maison de bonses, mais peu de temps après il lui envoya ordre de se fendre le ventre; il enveloppa toute sa famille dans sa disgrâce, ses femmes et ses enfans furent même indignement traités, on les exécuta dans la place publique comme des criminels; on n'épargna aucun de ses partisans, et comme si Tayco-Sama eût voulu abolir la mémoire d'un neveu, par qui il s'était vu en danger de perdre la couronne et peut-être la vie, il fit raser tous les édifices que ce Prince avait fait construire à Méaco et ailleurs.

III. De si sanglantes exécutions, et plus en-

core le sujet qui y avait obligé l'Empereur, rendirent ce Prince extrêmement farouche et ombrageux, et si jamais on eut besoin de le ménager, ce fut dans ces conjonctures. Mais il faut convenir qu'on ne le fit pas assez. Les anciens missionnaires continuant d'avoir pour les ordres du Monarque toute la soumission qu'ils croyaient que l'Evangile leur prescrivait, voyaient avec une sensible consolation le royaume de Jésus-Christ s'étendre tous les jours dans de nouvelles contrées sous la protection de Guénifoin, Gouverneur de Méaco, et de Térasaba, Gouverneur de Nangazaqui. Ces deux Seigneurs étaient fort accrédités à la cour impériale : le premier, quoiqu'infidèle, protégeait par estime, et en faveur de ses enfans, qui étaient Chrétiens, une religion que par politique il n'osait embrasser; et le second était fidèle, mais en secret. En Corée, tout ce qui obéissait à l'Empereur du Japon, reconnaissait le Dieu des Chrétiens. Les Rois de Fingo et de Bugen qui y commandaient alors seuls, avaient fait venir le P. de Cespédez avec un autre Jésuite, et ces deux ouvriers cultivaient avec succès cette chrétienté transplantée et composée de ce que l'Eglise du Japon avait de plus illustre; ils eurent même la joie de conférer le baptême à quantité de naturels du pays à qui le bon exemple des soldats Japonnais avait donné de l'estime pour le Christianisme. L'usurpateur du Gotto était mort quelque

temps auparavant en Corée, et le Roi légitime, Louis II, qui servait aussi en Corée, avait reçu les hommages de ses sujets, qui commencèrent à embrasser à l'envi la foi dont leur Prince faisait profession.

Tant d'heureux succès ne furent pas capables d'engager les pères de saint François à imiter une conduite que Dieu bénissait si visiblement, et bien que la réception qu'on leur avait faite au collége de Nangazaqui, des services assez essentiels que les Jésuites leur avaient rendus, et l'état florissant où ils avaient trouvé le Christianisme, les eussent entièrement désabusés des calomnies atroces qu'on publiait aux Philippines contre les missionnaires du Japon, toutefois ils ne purent se résoudre à se régler sur eux. Ils s'y étaient assez bien pris pour gagner les bonnes grâces de l'Empereur; ils ne manquaient aucune occasion de faire de grands complimens à ce Prince naturellement vain; ils louaient sans cesse sa magnificence; ils lui demandaient souvent la permission d'aller admirer ses beaux palais de Méaco, de Fuçimi et d'Ozaca, et par ce moyen ils avaient obtenu des lettres-patentes pour s'établir dans la première et dans la dernière de ces villes royales. D'ailleurs, le silence que Tayco-Sama gardait sur leur manière d'agir, joint à la friponnerie d'un scélérat qui les jouait, et dont je parlerai bientôt, leur paraissait une démonstration qu'il n'y avait pas tant de mesures

à garder dans la publication de l'Évangile : on eut beau leur signifier la bulle du Pape Grégoire XIII, ils répondirent qu'elle ne les regardait point, qu'ils étaient venus au Japon avec le titre d'Ambassadeurs, et non pas en qualité de missionnaires, que personne n'était en droit de les empêcher d'exercer en toute liberté les fonctions de leur ministère, et que ce n'avait jamais été là l'intention de Sa Sainteté. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'ils ne purent être engagés à modérer tant soit peu leur zèle, même après l'arrivée de Dom Pédro Martinez, Evêque du Japon qui, sur ces entrefaites, prit terre à Nangazaqui.

Dès l'an mil cinq cent soixante-six, le saint Pape Pie V, pressé par le Roi de Portugal de donner un Evêque aux fidèles du Japon, et apprenant que le saint patriarche d'Ethiopie, André Oviédo, Jésuite, souffrait de la part des Abyssins les traitemens les plus indignes, sans espérance d'aucun changement, écrivit à ce Prélat de passer aux îles du Japon, et d'y prendre le gouvernement de cette église. Oviédo, qui ne pouvait se résoudre à abandonner son épouse, fit réponse au Pape que les choses pourraient s'accommoder en Ethiopie, et que toute sa vie il se reprocherait d'en avoir manqué l'occasion s'il s'éloignait de son troupeau. Le Souverain-Pontife admira une si grande vertu, et ne crut pas devoir passer outre : il nomma suc-

cessivement deux autres Jésuites, Evêques du Japon ; savoir, Dom Melchior Carnéro, Evêque de Nicée, et le P. Sébastien Moralez ; tous deux moururent en chemin, le premier à Macao, et le second au Mozambic. Enfin, le Saint-Père nomma en même-temps le P. Pierre Martinez, provincial de la Compagnie de Jésus dans les Indes, et le P. Louis de Cerqueyra, qui professait la théologie au collége d'Ebora, et régla que le P. Martinez prendrait la qualité d'Evêque du Japon, et le P. Cerqueyra celle de coadjuteur. Le provincial fut sacré à Goa, en mil cinq cent quatre-vingt-cinq, et prit terre au Japon le treizième d'août de l'année suivante : comme il était chargé de fort beaux présens pour l'Empereur, de la part du Vice-Roi des Indes, il eut permission d'aller à la cour, et par l'entremise du Roi de Fingo, il fut reçu avec toute la distinction possible.

IV. Le Roi de Fingo était alors en grand crédit ; ce Prince avait pénétré que Tayco-Sama souhaitait passionnément que l'Empereur de la Chine lui envoyât demander la paix par une solennelle ambassade, et il s'était fait un point d'honneur d'obliger le Monarque chinois à en passer par où voudrait l'Empereur son maître. Il sut si bien intimider Juquéqui, que ce Général ayant écrit à Pékin les dispositions où paraissait la cour du Japon, l'Empereur de la Chine nomma deux jeunes mandarins pour être tout

à-la-fois ses Plénipotentiaires et ses Ambassadeurs, avec ordre néanmoins de ne rien faire que de concert avec Juquéqui : dès que cette nouvelle fut sue en Corée, où était le Roi de Fingo, ce Prince et Juquéqui s'embarquèrent pour aller donner avis de tout à l'Empereur. Tayco-Sama au comble de sa joie, résolut de ne rien épargner pour rendre cette ambassade célèbre, et pour donner aux Chinois une idée de sa grandeur. Dès qu'il apprit que les mandarins étaient en Corée, il donna ordre qu'on les y retînt jusqu'à ce que tout fût prêt pour les recevoir. On dit des choses presqu'incroyables des préparatifs qui furent faits à Ozaca, où les Ambassadeurs devaient avoir audience, et nous n'avons rien dans l'histoire des plus puissantes monarchies qui soit au-dessus de la magnificence qu'affecta en cette occasion l'Empereur Japonnais.

Cependant les deux Ambassadeurs étaient fort inquiets sur le sujet qui les retenait si long-temps en Corée : les honneurs militaires qu'on leur rendait n'étaient guère du goût de deux jeunes mandarins, qui jusque-là n'avaient eu de commerce qu'avec des livres; ils ne regardaient qu'en tremblant ces fiers Japonnais, qu'ils voyaient toujours armés de toutes pièces, et comme ceux-ci prenaient quelquefois plaisir à les intimider davantage, un des deux mandarins prit le parti de s'enfuir : il s'embarqua sans avoir communiqué son dessein à personne, et il se rendit à la cour

avec une précipitation qui ne pouvait venir que d'une terreur panique. Le Roi de Fingo eut bien du chagrin de cette fuite, et partit en diligence pour aller rassurer l'autre Ambassadeur. D'un autre côté le fugitif mandarin fut reçu de l'Empereur comme le méritait sa lâcheté, ce Prince le fit mettre dans un cachot, confisqua tous ses biens et ceux de sa famille, qu'il déclara incapable de posséder jamais aucune dignité; il envoya au mandarin, qui était resté en Corée, un plein pouvoir pour traiter seul avec Juquéqui, et pour reconnaître encore mieux sa fidélité, il fit donner cinq mille écus à son père.

Tout étant prêt à Ozaca, le Roi de Fingo reçut commandement de conduire l'Ambassadeur chinois à Sacay. Mais Dieu semblait n'avoir élevé Tayco-Sama à ce haut point de puissance et de bonheur où il était parvenu, que pour lui faire sentir plus vivement sa dépendance et sa faiblesse. Le vingtième de juillet à Fuçimi et à Méaco, il tomba du ciel quantité de cendre, et cela dura une demi-journée; à Ozaca et à Sacay, il plut du sable rouge, et peu de temps après des cheveux gris, comme d'une personne âgée, avec cette différence qu'ils étaient beaucoup plus doux que les naturels, et qu'étant mis au feu, ils ne rendaient point de mauvaise odeur. Toutes les provinces septentrionales parurent aussi couvertes de ces sortes de cheveux. Trois semaines après, les Japonnais déjà intimidés par ces phénomènes,

le furent bien davantage encore par un événement, qui, tout naturel qu'il est, a toujours passé dans l'opinion du peuple pour un présage funeste; on vit sur Méaco une comète chevelue, dont l'aspect parut avoir quelque chose d'affreux; soit que cela fût effectivement ainsi, soit que la frayeur eût produit cette persuasion dans l'esprit des spectateurs. La position de ce météore était de l'occident au septentrion, et l'on remarqua que pendant quinze jours qu'il resta sur l'horizon, il fut continuellement environné de vapeurs fort noires. Le trentième d'août sur les huit heures du soir, il y eut à Ozaca un tremblement de terre qui causa de furieux ravages; il recommença le quatrième de septembre et redoubla d'une si étrange manière, qu'encore qu'il n'eût duré qu'une demi-heure, on ne voyait dans toute la ville que ruines de temples, de maisons et de palais, et que plus de six cents personnes furent écrasées. Des somptueux édifices que l'Empereur avait fait construire pour recevoir l'Ambassadeur chinois, rien ne resta sur pied, et ce qui augmenta encore beaucoup l'horreur de ce fracas, c'est qu'on entendit sous terre des mugissemens, des coups semblables à ceux du tonnerre, et comme le bruit d'une mer extraordinairement agitée.

Le lendemain, à onze heures de nuit, le ciel étant fort serein, il survint un troisième tremblement, dont les deux premiers n'avaient été

que comme de légers préludes. Il fut aussi accompagné de cris, de hurlemens et d'un bruit semblable à des décharges de canon; il s'étendit fort loin, et Sacay fut si horriblement agité l'espace de trois heures, qu'on trouva plus de mille personnes écrasées sous les ruines des maisons. A Ozaca tous les palais de l'Empereur furent si promptement renversés, que sept cents de ses concubines y périrent. De celui où il demeurait, il n'y eut que la cuisine d'épargnée, il s'y sauva en chemise avec son fils qu'il prit entre ses bras; le matin il se retira sur les hauteurs, d'où considérant les ruines de tant de superbes édifices, il s'écria, dit-on, que Dieu le punissait avec justice d'avoir osé entreprendre ce qui était au-dessus de la condition d'un mortel. Les crevasses qui parurent en plusieurs endroits de la campagne, et les secousses qui se faisaient sentir de temps en temps, obligèrent ce Prince à demeurer dans une cabane de jonc qu'il se fit dresser sur une montagne. A Sacai et à Facata, la mer franchit ses bornes, renversa et entraîna avec elle tout ce qu'elle rencontra : et ce qui fut remarqué avec étonnement, aucun Chrétien ne souffrit la moindre perte parmi tant de désastres. Leurs maisons ayant été conservées au milieu de quantité d'autres, que l'agitation de la terre, ou la violence des eaux avait renversées.

On s'imaginait qu'après tant de malheurs,

Taycô-Sama modérerait son faste; car on prétend que la perte qu'il fit en cette occasion montait bien à trois cents millions d'or. Mais ce Prince ambitieux ne vit pas plus tôt la terre tranquille, et la mer réduite à ses anciennes bornes, qu'il fit rebâtir tout ce qui avait été ruiné; il y employa tant d'ouvriers, qu'en très-peu de temps tout fut rétabli avec une magnificence, qui surpassa tout ce qu'on avait vu. L'Empereur ne tarda pas ensuite à donner audience à l'Ambassadeur chinois. Tout se passa avec beaucoup de satisfaction de part et d'autre, les présens furent magnifiques, et l'on s'attendait à une paix durable; mais lorsqu'on y pensait le moins, les Chinois s'obstinant à demander que les troupes japonnaises évacuassent la Corée, l'Empereur s'emporta à des excès de colère et de violence, dont il eut honte depuis. L'Ambassadeur fut renvoyé, ou, pour mieux dire, chassé d'une manière indigne, et on l'obligea de s'embarquer avec une précipitation qui le mit en danger de périr; il y eut des ordres de recommencer la guerre, qui parut devoir être plus sanglante que jamais : il n'y eut pas jusqu'au Roi de Fingo, auquel Tayco-Sama ne s'en prit du mécontentement qu'il avait; car après lui avoir commandé de repasser la mer, il lui associa de nouveau Toronosuque son ennemi, mais cet emportement n'eut point de suite, et on recommença bientôt à négocier, ce qui dura plusieurs années.

V. Ce fut alors que l'Empereur, débarrassé des soins et des inquiétudes dont il avait été si long-temps agité, s'appliqua tout entier au gouvernement de l'état : les affaires de la Religion n'en allèrent pas mieux, et l'on perdit bientôt toute espérance de la voir rétablie dans son ancien lustre. Mais, pour bien expliquer ce qui porta ce Prince à s'aigrir de plus en plus contre la Religion, il me paraît nécessaire de reprendre la chose de plus haut; et ce que je vais dire diminue beaucoup l'étonnement où l'on pourrait être de voir que les pères Franciscains ne voulussent écouter ni les Jésuites ni les Seigneurs japonnais, touchant la manière de se conduire dans la publication de l'Evangile. Il y avait à la cour un nommé Faranda, homme d'assez médiocre extraction, lequel, pour se pousser dans les affaires, s'était mêlé de traiter d'accommodement entre l'Empereur son maître et le Gouverneur des Philippines. Comme il n'y avait presque personne à la cour du Japon qui sût le castillan, ni personne aux Philippines qui sût le japonnais que lui, il lui fut aisé de tromper les deux puissances, qu'il faisait semblant de vouloir accommoder, et il avait joué les pères de saint François en interprétant, et ce qu'ils avaient dit à l'Empereur, et ce que l'Empereur leur avait répondu dans un sens fort opposé à l'intention des uns et des autres; il exerça ce perfide ministère assez long-temps, ayant soin d'écarter tous

ceux qui pouvaient reconnaître et découvrir sa fourberie. Enfin, dès qu'il vit que les religieux espagnols entendaient suffisamment le Japonnais pour s'apercevoir qu'on les trahissait, il songea à se défaire d'eux, et après les voir entretenus par de magnifiques promesses, dans l'espérance de voir réussir tous les bons desseins qu'ils avaient formés pour la gloire de Dieu, il fut un des premiers à se déclarer contr'eux, et parut dans la suite leur plus grand ennemi.

Ce fut aussi dans ce même temps qu'arriva l'histoire de ce Castillan, dont l'extravagance et l'indiscrétion ont causé tant de maux à la chrétienté du Japon : je n'en ai point trouvé le nom, et il serait à souhaiter que son action fût avec lui dans un éternel oubli; voici comme la chose se passa : Dom Mathias de Landécho ayant monté un galion pour aller des Philippines à la Nouvelle-Espagne, fut jeté par la tempête dans le port d'Urando au royaume de Tosa ; il demanda la permission de radouber son navire, que la tourmente avait fort maltraité, et le Roi de Tosa parut s'intéresser à la lui faire obtenir. Les officiers de l'amirauté, au contraire, prétendirent que le galion devait être confisqué au profit de l'Empereur. Le Castillan, de l'avis du Roi de Tosa, dépêcha en cour Dom Antoine Malaver son sergent-major, et Dom Christophe Mercado son porte-enseigne; il les fit accompagner par deux religieux de saint François, et le Roi de Tosa y joignit son

secrétaire. Tous avaient ordre de ne rien faire que de concert avec le P. Baptiste, commissaire ou supérieur général des pères Franciscains, et on leur avait encore plus expressément défendu de rien communiquer aux Jésuites; ce qui fut exécuté si fidèlement, que l'Evêque du Japon leur ayant fait offre de service, ils le refusèrent, mais ne furent pas long-temps sans s'en repentir.

Le Roi de Tosa trahissait les Castillans, et sous prétexte de leur procurer une protection à la cour impériale, il les avait adressés à un de ses amis nommé Maxita Yémondono, homme en place, et très-bien auprès de l'Empereur. Maxita promit aux députés de Landécho, toutes sortes de bons offices, et cependant fit entendre à l'Empereur que ce galion, qui était richement chargé, venait fort à propos pour aider à remplir ses coffres épuisés par les dépenses qu'il lui avait fallu faire à l'occasion de la guerre de Corée et de l'ambassade de la Chine. Tayco-Sama n'eut pas besoin qu'on le poussât beaucoup pour faire ce qu'on lui suggérait; il envoya sur-le-champ Maxita au port d'Urando, avec ordre de saisir en son nom les effets du galion et le galion même. Malaver, Mercado et le P. Baptiste qui eurent le vent de ce qui se passait, et qui ne savaient plus à qui avoir recours, s'adressèrent enfin à Guénifoin, qui d'abord leur témoigna quelque ressentiment de ce qu'ils ne s'étaient pas adressés à lui d'abord; il leur dit ensuite qu'il croyait leur af-

faire désespérée; mais qu'il ne laisserait pas de faire tout ce qui dépendrait de lui pour les tirer du mauvais pas où ils étaient engagés; l'Evêque, le P. Rodriguez et le P. Organtin firent aussi de leur côté par leurs amis bien des efforts pour leur rendre service; mais il était trop tard. Le pilote du navire de Landécho avait gâté l'affaire de son maître, et par la plus grande extravagance que puisse commettre un homme qui a encore quelque lueur de bon sens, il avait fait à la Religion une plaie qui saigne encore depuis cent vingt ans.

Ce pilote voyant qu'on procédait à la saisie du navire, crut qu'il pourrait parer ce coup, s'il intimidait les Japonnais, et s'il leur donnait une haute idée de la puissance du Roi catholique. Un jour qu'il était avec Maxita chez le Roi de Tosa, il fit tomber le discours sur ce sujet: il commença par dire que le Roi son maître possédait tous ces vastes pays que l'on comprend sous le nom d'Indes orientales, les Philippines, quantité de places en Afrique, et plus des deux tiers de l'Amérique. Ensuite apercevant une mappe-monde dans la salle où il était, il promena les yeux de ceux qui se trouvèrent présens, dans l'un et dans l'autre hémisphère, et leur montra toutes les provinces qui obéissaient au Roi catholique. Maxita surpris qu'un seul homme possédât presque la moitié du monde, demanda de quels moyens on s'était servi pour

former une si vaste monarchie : « Rien de plus » aisé, reprit le pilote, nos Rois commencent » par envoyer des religieux pour instruire les » peuples de notre loi; et quand ils ont fait des » progrès considérables, on envoie des troupes » qui se joignent aux nouveaux Chrétiens, et » n'ont pas beaucoup de peine à venir à bout » du reste. »

On peut bien croire que ni Maxita, ni le Roi de Tosa ne laissèrent point tomber à terre un discours de cette nature, et il est aisé de juger quel effet il produisit dans l'esprit d'un Prince ombrageux, et violent au point que l'était Tayco-Sama : les suites en furent bien funestes et bien promptes. Landécho cependant, ou ignorant ce qui s'était passé, ou croyant que le pilote avait donné à penser aux Japonnais, partit pour Ozaca, où était la cour; il s'imaginait qu'il n'avait qu'à paraître pour avoir main levée de tous ses effets; mais il se trouva bien loin de compte, lorsque l'Empereur lui fit dire qu'il avait tout sujet de le regarder comme un corsaire, et que s'il usait de son droit, il le traiterait comme on fait des écumeurs de mer; qu'il voulait bien néanmoins lui faire grâce de la vie, et qu'il eût à s'en retourner au plutôt à Manille. Ce fut quelque chose de bien déplorable que l'état où se trouva réduit ce capitaine dès qu'on lui eut signifié cet ordre; et l'on a su depuis par le capitaine Diégo Garzia de Pédrazas, que sans les pères de la compagnie

de Jésus, qui accoururent à son secours, la plus grande partie de son équipage qui était fort nombreux serait morte de pure misère.

On ne se fut jamais attendu qu'après une charité si généreuse et si désintéressée, on dût faire un crime aux Jésuites du malheur arrivé à Landécho, et qu'on eût pris cette occasion pour les faire passer, dans l'ancien et dans le nouveau monde, pour des gens qui avaient mis sous les pieds, non-seulement toute Religion, mais encore tout honneur; ce fut cependant ce qui arriva bientôt. On imprima après, une relation de l'aventure du galion espagnol, qui fut envoyée de Manille à la Nouvelle-Espagne, courut toute l'Amérique, et de-là passa en Europe : elle portait entre autres choses, que l'Évêque du Japon, Dom Pedro Martinez, et après lui d'autres Jésuites étaient allés trouver Tayco-Sama, pour l'engager à faire sortir de ses états les pères Franciscains; que pour venir à bout de leur dessein, ils n'avaient épargné ni accusations, ni prières, ni promesses; mais que l'Empereur étrangement scandalisé, leur avait répondu, en colère, que ces religieux étaient *des saints*, que bien loin de les chasser de son empire, s'ils n'y eussent pas été et qu'il les eût connus comme il les connaissait, il les y aurait appelés, et que pour eux, il les exhortait de tout son cœur à imiter la vertu de ceux dont ils se faisaient les accusateurs d'une manière si indigne de leur pro-

fession. Un autre article portait que les jésuites avaient averti *les gouverneurs*, que le galion le Saint-Philippe, c'est ainsi qu'on nommait celui dont il était question, n'avait point été jeté par la tempête au port d'Urando, mais que Landécho était venu exprès au Japon pour faire révolter le pays contre l'Empereur. On ajoutait que cet avis aurait, sans difficulté, coûté la vie à tout l'équipage du galion, si le saint Roi Fernand de Firando ne les avait pris sous sa protection; et il est bon de remarquer qu'il n'y eut jamais au Japon de Roi Fernand, et qu'alors, et même bien des années après, le plus dangereux ennemi qu'eussent les Chrétiens dans les îles, était le Roi de Firando : mais le calomniateur en usait apparemment ainsi pour dédommager le Japon, faisant d'un idolâtre zélé un Prince selon le cœur de Dieu, en échange de ce que quelques années auparavant l'on avait fait, d'un saint Roi de Bungo, un apostat, et le chef même de plusieurs milliers d'apostats.

Il n'est pas concevable avec quelle fureur cette relation fut répandue de toutes parts. Enfin, Dieu suscita, aux missionnaires du Japon, un défenseur qui travailla efficacement à désabuser les peuples. Ce fut un saint religieux de l'ordre de Saint-Augustin, nommé le P. Emmanuël de la Mère de Dieu, lequel se trouva heureusement à Acapulco, dans le temps que ces prétendues nouvelles s'y débitaient. Il écrivit une

fort belle apologie, qu'il fit signer par quantité de Japonnais qui trafiquaient au Mexique, et par plusieurs Castillans et Portugais qui avaient été au Japon. Pour ce qui est de l'Europe, il n'y eût guère que les protestans qui ajoutèrent foi à ce qu'on disait au désavantage des Jésuites; car, en même temps qu'on publia à la cour de Madrid les mêmes choses qu'on avait publiées ailleurs, on y reçut un procès-verbal, signé au Japon, par tous les officiers du galion le Saint-Philippe, par les religieux Franciscains et Augustins qui montaient le même navire, et par plusieurs personnes dignes de foi, où les choses étaient exposées et attestées avec serment, telles que je les ai rapportées.

On n'avait guère eu plus d'égard, l'année d'auparavant dans cette cour et dans celle de Rome, à deux écrits en forme de mémoriaux, qui avaient été présentés au Pape et au Roi d'Espagne, contre les mêmes missionnaires du Japon; et la vérité est que ces deux libelles étaient si contradictoires en plusieurs articles que l'un pouvait servir de réponse à l'autre, et qu'il n'y avait qu'à les confronter pour leur ôter à tous deux toute apparence même de vraisemblance.

L'on représentait au Roi d'Espagne que les Jésuites, maîtres du Ximo, y avaient appelé Tayco-Sama, et l'en avaient mis en possession, au lieu, disait-on, d'y appeler le Gouverneur des Philippines, qu'ils ne reconnaissaient point

du tout le Roi catholique pour leur Souverain; qu'eux-mêmes avaient des souverainetés, et n'attendaient que la mort de l'Empereur pour donner l'empire à qui bon leur semblerait, qu'ils étaient puissans sur mer et sur terre, et que dans Nangazaqui seul ils avaient trente mille hommes bien armés à leur solde; qu'il n'était plus question de Chrétiens au Japon, tous, excepté six, ayant renoncé la foi. Que les Ambassadeurs qu'on avait vus en Europe n'étaient rien moins que ce qu'on avait dit, et que s'ils ne se fussent pas faits Jésuites à leur retour au Japon, ils n'eussent pas eu de pain. Enfin, on finissait par exhorter Sa Majesté catholique à conquérir le Japon, la Chine, Siam, et tout le pays jusqu'à Malaca, à former, de toutes ces acquisitions, un empire dont la capitale serait Manille, et à rendre tous les Évêques du Japon et de la Chine, avec celui de Malaca, suffragans de la métropole des Philippines.

Le mémoire qui fut présenté à Clément VIII, le dix-neuvième de mars mil cinq cent quatre-vingt-dix-huit, était plus ample; il portait, entre autres choses, que ce n'était pas en haine de la foi que l'Empereur du Japon persécutait les Chrétiens, mais par la crainte qu'il avait de l'excessive puissance des Jésuites. Que les Jésuites seuls étaient proscrits, tandis que les autres religieux étaient partout comblés d'honneur, et avaient liberté entière de prêcher l'E-

vangile, ce qu'ils faisaient avec tant de succès, qu'ils avaient déjà ramené au sein de l'Eglise un nombre infini d'apostats. Que le P. Valégnan avait paru à la cour dans un équipage qui ne convenait point à un religieux, ayant deux cents hommes de livrée, étant lui-même revêtu des ornemens pontificaux, et la mître en tête. Après quantité d'autres chefs à-peu-près semblables, l'auteur concluait par supplier le Saint-Père de rappeler tous les Jésuites du Japon; ce que Sa Sainteté se donna bien de garde de faire, car deux ans après, dans une bulle qu'elle expédia à la requête du Roi catholique, pour permettre aux religieux de saint François et aux autres d'aller au Japon aider les missionnaires de la Compagnie de Jésus, elle défendit d'y aller par les Philippines, ni même par une autre voie que par celle de Macao et des Portugais; ordonna à tous ceux qui y seraient allés par Manille, d'en sortir au plutôt, et déclara que tout supérieur ecclésiastique pourrait les y contraindre; or, il n'y avait point alors, et il n'y eut jamais d'autres supérieurs ecclésiastiques, au Japon, que des Jésuites.

Les missionnaires du Japon n'ignoraient pas ce qu'on débitait contr'eux en Europe et ailleurs, car une copie des mémoriaux dont je viens de parler, était tombée entre les mains de l'évêque, du provincial, et du P. Antoine Lopez; mais tout cela les inquiétait bien moins que l'extra-

vagante proposition du pilote espagnol. Alors plus que jamais ils eussent bien souhaité qu'on n'omît rien pour appaiser l'Empereur, et pour agir avec moins d'éclat dans l'exercice du ministère évangélique, mais ils n'éprouvèrent que trop que le Pape et le Roi catholique avaient eu de grandes raisons de regarder la diversité des missionnaires comme préjudiciable à la propagation de la foi dans le Japon. Effectivement, rien n'est plus nécessaire parmi les hommes que la subordination, et les personnes les plus vertueuses ne sont pas toujours celles qui en ont le moins de besoin. La loi intérieure d'amour et de charité unit à la vérité les cœurs en Jésus-Christ; mais comme elle n'empêche point que les gens de bien, et les saints mêmes, ne se fassent des principes qui ne s'accordent pas toujours avec ceux des autres, et qu'ils se font souvent un point de conscience de suivre avec la dernière exactitude, elle ne suffit pas pour mettre dans les actions extérieures cette uniformité que le ministère évangélique exige de tous ceux qui y sont employés. On sera surpris qu'y ayant au Japon un Évêque qui, outre l'autorité que lui donnait son caractère, était encore spécialement délégué du Saint-Siége pour tenir la main à l'exécution des ordres portés par le Souverain-Pontife, on dise ici qu'il n'y avait point de subordination parmi les ouvriers qui travaillaient à la conversion des Japonnais : à cela je réponds que les religieux

mendians, lesquels au fond étaient pleins d'un bon zèle, et ne respiraient que le martyre, croyaient avoir de bonnes raisons d'en user comme ils faisaient; je ne m'attache pas à les expliquer, parce qu'elles me mèneraient trop loin, et qu'elles m'engageraient dans des digressions et dans une controverse qui ne convient pas au dessein de cet ouvrage.

VI. Quoiqu'il en soit, on ne fut pas long-temps sans ressentir les tristes effets de tout ce qui s'était passé. La nuit du neuvième de décembre, le Gouverneur d'Ozaca eut ordre de donner des gardes aux religieux de saint François et aux Jésuites de cette ville; on en fit autant à Méaco, mais il ne se trouva dans ces deux villes qu'un Jésuite et deux prosélytes : le Jésuite se nommait Paul Miki, les deux prosélytes avaient nom Jean Soan et Diégo, ou Jacques Kysaï.

Paul Miki était du royaume d'Ava, le plus oriental des quatre que contient l'île de Xicoco. Fandaidono son père, un des capitaines de Nobunanga, qui avaient le plus de part à l'estime et aux bonnes grâces de ce Prince, reçut le Baptême en mil cinq cent soixante et huit avec ses enfans, dont le cadet, qui est celui dont il s'agit ici, n'avait que cinq ans; mais comme dès ce temps-là il faisait paraître une inclination à la vertu qui semblait répondre d'une grande sainteté, son père ne tarda pas à l'envoyer au séminaire d'Ansuquiama. Je ne trouve nulle part

ce qu'il devint jusqu'à la mort de Fandaidono, qui fut tué dans la guerre de Bungo, en mil cinq cent quatre-vingt-six ; ce qui est certain, c'est qu'alors il était Jésuite, et dans la vingt-troisième année de son âge. Son noviciat et ses études finis, on l'appliqua tout entier au ministère de la prédication, pour lequel il avait un talent rare : on dit sur-tout qu'il gagnait les cœurs avec une facilité inconcevable, et qu'il n'y avait point de pécheur, quelqu'endurci qu'il fût, dont il ne vint à bout. Il prêcha les premières années dans le royaume d'Arima et dans la principauté d'Omura, avec un concours si prodigieux, que depuis l'établissement de la Religion dans cette contrée, on ne se souvenait point d'avoir rien vu de semblable. Ce succès du jeune prédicateur fit jeter les yeux sur lui pour l'envoyer au secours du P. Organtin, qui cultivait avec de grands travaux les chrétientés d'Ozaca et de Méaco. Miki fit dans le centre de l'Empire ce qu'il avait fait dans le Ximo, on accourait de tous côtés pour l'entendre, et il était rare que ses prédications ne fussent pas suivies de quelques conversions d'éclat ; il ne réussissait pas moins à réfuter les bonzes, et personne ne les combattit avec plus de succès, de vive voix dans ses sermons, ni par écrit dans de fort beaux traités de controverse qui produisirent partout de grands fruits.

Jean Soan était né dans le royaume de Gotto

l'an mil cinq cent dix-huit, sous le règne de Louis I. Il fut baptisé en naissant, et ses parens qui étaient pleins de piété, non contens de lui avoir procuré de bonne heure la grâce du Baptême, l'élevèrent d'une manière fort chrétienne. Après la mort du Roi Louis I, dont le frère usurpa la couronne sur le jeune Roi Louis II, plusieurs Chrétiens, pour éviter la persécution qui suivit de près cette invasion, se réfugièrent dans le Ximo, et entre'autres le père et la mère de Soan, lequel se trouvant transplanté dans un pays où il n'était connu de personne, ne fut plus appelé que Jean de Gotto, et c'est le nom qu'on lui donne dans les actes de son martyre. On ne sait pas si Jean de Gotto fut instruit des lettres humaines par les pères de la Compagnie chez qui il fut mis de très-bonne heure par ses parens; ce qui est certain, c'est qu'après avoir passé quelque temps dans l'île de Xéqui, il fut envoyé à Ozaca pour servir de catéchiste au père Moréyon; il est difficile de voir un enfant d'une plus grande innocence de mœurs, d'un plus beau naturel, et d'un plus grand courage qu'était ce jeune catéchiste; il ne tenait qu'à lui de se retirer quand on mit des gardes à la maison des Jésuites d'Ozaca; mais il n'en fit rien, et la première chose à quoi il pensa alors, fut de réitérer les instances qu'il faisait depuis long-temps pour être reçu dans la Compagnie de Jésus; il l'obtint aussitôt, et fut mis au rang des novices avec Diégo Kysaï.

Celui-ci était un bon artisan du royaume de Bigen, lequel avait reçu le Baptême dans sa jeunesse, et s'était marié; sa femme ayant renoncé au Christianisme, je ne sais à quelle occasion, il la quitta, mit un fils unique qu'il avait en lieu sûr pour être élevé chrétiennement, et se retira chez les Jésuites d'Ozaca : il y exerçait l'office de portier, et ne laissait pas d'aider Jean de Gotto à instruire les catéchumènes qu'on disposait au Baptême; tout le temps qu'il avait de libre il l'employait à la prière, et sur-tout à contempler la passion de Jésus-Christ qu'il ne manquait aucun jour de lire tout entière, et qu'il portait partout avec lui.

Un autre Jésuite nommé Vincent, apprenant ce qui se passait, partit en diligence de Nara, où il était aux prises avec toute une académie de bonses, sur lesquels il avait déjà remporté de grands avantages; étant arrivé à Méaco, il voulut s'enfermer dans le collége où il y avait des gardes, mais les fidèles l'arrêtèrent par force, et le conduisirent dans une maison particulière; où il trouva le P. Organtin qui en avait voulu faire à Ozaca autant que lui, et qu'on avait tiré de la maison où il y avait des gardes, et envoyé à Méaco. On eut bien de la peine à retenir plusieurs autres missionnaires, qui de tous côtés voulaient se rendre à Méaco, pour avoir part aux chaînes de leurs frères.

Les religieux de saint François se rencontrè-

rent au nombre de six dans les villes d'Ozaca et de Méaco, trois prêtres et trois frères. Les prêtres étaient le P. Pierre-Baptiste, supérieur et commissaire de tous, le P. Martin d'Aguirre ou de l'Ascension, quelques-uns le nomment Martin de Luines, et le P. François Blanco. Les trois frères se nommaient Philippe de Las Casas, ou de Jésus, François de Parilha, ou de saint Michel, et Gonzalve Garcia.

Le P. Baptiste était de Castel-San-Stéphano, dans le diocèse d'Avila; après avoir passé par plusieurs charges en Europe, il fut envoyé aux Philippines, il fut d'abord custode à Manille, ensuite on le nomma commissaire; il se démit quelque temps après de cet emploi pour vaquer à la contemplation dans la solitude; mais on l'engagea à le reprendre pour l'aller exercer au Japon. Parmi plusieurs choses merveilleuses que l'on rapporte de ce grand religieux, on assure qu'un jour de la Pentecôte il guérit une fille japonnaise frappée de lèpre, qu'au même temps il parut comme des langues de feu sur la tête de tous ceux qui étaient présens à ce miracle, et dont plusieurs dans la suite furent dépouillés de leurs biens pour leur Religion, et quelques-uns mêmes couronnés du martyre. Je ne trouve rien de fort particulier des PP. Martin d'Aguirre et François Blanco; quelques-uns font le premier natif de Vergara, dans la province de Guipuscoa, les autres de Varanguëla en Biscaye. Le second

était de Monterey en Galice; ils étaient l'un et l'autre fort jeunes, n'ayant pas plus de trente ans ; on assure néanmoins que le P. d'Aguirre avait professé la théologie.

Philippe de Jésus était né à Mexico, de parens espagnols ; ses premières années ne donnèrent pas beaucoup à espérer qu'un jour il serait saint. Il les passa dans un si grand libertinage qu'il encourut la haine de ses parens. Cela le fit rentrer en lui-même, il changea de conduite, et prit l'habit de saint François; il ne le porta pas long-temps ; dès les premières attaques du tentateur il rendit les armes, et rentra dans le siècle. Ses parens, pour n'avoir plus devant les yeux un enfant qui leur causait tant de chagrin, l'envoyèrent trafiquer à la Chine. Philippe ne se vit pas plus tôt abandonné à lui-même dans un pays étranger, que le danger où était son salut, et les grands exemples de vertus dont il avait été témoin dans le cloître, firent une grande impression sur son esprit, et il se sentit vivement pressé de reprendre le saint habit qu'il avait si lâchement quitté. Sur ces entrefaites il fut obligé de se transporter à Manille pour quelques affaires, et il ne les eut pas plus tôt terminées, que ne pouvant plus résister à la grâce qui le sollicitait toujours plus puissamment, il entra au monastère des Anges des PP. Deschaux de saint François. Cette nouvelle étant portée au Mexique, les parens de Philippe en eurent

tant de joie, qu'ils prièrent instamment le commissaire général, qui se trouvait alors dans la Nouvelle-Espagne, de leur donner la consolation de revoir leur fils, puisqu'il était rentré dans la carrière de sainteté, qu'ils avaient toujours plus souhaitée pour lui que la voie des richesses. On n'eut pas de peine à leur accorder ce qu'ils demandaient. Philippe eut ordre de se rendre en diligence à Mexico, et Dom Mathias de Landécho appareillant pour la Nouvelle-Espagne, le jeune religieux monta le galion dont nous avons tant parlé; on dit que pendant le voyage on aperçut un jour du côté du Japon une croix blanche dans le ciel, de la figure de celles dont se servent les Japonnais pour le supplice des criminels; qu'au bout d'un quart d'heure cette croix devint rouge, et qu'après un autre quart d'heure un nuage fort obscur la cacha aux yeux de l'équipage que ce phénomène avait fort étonné. Philippe de Jésus ne douta point depuis que Dieu n'eut voulu par là lui donner un présage du bonheur qui l'attendait au Japon. Quoiqu'il en soit, le galion qui le portait ayant été jeté au port d'Urando, ainsi que nous l'avons rapporté, le saint religieux fut envoyé à Méaco, où il était encore quand on mit des gardes au couvent des pères de son ordre.

Gonzalve Garcia était né à Bazain, de parens portugais; après avoir long-temps trafiqué au Japon, il fit un voyage aux Manilles, où, s'étant

mis à fréquenter chez les pères de saint François, il conçut un si grand mépris pour les biens périssables, qu'il renonça aux grandes richesses qu'il avait amassées, et embrassa la pauvreté évangélique; il soutint cette démarche avec tant de ferveur, que le P. Baptiste le choisit pour l'accompagner au Japon, où Dieu lui préparait quelque chose de plus précieux, que ce qu'il avait négocié d'abord. Tayco-Sama ne put apprendre que ce pauvre religieux avait été un fort riche négociant, sans admirer une si rare vertu; il prit Gonzalve en affection, et le voyait très-volontiers.

François de saint Michel, à qui d'autres donnent le nom de Jean, était Castillan de Parilha, au diocèse de Palentia. Il entra d'abord chez les Frères-Mineurs, où il vécut quelque temps dans une grande réputation de sainteté; il passa ensuite de la province de la Conception dans celle de saint Joseph, où l'on gardait l'étroite observance, et au bout de quelques années, on l'envoya aux Philippines, où Dieu récompensa son éminente sainteté du don des miracles.

Un jour il trouva une femme indienne qui était près d'expirer, et qui avait déjà perdu la parole, il ne fit que former le signe de la croix sur la bouche de la malade, et dans le moment elle recouvra la parole, et demanda le Baptême qui lui fut accordé. Un Indien avait été mordu à la jambe, d'un serpent, dont la morsure passe

pour incurable. Déjà la jambe était excessivement enflée, le saint religieux n'eut pas plus tôt fait le signe de la croix dessus, que le malade se trouva parfaitement guéri. Dieu avait encore favorisé son serviteur d'une oraison continuelle et d'un très-grand zèle pour le salut des ames. Un mercredi-saint, qu'il préparait une chapelle pour y réserver le Saint-Sacrement, le lendemain, quantité de Japonnais étant entrés dans l'église, et ne comprenant rien à tout cet appareil, François eut pitié de leur aveuglement, et crut qu'il devait faire violence au ciel pour obtenir, à ces pauvres infidèles, la grâce d'être éclairés des lumières de l'Evangile : aussitôt il se dépouilla jusqu'à la ceinture, appelle un Chrétien qui se trouva là, l'engagea à le lier et à le frapper de toute sa force. Celui-ci s'acquitta parfaitement de sa commission, et mit le religieux tout en sang : quand il eut cessé de frapper, François prit entre ses mains son crucifix, et commença à prier tout haut Jésus-Christ, de dissiper les ténèbres qui retenaient ce peuple dans l'ignorance de nos mystères.

VII. Voilà quels étaient les neuf religieux qui furent arrêtés par l'ordre de Tayco-Sama ; ce Prince avait commandé qu'on dressât aussi une liste de tous les Chrétiens qui fréquentaient les églises de Méaco et d'Ozaca, et le nombre monta si loin, que Gibonoscio, un des Gouverneurs de Méaco, et que l'Empereur avait chargé de

cette affaire, en fut effrayé, aussi la fit-il supprimer, disant que l'intention de Sa Majesté n'était pas de faire mourir tous les Chrétiens, mais seulement tous les religieux venus des Philippines, qui contrevenaient ouvertement à ses édits. Le bruit ne laissa pas de se répandre qu'on allait faire main-basse sur tous ceux qui refuseraient d'adorer les dieux de l'empire, et cette nouvelle, qui courut en peu de temps toutes les provinces, y excita un si grand désir du martyre, que les infidèles en furent dans l'admiration. Tacayama, père d'Ucondono, était mort quelques mois auparavant entre les bras de son fils, dans tous les sentimens qu'on peut attendre des plus grands Saints : Ucondono, qui était toujours à la suite du Roi de Canga, se retira auprès du P. Organtin, dans la pensée qu'on ne manquerait pas de se saisir du père, et qu'il partagerait avec lui ses chaînes et ses souffrances; il en était si persuadé, qu'un jour il alla trouver, à Fucimi, le Roi de Canga, avec qui il avait contracté une très-étroite amitié. Il lui dit qu'il venait prendre congé de lui, puisqu'il était condamné à mourir avec le P. Organtin; qu'il le priait d'agréer quelques raretés dont il lui faisait présent, et de les recevoir comme des gages de son amitié et de sa reconnaissance. Le Roi de Canga, bien étonné d'un adieu si imprévu, demanda à Ucondono d'où il savait qu'on dut faire mourir le P. Organtin : « Ce que je

» puis vous assurer, ajouta-t-il, c'est que j'é-
» tais dernièrement chez l'Empereur, il déclara
» qu'il n'avait aucun sujet de plainte des pères
» de la Compagnie, qu'il n'en voulait qu'aux
» religieux venus des Philippines. Ainsi, vous
» vous alarmez sans sujet, et ce que je vous
» conseille, c'est de demeurer tranquille chez
» vous. Tayco-Sama n'ignore pas que vous êtes
» Chrétien, et il saura bien vous trouver quand
» il voudra vous faire mourir.

Deux fils du Gouverneur Guénifoin firent aussi paraître pour le martyre, une ardeur qui fut long-temps le sujet des entretiens. Paul Sacaidono, l'aîné des deux et déjà reçu en survivance des charges de son père, qui était en même temps Vice-Roi de Méaco et grand-maître de la maison de l'Empereur, se trouvait à deux cents lieues de Méaco. Lorsqu'il apprit la détention des missionnaires, il partit sur-le-champ, voulut congédier ses domestiques, dont la plupart protestèrent qu'ils voulaient mourir avec lui, se déguisa en prêtre pour être plus aisément arrêté, et se rendit en diligence chez le P. Organtin, où il commença à se préparer, par une confession générale de toute sa vie, à la grâce qu'il souhaitait si ardemment. Constantin, son cadet, qui était dans sa famille, eut à combattre toutes les tendresses de ses parens, et les menaces de son père; mais animé d'en-haut, il fit concevoir à son père qu'aucune crainte n'était capable de

l'ébranler, et il eut le courage de voir, avec des yeux secs, couler des larmes dont les plus insensibles étaient attendris. Un de leurs cousins germains, nommé Michel, ne fit pas moins paraître de grandeur d'ame; il vit, sans être ému, tomber en faiblesse à ses pieds la Vice-Reine sa tante, alarmée des périls où ses cousins et lui s'exposaient. Il tâcha même de lui faire regarder la mort comme quelque chose de plus grand que tous les honneurs auxquels on les destinait; et il dit sur cela des choses si belles et si touchantes, que tous les assistans conçurent une grande idée d'une Religion qui élevait l'homme si fort au-dessus de la terre.

Un tono, qui ne faisait que d'être baptisé, fit publier dans ses terres, que quiconque étant interrogé par ordre de l'Empereur, si son Seigneur était Chrétien, dissimulerait la vérité, serait sévèrement puni. Un autre grand Seigneur, appréhendant qu'on n'osât le venir saisir, s'alla présenter à un des Gouverneurs avec son épouse, sans suite, le mari conduisant un petit garçon qui n'avait que dix ans, et la femme portant une fille qui ne pouvait encore marcher. Un parent de Tayco-Sama, à qui ce Prince avait donné trois royaumes, s'alla enfermer chez les pères de la Compagnie, pour mourir avec eux. On trouva un jour la Reine de Tango, qui travaillait elle-même, avec ses filles d'honneur, à se faire des habits magnifiques pour paraître avec plus

d'éclat le jour de leur triomphe ; ainsi appelaient-elles le jour de leur mort : partout on rencontrait des gens de tous les ordres uniquement attentifs à ne pas laisser échapper l'occasion de confesser Jésus-Christ devant les officiers de l'Empereur. Les femmes de qualité s'assemblaient dans les maisons, où elles croyaient être plus aisément reconnues ; il y en eut une à Méaco qui pria les autres, que si elles la voyaient trembler ou reculer, elles la traînassent par force au lieu du supplice. Les moyens de se procurer l'honneur du martyre étaient l'unique occupation des femmes et des filles chrétiennes, et souvent la seule vue de la joie et de la tranquillité qu'elles faisaient paraître en se disposant à la mort, inspirait les mêmes sentimens et la même ardeur à ceux en qui la grâce n'avait pas d'abord agi si puissamment.

J'en rapporterai un exemple, qui fera juger en quelle disposition se trouvait alors toute cette chrétienté. Un gentilhomme bungois, nommé André Ongasavara, après la désolation de sa patrie, s'était retiré à Ozaca, où il édifiait merveilleusement les fidèles par une piété éminente et toujours soutenue. Lorsqu'il apprit qu'on faisait une liste des chrétiens, il dit publiquement que personne ne lui pouvait disputer le droit d'y être écrit des premiers, et quand il eut obtenu ce qu'il souhaitait, il songea à procurer à toute sa famille le bonheur qu'il croyait s'être assuré

à lui-même. Il avait un père âgé de quatre-vingts ans, qui n'était baptisé que depuis six mois. Ongasavara craignit que ce vieillard, qui dans un âge si avancé conservait toute la vigueur de sa plus verte jeunesse, et qui avait passé toute sa vie pour un des plus déterminés soldats du Japon, n'eût pas encore bien connu le prix et la véritable grandeur de l'humilité chrétienne, et ne voulût se défendre, si on le faisait prisonnier; il crut donc que le plus sûr était de l'engager à se retirer dans une maison de campagne, où l'on ne s'aviserait pas de l'aller chercher. Il le va voir, lui dit qu'on est sur le point de faire mourir tous les Chrétiens, lui témoigne sa joie de ce qu'il a trouvé une occasion de faire à Dieu le sacrifice de sa vie, et lui demande s'il est bien instruit qu'il ne peut rien arriver de plus glorieux, à un Chrétien, que de mourir ainsi pour son Dieu : « Si c'est un honneur de » mourir pour son Prince, dit le vieillard, à » combien plus forte raison en est-ce un de » donner sa vie pour un Dieu, qui le premier » a donné la sienne pour nous! Mais mon père, » ajouta le fils, il y a ici une différence bien » grande, et que vous ne savez peut-être pas : » C'est que quand on meurt pour Dieu, il faut » recevoir la mort sans se mettre en défense. » Sans se mettre en défense, reprit le bon homme » tout en colère, et se laisser massacrer comme » un lâche! Mon fils, il faut débiter ces maxi-

» mes à d'autres. Je prétends bien me défen-
» dre, et défendre les pères qui nous ont in-
» struits. Aussitôt il prend ses armes, et tenant
» son cimeterre à la main, allons, dit-il, chez
» les pères, si les soldats en approchent, j'en
» abattrai sept ou huit à mes pieds, et si je
» péris dans la mêlée, je serai martyr. Mais mon
» père, repartit Ongasavara, ce n'est point là
» l'esprit du Christianisme, croyez-moi, il n'est
» pas nécessaire de se présenter à la mort; il
» est même quelquefois de la prudence de s'y
» soustraire; j'ai un fils fort jeune, retirez-vous
» avec cet enfant, l'unique espérance de notre
» race, on n'ira point vous chercher à la cam-
» pagne? Comment, répliqua le père, outré
» de dépit: comment as-tu la hardiesse de me
» tenir de pareils discours! Il ferait beau me
» voir craindre la mort à mon âge, après l'avoir
» si souvent affrontée dans les combats: non,
» non, je ne fuirai point, on me trouvera par-
» tout, et en bonne contenance: je casserai
» la tête à quiconque entreprendra d'insulter,
» ou les pères, ou moi; et si je meurs les ar-
» mes à la main, je le repète, je serai volon-
» tiers martyr. » Il entra ainsi plein d'émotion chez sa belle-fille qu'il trouva fort occupée à se faire des habits: il vit en même temps tous les domestiques qui s'empressaient à préparer, l'un son reliquaire, l'autre son chapelet, un autre son crucifix. Il demanda la cause de tant

de mouvemens. On lui répondit qu'on s'armait pour le martyre : « quelles armes, s'écria-t-il, » prenez-vous là ! Il s'approcha ensuite de sa » belle-fille : que faites-vous, ma fille lui dit-» il ? j'ajuste ma robe, répondit la jeune dame, » pour être plus décemment lorsqu'on me mettra » en croix ; car on assure qu'on y va mettre » tous les Chrétiens. » Elle dit cela d'un air si doux, si tranquille, si content, qu'elle déconcerta le vieillard. Il demeura quelque temps sans rien dire, puis, comme s'il fut revenu d'une profonde léthargie, il quitta ses armes, tira son chapelet, et le tenant entre les mains : c'en est fait, dit-il, je veux mourir aussi avec vous.

La constance des fidèles ne se borna point à d'inutiles protestations et à de vains préparatifs. Le sexe le plus faible eut même la gloire d'entrer le premier dans la lice. Une femme chrétienne, dont je n'ai pu savoir ni le nom, ni le pays, avait un mari idolâtre, qu'elle ne cessait d'exhorter à renoncer au culte de ses dieux. Lui de son côté, prévoyant l'orage qui allait fondre sur les fidèles, avait entrepris de faire abjurer le Christianisme à sa femme, qu'il aimait avec passion. Après avoir inutilement employé les raisons, les caresses et les menaces, il en vint aux mauvais traitemens. Un jour qu'il la trouva plus ferme que jamais, il la mena dans un bois fort obscur, avec une esclave aussi chrétienne, et dont la foi était pareillement à toute

épreuve. Là, il tire son sabre, et le fait briller aux yeux de ces deux femmes, comme il vit qu'elles n'en étaient en aucune manière ébranlées, il fait semblant de vouloir fendre la tête à son épouse, et d'un revers il abat à ses pieds celle de son esclave. Sa femme aussitôt se jette à genoux, et se met en état de recevoir aussi le coup de la mort : mais Dieu se contenta de sa bonne volonté. L'amour conjugal fut le plus fort; le mari releva son épouse, et prit le parti de dissimuler ce qu'il ne pouvait empêcher. Le P. Bartholi ajoute que cet idolâtre ayant peu de temps après recommencé ses poursuites, la généreuse Chrétienne se réfugia à Nangazaqui, et que son mari ne pouvant découvrir ce qu'elle était devenue, se fendit le ventre de désespoir.

Une fille de qualité du royaume de Bungo, avait été faite esclave pendant la guerre qui avait désolé cet état, et elle était tombée entre les mains d'un idolâtre; elle ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que sa chasteté courait encore plus de risques auprès de son maître que sa Religion, et pour attirer sur elle les grâces dont elle prévoyait qu'elle aurait besoin, elle fit vœu de perpétuelle virginité. Ce fut en effet par-là qu'elle fut attaquée, mais comme elle s'était préparée au combat, elle triompha de tous les assauts qui lui furent livrés. Son maître lassé de la résistance envoya des débauchés pour la déshonorer; elle eut le courage et la force de

les mettre en fuite après les avoir fort maltraités. L'infidèle crut pouvoir l'intimider en la menaçant de la faire passer comme Chrétienne par la rigueur des lois; elle témoigna que rien n'était plus selon ses vœux. Le barbare s'imagina que les tourmens la feraient changer; il la fit cruellement fouetter, et ce supplice ne fit qu'animer son courage. Alors la passion du barbare se tourna en rage, il mena son esclave dans la place où l'on était accoutumé de faire mourir les criminels, la poignarda de sa propre main, et jeta le corps dans un cloaque, où l'on laissait pourir ceux qui avaient péri par la main d'un bourreau.

Tant de grands exemples donnèrent encore aux infidèles une toute autre idée du Christianisme, qu'ils n'en avaient conçu jusque-là; mais ce qui jeta tout le monde dans l'admiration, ce fut l'ardeur que les plus petits enfans témoignèrent pour être mis sur les listes que l'on dressait de tous côtés, et l'appréhension qu'ils firent paraître qu'on ne voulût les soustraire à la mort. Enfin tout ce mouvement s'appaisa, la nouvelle vint qu'on ne ferait mourir que les religieux qui avaient été arrêtés à Méaco et à Ozaca, avec quelques Chrétiens qu'on avait trouvés chez eux: voici de quelle manière les choses se passèrent.

Celui que l'Empereur avait chargé de dresser la liste des religieux qui se trouveraient à Méaco, et des Chrétiens qui fréquentaient leurs églises,

était un Seigneur de marque, nommé Ufioio, fils de Fraxégava un des favoris du Prince, et dont Faranda s'était fort servi pour tromper Tayco-Sama et les Espagnols dans la négociation, dont j'ai parlé. Ufioio trouva à son arrivée à Méaco que Gibonoscio, un des Gouverneurs de cette capitale, avait déjà mis des gardes au couvent des pères de saint François. Il ne laissa pas de s'acquitter de sa commission, et mit Ucondono à la tête de sa liste. Ensuite voyant que le collége des Jésuites n'était point gardé, il va trouver Gibonoscio, et lui demande d'où venait cette différence entre des religieux qui étaient tous également coupables. Gibonoscio choqué de voir un jeune homme sans caractère, et sur une simple commission, agir sous ses yeux dans son gouvernement avec une si grande indépendance, et lui demander encore raison de sa conduite, le traita fort mal, lui dit qu'il était bien informé des intentions de l'Empereur, que ce Prince n'avait garde de vouloir faire mourir tous les Chrétiens, qu'il n'ignorait pas qu'Ucondono l'était, et qu'il ne prétendait pas qu'on mît des gardes à une maison, où demeurait son interprète. Ufioio répliqua qu'avec l'interprète de Sa Majesté demeuraient plusieurs autres religieux qui prêchaient et baptisaient tous les jours : « Je » sais, reprit Gibonoscio, ce qui est de ma char» ge, et j'en rendrai bon compte à l'Empereur. » Ufioio se retira, et le Gouverneur faisant ré-

flexion qu'on pouvait le rendre suspect de favoriser les Chrétiens, envoya un officier au collége des Jésuites, pour avoir occasion de dire qu'il s'était assuré de ces pères : l'officier ne trouva au collége que deux domestiques ; il se contenta de prendre leurs noms et se retira. Ce que Gibonoscio avait prévu arriva. On lui fit un crime de sa connivence en ce qui regardait les Chrétiens. L'Empereur même lui reprocha un jour qu'il n'agissait pas avec assez de fermeté, et que tous les religieux d'Europe exerçaient avec beaucoup de liberté toutes leurs fonctions dans son gouvernement. Gibonoscio répondit qu'il avouait que les religieux venus des Philippines contrevenaient ouvertement aux édits de Sa Majesté, qu'il les avait avertis de se modérer ; mais qu'ils lui avaient fait réponse, que Fraxégava leur avait obtenu de l'Empereur la permission d'en user comme ils faisaient. Fraxégava et son fils Ufioio étaient présens et ne répliquèrent rien. « Quant » aux Jésuites, ajouta Gibonoscio, quelque per» quisition que j'aie pu faire, je n'ai rien dé» couvert en eux qui pût les rendre criminels » aux yeux de Votre Majesté. » Il montra en même-temps une lettre de Térazaba, Gouverneur de Nangazaqui, où ce Seigneur louait extrêmement la sagesse des Jésuites du Ximo, et leur déférence aux édits de l'Empereur : Gibonoscio ajouta à cela beaucoup d'autres choses vraies ou fausses, qui adoucirent fort Tayco-Sama.

Quelques jours après comme ce Prince visitait les ouvrages qu'il faisait faire à Fucimi, quelques Seigneurs amis d'Ucondono, du Roi de Fingo et de l'ancien Roi de Bugen, mirent le discours sur les religieux d'Europe, et quelqu'un dit que depuis cinquante ans que les Jésuites étaient entrés au Japon, non-seulement ils y avaient été fort paisibles; mais qu'ils s'y étaient même toujours employés à maintenir partout l'ordre et la tranquillité, et que personne ne recommandait plus expressément qu'eux le respect et l'obéissance aux puissances légitimes. D'ailleurs qu'on ne voyait point de gens plus charitables, plus patiens, plus compatissans; que c'était assez d'être pauvre, infirme, ou malheureux pour devenir l'objet de leurs soins les plus empressés. Tandis qu'il parlait, Guénifoin survint qui enchérissait encore sur ce qui avait été dit, et ajouta que le P. Organtin, à qui Sa Majesté avait permis de demeurer à Méaco, avait changé d'habit, et se comportait en tout comme un banni, ne paraissant presque jamais en public. L'Empereur sembla prendre assez de plaisir à ce qu'on lui disait, et l'on manda à Térazaba que ce Prince ne ferait mourir aucun Jésuite, que leur modération l'avait charmé, que les présens que leur Evêque lui avait apportés de la part du Vice-Roi des Indes, lui avaient été fort agréables; et que Sa Majesté ne voulait pas se brouiller avec les Portugais en maltraitant leurs

religieux, au hasard de ruiner le commerce.

Ce furent-là en effet les raisons qui portèrent Tayco-Sama à déclarer qu'il n'en voulait qu'aux religieux espagnols. Le douzième de décembre, Gibonoscio, qui était instruit des dispositions du Prince, l'alla trouver, et lui dit : « Votre Majesté m'a commandé de faire mourir les pères, je viens savoir de quels religieux elle se plaint. J'entends les pères qui sont venus des Philippines, dit l'Empereur ; ne savez-vous pas que ces religieux ont déjà rangé le Mexique et les Philippines sous l'obéissance du Roi d'Espagne, ils prétendaient en faire autant du Japon, mais ils avaient compté sans moi. Si je trouvais leur religion bonne, ajouta-t-il je permettrais bien plutôt au P. Rodriguez mon interprète, et à ses confrères de l'annoncer, qu'à ces nouveaux venus qui me sont suspects. Qu'on avertisse donc le P. Rodriguez et l'Evêque qu'ils soient tranquilles et que je ne leur veux point de mal, et qu'on use de diligence, car j'appréhende qu'ils ne soient en peine. »

Les choses demeurèrent sur le même pied sans qu'on parlât plus de rien jusqu'à la fin de décembre et l'on commençait même à espérer que l'Empereur qui s'adoucissait tous les jours, se contenterait d'exiler les pères de saint François, et ne ferait point répandre de sang. Mais Tocun ne put souffrir qu'une persécution qu'il

avait tant contribué à exciter, se ralentît ainsi sans qu'il en eût rien coûté aux Chrétiens; on ne sait pas, mais on peut bien conjecturer ce qu'il dit à l'Empereur; ce qui est certain, c'est que le trentième de décembre, ce Prince partant pour Ozaca, fit appeler Gibonoscio, et lui dit : « Faites conduire les prisonniers d'Ozaca à Méaco, » joignez-les à ceux que vous y trouverez, qu'on » les promène tous par la ville dans des char- » rettes, qu'ils aient ensuite le nez et les oreil- » les coupés; de Méaco, qu'on les mène à Ozaca, » et d'Ozaca à Sacay; que dans ces deux vil- » les ils soient encore promenés, leur sentence » étant portée devant eux écrite en gros ca- » ractères, et qu'après cela on les conduise à » Nangazaqui, où je prétends qu'ils soient mis » en croix. La sentence était conçue en ces » termes. »

TAYCO-SAMA,

J'ai condamné ces gens à la mort, parce qu'ils sont venus des Philippines au Japon, se disant Ambassadeurs, quoiqu'ils ne le fussent pas, qu'ils ont long-temps séjourné dans mes états sans ma permission, et que contre ma défense ils y ont prêché la foi des Chrétiens. Je veux qu'ils soient crucifiés à Nangazaqui.

Gibonoscio n'eut pas plus tôt reçu cet ordre, qu'il se rendit à Méaco, où le Gouverneur d'O-

zaca ne tarda pas à envoyer ses prisonniers; ils étaient sept : Paul Miki et les deux novices, Jean de Gotto et Diégo Kisaï ; un des pères de saint François, avec trois Chrétiens ; ils trouvèrent à Méaco les cinq autres religieux avec douze Chrétiens, la plupart domestiques ou dogiques des pères de saint François, et presque tous de leur tiers ordre; c'est à quoi se réduisait la dernière liste qu'on avait été présenter à l'Empereur. Le Gouverneur d'Ozaca aurait pu sur la déclaration de Tayco-Sama délivrer Paul Miki et ses deux compagnons, mais il fit dire au P. Organtin qu'il n'avait osé prendre cela sur lui; et Gibonoscio à qui le père fit ses plaintes de ce qu'on passait les ordres du Prince, lui répondit que ces trois prisonniers s'étant trouvés sur la liste que l'Empereur avait vue, on ne pouvait les élargir sans en parler à Sa Majesté; que cette démarche serait dangereuse, puisque par-là on ferait connaître à ce Prince qu'il était resté des Jésuites à Ozaca malgré ses défenses, qu'ainsi il croyait qu'on devait sacrifier quelques particuliers pour conserver tout le corps.

Tandis que l'on attendait à Méaco les prisonniers d'Ozaca, un officier alla chez les pères de saint François pour rassembler les douze Chrétiens qui devaient mourir avec eux, et pour voir si le nombre était complet; car ils n'étaient pas si étroitement gardés qu'ils n'eussent la liberté de vaquer à leurs affaires. Parmi ces prisonniers,

il y en avait un nommé Matthias, qui était le pourvoyeur du couvent; l'huissier l'ayant appelé à son rang, il ne se trouva point, comme l'huissier criait de toute sa force, où est Matthias ? Un Chrétien qui demeurait près du monastère, et qui avait le même nom, l'entendit, il sortit dans le moment de son logis, court à l'huissier, et lui dit : « Voici Matthias, ce n'est apparemment » pas celui que vous cherchez, mais je me nomme » ainsi et je suis Chrétien : cela suffit, dit l'huis- » sier, demeurez avec les autres. » Le généreux Chrétien ravi de joie, se joignit à la troupe des confesseurs de Jésus-Christ, se félicitant de ce que par un sort semblable à celui du saint Apôtre dont il portait le nom, *un si grand bonheur lui était échu, et de ce qu'il avait été ajouté aux onze.* Quelques-uns ont dit que ce Chrétien se nommait Martin, et que le nom de Matthias lui avait été donné à cause de l'événement dont je viens de parler, mais ce n'est pas l'opinion la plus reçue.

Parmi ces Chrétiens, il y avait trois enfans qui firent paraître une constance qui étonna les infidèles, et fit bien de l'honneur au christianisme : ils se nommaient Louis, Antoine et Thomas. Le premier n'avait que douze ans, et les deux autres ne passaient pas quinze ; ils servaient à l'autel chez les pères de saint François. On dit que Louis n'avait pas été mis d'abord sur la liste, mais que s'en étant aperçu, il se mit à pleu-

rer inconsolablement, et jeta de si grands cris, que pour l'appaiser, on fut obligé de l'écrire avec les autres. On ajoute qu'un homme de qualité s'étant un jour rencontré dans le couvent où il était gardé, lui dit qu'il savait un moyen de le délivrer. « Vous feriez mieux, dit l'enfant, » de vous faire baptiser, sans cela vous ne pou- » vez éviter d'être éternellement malheureux, » mettez à cela toute votre industrie. »

Enfin, le troisième jour de janvier, on mena les vingt-quatre prisonniers à pied jusqu'à une place du haut Méaco, où on leur coupa à chacun un bout de l'oreille gauche ; Gibonoscio ne put jamais se résoudre à les faire défigurer comme il était porté dans l'arrêt de leur condamnation; on les fit ensuite monter trois à trois dans des charrettes, et on les promena de rue en rue comme l'Empereur l'avait expressément ordonné. C'est assez la coutume au Japon d'en user ainsi à l'égard des criminels condamnés à la mort, et le plus souvent la populace accable d'opprobre ces malheureux, à qui la confusion cause un tourment plus sensible de beaucoup que le supplice qui doit terminer leur déplorable destinée. Ici toutes choses furent changées; on voyait un peuple infini dans un morne silence qui n'était interrompu que par des soupirs qu'arrachait la vue de tant de personnes innocentes si indignement traitées; les trois enfans sur-tout, dont la joie, la tranquillité et le sang qui coulait sur

leurs joues avaient véritablement quelque chose d'attendrissant, excitaient l'indignation des païens mêmes, et de temps en temps on entendait crier, *ô l'injustice! ô la cruauté!* quelques Chrétiens couraient après les gardes, et leur demandaient en grâce de les faire aussi monter sur les charrettes. Les martyrs de leurs côtés s'occupaient de la prière, tandis que le P. Baptiste digne chef de cette glorieuse troupe, les exhortait tous à la persévérance, et prêchait avec beaucoup de zèle au peuple, dont les rues, les fenêtres et les toits mêmes étaient remplis.

Après bien des tours qu'on fit faire aux prisonniers par la ville, on les reconduisit à la prison, d'où on les avait tirés pour cette première exécution; le lendemain on les fit monter à cheval, on les mena à Ozaca, et de là à Sacay, où ils furent promenés comme ils l'avaient été à Méaco: sur ces entrefaites, le bruit se répandit que le père Organtin et tous les autres Jésuites venaient d'être aussi condamnés à la mort par l'Empereur, et cette nouvelle, qui réveilla parmi les chrétiens l'espérance du martyre, remua tellement toute la ville de Méaco, que Gibonoscio craignant une révolte, crut être obligé d'envoyer dans cette capitale un homme de confiance, qui dissipa cette fausse nouvelle.

Cependant Fazembure, Gouverneur de Nangoya, reçut commission d'exécuter les ordres de l'Empereur en l'absence de Térazaba son frère,

Gouverneur de Nangazaqui; il commença, selon le commandement exprès qu'il en avait, par signifier aux Jésuites qu'il ne souffrirait pas qu'aucun Japonnais entrât dans leur église, ni qu'eux-mêmes parcourussent, comme ils faisaient, tout le pays d'alentour, prêchant, baptisant, et faisant toutes leurs fonctions ordinaires. Il fit en même temps retirer dans les navires portugais qui étaient à la rade, quatre religieux Franciscains qu'il trouva à Nangazaqui, et auxquels les Jésuites avaient offert une retraite chez eux.

Le neuvième de janvier, les vingt-quatre prisonniers partirent de Sacay : le voyage par mer eût été bien plus court et plus commode, mais Tayco-Sama, soit pour intimider les peuples, soit pour augmenter les souffrances des confesseurs de Jésus-Christ, voulut qu'on les menât par terre, et l'on peut juger ce qu'ils eurent à endurer de froid et d'incommodités dans le cours d'une si longue route. Il est vrai que la charité industrieuse des fidèles qui se rencontrèrent sur leur passage, ne laissa pas de leur procurer quelque soulagement, les gardes mêmes qui les accompagnaient, touchés de compassion, et appréhendant que si quelques-uns venaient à mourir dans les chemins, on ne les en rendît responsables, les assistaient quelquefois dans les plus pressans besoins, mais tout cela n'empêcha point qu'ils ne souffrissent beaucoup. Le père

Organtin qui l'avait prévu avait engagé un bon Chrétien, nommé Pierre Cozaqui, à les suivre, et l'avait chargé de plusieurs rafraîchissemens pour les leur faire tenir dans l'occasion; un autre Chrétien qui se nommait François, fort affectionné aux perès Franciscains, s'était joint à Cozaqui dans le même dessein; les gardes les laissèrent faire d'abord; mais au bout de quelques jours, ils entrèrent en mauvaise humeur contr'eux, et les maltraitèrent plusieurs fois; enfin, ils leur demandèrent s'ils adoraient aussi le Dieu des Chrétiens? Ceux-ci répondirent qu'ils détestaient les idoles du Japon, et les gardes, de leur propre autorité et sans aucune forme de justice, les joignirent aux autres prisonniers. Heureux de ce que n'ayant pu soulager jusqu'au bout les souffrances des serviteurs de Dieu, ils partagèrent leurs couronnes. L'Empereur, à qui on fit le rapport de cet événement, ne put s'empêcher de s'écrier. « Il faut avouer que les » Chrétiens ont véritablement du courage et de » l'amour les uns pour les autres. »

Les martyrs de leur côté prêchaient Jésus-Christ dans tous les lieux de leur passage. Surtout le père de l'Ascension et Paul Miki; il semblait que l'Esprit-Saint se fût emparé du cœur de ce dernier, dès le moment qu'il fut arrêté: ses gardes disaient qu'il n'était pas possible de ne se pas rendre après l'avoir entendu parler de la Religion. Il fit dans les prisons où il fut mis,

et dans tous les lieux où il passa, tant de conversions, que les bonses se plaignaient hautement de ce que l'Empereur prenait, pour abolir le Christianisme, des moyens qui étaient bien plus capables de l'étendre partout, et qu'il ne fallait pas beaucoup de voyages comme celui de Miki et de ses compagnons, pour ruiner la religion de l'empire.

Le premier jour de février, la troupe partit de Facata et se rendit à Cazaru; à trois lieues de Nangoya; elle y trouva Fazembure qui l'attendait. Ce Gouverneur avait autrefois connu particulièrement Paul Miki, et il fut étrangement surpris de le voir au nombre de ceux qu'il était chargé de faire mourir; mais il ne put que plaindre le sort de son ami, et lui donner des larmes inutiles: le saint religieux les désapprouva, et se plaignit à son tour de ce que son ami semblait être fâché de son bonheur. Il dit qu'il lui demandait en grâce de leur donner le temps et les moyens de pouvoir communier, et ajouta qu'il souhaitait de mourir un vendredi. Il ne manquait à Miki que cette dernière circonstance pour être semblable en sa mort au Sauveur des hommes. « J'ai l'âge auquel Jésus-Christ est mort, » disait-il quelquefois avec un transport de joie » inconcevable, je suis condamné à mourir en » croix, il ne me reste plus qu'à mourir le » même jour que ce divin Sauveur. » Fazembure promit d'abord tout; mais ayant lu les or-

dres de l'Empereur, il ne tint qu'une partie de sa promesse. Ce Gouverneur aperçut parmi les prisonniers le petit Louis, il en eut compassion, et proposa à cet enfant de lui sauver la vie, s'il voulait renoncer à Jésus-Christ; mais Louis rejeta cette offre avec indignation. Le Gouverneur crut venir plus aisément à bout du petit Antoine, parce qu'il le vit environné de ses parens, lesquels, quoique Chrétiens, ne laissaient point par leurs larmes de mettre sa constance à une très-dangereuse épreuve. Fazembure s'approcha donc de lui, et après lui avoir représenté la misère de ses parens qu'il était obligé de soulager, il lui promit de lui procurer auprès de l'Empereur un établissement fort avantageux. Le courageux enfant sans se laisser éblouir par une si magnifique promesse, se mit à rire, et demanda s'il pourrait faire part de ce qu'on lui promettait au père Baptiste et à ses confrères : « Non, repartit Fazembure, cela ne » regarde que vous. — Puisque cela est, reprit » Antoine, réservez votre crédit pour d'autres. » Les biens du monde ne me touchent point, » et tant s'en faut que je sois effrayé du sup- » plice qui m'est préparé, qu'au contraire je » regarde comme un des plus grands bonheurs » qui puissent m'arriver, de mourir en croix » pour un Dieu qui est mort le premier pour » moi. » Il se retira en disant cela; et prenant à part sa mère, il lui fit un petit présent pour

l'engager à se souvenir de lui ; il lui dit ensuite que sa douleur n'était ni raisonnable, ni édifiante : « Que diront les infidèles, ajouta-t-il, » s'ils voient que vous, qui êtes chrétienne, » pleurez ma mort, comme si vous ne connais- » siez pas le prix du sacrifice que je fais à Dieu. » Après la mort du saint martyr, on trouva dans ses habits une lettre adressée à ses parens, où il les exhortait à demeurer fidèles à Dieu, en des termes si touchans, qu'on ne pouvait douter que le Saint-Esprit ne l'eût dictée.

IX. Dès que Fazembure eut réglé ce qui concernait le reste du voyage des prisonniers il écrivit à Nangazaqui qu'on y dressât cinquante croix dans la place publique : comme ce nombre excédait presque de moitié celui des prisonniers, on crut que plusieurs Chrétiens de Nangazaqui étaient aussi condamnés à mourir, ce qui causa dans la ville une fort grande joie. Bientôt même, selon la coutume de ces sortes de bruits, on publia, comme une chose certaine, que tous les fidèles allaient passer par la rigueur des lois, et il n'y en eut pas un dans tout le pays, qui ne s'attendît à mourir, et qui ne s'y préparât ; il n'y eut pas jusqu'à l'âge le plus tendre qui donnât dans cette occasion des marques d'une ferveur digne des premiers siècles du Christianisme. Un enfant de cinq ans, fils d'un gentilhomme, établi à Nangazaqui, rencontra un jour un missionnaire, et lui demanda s'il était vrai que l'Em-

pereur envoyât des soldats pour martyriser tous les Chrétiens : « On le dit ainsi, répondit le » père ; mais que direz-vous, mon fils, ajouta- » t-il, quand on vous demandera si vous êtes » Chrétien ? Je dirai hardiment que je le suis, » répliqua l'enfant d'un ton ferme. Et si l'on » veut vous mettre à mort, reprit le père, que » ferez-vous ? Je m'y disposerai, repartit l'en- » fant. Comment cela, dit le père ? » Alors l'enfant faisant paraître une contenance assurée et une résolution qui répondait de sa constance : « Je m'écrierai de toute ma force, dit-il, *Jésus,* » *miséricorde !* et j'attendrai, sans rien crain- » dre le coup de la mort. » Tandis qu'il parlait de la sorte, son visage s'enflamma, son cœur soupira, et les yeux doucement élevés vers le ciel, jetèrent quelques larmes, ce qui donna bien à connaître que sa bouche n'exprimait que faiblement les sentimens de son cœur. Au reste, on sera sans doute surpris, et peut-être même paraîtra-t-il peu vraisemblable, que des enfans de cet âge aient été capables des sentimens et des actions que je rapporte de celui-ci, et que je rapporterai dans la suite d'un fort grand nombre d'autres. Mais je suis bien aise d'avertir que tous ceux qui ont écrit du Japon conviennent qu'il y a sur cela quelque chose de particulier pour des Japonnais, que parmi ces insulaires, la raison n'attend pas les années pour paraître dans toute sa maturité, et qu'il y a dans le ca-

ractère de la nation, et comme dans le sang de ce peuple, un courage et une fermeté d'ame qui souvent prévient encore beaucoup la raison. Je reviens à mon sujet.

Les prisonniers approchant de Nangazaqui, le père Baptiste et Paul Miki écrivirent au père recteur du collége de cette ville pour lui donner avis de leur arrivée, et lui faire le détail de leur voyage. Le recteur n'eut pas plus tôt reçu ces lettres, qu'il les communiqua à l'Evêque et au provincial qui sur-le-champ firent partir le père François Pasio et le père Jean Rodriguez, pour aller au-devant des confesseurs de Jésus-Christ, et leur procurer tous les secours spirituels et temporels dont ils auraient besoin. Les deux pères se rendirent en diligence à une petite ville de la principauté d'Omura, à neuf lieues de Nangazaqui; et à peine y étaient-ils arrivés, que les prisonniers y arrivèrent aussi; c'était le quatrième de février. Les deux pères avaient compté de dire la messe en ce lieu-là, et d'y communier les serviteurs de Dieu; mais Fazembure, qui avait pris une autre route pour se rendre à Nangazaqui, avait donné ordre qu'on ne s'arrêtât en aucun endroit, et l'ont n'eut que le temps de s'embrasser de part et d'autre. Les deux Jésuites firent aux religieux de saint François beaucoup d'honnêtetés de la part du prélat et des supérieurs de la Compagnie. Le père Baptiste de son côté après s'être entretenu quelque

temps avec le père Rodriguez, lui dit d'un air fort touché ces paroles, qui firent bien voir que le charme était levé, que ce saint religieux était alors bien convaincu qu'on l'avait trompé et prévenu fort mal à propos sur bien des choses, et qu'il envisageait les objets tout autrement qu'il n'avait fait d'abord : « Mon père, il pourra » bien arriver qu'on nous fasse exécuter si promp- » tement que nous n'ayons pas le loisir de faire » tout ce que nous souhaiterions : en ce cas- » là je vous conjure d'assurer le révérend père » provincial et tous les pères de votre Compa- » gnie, que je suis très-mortifié de tous les » chagrins que nous leur avons causés; et que » je les prie instamment au nom de tous mes » religieux de nous les pardonner. » Le père Rodriguez répondit que ni lui, ni aucun de ses confrères n'avaient pas douté un seul moment de la droiture de leurs intentions; il ajouta que, si, de la part de la Compagnie, on leur avait donné quelque sujet de peine, il le conjurait de l'oublier. Après ces civilités et ces excuses réciproques, les deux pères s'embrassèrent avec beaucoup de larmes. Le père Pasio pendant ce temps-là était retourné en diligence à Nangazaqui pour sommer Fazembure de sa parole : ce Gouverneur lui dit qu'il aurait bien souhaité donner aux prisonniers toute la satisfaction qu'il leur avait promise, qu'il avait même déjà retenu une maison dans la ville, où ils pus-

sent traiter en toute liberté avec leurs amis ; mais que tout le pays d'alentour s'étant rendu à Nangazaqui sur la nouvelle de ce qui devait s'y passer, il y avait lieu de craindre une sédition, et que s'il arrivait quelque malheur, il en répondrait sur sa tête. Que cela même lui avait fait changer de pensée touchant le lieu de l'exécution, qu'elle se ferait hors de la ville ; il choisit effectivement une des collines dont Nangazaqui est environnée, et comme dans la suite un nombre prodigieux de fidèles arrosèrent ce lieu de leur sang, on l'appela le Mont des Martyrs ou la Sainte-Montagne ; Fazembure ajouta au père Pasio, que lui et le père Rodriguez pouvaient se tenir dans un endroit qu'il lui marqua, et qui se trouvait sur le passage des prisonniers ; que là il leur serait encore permis d'entretenir quelque temps Paul Miki et ses deux compagnons, avant qu'on les conduisît au supplice. Le père Pasio, sans perdre de temps, se rendit avec un domestique de Fazembure au lieu qui lui avait été marqué, et fit avertir le père Rodriguez de ce que lui avait dit le Gouverneur. Le cinquième de février, qui était un vendredi, les serviteurs de Dieu arrivèrent par mer à un port qui n'était pas éloigné de l'endroit où le père Pasio les attendait, et où ils allèrent à pied. Le père Rodriguez qui s'était avancé pour leur apprendre qu'ils devaient mourir ce jour-là, ne les quitta point. Ils marchaient

avec une allégresse qui étonna Fazembure; il en demanda la cause au père Rodriguez, et ce père la lui ayant dite, il répondit qu'il trouvait tout cela fort beau dans la spéculation, mais que la pratique ne lui en paraissait pas aisée.

Dès que les martyrs furent arrivés au bourg où le P. Pasio les attendait, Paul Miki entra dans une chapelle qui n'en était pas éloignée, et fit au même père une confession générale de toute sa vie : les deux novices en firent autant ; et le père reçut leurs vœux, non pas les vœux simples qu'on fait dans la compagnie de Jésus, après les deux années de noviciat, et qui constituent religieux ceux qui les font; mais des vœux de dévotion, tels qu'on permet aux novices jésuites d'en faire pendant le cours de leur premier noviciat. Ainsi Jean de Gotto et Jacques Kysaï, moururent novices et non pas religieux, et il en faut dire autant de la plupart des autres dogiques ou catéchistes, que nous verrons dans la suite reçus dans la Compagnie, quelques jours ou quelques mois avant leur martyre, et admis à faire des vœux presqu'aussitôt après leur réception. Tandis que le P. Pasio était ainsi occupé à préparer à la mort ses trois confrères, les pères de saint François se confessaient les uns aux autres, et le P. Rodriguez disposait au combat les séculiers. Enfin on leur vint dire que Fazembure les attendait sur la colline;

ils s'y transportèrent dans le moment, suivis d'un peuple infini, et ils allaient si vite, qu'à peine pouvait-on les suivre. Du plus loin qu'ils aperçurent leur croix, ils coururent embrasser chacun la sienne, ce qu'ils firent avec une ardeur qui causa un nouvel étonnement aux infidèles.

Les croix du Japon ont vers le bas une pièce de bois en travers sur laquelle les patiens ont les pieds posés, et une espèce de billot au milieu, sur lequel ils sont assis; on les attache par les bras, les cuisses et le milieu du corps avec des bandes : on ajouta à ceux-ci un collier de fer qui leur tenait le cou fort roide. Dès qu'on a placé la croix dans son trou, un bourreau perce celui qui y est attaché d'une lance, qui, entrant par le côté, sort par l'épaule; quelquefois cela se fait en même temps des deux côtés, et si le patient respire encore, on redouble sur-le-champ, de sorte qu'un homme ne languit pas. On allait commencer l'exécution, lorsque Jean de Gotto aperçut son père qui était venu pour lui dire le dernier adieu. « Vous voyez, mon » père, lui dit le saint jeune homme, qu'il n'y » a rien qu'il ne faille sacrifier pour assurer son » salut. Mon fils, reprit le père, vous dites vrai; » je remercie le Seigneur de la grâce qu'il vous » fait, et je le prie de vous continuer jusqu'au » bout ces sentimens si dignes de votre état; » soyez persuadé que votre mère et moi som» mes disposés à vous suivre au combat, si l'oc-

» casion s'en présente. » On attacha ensuite le martyr à sa croix, et on l'éleva; son père eut le courage de demeurer à ses pieds, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu expirer. On ajoute même qu'il voulut être arrosé du sang de son fils, et qu'en étant tout couvert, il se retira bénissant le Seigneur, et lui rendant mille actions de grâces de ce qu'il avait donné un martyr à sa famille.

Presque tous étaient attachés à leurs croix, et l'on commençait à les élever lorsque le père Baptiste qui se trouva placé au milieu de la troupe avec ses religieux entonna le cantique de Zacharie, que tous les autres achevèrent, ce qui forma un concert ravissant. Quand ils eurent fini, le petit Antoine, qui était à côté du père commissaire, l'invita à chanter avec lui le psaume *Laudate pueri Dominum*. Le saint religieux qui était absorbé dans une profonde contemplation, ne lui répondant rien, l'enfant le commença seul, et comme il était près de finir, ayant reçu le coup de la mort, il alla l'achever dans le ciel avec les anges. Le premier qui mourut fut Philippe de Jésus, et le P. Baptiste fut le dernier. Miki prêcha de sa croix avec une éloquence toute divine, et finit par une fervente prière pour ses bourreaux; tous les autres firent éclater leur piété et leur joie en plusieurs manières différentes, et ces grands exemples allumèrent dans les cœurs de ceux qui en furent les témoins, une merveilleuse ardeur pour le martyre.

L'exécution finie, les gardes ne furent plus les maîtres, et quoiqu'à grands coups de bâton ils se fussent d'abord mis en devoir d'écarter la foule, ils furent contraints de céder, ils laissèrent donc les Chrétiens contenter leur dévotion, et recueillir tout ce qu'ils purent du sang qui était tombé à terre. Dès qu'on eut commencé à percer les martyrs, on dit que Fazembure se retira les larmes aux yeux; sur le soir, l'Évêque du Japon, qui n'avait pu obtenir la permission d'assister à la mort des serviteurs de Jésus-Christ, et qui de sa fenêtre, avait été témoin de tout, vint avec tous les Jésuites de Nangazaqui se prosterner au pied des croix, et donner à ces sacrées reliques les marques de vénération qu'il croyait leur devoir. Un apostat qui avait contribué à la mort de ces illustres confesseurs, ne put les voir mourir avec tant de joie, sans se reprocher son infidélité. La grâce fut même si pressante, que ce malheureux apercevant un Portugais, il courut à lui, l'embrassa en pleurant amèrement, lui avoua son crime, et prit avec lui des mesures pour rentrer dans le sein de l'Église. Enfin le ciel fit connaître par quantité de signes sensibles la gloire dont il avait récompensé le courage de ces invincibles soldats de Jésus-Christ.

On remarqua d'abord que leurs corps conservèrent, pendant quarante jours au moins, toute leur fraîcheur, que les oiseaux de proie n'en approchèrent point, qu'ils ne rendaient

aucune mauvaise odeur, et que leurs yeux, ou élevés vers le ciel, ou tournés vers la terre, inspiraient de la dévotion à tous ceux qui les regardaient. On assure même que le troisième jour après leur mort, quelqu'un ayant coupé un doigt du pied du P. Baptiste, il en sortit du sang; que deux mois après, le corps du même Saint étant détaché de la croix, fut trouvé aussi blanc que s'il n'eût fait que d'expirer, qu'on le vit trembler jusqu'à trois fois, et qu'il sortit de la plaie de son côté une si grande abondance de sang, qu'on en trempa plusieurs mouchoirs. On ajoute qu'un soldat italien qui était allé au Japon sur un vaisseau portugais, avait reçu dans son chapeau du sang des PP. Baptiste et de l'Ascension, de Paul Miki, et d'un autre qui n'est pas nommé, et l'avait conservé dans une porcelaine; qu'au bout de neuf mois le vicaire-général de la Chine et du Japon, à qui le soldat montra le vase, le fit rompre en présence de six religieux Franciscains, d'un Dominicain, de deux Jésuites, d'un médecin et de plusieurs autres témoins; et que le sang se trouva liquide, sans odeur, et comme s'il eût été tout frais. Le vendredi qui suivit le triomphe des martyrs, on aperçut au-dessus de la sainte montagne comme trois colonnes de feu qui brillaient en l'air, et rendaient la nuit presqu'aussi claire que le jour; ce phénomène dura deux heures, ensuite la colonne du milieu s'avança sous l'église du collége,

et disparut. Plusieurs vendredis suivans on vit encore au-dessus des croix quantité de lumières. Je passe d'autres merveilles qu'on pourra trouver dans Bollandus, qui les rapporte sur les témoignages juridiques, sur lesquels le Pape Urbain VIII, trente ans après, décerna aux vingt-six confesseurs de Jésus-Christ les honneurs des saints martyrs, permettant d'en dire la messe, et d'en faire l'office dans toutes les églises de la Compagnie de Jésus pour les trois Jésuites, par quiconque y voudra aller honorer leur mémoire; et pour les vingt-trois autres, dans tout l'ordre de saint François, et par ceux, lesquels au jour du triomphe des susdits martyrs fréquenteront les églises du même ordre dans le diocèse de Manille, le tout par provision, jusqu'à ce qu'on ait procédé à une canonisation plus solennelle, ce qui n'empêche point que le Souverain-Pontife ne donne aux martyrs le nom de Saint.

Cependant la nouvelle de cet événement ayant été portée aux Philippines, le Gouverneur envoya un gentilhomme à Tayco-Sama. Premièrement, pour se plaindre de ce que Sa Majesté avait fait mourir des sujets du Roi catholique à qui elle avait permis de demeurer au Japon. Secondement, pour le prier de lui envoyer les corps des six religieux de saint François Troisièmement, pour savoir si c'était par son ordre que le galion le saint Philippe avait été confisqué, et pourquoi il avait exercé cet acte d'hostilité

envers des gens avec qui il n'était point en guerre. La réponse de l'Empereur fut, premièrement, qu'il avait condamné à mort les religieux castillans, parce qu'ils avaient contrevenu à ses ordres en prêchant une Religion qui était proscrite dans son empire. Secondement, qu'il consentait que leurs corps fussent envoyés à Manille, si on les pouvait trouver; il y a de l'apparence qu'on ne les trouva point, car on ne montre à Manille que quelques reliques de saint Pierre Baptiste; pour les trois Jésuites, on conserve leurs sacrés ossemens au collége de Macao. Au troisième article, Tayco-Sama fit réponse que le galion avait été saisi par ses officiers et selon les lois du Japon, auxquelles il ne pouvait déroger.

X. Quelque temps avant cette espèce de négociation, l'Empereur avait fait un nouvel édit contre la Religion, et avait mandé à Fazembure qui commandait toujours dans Nangazaqui, de faire embarquer à la première occasion tout ce qu'il pourrait découvrir de missionnaires. Fazembure se disposant à exécuter cet ordre avec la dernière rigueur, les missionnaires prirent le parti de se déguiser; mais parce qu'il était bon de faire croire à l'Empereur que ses édits avaient été exécutés, il fut résolu que l'Évêque Dom Pédro Martinez, qui avait plusieurs affaires à traiter aux Indes, et quelques Jésuites des plus connus, s'embarqueraient sur les premiers vaisseaux qui feraient voile vers Macao. Il s'en pré-

senta bientôt : le Prélat trouva en débarquant à Macao Dom Louis de Cerqueyra son coadjuteur, qu'il fit partir sur-le-champ pour le Japon. Ensuite il poursuivit sa route vers Goa ; mais il fut saisi pendant le voyage d'une fièvre qui l'emporta en assez peu de temps, à quarante lieues de Malaca. Son successeur arrivant à Nangazaqui, fut bien consterné de voir de tous côtés les églises abattues, les pasteurs dispersés, les fidèles dans la crainte, et toute cette chrétienté dans la dernière désolation. Le Roi de Firando, le Gouverneur de Facata et celui de Nocen, au royaume de Bungo, étaient ceux qui persécutaient plus vivement les fidèles ; mais ils ne purent faire un seul apostat ; les missionnaires qui avaient été obligés d'évacuer les colléges et les séminaires du Ximo, s'étaient répandus dans les différentes contrées de ces îles, où ils croyaient leur présence plus nécessaire, et partout ils trouvaient dans les fidèles une constance qui les dédommageait de leurs pertes, et adoucissait leurs travaux.

Tandis qu'on faisait ainsi de toutes parts la guerre aux Chrétiens dans le Japon, le Roi de Fingo, les deux Rois de Bugen, et Toronosuque eurent ordre d'entrer en action contre les Coréens ; vers le même temps, le Roi de Fingo ayant su que la flotte coréenne se préparait à lui disputer le passage, alla au-devant d'elle, gagna le vent, et combattit avec tant de bonheur et

de résolution, que de quatre-vingts voiles, dont cette armée navale était composée, il n'y eut pas un bâtiment dont il ne se rendît le maître; il fit ensuite sa descente dans le pays, prit plusieurs places, et se préparait à pousser encore plus loin ses conquêtes, mais la nouvelle qui se répandit bientôt de la maladie de Tayco-Sama, mit fin à cette guerre, et à la persécution qui croissait de jour en jour contre les Chrétiens.

Cette maladie commença par une dissenterie, dont les médecins ne firent pas grand cas d'abord; elle continua sur ce pied-là depuis le dernier jour de juin jusqu'au cinquième d'août qu'elle devint considérable; alors ce Prince sentit qu'il fallait mourir, et s'appliqua tout entier à assurer l'empire à sa famille : ce n'était pas une chose aisée. Depuis quelque temps on ne savait plus au Japon ce que c'était que de voir passer la couronne impériale du père au fils. Les premiers Cubo Sama ne l'avaient pas gardée longtemps dans leur maison. Nobunanga avait laissé une assez nombreuse postérité, qui n'avait pu se conserver dans la souveraine puissance. Tayco-Sama sentit bien que laissant un fils en bas âge, et n'ayant plus ni frère, ni neveu, ni aucun Prince de sa maison, à qui il put le confier, il ne devait pas s'attendre à être plus heureux que ses prédécesseurs. Si sa passion contre les Chrétiens ne l'eût pas aveuglé, il eût pu, en laissant la tutelle du jeune Prince à l'Impératrice

Mandocoro-Sama, Princesse qui ne manquait d'aucune des qualités nécessaires, pour remplir avec honneur cette dignité, lui donner pour Ministres et pour Généraux les Rois de Fingo et de Bugen; il savait par plus d'une expérience qu'il ne pouvait guère s'assurer de trouver tout à-la-fois dans d'autres que dans ces deux Princes assez d'habileté pour gouverner l'empire, assez de puissance pour réprimer les entreprises des grands, assez de fidélité et de modération pour ne pas toucher à un trône, dont ils auraient été les conservateurs; mais Dieu ne voulait pas que la postérité de ce Prince régnât dans un pays, d'où il avait entrepris d'exterminer son culte; et ce qui doit même faire admirer la manière dont le ciel se joue des vains projets des hommes, les mesures que prit Tayco-Sama pour maintenir son fils sur le trône, furent ce qui servit à lui arracher le sceptre des mains.

S'il y avait un homme au Japon dont l'Empereur dût se défier dans la conjoncture où il se trouvait, c'était Geïazo, Roi de Quanto. J'ai déjà dit que le Quanto est une contrée à l'orient du Japon, laquelle comprend neuf royaumes : Geïaza ne possédait d'abord que celui de Micava, et il avait obligation à l'Empereur des huit autres; mais la reconnaissance n'est pas une vertu sur laquelle les Souverains doivent compter entre eux. D'ailleurs le Roi de Quanto était un Prince bien fait, brave, libéral, habile, et

heureux à la guerre, fort aimé du peuple, surtout depuis qu'il avait épousé une sœur de Nobunanga, dont la mémoire était toujours chère et respectable aux Japounais ; il possédait un grand pays, fécond en mines d'argent, et recommandable par la commodité de ses ports ouverts au commerce, et aux secours qu'il était en état de recevoir du dehors. Enfin, par son alliance avec la famille sur laquelle Tayco-Sama avait usurpé l'empire, et qui subsistait encore, il se trouvait en main un beau prétexte pour l'arracher au fils du tyran, pour peu qu'on lui en facilitât les moyens, pour le rendre à ses neveux, si avec le mérite que demandent ces grandes révolutions, il n'avait eu l'ambition qui fait les usurpateurs.

Tel fut cependant le tuteur que Tayco-Sama donna à son fils. Peu de jours après que ce choix eut été déclaré, Fidéïory, c'était le nom du fils unique de l'Empereur, fut fiancé avec la petite-fille de Géïazo, qui prit le titre de Dayfu-Sama, c'est-à-dire, grand Gouverneur, ou chef de la régence. A la vérité, l'Empereur songea à tempérer un peu l'autorité absolue qu'il donnait à Dayfu-Sama ; il lui nomma cinq collègues dans le gouvernement de l'empire, et pour les engager à agir toujours de concert, il souhaita qu'ils s'alliassent par des mariages, qu'il eut soin lui-même de ménager. Il songea ensuite à récompenser ses serviteurs et ses vassaux pour les

attacher à son fils, et il entra dans un détail prodigieux de tout ce qui pouvait faire plaisir, non-seulement à eux, mais encore à tous ceux pour qui ils devaient tant soit peu s'intéresser. Enfin, il fit quantité de réglemens, dont il fit jurer l'exécution à ceux qui en étaient chargés. Rien n'était plus beau dans la spéculation, mais ils ne furent pas d'un grand usage.

L'Empereur, après avoir ainsi travaillé pour son fils, ne s'occupa plus que des moyens de s'immortaliser. Sa passion dominante avait toujours été l'ambition, et il l'avait portée jusqu'à vouloir être mis après sa mort au nombre des dieux; il ordonna donc que dès qu'il aurait rendu l'esprit on enfermât son corps dans un riche cercueil, qu'on le plaçât dans le lieu le plus apparent du palais de Fucimi, où il était malade; qu'on le mît solennellement au rang des dieux Camis, et que désormais dans tout l'empire il fut adoré sous le nom du nouveau dieu de la guerre. Peu de jours après, le P. Rodriguez, à qui l'on avait fait savoir l'extrémité où l'Empereur était réduit, arriva à Fucimi, rendit ses devoirs au Prince, et lui présenta un Capitaine portugais qui était arrivé depuis peu de la Chine. Il ne se peut rien ajouter à la manière obligeante dont ils furent reçus, jusque-là que Sa Majesté voulut qu'ils fussent de toutes les fêtes qui se célébraient tous les jours dans le palais entre les nouveaux régens. Enfin, l'Em-

pereur les congédia comblés de présens; le père Rodriguez voulut profiter de ces favorables dispositions du Prince, pour lui faire prendre des pensées de salut; mais un homme tout occupé à s'égaler à Dieu, n'avait garde d'entrer dans les sentimens de pénitence et d'humilité que le missionnaire s'efforçait de lui inspirer.

A le voir gouverner aussi absolument que dans sa plus vigoureuse santé, on n'eût jamais cru qu'il se sentît si proche de sa fin. Le P. Pasio, qui était à Ozaca, marque dans ses lettres qu'on faisait dans cette grande ville des ouvrages d'une magnificence extraordinaire, et cela par les ordres de l'Empereur. Lorsqu'on y pensait le moins le mal diminua, et jusqu'au septième de septembre, le malade alla toujours de mieux en mieux. Le huitième, il lui survint une faiblesse qui le réduisit dans un tel état, que souvent on le croyait mort; il fut dans cette extrémité jusqu'au quinzième qu'il mourut âgé de soixante et quatorze ans, autant haï de ses sujets qu'il en était craint, n'y en ayant guère, dit agréablement un historien du Japon, qui n'aimât mieux le voir au rang des dieux morts, que parmi les hommes vivans. Ce Prince avait l'esprit grand, mais trop vaste; rien de plus élevé que lui dans la bonne fortune; il se croyait alors le maître de l'univers : rien de plus petit dans la mauvaise, le moindre revers lui faisait abandonner ses plus grandes entreprises. Il fut grand

homme de guerre, et il gouverna avec beaucoup de sagesse, de fermeté et de bonheur; mais il ne sut pas se borner ni cacher ses défauts. En un mot, on peut dire qu'il eut tout ce qu'il faut pour envahir un trône et pour s'y maintenir; mais qu'il y fit paraître presque tous les vices qui rendent la tyrannie odieuse.

Quelque soin qu'on apportât pour cacher la mort de l'Empereur, la nouvelle s'en répandit sur-le-champ; mais les régens mirent si bon ordre à tout, qu'il n'y eut point de trouble. La première chose à quoi ils pensèrent, ce fut à rappeler de Corée les troupes qui y faisaient la guerre, et à l'ombre de tant de protecteurs qui furent rendus à l'église du Japon, le christianisme commença à respirer. On ne le crut pas même éloigné de monter sur le trône impérial, en la personne de Jean Samburando, Roi de Myno, petit-fils de Nobunanga; c'était au nom de ce Prince que Tayco-Sama avait pris d'abord les rênes du gouvernement, et l'empire lui appartenait de droit : il avait du mérite, mais son prétendu tuteur l'ayant fait élever en particulier, il n'avait ni expérience, ni amis, ni connaissance des affaires. Il s'était fait Chrétien il y avait quelques années, et selon toutes les apparences, Tayco-Sama, bien loin de s'y opposer, n'avait point été fâché de lui voir embrasser une Religion qu'il regardait comme un obstacle à son élévation : quoiqu'il en soit, l'espérance qu'on

avait conçue de le voir rétabli sur le trône de son aïeul ne fut point de durée.

XI. Le feu Empereur semblait avoir pris les moyens les plus efficaces pour conserver la paix dans ses états pendant la minorité de son fils. Mais il n'y a guère, ou plutôt il n'y a point de mesures bien justes contre l'ambition, et cette passion ne tarda pas beaucoup à désunir les régens. Le Roi de Quanto donna bientôt de l'ombrage à ses collègues. Gibonoscio, que le feu Empereur avait fait Roi d'Omi, et qui était un des régens, fut le premier qui se plaignit du tuteur, et il le fit si haut qu'on en vint à une rupture ouverte : le Roi de Fingo, intime ami de Gibonoscio, se déclara pour lui; mais Dayfu-Sama, s'étant saisi d'Ozaca, où étaient avec l'Empereur toutes les forces de l'empire, on regarda le Roi d'Omi comme un homme perdu. Les autres régens, qui n'avaient point pris de parti, voulurent faire un accommodement; mais il en coûta à Gibonoscio sa dignité de régent, et il fut même obligé de se retirer dans ses terres.

Dayfu-Sama, après avoir ainsi donné la loi à un de ses collègues, fut en état de se faire craindre de tous les autres. Pour mieux affermir sa puissance, en acquérant un homme de mérite, il voulut gagner le Roi de Fingo, qui par générosité s'était exilé avec le Roi d'Omi; mais Tsucamidono ne put se résoudre à se lier avec un

homme qui aspirait visiblement à la souveraine puissance. Il ne put toutefois se défendre de fiancer son fils avec la petite-fille de Dayfu-Sama; mais il protesta hautement que cette alliance ne lui ferait jamais rien faire contre son devoir ni contre le service de son légitime Souverain.

Tandis que la cour était dans ces agitations, le Christianisme respirait. Térazaba, Gouverneur de Nangazaqui, et lieutenant-général du Ximo, qui de Chrétien caché était redevenu zélé païen, voulut à la vérité faire de la peine aux missionnaires; mais le P. Valégnan qui était retourné au Japon avec le nouvel Évêque, et qui avait de bons amis auprès du tuteur, trouva moyen de faire cesser ce commencement de vexation. Les choses ne s'accommodèrent pas si facilement dans le Firando; le Roi, qui n'avait jamais aimé notre Religion, se trouvant à Méaco, manda à son fils, à l'occasion de quelque cérémonie païenne qui se devait célébrer, de contraindre tous les Chrétiens d'y assister, et de faire sortir du royaume tous ceux qui refuseraient d'obéir, sans épargner même la Princesse sa femme. Un ordre si précis mit le Prince dans une étrange perpléxité; il aimait tendrement la Princesse, et il était convaincu que la mort, encore moins l'exil, ne lui ferait jamais abandonner sa Religion; il lui déclara néanmoins les ordres du Roi; il lui représenta que ce Prince était fort résolu dans ce qu'il avait une fois déterminé; enfin, il la

pria de faire de bonne grâce ce qu'on souhaitait d'elle, et de ne le point réduire à user de rigueur contre la personne du monde qu'il aurait plus de regret de chagriner. La réponse de la Princesse fut telle que le Prince son époux l'avait prévu; elle le conjura de faire réflexion qu'elle était fille du Sumitanda, le premier des Souverains du Japon qui eût embrassé la loi pour laquelle il avait si souvent exposé sa vie et ses états, et qu'il faudrait qu'elle s'oubliât bien pour consentir à ce qu'on demandait d'elle. Elle fit plus, car se voyant tous les jours exposée à de pareilles persécutions, elle consulta l'évêque du Japon et le Prince d'Omura son frère, pour savoir si elle ne ferait pas mieux de se retirer une bonne fois d'une cour où sa Religion n'était pas en sûreté; mais le Prince son mari qui la vit presque résolue à le quitter, cessa de l'inquiéter, et lui promit même que jamais il ne lui parlerait de sa Religion.

Il est vrai qu'il déchargea son ressentiment sur les Chrétiens, et entre autres, sur la famille du feu Prince Antoine. Cette illustre maison était composée de six Princes; les relations ne nomment que le Prince Jérôme, l'aîné des quatre frères, le Prince Thomas, son fils, et le Prince Balthazar leur cousin. Le Prince de Firando fit donc publier un édit par lequel il était ordonné à tous les Chrétiens, ou de sortir du royaume, ou de rendre aux dieux tutélaires de l'empire,

les hommages souverains qui leur étaient dûs. Il avait cru que l'alternative embarrasserait les fidèles; il reconnut bientôt qu'il s'était trompé. Dès le lendemain, les six Princes dont je viens de parler, et plus de six cents Chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition, s'embarquèrent secrètement, et prirent la route de Nangazaqui sans avoir même pensé à faire aucune provision. Térazaba, qui était ami intime du Roi de Firando et son allié, n'eut garde de leur permettre l'entrée de ce port, mais ils allèrent aborder sur les terres d'un tono, vassal du Prince d'Omura, qui eut ordre de les recevoir et de les bien traiter; ils manquaient de tout, et néanmoins ils étaient dans un contentement parfait d'en être réduits là pour la cause de Dieu. Enfin, le Roi de Fingo et le Prince d'Omura les retirèrent chez eux, et fournirent à tous leurs besoins avec une libéralité qui fut d'un grand exemple. D'un autre côté, le Roi de Firando de retour dans ses états, fut bien surpris de ce qui était arrivé, il ne s'était pas attendu, sans doute, qu'on prendrait ainsi son ordre au pied de la lettre. Craignant donc que ce qu'il restait de Chrétiens dans le royaume ne suivît les autres, il prit le parti de les laisser en repos. L'apothéose de Tayco-Sama qui fut alors célébrée, ne contribua pas peu à donner au peuple et aux grands, de l'estime pour la Religion chrétienne, et du mépris pour les sectes du Ja-

pon. Aussi y eut-il tant d'infidèles qui se convertirent dans les deux ou trois années suivantes, qu'on en compta la seule année séculaire, plus de trente mille. L'année précédente, le Roi de Fingo avait voulu recevoir les sacremens de l'Eucharistie et de la Confirmation de la main de l'Evêque du Japon, et l'effet de la grâce fut si prompt et si abondant dans son cœur, que s'étant retiré aussitôt dans ses états, il eut le bonheur de faire entrer dans le sein de l'Église, au moins vingt-cinq mille personnes, tant de ses sujets que de ses voisins. On ne travaillait guère moins efficacement dans les autres royaumes, et sur-tout dans celui de Mino, par le zèle et sous la protection du Roi Samburandono. Les troubles qui agitèrent alors le centre de l'empire, favorisèrent beaucoup ces heureux progrès, mais les suites en furent bien funestes.

Les régens de l'empire s'apercevant qu'insensiblement ils n'avaient plus de part aux affaires, résolurent enfin, d'un commun accord, de s'opposer à la tyrannie à laquelle Dayfu-Sama semblait viser tout ouvertement : ils commencèrent par un manifeste qui engagea dans leur parti presque toute la haute noblesse. Ensuite Cangérasu, celui des régens qui avait le plus le sujet de se plaindre, alla porter la guerre dans le Quanto. Tandis que les autres faisaient leurs préparatifs, ils rappelèrent le Roi d'Omi, lequel ne voulut pas s'engager qu'il n'eût parole que

le Roi de Fingo prendrait aussi les armes. Il lui écrivit donc à Méaco, où Tsucamidono était pour lors, et les pria de le venir trouver dans sa forteresse de Savoiama. Le Roi de Fingo s'y rendit et Gibonoscio commença par lui remettre devant les yeux les obligations qu'ils avaient au feu Empereur Tayco-Sama : le serment par lequel ils s'étaient engagés au service du jeune Fideïory, et le danger que courait ce Prince, de trouver dans son tuteur un tyran qui ne se contenterait peut-être pas de lui enlever la couronne; il lui déclara ensuite que tous les collègues de Dayfu-Sama, assurés du secours de la plupart des grands, étaient résolus à pousser ce Prince à toute outrance, et il lui montra la liste des confédérés, parmi lesquels étaient Morindono, assez puissant lui seul pour tenir tête au chef de la régence. Le brave Cingondono, Roi de Bugen, et maître de deux autres royaumes, le Roi de Saxuma un des plus renommés capitaines de l'empire, et quantité d'autres, la fleur et l'élite des Princes et de la noblesse du Japon.

Il n'en fallait pas tant pour déterminer le Roi de Fingo à entrer dans la ligue; il la signa, et le même jour il communiqua ce qu'il venait de faire aux pères Organtin et Moreyon, qui en témoignèrent beaucoup de chagrin ; il semblait que ces deux missionnaires pressentissent les malheurs dont cette guerre fut suivie; mais il n'y avait plus de remède. Au reste, on fut toujours

bien convaincu, au Japon, que ces deux Jésuites aussi-bien que ceux qui avaient eu quelque liaison avec le Roi de Fingo, n'avaient eu nulle part à la démarche que ce Prince venait de faire en faveur de son ami : et la conduite que Dayfu-Sama tint avec ces religieux, après sa victoire, en est une preuve à laquelle il n'y a point de replique. Je ne vois donc pas sur quoi s'est fondé l'auteur d'une relation où il est dit que le tuteur ne se vit pas plus tôt le maître, qu'il persécuta les Chrétiens, pour se venger de ce que les Jésuites avaient conseillé au Roi de Fingo de prendre les armes contre lui, ou du moins ne l'en avaient pas empêché comme ils auraient pu, et cela, ajoute cet auteur, afin de se rendre maître de l'empire, en le faisant tomber à Tsucamidono, qui leur était entièrement dévoué.

Quoiqu'il en soit, il y avait toute apparence que Dayfu-Sama ne tiendrait pas contre tant de forces liguées; mais par malheur pour le parti contraire, pas un des régens n'était ni grand homme de guerre, ni homme de tête; et comme les personnes d'un mérite borné sont d'ordinaire fort jalouses de leur autorité, les Rois de Fingo et de Saxuma ne furent point assez les maîtres de la conduite de cette guerre, dont toutefois eux seuls étaient capables; il arriva même, qu'encore que les régens fussent toujours assez unis entre eux, ils n'agirent pourtant jamais bien de concert, et que chacun suivit ses projets et ses

vues. La guerre ne laissa pas d'être sanglante, et les commencemens en furent favorables à la ligue. Leur armée se rendit maîtresse de la Tense, presque sans tirer l'epée; la seule forteresse de Fucimi les arrêta quelque temps, mais elle fut forcée et réduite en cendres, avec le magnifique palais, qui était devenu le temple du nouveau dieu Tayco-Sama. Les confédérés ne soutinrent pas cette réputation; ils s'amusèrent à donner le temps à leur ennemi d'amasser des troupes; il pratiqua même des intelligences parmi leurs principaux officiers : mais ce qui contribua davantage à le mettre en état de prendre le dessus, c'est qu'il acquit à son parti les deux Rois de Bugen, qui y entraînèrent encore le Roi d'Arima et le Prince d'Omura. Ces Princes n'étaient pas aussi convaincus que le Roi de Fingo, des ambitieux desseins du tuteur : toutefois il est assez surprenant que le Roi d'Arima, qui venait de faire épouser à son fils aîné la fille du Gouverneur de Sacai, laquelle était nièce du Roi de Fingo, et de plus sa fille adoptive, ne suivît pas le même parti que ce Prince; mais on regarda, dans la suite, comme un coup de la Providence, que tous les Princes chrétiens n'eussent point armé contre Dayfu-Sama.

Cependant, cette guerre fut dès-lors pour le Japon, la cause d'une perte qui fut long-temps pleurée, il y avait douze ans que la Reine de Tango faisait l'ornement de cette église, par toutes

les vertus qui peuvent rendre recommandable une Princesse chrétienne; ce qu'on admirait le plus en elle, c'était son invincible patience dans toutes les persécutions que lui suscita le Roi son mari, idolâtre zélé et le plus jaloux de tous les hommes. Enfin, après avoir été long-temps la victime de son zèle aveugle, elle fut martyre de sa jalousie, à l'occasion de la guerre dont j'ai commencé de parler : voici de quelle manière se passa cette sanglante tragédie.

Les régens, après s'être rendus maîtres d'Ozaca, où l'Empereur tenait sa cour, firent publier un édit par lequel il était ordonné à tous ceux qui avaient pris les armes pour Dayfu-Sama, de désarmer incessamment, sous peine d'être poursuivis comme rebelles au Prince et ennemis de l'État. Il était de plus marqué, que les femmes et les enfans de ceux qui ne poseraient pas les armes, paieraient pour leurs maris et pour leurs pères, de leur vie ou de leur liberté. Le Roi de Tango était fort attaché au tuteur; en partant pour l'armée, il avait laissé la Reine sa femme à Ozaca, et quoique cette ville fût très-bien fortifiée, il avait, à tout événement, donné ordre à l'intendant de sa maison, que si Ozaca était pris ou forcé, il tranchât la tête à la Reine et mît le feu au palais. Ce que le Roi avait prévu arriva, et l'intendant fut sommé, de la part des régens, de leur remettre la Reine entre les mains. Cet officier,

fort embarrassé, chercha quelque temps le moyen de sauver sa maîtresse, mais il n'en trouva point; il alla donc la trouver, se jeta à ses genoux, et fondant en larmes, lui déclara le commandement qu'il avait reçu du Roi. « Au reste, ma-
» dame, ajouta-t-il, nous ne tarderons pas, tous
» tant que nous sommes, à expier un crime
» que les lois du Japon, et l'obéissance que nous
» devons au Roi notre Seigneur, nous auront for-
» cés de commettre, et ce ne sera pas une légère
» consolation pour nous de voir finir des jours
» que nous ne pourrions plus employer au service
» de la plus aimable Princesse qui fut jamais. »

La Reine écouta ce discours comme s'il ne l'eût pas regardé : « Vous savez, dit-elle, que je suis
» Chrétienne, et que la mort n'a rien qui ef-
» fraie les Chrétiens; mais pour ce qui vous re-
» garde, songez bien sérieusement à ce que vous
» deviendriez pour toute une éternité, si pen-
» dant la vie vous ne prenez de justes mesu-
» res pour mettre votre salut en assurance. »
Ayant dit ce peu de mots, elle entra dans son oratoire, où, prosternée devant son crucifix, elle fit à Dieu le sacrifice de sa vie : elle appela ensuite les dames du palais et ses filles d'honneur, qui étaient toutes Chrétiennes, les embrassa tendrement, et leur représenta que puisqu'il n'y avait point d'ordre de les faire mourir, elles étaient obligées, en conscience, de se retirer avant qu'on mît le feu au palais. Tout retentis-

sait de sanglots et de cris lugubres; les uns s'arrachaient les cheveux, les autres se déchiraient leurs habits, tous ne paraissaient occupés que du malheur d'une Princesse pour laquelle ils se fussent estimés heureux de sacrifier leur vie; elle seule, aussi tranquille, et le visage aussi sérieux que si on lui eût annoncé la plus agréable nouvelle, réglait tout et se préparait à la mort, comme elle eût ordonné les préparatifs d'un voyage. Tout étant disposé, la Reine entra encore dans son oratoire, et un moment après elle appela l'intendant, et lui dit qu'il pouvait, quand il voudrait, exécuter les ordres du Roi; cet officier lui répondit qu'il était prêt, et s'étant encore jeté à ses pieds, il la pria de nouveau de lui pardonner sa mort; aussitôt la Reine se mit à genoux, abattit elle-même le collet de sa robe, et prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, elle reçut le coup qui lui trancha la tête.

Ainsi mourut Grace, Reine de Tango, la plus belle personne, la Princesse la plus accomplie, et peut-être la plus fervente Chrétienne du Japon; bien loin d'être idolâtre de sa beauté, il semblait qu'elle eût pris à tâche d'en ternir l'éclat, par tout ce que la pénitence a de plus austère; toute son occupation, après s'être acquittée de ses exercices de piété, était de se faire amener les enfans des pauvres et les orphelins, elle les lavait, les nettoyait, les instruisait des

mystères de notre Religion, et en faisait de fervens Chrétiens; elle aimait fort la lecture, et pour être plus en état de satisfaire sa piété, elle avait fort bien appris le latin et le portugais; une vie si précieuse devant Dieu méritait, ce semble, une fin moins tragique; mais le Chrétien trouve sa grandeur et sa véritable félicité dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Dès que la Reine fut morte, on couvrit le corps d'un drap d'or, et l'on remplit tout le palais de poudre; ensuite, les officiers, les pages, et les soldats s'enfermèrent dans un appartement voisin de celui de la Reine, se fendirent le ventre, et l'un d'eux, ayant mis le feu aux poudres, tout le palais sauta en l'air. Les Chrétiens recueillirent ce qu'on put démêler des ossemens de la Reine, et les portèrent au père Organtin qui demeurait pour lors à Ozaca, et le missionnaire fit à cette illustre défunte des obsèques magnifiques. Le Roi de Tango qui l'apprit à son retour, en fut si touché, qu'il fournit aux frais d'un second service auquel il assista avec ce qui se trouva de grands à Ozaca, en vertu d'un privilége qu'ont eu de tout temps les missionnaires de la Compagnie de Jésus, de célébrer les divins mystères en présence des idolâtres. Tout se passa avec beaucoup de dévotion et de grandeur; et le Roi avoua que nos cécémonies lui paraissaient si augustes et si divines, qu'au prix d'elles, toutes celles des bonses n'étaient que des niaiseries d'enfans.

Pour revenir à la guerre civile, tandis que Dayfu-Sama était occupé à défendre le Quanto contre Cangérasu, il envoya trois mille hommes pour harceler l'armée des alliés, et conserver la forteresse de Boary qui tenait pour lui. Le Général de cette armée défit d'abord le Roi de Mino qui avait voulu s'opposer à sa marche, et le fit prisonnier; ensuite ayant appris que les Rois de Fingo, d'Omi et de Saxuma étaient assez mal escortés dans un château du royaume de Mino, il y mena ses troupes et investit brusquement le château; la résistance fut plus longue qu'il ne s'était imaginé, et il se vit lui-même en peu de jours assiégé par une armée de quatre-vingt mille hommes. Je ne sais pas si ce Général n'était pas le jeune Roi de Bugen; il est certain du moins que ce Prince était dans cette armée, et que pour faire une diversion qui le tirât du mauvais pas où il se trouvait, il envoya avertir le Roi son père que le Roi de Bungo, avec quelques troupes que lui avaient donné les régens, était rentré dans son royaume, et que s'il marchait contre lui avec le corps d'armée qu'il commandait, il le déferait sans peine, attirerait peut-être la guerre de ce côté-là, et donnerait au tuteur le temps de les secourir tous. Condéra suivit le conseil de son fils, il conduisit dans le Bungo huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres, chercha le Roi avec d'autant plus d'empressement que ce malheureux Prince, à qui il

avait autrefois procuré la grâce du Baptême en le rétablissant dans ses états, était retombé pour la seconde fois dans l'idolâtrie; l'ayant joint, il l'attaqua, le défit entièrement, et le fit son prisonnier. D'un autre côté, Canzugédono, autre chef du parti de Dayfu-Sama, fit le dégât dans le Fingo, et y prit plusieurs places. Les régens avaient quelque chose de mieux à faire que d'aller au secours du Bungo et du Fingo : il leur était d'une bien plus grande conséquence, et beaucoup plus aisé de tailler en pièces les trente mille hommes qu'ils avaient en tête, et que le Roi de Quanto n'eût jamais pu réparer; mais ils ne le firent ni l'un ni l'autre, ils demeurèrent dans une inaction qu'on ne peut excuser par aucun endroit, et ils donnèrent le temps à leur ennemi d'accourir avec vingt mille hommes d'élite au secours des siens; ils ne surent même rien de sa marche, et n'apprirent son arrivée que lorsqu'ils le virent mettre ses troupes en bataille. Ils avaient encore trente mille hommes plus que lui, et dans la personne des Rois de Fingo et de Saxuma, les deux plus habiles Généraux de l'empire : Dayfu-Sama ne laissa point de leur présenter le combat qu'ils acceptèrent. A peine avait-on commencé à se mêler, qu'on entendit dans l'armée de la ligue un bruit confus de gens qui criaient *trahison*; c'étaient des officiers généraux qui passaient du côté de Dayfu-Sama avec les troupes qu'ils commandaient. Un

accident si imprévu mit le désordre et la consternation parmi les soldats, et presque tous jetèrent en un moment les armes. Les Rois de Bugen et de Fingo qui commandaient l'avant-garde, ne laissèrent pas de combattre long-temps, et de tuer bien du monde aux ennemis. Morindono les suivait avec quarante mille hommes, et s'il les eût soutenus, la bataille était gagnée, mais il fit halte, et se retira à Ozaca avec assez de précipitation. Peu de temps après le Roi de Bugen fut tué d'un coup de sabre, et tout l'effort des ennemis tomba sur les Rois de Fingo, d'Omi et de Saxuma qui se surpassèrent en cette occasion. Enfin ils furent bientôt accablés par le nombre, et réduits presqu'à eux seuls. Ils prirent alors leur parti. Le Roi de Saxuma se fit jour le cimeterre à la main au travers de l'armée victorieuse, et avec quarante maîtres qui lui restaient, il gagna Ozaca, y prit le meilleur vaisseau qui se trouvât dans le port, et se rendit dans ses états sans en avoir été suivi; les deux autres tinrent encore quelque temps, mais enfin ils furent forcés et pris. Tsucamidono a depuis avoué qu'il avait eu besoin de toute sa vertu, et d'une grâce particulière pour résister à la tentation de se fendre le ventre. Pour Gibonoscio qui n'avait pas été retenu par les mêmes considérations, on fut assez persuadé qu'il n'avait pas eu assez de résolution pour se donner la mort à lui-même.

Quoiqu'il en soit, la victoire du chef de la régence fut si complète, qu'il ne parut plus rien en campagne qui tînt pour la ligue. Il restait pourtant encore aux alliés une ressource capable de leur faire reprendre le dessus. Morindono était dans Ozaca avec ses quarante mille hommes, la place était la meilleure du Japon, et rien n'y manquait de ce qui peut rendre une ville imprenable; mais il n'y eut jamais de lâcheté pareille à celle du Roi de Naugato. Dès qu'il vit le victorieux, sans même attendre qu'on se mît en devoir de l'investir, il ouvrit ses portes à Dayfu-Sama, sous qui tout plia après un succès si peu attendu. La première chose à quoi songea ce Prince dès qu'il se vit le maître, fut à s'emparer des royaumes d'Omi et de Fingo. Canzugédono eut le Fingo qu'il avait conquis. La nouvelle se répandit ensuite qu'on allait faire le procès aux deux Rois prisonniers et à leurs familles. La Reine de Zeuxima, fille du Roi de Fingo, s'étant réfugiée à Nangazaqui, et s'étant mise sous la protection de l'Évêque, on fut un peu en doute du parti que prendrait le prélat dans une occasion si délicate; car il s'agissait d'un côté de refuser d'assister une Princesse chrétienne, fille d'un Roi qui était la gloire du Christianisme et le protecteur déclaré des missionnaires dans le Japon; et de l'autre de s'attirer l'indignation de Dayfu-Sama : mais l'Évêque ne balança pas à donner retraite à la Reine fugitive, il s'engagea même

à fournir à tous ses besoins, et le tuteur, non-seulement ne le trouva pas mauvais, mais après qu'il eut pardonné à la Princesse, il se comporta avec les missionnaires de manière à faire croire que la conduite de leur Evêque lui avait paru digne d'estime.

Il s'en fallut beaucoup que Dayfu-Sama rendît également justice aux Rois d'Omi et de Fingo; ces deux Princes donnèrent alors un grand spectacle à tout l'empire, et la différence de leur Religion parut bien sensiblement dans la manière dont ils prirent leur disgrâce. Gibonoscio était un fort honnête homme, mais un païen n'a rien qui le soutienne contre certains coups de la fortune. Le Roi d'Omi se laissa lâchement abattre au chagrin; pour son ami, il ne fut jamais plus grand que dans son malheur. Il est vrai qu'on les traita avec une indignité qui ne convenait point à des personnes de ce rang; d'abord on les obligea de comparaître comme des criminels devant le jeune Roi de Bugen, qui ne put leur dire un seul mot. Le Roi de Fingo le pria de lui procurer la permission de parler à un Jésuite, il le promit, mais quelque instance qu'il fît auprès de Dayfu-Sama, il ne lui fut pas possible de l'obtenir. Le tuteur condamna ensuite les deux Rois à avoir la tête tranchée, et ordonna qu'auparavant ils fussent traînés dans des charrettes par toutes les rues d'Ozaca, un héraut marchant devant eux et publiant

qu'ils étaient condamnés à mort pour avoir voulu troubler le repos de l'empire. Le Roi de Fingo, ainsi exposé comme un malfaiteur à la risée d'une populace insolente, récitait son chapelet avec une sérénité de visage qu'on ne pouvait se lasser d'admirer : il ne fit point paraître plus d'émotion sur l'échafaud, il y donna des marques éclatantes de Religion et de piété, et il mourut en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie. Telle fut la fin d'Augustin Tsucamidono, Grand Amiral du Japon, Roi de Fingo, capitaine général du Ximo, Généralissime des armées impériales, après avoir conquis deux fois la Corée, fait trembler la Chine, et rendu en quelque façon tributaire de son Prince le plus puissant Monarque de l'Asie. Son devoir, la reconnaissance, l'amitié lui firent embrasser un parti qui eût sans doute prévalu, si on l'eût laissé faire. Mais Dieu avait d'autres desseins, et il se soumit aux ordres du ciel avec une résignation qui a peu d'exemples. Il termina sa course en héros chrétien, infiniment supérieur aux événemens les plus tragiques, et rendant grâces à Dieu des ignominies dont on tâchait de le flétrir. Après sa mort on trouva dans la fourrure de sa robe une lettre adressée à la Reine son épouse, et aux Princes ses enfans, où, après leur avoir raconté en peu de mots ce qu'il avait eu à souffrir, il leur parlait sur cela en des termes qui marquaient une parfaite soumission

aux volontés de Dieu, et les exhortait avec beaucoup de tendresse à demeurer fidèles à un maître dont les rigueurs mêmes ont des charmes qui ne se peuvent exprimer. Tous les fidèles du Japon, tous les missionnaires, et toute la Compagnie de Jésus donnèrent des témoignages publics et éclatans de leur douleur pour la perte de ce grand homme, qui laissa un grand vide dans la chrétienté du Japon, et qu'on peut mettre sans contredit au rang des plus illustres héros du Christianisme.

Cette déplorable famille avait encore quelque espérance de se relever. L'aîné des Princes s'était sauvé chez le Roi de Naugato, l'ancien ami de son père; et comme il était fiancé avec la petite-fille de Dayfu-Sama, on ne doutait point qu'il n'eût sa grâce. Sa jeunesse, sa naissance, les grands services que le Roi son père avait rendus à l'état, son innocence, son esprit, mille belles qualités qui brillaient en toute sa personne, et les semences de vertus qu'il faisait déjà remarquer en lui, tout cela intéressait en sa faveur jusqu'aux ennemis mêmes de sa maison; mais rien ne le put mettre à couvert de la perfidie de Morindono. Ce lâche Prince ne crut pas pouvoir faire entièrement sa paix avec le tuteur, qu'en lui envoyant la tête de son hôte. Dayfu-Sama fut indigné d'une action si basse, il dit aux envoyés du Roi de Naugato qu'il était surpris que leur maître eût attenté à la vie d'un

Prince qu'il devait respecter comme petit-fils d'un régent de l'empire, et d'un tuteur de l'Empereur; il s'appaisa néanmoins par l'adresse de ces mêmes députés, qui l'assurèrent que le Prince de Fingo avait été arrêté comme il s'enfuyait, et s'était lui-même fendu le ventre.

Si quelque chose eût pu consoler les missionnaires de tant de sujets d'affliction, c'eût été la manière dont le tuteur en usa avec eux; car soit modération, soit politique, ou reconnaissance envers les Princes chrétiens qui l'avaient si bien servi, ou estime pour la Religion et pour ceux qui la prêchaient, il est constant qu'il témoigna beaucoup d'amitié aux Jésuites, jusque-là que par des édits publics il leur permit de s'établir à Ozaca, à Méaco, et à Nangazaqui : il marqua même en plusieurs rencontres leur savoir fort bon gré de ce qu'ils avaient fait paraître jusqu'à la fin une reconnaissance parfaite pour la famille du Roi de Fingo. Quelque temps après à la sollicitation de Ximandono, qui venait de succéder à Térazaba au gouvernement de Nangazaqui, le tuteur ayant fait un édit pour faire chasser les missionnaires de tous les endroits où ils avaient des établissemens sans sa permission, il le révoqua sur ce que le Roi d'Arima et le Prince d'Omura protestèrent qu'ils mourraient plutôt que de renvoyer les pères de leurs états. Le Gouverneur de Nangazaqui, piqué de cette espèce d'affront, chercha tous les moyens de s'en ven-

ger. A quelque temps de là il fut fait Seigneur d'Amacusa et des îles voisines, qui étaient toutes peuplées de Chrétiens, et dont le Seigneur avait été banni pour la foi, je ne sais à quelle occasion : on appréhenda les effets de son ressentiment; mais ce qui doit faire admirer la manière dont Dieu tient entre ses mains les cœurs des Princes, à peine Ximandono eut pris possession de sa principauté, qu'il y appela des missionnaires, et que devenu tout-à-coup le protecteur des fidèles, il gouverna avec une douceur qu'on ne trouve pas toujours dans les Princes chrétiens. Il se fit dans le même temps dans l'empire plusieurs changemens qui firent bien revenir les Chrétiens de la consternation où les avait jetés la mort du Roi de Fingo. L'ancien Roi de Bugen, qui était mieux que personne auprès du tuteur, écrivit à l'Évêque du Japon et au P. Valégnan qu'ils pouvaient s'assurer de retrouver en lui seul Tsucamidono et Condéra. Caïnocami son fils obtint en même temps le royaume de Chicugen en échange de celui de Bugen, beaucoup moins considérable : et l'on s'attendit d'y voir bientôt refleurir le Christianisme. Enfin, la Providence à la place du Roi d'Omi, qui quoiqu'idolâtre, avait toujours constamment favorisé les Chrétiens, substitua un autre grand, aussi païen, mais qui ne fut ni moins ardent, ni moins efficace protecteur du Christianisme. Ce fut le Roi de Tango : ce Prince avait plusieurs de ses en-

sans, et la plus considérable partie de ses officiers, qui faisaient profession publique de la Religion chrétienne, et bien loin d'y trouver à redire, il témoignait que rien ne lui faisait plus de plaisir. Comme il était homme de beaucoup d'esprit, naturellement éloquent, qu'il savait plus que le commun des grands et qu'il était fort bien instruit des vérités chrétiennes, il parlait quelquefois à ses courtisans comme aurait pu faire le plus habile missionnaire, et plusieurs, en demandant le baptême, avouaient que c'était le Roi qui les avait convertis. Le tuteur lui ayant donné le royaume de Bugen pour le récompenser de ses services, il commença par y faire venir le P. de Cespédez, celui-là même qui avait instruit de nos mystères la feue Reine de Tango, et baptisé toute sa cour. Il sut ensuite que les six cents Firandais, qui s'étaient volontairement exilés pour sauver leur Religion, manquaient de beaucoup de choses, sur-tout depuis la mort du Roi de Fingo qui les avait fort assistés tant qu'il avait vécu ; il leur fit offrir des habitations fixes et des terres dans son nouvel état ; et pour les engager à ne point rejeter ses offres, il leur envoya le P. de Cespédez, qui les amena effectivement presque tous dans le Bugen, où ils retrouvèrent ce qu'ils avaient volontairement abandonné dans leur patrie.

Cependant la qualité de chef de la régence ne convenant plus à un homme qui s'était dé-

fait de tous ses collègues, le tuteur quitta le nom de Dayfu-Sama, et se fit revêtir par l'Empereur du titre de Cubo-Sama. Il donna en même temps à son fils l'investiture des royaumes de Quanto, lui laissa établir sa cour à Jédo, la plus considérable des villes de ce grand état, alla tenir la sienne à Surunga, capitale d'un royaume de même nom, à cinq ou six journées de Fucimi; et il gouverna avec une autorité si absolue, qu'à peine savait-on que l'empire eût un autre maître. Il n'en avait effectivement point d'autre, Fidéïory à Ozaca n'étant pas moins un idole d'Empereur, que le Dairy à Méaco.

Ce fut dans ces circonstances que prit terre au Japon une troupe d'illustres missionnaires, à la tête desquels étaient le P. Charles Spinola, Gênois, et le P. Jérôme des Anges, Sicilien; ils trouvèrent la face du Christianisme, la plus brillante qu'elle eût peut-être jamais été, et ils étaient surpris qu'à chaque pas qu'ils faisaient, ils n'entendissent parler que de grandes conversions, que d'actions héroïques, que de faveurs du ciel, que de grâces extraordinaires, dont Dieu récompensait la foi des fidèles, et le désir ardent qu'ils avaient de souffrir pour Jésus-Christ. Au milieu d'une paix si profonde et si favorable à l'accroissement du royaume de Dieu, le seul royaume de Fingo était dans les troubles : on y comptait cent mille Chrétiens, que le nouveau Roi Canzugédono s'était fait un point d'hon-

neur de ramener au culte des Camis et des Fotoques. Il est vrai que les menaces terribles qu'il fit d'abord en ébranlèrent quelques-uns; mais ils rentrèrent bientôt dans leur devoir, et réparèrent publiquement leur infidélité. Ce changement irrita si fort le Roi, que sur-le-champ il confisqua les biens de plusieurs, qui furent même obligés de sortir du royaume; ils se réfugièrent à Nangazaqui, où ils retrouvèrent dans la charité des Chrétiens, de quoi oublier les pertes qu'ils avaient faites. Après ce premier éclat, Canzugédono cessa quelque temps de molester les fidèles, et cette chrétienté jouit l'espace de plus d'une année de la même tranquillité, dont on jouissait partout ailleurs.

Au bout de ce temps-là Canzugédono s'avisa d'obliger tous les gentilshommes de Jateuxiro, une des meilleures villes de son domaine, à faire profession de la secte de Foquéxus, que lui-même suivait; et comme il trouva une résistance à laquelle il ne s'était point attendu, il ne voulut point en avoir le démenti, et condamna à la mort deux des principaux habitans de Fateuxiro, dont il crut que l'exemple et le crédit contribuaient beaucoup au peu d'effet qu'avaient eu ses édits. L'un se nommait Jean Minami Gorosaïmon, et l'autre Simon Gifioïe Taquenda. Il n'est rien que les amis de ces deux Chrétiens ne missent en usage pour les engager à donner au moins quelque légère marque, quelque si-

gne équivoque de soumission aux volontés du Roi; ce qui les déconcertait le plus, c'était que la femme de Minami, qui s'appelait Madeleine, la mère et la femme de Taquenda, qui se nommaient Jeanne et Agnès, étaient les premières à exhorter, les unes leur mari et l'autre son fils, à tenir ferme dans la foi qu'ils avaient embrassée; enfin le Roi donna ordre qu'on les conduisît à Cumamoto pour y avoir la tête tranchée, et qu'on mît en croix les trois femmes dont nous avons parlé. Minami n'en eut pas plus tôt le vent, qu'il partit sur-le-champ pour Cumamoto. Il alla droit chez le Gouverneur qui fit encore bien des efforts pour ébranler sa constance; le trouvant toujours également ferme, il l'invita à dîner. Après le repas, il lui montra l'arrêt de sa condamnation signé de la main du Roi même. Minami répondit qu'il ne souhaitait rien tant que de mourir pour le Dieu qu'il adorait; sur quoi on le mena dans une chambre, où il fut décapité le huitième de décembre dans sa trente-cinquième année.

Le même jour le Gouverneur partit pour Jateuxiro après avoir fait savoir à Taquenda, dont il était ami intime, qu'il allait le trouver, et qu'il était bien aise de lui parler en présence de sa mère et de sa femme; il se rendit en effet chez son ami, et dès qu'il l'aperçut, il fondit en larmes. Taquenda, attendri, ne put retenir les siennes, et ils demeurèrent quelque temps

sans pouvoir se parler. Sur cela la mère de Taquenda étant survenue : « Madame, lui dit le » Gouverneur, je dois aller trouver le Roi, et » lui rendre compte de la disposition où j'aurai » laissé votre fils. Je compte assez sur votre » prudence, pour m'assurer que vous lui donnerez les avis salutaires dont il a besoin : » Monsieur, reprit la vertueuse dame, je n'ai » point d'autre chose à dire à mon fils, sinon » qu'il ne saurait acheter trop cher un bonheur » éternel; mais, répartit le Gouverneur, s'il » n'obéit au Roi, vous aurez le chagrin de lui » voir trancher la tête à vos yeux. Plaise à Dieu, » répliqua la courageuse mère, que je mêle » mon sang avec le sien; si vous voulez, monsieur, me procurer cet avantage, vous me » rendrez le plus grand service que je puisse » recevoir d'un ami. »

Le Gouverneur fort surpris de cette réponse, s'imagina qu'il viendrait plus aisément à bout de réduire son ami, s'il le séparait d'avec cette femme; il le fit conduire chez un païen, où on lui livra de violens combats, mais sans effet. Enfin le Gouverneur qui avait ses ordres, envoya sur le soir à Taquenda un de ses parens, pour lui porter l'arrêt de sa mort, et en être lui-même l'exécuteur. Taquenda reçut sa sentence en homme qui soupirait après la mort; il se retira un moment pour prier, il passa ensuite dans l'appartement de sa mère, et dans celui

de sa femme, pour leur faire part de l'heureuse nouvelle qu'il venait de recevoir. Ces deux héroïnes sans paraître étonnées, se levèrent sur l'heure, et se mirent à préparer toutes choses pour l'exécution. Taquenda de son côté, mit ordre à ses affaires. Tout étant prêt, Agnès s'approcha de son mari, se jeta à ses pieds, et le pria instamment de lui couper les cheveux, parce que, disait-elle, sa résolution était prise de renoncer au monde, si on ne la faisait point mourir. Taquenda en fit quelque difficulté; mais sa mère lui dit de donner cette satisfaction à son épouse, et il le fit. Quelque temps après, un gentilhomme nommé Figida, qui avait depuis peu renoncé au Christianisme, entra chez Taquenda sur le bruit de sa condamnation, et ne put voir sans être ému jusqu'au fond de l'ame, des femmes en prières, des domestiques en pleurs, un oratoire orné, des chrétiens, c'étaient trois gifiaques, dont nous parlerons dans le livre suivant, occupés à consoler les uns, à encourager les autres; et Taquenda se disposant à la mort comme à un véritable triomphe. Figida courut embrasser ce généreux confesseur, le félicita de son bonheur, se reprocha son infidélité, et promit de la réparer au plus tôt. Taquenda remercia le Seigneur de lui avoir encore donné cette consolation avant sa mort, et après avoir achevé ses prières, embrassé sa mère et sa femme, congédié ses domestiques, et fait un peu d'oraison mentale, prosterné

aux pieds d'un crucifix, il présenta sa tête à l'exécuteur qui la lui trancha d'un seul coup, le neuvième de décembre, deux heures avant le jour. Les deux femmes qui avaient eu le courage d'être spectatrices de cette tragédie, eurent encore la force de demeurer auprès du corps, et de prendre entre leurs mains la tête du martyr, de l'embrasser, et en la présentant à Dieu de le conjurer par les mérites d'une mort si précieuse, d'agréer aussi le sacrifice de leur vie. Elles passèrent ensuite dans un cabinet, où elles employèrent tout le jour en prières, pour obtenir la grâce du martyre. Sur le soir, elles furent agréablement surprises de voir entrer chez elles Madeleine, veuve de Minami, qui menait un enfant de sept à huit ans, nommé Louis, fils de son frère, et qu'elle et son mari avaient adopté, parce qu'ils n'avaient point d'héritiers, ni aucune espérance d'en avoir jamais. Madeleine en abordant les deux autres dames, leur apprit qu'elles devaient être toutes crucifiées cette nuit-là même, ce qui jeta celle-ci dans des transports de joie si extraordinaires, qu'elles furent quelque temps comme hors d'elles-mêmes. Revenues de cette espèce de ravissement, elles éclatèrent en actions de grâces. C'était à qui relèverait plus haut la gloire du martyre : Louis était dans un contentement qui rejaillissait sur son visage, et la grâce suppléant à la raison, cet enfant parlait d'une manière ravissante sur le bonheur de

ceux qui répandent leur sang pour Jésus-Christ.

On attendit pour les mener au supplice, que le jour fût entièrement baissé, et alors on les mit dans des palanquins pour leur épargner la peine du voyage, et la confusion d'être exposées aux insultes de la populace : c'était la première fois qu'on punissait de ce supplice des personnes de cette qualité. Les servantes de Jésus-Christ trouvèrent encore qu'on les ménageait trop; et la mère de Taquenda demanda en grâce qu'on la clouât à sa croix, mais les bourreaux qui n'en avaient pas l'ordre, se contentèrent de la lier comme les autres. Ils l'enlevèrent ensuite, et cette généreuse matrone voyant devant elle un assez grand peuple, qui malgré l'obscurité de la nuit, était accouru à ce spectacle, parla avec beaucoup de force, touchant la fausseté des sectes du Japon. Elle n'avait pas encore fini lorsqu'on lui porta un coup de lance qui la blessa, mais légèrement; le bourreau redoubla sur-le-champ, et lui perça le cœur. Louis et sa mère furent ensuite liés à leurs croix, et élevés vis-à-vis l'un de l'autre; tandis que la mère exhortait son fils, qui de son côté faisait paraître une piété angélique, et un courage plus qu'humain, un bourreau le manqua aussi, le fer n'ayant fait que glisser; mais on peut dire que si l'enfant fut épargné, le contre-coup se fit sentir violemment sur la mère. Dans l'appréhension où fut cette généreuse femme que son fils ne s'ef-

frayât, elle lui cria d'invoquer Jésus et Marie. Louis aussi tranquille que si rien ne fût arrivé, fit ce que sa mère lui suggéra; aussitôt il reçut un second coup dont il expira sur-le-champ; et le soldat n'eut pas plus tôt retiré le fer tout fumant de la plaie du fils, qu'il l'alla plonger dans le sein de sa mère. La femme de Taquenda restait seule; sa jeunesse, sa beauté qui était ravissante, sa douceur et son innocence attendrirent jusqu'aux bourreaux; elle était à genoux en oraison aux pieds de sa croix, et personne ne se présentait pour l'y attacher, il fallut qu'elle s'y ajustât elle-même le mieux qu'il lui fût possible. Elle attendit encore quelque temps en cette posture sans qu'aucun soldat eût le cœur de la lier. Enfin quelques malheureux poussés par l'espérance du gain, lui servirent de bourreaux; et comme ils ne savaient pas manier la lance, ils lui portèrent quantité de coups, avant que de la blesser à mort; elle souffrit tout cela avec une tranquillité qu'on ne se lassait point d'admirer, et elle ne cessa de prononcer les sacrés noms de Jésus et de Marie, que quand elle cessa de vivre.

Canzugédono s'était imaginé que de si sanglantes exécutions auraient disposé les Chrétiens à déférer à ses édits, il s'aperçut bientôt qu'elles avaient eu un effet tout contraire; mais ce qui le chagrina davantage, ce fut que le parent de Taquenda qui avait décapité ce généreux mar-

tyr, ayant fait de sérieuses réflexions sur tout ce qui s'était passé à ses yeux, demanda le Baptême, et porta à l'Évêque du Japon le sabre dont il avait tranché la tête à son parent. On demanda au Roi la permission d'enterrer les quatre corps qui étaient demeurés sur les croix, il la refusa, et l'on fut obligé de recueillir les ossemens à mesure qu'ils tombèrent; on le mit dans des caisses séparées, et on les porta à Nangazaqui où l'Évêque leur fit rendre les honneurs qui leur étaient dûs; il fit en même-temps dresser des actes juridiques de ce martyre, et les envoya à Rome.

Cette persécution ne paraissait pas devoir s'étendre dans les royaumes voisins, parce que les Princes qui y régnaient étaient tous déclarés en faveur du Christianisme, et que les missionnaires passaient pour être fort bien dans l'esprit du tuteur. D'un autre côté, Jécundono, Roi de Bugen, continuait à faire aux Chrétiens toutes les caresses dont il se pouvait aviser. Tous les ans il ne manquait pas un jour de l'anniversaire de la mort de la Reine son épouse, de faire faire un service pour l'ame de cette Princesse, et d'ordinaire ce jour-là il mangeait avec les missionnaires; il prenait les intérêts de la Religion chrétienne dans toutes les rencontres, et l'on rapporte qu'un jour il mit l'épée à la main contre le Roi de Fingo, sur ce que ce Prince, après lui avoir témoigné être surpris de sa conduite envers les

Chrétiens, avait fort mal parlé du Christianisme.

Les missionnaires voyaient assez souvent le tuteur en ce temps-là, et en étaient toujours bien reçus. Ce Prince apprit qu'un navire portugais où étaient toutes les provisions des pères, avait été enlevé par les Hollandais, près de Macao, et que ces religieux se trouvaient dans une grande disette; aussitôt il leur fit toucher de fort grosses aumônes, et la manière dont il leur rendit ce service, les charma encore plus que le bienfait même. La conversion d'une fille de Nobunanga, et celle d'un neveu de Tayco-Sama furent regardées comme un effet de cette faveur; cependant le Cubo-Sama conçut bientôt contre les Chrétiens de violens soupçons qui n'éclatèrent pas d'abord, mais dont il ne se défit jamais. Ce fut l'imprudence d'un Castillan venu des Philippines, qui y donna la première occasion : cet Espagnol était allé offrir quelques présens au tuteur; et comme ce Prince lui eut demandé combien de vaisseaux avaient mouillé cette année-là aux Manilles, et de quoi ils étaient chargés, il répondit qu'il n'en savait pas le nombre, mais qu'il en était arrivé beaucoup, et qu'il y avait dessus toutes sortes de munitions de guerre. « Et pour » quelle expédition, reprit le Cubo-Sama, fait- » on tant de préparatifs? C'est, répartit le Cas- » tillan, pour la conquête des Moluques. » Le tuteur en demeura-là, mais il jugea qu'il fallait se défier de voisins si puissans et si entreprenans.

La persécution continuait dans le Fingo, les prisons étaient remplies, et le sang des fidèles coulait de toutes parts. Térazaba, devenu Seigneur de l'île d'Amacusa, voulut aussi inquiéter ses sujets chrétiens. Le Roi de Saxuma entreprit de ramener au culte des idoles un jeune Seigneur de quatorze ans, nommé Jacques Sacojama, dont le mérite personnel le portait à lui faire épouser une Princesse de sa maison; mais ces deux Princes se désistèrent bientôt de leur entreprise, ayant trouvé une résistance qu'ils ne purent espérer de vaincre. Le Roi de Naugato poussa les choses plus loin, et donna des martyrs à l'Eglise. Le premier qui signala sa foi dans ce royaume, fut Melchior Bugendono, le plus puissant et le plus brave Seigneur de la cour; sa constance fut mise aux épreuves les plus rudes, mais elle triompha de tout. Enfin, Morindono le condamna à mourir, on lui en porta la nouvelle chez lui, et il pria instamment ceux qui la lui annoncèrent, qu'on le traînât par toutes les rues d'Amaguchi, afin, disait-il, qu'il eût le bonheur de participer aux ignominies de la passion du Sauveur. Il ne l'obtint pas, le Roi lui envoya des soldats qui lui tranchèrent la tête. Sa femme, ses enfans, son gendre et ses neveux, imitateurs de sa vertu, en reçurent la même récompense. Ce martyre fut suivi de celui d'un homme de basse extraction, qui ne fit pas moins d'honneur à la Religion; c'était un aveugle

nommé Damien, qui ne subsistait que des aumônes qu'il allait mendier de porte en porte, mais que Dieu avait rempli de son esprit, et qui, dans l'absence des missionnaires, devenu l'apôtre de cette Eglise, faisait des conversions admirables : il confondit même plus d'une fois les bonses dans des disputes réglées, et ce fut principalement à l'instigation de ces faux prêtres que Morindono condamna le fervent catéchiste à avoir la tête tranchée. Après sa mort, on coupa son corps en pièces, et on le jeta dans la rivière; mais sa tête et son bras gauche furent trouvés par des Chrétiens, on les porta à Nangazaqui, et on les présenta à l'Evêque qui dressa et envoya à Rome des actes juridiques de ces martyres; ce que l'on continua de faire dans la suite, autant que la persécution le permit.

SOMMAIRE

DU

LIVRE NEUVIÈME.

I. *L'église du Japon destituée de presque tous ses appuis.* II. *Conversion admirable du Roi de Bungo.* III. *Mort de plusieurs illustres missionnaires.* IV. *La persécution se renouvelle dans le Fingo. Martyre de deux gentilshommes et de deux enfans.* V. *Brouilleries entre les Portugais et les Japonnais.* VI. *Zèle du père Louis Sotélo, cordelier.* VII. *Dieu avertit par des signes miraculeux les fidèles de se préparer à la persécution.* VIII. *Histoire tragique du Roi d'Arima.* IX. *Les Hollandais accusent les Espagnols de vouloir s'emparer du Japon.* X. *Commencement de la persécution. Ferveur des Chrétiens de la cour de Surunga.* XI. *Persécution dans le royaume d'Arima.* XII. *Martyre d'une illustre famille.*

LIVRE NEUVIÈME.

Quelque dommageable que fût à la chrétienté du Japon l'acharnement avec lequel les Rois de Fingo et de Naugato persécutaient les fidèles de leurs états, la constance des martyrs était pour les missionnaires un grand sujet de consolation. Mais la Religion fit alors une perte qui fit couler des larmes bien amères, et dont rien ne fut capable de tarir la source. S'il y avait quelqu'un parmi les fidèles Japonnais sur la constance duquel on pût sûrement compter, c'était sans contredit Sanchez, Prince d'Omura, héritier d'un père et d'une mère dont le zèle et la piété avaient éclaté dans tout l'Orient, et laissé une impression qui durait encore; frère d'une Princesse dont la fermeté, au milieu d'une cour idolâtre, faisait l'admiration de tout l'empire; époux et beau-frère de deux Princesses qui étaient mortes en odeur de sainteté, et dont la mémoire était encore en bénédiction parmi les fidèles. Il semblait avoir rassemblé en sa personne toutes les vertus qui avaient brillé dans sa famille. J'ai dit que du vivant du Prince son père, il avait eu le courage de confesser Jésus-Christ à la cour de Firando où il était en otage. Il avait depuis ce

temps-là, et même tout récemment, donné de si éclatantes preuves de son inviolable attachement à sa Religion, que le feu Empereur qui l'estimait, et le tuteur qui lui avait obligation, persuadés qu'il sacrifierait tout à sa foi, n'avaient point jugé à propos de l'inquiéter sur cet article; et l'on peut dire que, si le Christianisme n'était point aboli dans le Ximo, la gloire après Dieu en était due au Roi d'Arima et au Prince d'Omura.

Ce zèle admirable de Sanchez était soutenu d'une piété éminente, d'une exactitude merveilleuse à tous ses devoirs, et d'une austérité de vie qui aurait fait honneur à un religieux; sur quoi l'on rapporte que ce Prince allant à Méaco, logea un jour chez un païen : c'était pendant le carême, et Sanchez jeûnait régulièrement tous les jours. Le païen le remarqua, et en fut surpris; mais ce qui le toucha le plus, fut d'entendre ce Prince se déchirer le corps par de sanglantes disciplines. Une vertu si rare le pénétra à un tel point, que sans tarder davantage, il demanda le baptême, et dit qu'il ne voulait point d'autres preuves de la sainteté de notre Religion, que ce qu'il avait vu faire au Prince d'Omura. Depuis la mort de la Princesse son épouse, l'aînée de ses sœurs, que les relations appellent la Princesse Marine, était devenue la mère des pauvres, comme la Princesse sa belle-sœur l'avait été constamment jusqu'au

dernier soupir, et le frère et la sœur travaillaient à l'envi à protéger et à honorer la Religion. Mais Dieu juge quelquefois à propos de donner aux justes des exemples de terreur, qui leur apprennent à ne compter jamais trop sur leurs mérites passés, à regarder ce qui les élève si fort au-dessus des autres, comme l'ouvrage d'une grâce singulière, qui ne leur est point due, et à se bien convaincre que, réduits aux grâces communes, ils tombent souvent dans des excès dont les plus grands pécheurs auraient honte.

C'est ce qui arriva au Prince d'Omura, et l'occasion d'une chute si déplorable fut une bagatelle. Nangazaqui se peuplant tous les jours, et le terrain manquant pour loger commodément tous ceux qui venaient incessamment s'y établir, un nommé Ician, qui avait quelque autorité dans la ville, obtint du régent une terre qui était du domaine de la principauté d'Omura, et l'on donna en échange à Sanchez une autre terre qui, à la vérité, ne valait pas celle qu'on lui ôtait. Ce Prince n'avait jamais paru intéressé; il avait perdu Nangazaqui, qui était sans contredit le plus beau fleuron de sa couronne, sans que cette perte eût paru faire sur son esprit une fort grande impression; mais on voit quelquefois échouer contre les moindres écueils les vaisseaux qui avaient résisté aux plus violentes tempêtes. Il n'est pas possible de concevoir dans quelles agitations cette petite injustice jeta le

Prince d'Omura. Ce qu'il y eut de pis, c'est qu'il se laissa persuader que les pères Pasio et Rodriguez, qui étaient fort accrédités à Nangazaqui, l'un étant provincial et visiteur de sa Compagnie, et l'autre ayant toujours le titre d'interprète de l'Empereur, avaient su ce que l'on tramait contre lui, et n'avaient pas daigné l'en avertir, avant que le mal fût sans remède. Il conçut donc une haine si violente contre ces deux missionnaires, qu'après avoir délibéré quelque temps des moyens de se venger d'eux, il n'en trouva point qui lui parût plus propre à son dessein, que de faire amitié avec Canzugédono, Roi de Fingo, le plus grand ennemi qu'eût alors le Christianisme au Japon, de chasser tous les prêtres et les religieux de ses états, de faire venir des bonzes du Fingo, de leur permettre de convertir en temples d'idoles l'église des Jésuites d'Omura, qui était dédiée à la Mère de Dieu, et de donner des marques publiques qu'il avait renoncé au Dieu des Chrétiens. Ce ne fut pas assez pour ce malheureux Prince d'en être venu, en si peu de temps, à de si grands excès, il pervertit un grand nombre de ses officiers, et il ne tint pas à lui que le Prince Barthélemi, son fils aîné, ne suivît son exemple; mais il ne gagna rien pour lors sur ce jeune Prince.

Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que non-seulement l'Evêque du Japon, dom Louis de Cerqueyra, et le commandant portugais de Nan-

gazaqui, dom Diégo Menesés de Vasconcellos, mais Ician lui-même ayant protesté au Prince d'Omura, que les deux pères dont il se plaignait, avaient parfaitement ignoré tout ce qui s'était passé, il ne fut pas possible de le faire revenir. A la vérité, si la passion de se venger avait suffi pour entraîner ce Prince dans l'idolâtrie, il y fut bientôt retenu par d'autres chaînes qui en firent un exemple terrible d'endurcissement; car outre les engagemens qu'il prit avec le Roi de Fingo, les promesses dont ce Prince l'amusa long-temps, et la vie dissolue qu'il commença de mener publiquement, au grand scandale des infidèles mêmes; la prosperité dont Dieu permit qu'il jouît au milieu de ses déréglemens, fut regardée comme une marque de réprobation pour un Prince qui s'était lui-même réprouvé le premier. Aussi ne craignait-il point de dire qu'il n'avait que faire de se donner tant de peine pour être heureux après sa mort, ayant trouvé sur la terre le paradis qu'on lui promettait dans le ciel. Quelques années après, il donna à son fils l'investiture de ses états, et délivré de tous autres soins, il se plongea dans les plus grands désordres. On remarqua néanmoins qu'on ne put jamais l'engager à mettre le pied dans aucun temple d'idoles, et il disait à tout le monde qu'il était toujours aussi convaincu qu'il l'avait jamais été des vérités chrétiennes. Il avoua même un jour qu'il n'avait jamais pu endormir sa con-

science, dont les remords lui faisaient de temps en temps passer de fort tristes heures, et répandre bien des larmes. Enfin, ayant eu plusieurs enfans d'une concubine qu'il entretenait à la vue de tout le monde, il les envoya tous à la Princesse Marine, sa sœur, qui avait quitté la cour, et il la pria de les faire élever dans la Religion chrétienne.

Ce triste événement fut d'autant plus sensible aux fidèles et aux missionnaires du Japon, qu'il fut accompagné de plusieurs pertes qui ne pouvaient pas être aisément réparées, et qui ne le furent aussi jamais. Simon Condera mourut à Fucimi, où se trouvait alors la cour du régent auprès duquel il était le seul soutien de la Religion. Sa mort fut aussi sainte que l'avait été sa vie : il ordonna par son testament que son corps fut porté à Facata capitale du Chicugen, et enterré dans l'église des Jésuites. Le Roi de Chicugen, son fils, exécuta ponctuellement sa dernière volonté; mais ce fut aussi la dernière marque de Christianisme qu'il donna. A peine ce Prince avait pris possession de son nouveau royaume, qu'on s'était aperçu d'un refroidissement dans sa piété; il avait même fallu tout le crédit, et en quelque façon l'autorité de son père, pour l'engager à remettre les missionnaires en possession de leur ancienne maison de Facata. Ce qui avait ainsi changé le Roi de Chicugen, était uniquement la débauche, à laquelle il s'était

livré sans mesure, et quoique nous ne sachions pas qu'il soit devenu idolâtre, le silence que gardent depuis ce temps-là les relations sur ce qui le touche, donnent lieu de croire que s'il ne fut jamais adorateur des idoles, il n'eut jusqu'à sa mort d'autre dieu que son plaisir.

II. Les colonnes étant ainsi presque toutes tombées, l'édifice parut sur le penchant de sa ruine. Mais Dieu, qui n'a pas besoin des hommes pour l'exécution de ses desseins, et qui d'un seul de ses doigts soutient, dit l'Ecriture, tout ce vaste univers, ne donna jamais des marques d'une protection plus visible sur l'église du Japon, et après avoir étonné les fidèles par la frayeur de ses jugemens, il les rassura et ranima leur confiance par un des plus grands miracles qu'ait peut-être jamais opéré sa miséricorde. Constantin Joscimon, Roi de Bungo, était un de ces Princes en qui l'on ne trouve rien qui réponde à ce grand caractère que la naissance leur a donné, qui sont déplacés sur le trône, et pour lesquels un revers de fortune, qui les réduit à la condition des particuliers, est moins une disgrâce du sort qu'une justice du ciel, qui les remet à leur place. Il ne paraît pas que ses mœurs aient été corrompues; mais la faiblesse de son esprit le rendant susceptible des plus mauvaises impressions, on lui fit commettre des crimes énormes, qui le rendirent aussi odieux qu'il était déjà méprisable. De fervent catéchumène, ce Prince de-

vint sur de simples soupçons et de mauvais rapports, ennemi des Chrétiens, et en quelque façon le meurtrier de son propre frère : il se reconnut, et reçut le Baptême, il le souilla bientôt par une honteuse apostasie, qu'il porta même jusqu'à répandre le sang des fidèles. Retiré de cette abîme de malheurs où les pernicieux conseils de son oncle Cicatondono l'avaient précipité, il ne tarda pas à s'y replonger. Ayant perdu ses états pour avoir mis l'armée impériale en danger de périr pendant la guerre de Corée, il s'imagina, ou se laissa persuader que les Camis et les Fotoques lui pourraient rendre une couronne qu'il avait perdue en servant le Dieu des Chrétiens, et il n'est sorte de sacrifices et de superstitions qu'il ne mît en usage pour se procurer la protection de ces dieux sourds et insensibles. Il traîna sa misère de contrée en contrée, les missionnaires le suivant partout, à dessein de profiter des momens favorables que la Providence ferait naître pour la conversion d'un Prince que la mémoire du feu Roi son père leur rendait toujours infiniment cher. Enfin un de ces pères le trouvant un jour à Nasacava au royaume de Bugen, assez disposé à rentrer en lui-même, sut si bien ménager son esprit, qu'il fut surpris de le voir en moins de rien tout changé. Le Roi fit une confession générale de toute sa vie, et sa pénitence fut si sincère, qu'il mérita d'être mis d'abord aux plus rudes épreuves. A peine

ce Prince s'était réconcilié avec Dieu, qu'il reçut ordre du régent de se rendre incessamment à Méaco. Il ne douta point que ce ne fut pour lui faire son procès que le Cubo-Sama contre qui il avait porté les armes, le faisait venir. « Dieu » soit béni, s'écria-t-il, puisque je l'ai retrouvé, » je ne crains point la mort, je devrais bien » plutôt le souhaiter, ajouta-t-il, mon incons- » tance et mes infidélités passées me donnant de » si justes sujets de me défier de moi-même. » Joscimon partit pour Méaco dans ces sentimens. Le Cubo-Sama avait eu véritablement le dessein de le faire mourir, mais Simon Condera avait obtenu sa grâce, et dès qu'il fut arrivé à la cour, il reçut commandement d'aller en exil au royaume de Deva, le plus septentrional de tous les royaumes du Japon. Au bout de quelque temps le Roi de Deva fut disgracié et dépouillé de ses états, et le Roi de Bungo eut permission de se retirer à Nangazaqui, où il trouva la Reine Julie sa belle-mère, les Princesses Thécle et Maxence ses sœurs, et une bonne partie de sa famille, que plusieurs disgrâces arrivées coup sur coup avaient rassemblées dans ce port. La vue de tant de saintes personnes qui soutenaient la décadence de leur fortune d'une manière héroïque et vraiment chrétienne, ranima encore la ferveur de Joscimon. On ne saurait dire à quelles austérités ne le porta point l'esprit de componction, dont Dieu l'avait rempli; on avait beau

lui représenter qu'il abrégeait ses jours, il ne répondait rien, sinon qu'un pécheur comme lui n'avait point d'excès à craindre, et que bien loin d'en faire trop, il était bien persuadé qu'il n'en ferait jamais assez. Il ne cessait de louer Dieu de l'avoir dépouillé de tout pour lui en rendre le centuple dans l'éternité, et mourant de la mort des saints, il laissa toute cette Eglise édifiée de ses vertus, et étonnée de voir élevé à une si haute perfection, un Prince qu'elle avait pleuré apostat et persécuteur.

Le Roi de Bungo fut bientôt suivi à la gloire par une de ses nièces, qui nous est représentée dans les relations du Japon comme une de ces épouses choisies, et de ces ames précieuses que Dieu prend plaisir de montrer de temps en temps à la terre, pour faire éclater en elles toutes les richesses de sa miséricorde. Cette jeune Princesse portait, aussi bien qu'une de ses tantes, le nom de Maxence. Prévenue des bénédictions du Seigneur dès sa plus tendre enfance, elle avait conçu d'abord que Dieu voulait posséder seul son cœur, elle le lui avait consacré par le vœu de chasteté perpétuelle, et par sa fidélité à se conserver pure et innocente, elle était parvenue à une sainteté, dont on voit peu d'exemples. Sa mort, qui arriva dans la fleur de son âge, répondit à sa vie, et fut avancée par ses pénitences : dans sa dernière maladie, la joie de se voir sur le point de posséder son époux,

lui faisait oublier ses douleurs, quoique très-vives et très-longues : on eût dit qu'elle ne souffrait que de ne point souffrir ; le dernier moment qui a quelque chose de si terrible pour la plupart des hommes, fut pour elle un véritable triomphe, et le commencement du bonheur dont elle allait jouir dans les chastes embrassemens de celui qu'elle avait uniquement aimé pendant sa vie.

Je ne saurais finir ce qui regarde cette illustre famille, dont on ne trouve plus rien depuis ce temps-là dans les lettres des missionnaires, sans rapporter l'action édifiante d'une des sœurs du dernier Roi de Bungo : c'est la Princesse Thécle dont je veux parler. Cette Princesse avait épousé un des plus grands Seigneurs du royaume de Bungo : il n'est connu dans les relations que sous le nom de Juste, qu'il avait reçu au baptême. Le Roi Constantin ayant été chassé de ses états par l'Empereur, Juste, aussi bien que les autres vassaux et grands officiers de la couronne, fut obligé de suivre la fortune du Prince, et il se retira à Nangazaqui, où pour surcroît de disgrâce il fut frappé de la lèpre ; cette maladie est fort commune au Japon, et ceux qui en sont attaqués ont encore à souffrir un abandon général de leurs proches, et de leurs plus intimes amis, la coutume autorisant en quelque façon une si grande dureté envers ces misérables. Il s'en fallut bien que Juste fût ainsi

abandonné à son triste sort; la Princesse son épouse non-seulement ne quitta point le logis où il demeurait, comme on tâcha de lui persuader qu'elle devait faire; mais elle ne voulut pas même se reposer sur ses domestiques, de tous les services dont il pouvait avoir besoin. Ses soins et son assiduité n'étant pas toujours récompensés de la reconnaissance qu'elle avait droit d'en attendre, parce que la violence de la douleur rendait le malade fort impatient; bien loin de se rebuter, ce fut pour elle un nouveau motif de redoubler sa charité. Enfin une si rare patience toucha sensiblement Juste; il reconnut et adora la main qui le frappait, et animé par les discours édifians, et beaucoup plus par les grands exemples de sa vertueuse épouse, il devint un modèle accompli de la plus parfaite résignation aux ordres de Dieu, et il eut la consolation, à l'heure de la mort, de voir la Reine des anges qui venait le recevoir pour le présenter elle-même à son Fils.

Les affaires de la Religion se trouvaient alors dans une situation où il avait tout à craindre, et tout à espérer. On comptait dans le Japon, en 1605, près de dix-huit cent mille Chrétiens, et ce nombre croissait tous les jours. L'année suivante, Dom Louis de Cerqueyra rendit visite au Cubo-Sama, qui le reçut avec une distinction qu'il faisait à peu de personnes. Cet accueil encouragea le Prélat à visiter les plus considé-

rables églises du Japon, et on lui fit partout des réceptions qui le dédommagèrent bien des fatigues d'un si long voyage. Les Seigneurs païens semblèrent le disputer aux Chrétiens, pour lui donner des marques de leur estime, et d'un véritable attachement : mais personne ne se signala davantage que le Roi de Bugen. Ce Prince ayant su que l'Evêque devait passer par Cocura, sa capitale, il s'y trouva avec une nombreuse cour pour l'y recevoir; et le Prélat lui ayant rendu de très-humbles actions de grâces de la protection constante qu'il donnait à ses sujets chrétiens : « cela ne mérite pas un remercîment, » dit le Roi, je ne fais que suivre mon incli- » nation; car je me regarde moi-même comme » Chrétien, et je vous prie de croire que je le » suis véritablement de cœur et d'affection. »

III. Dom Louis de Cerqueyra était à peine de retour à Nangazaqui, lorsque la nouvelle y arriva que le P. Alexandre Valégnan était mort à Macao, le 20 de janvier de cette même année. Il la communiqua aussitôt à toutes les églises, qui y prirent la part qu'avait mérité un des plus illustres ouvriers qui eussent travaillé dans l'Orient depuis saint François Xavier et le père Barzée. Le père Valégnan naquit à Chieti dans l'Abruzze, d'une famille ancienne et illustre. A dix-neuf ans, il reçut à Padoue le bonnet de docteur en droit civil : il passa ensuite à la cour de Rome, où il espéra que Paul IV, qui tenait

alors le Saint-Siége, et qui étant Evêque de Chieti, avait vécu très-familièrement avec son père, le mettrait dans la voie des dignités ecclésiastiques. Dieu qui avait d'autres desseins sur le jeune docteur, permit que ses espérances fussent trompées. Il sentit au même temps une inspiration secrète qui lui disait au fond du cœur, qu'il était fait pour des choses plus relevées, que tout ce que le monde pouvait lui offrir de grandeurs et de richesses. S'étant rendu attentif et docile à la voix de Dieu qui lui parlait, il connut bientôt plus distinctement ce que le Ciel demandait de lui : il comprit qu'il était appelé à la Compagnie de Jésus, et il ne différa pas d'un moment à suivre cette vocation : il alla se présenter à saint François de Borgia, pour lors Général de la Compagnie, et ayant été admis sans peine, il entra au noviciat de Rome, le 29 de mars 1566. Comme Dieu lui avait donné un cœur grand, rien ne lui parut difficile dans la pratique de la vertu; et dès qu'il entra dans la carrière de la perfection évangélique, il y courut à pas de géant. Le récit de ses austérités paraîtrait incroyable; il ne quitta presque point le cilice, même dans ses dernières années, que son grand âge et ses infirmités l'avaient réduit dans une extrême faiblesse. Une si grande mortification n'était pas dans le père Valégnan la principale vertu, comme elle est en quelques-uns, qui donnent tout à l'extérieur : il sa-

vait que l'humilité, l'abnégation, l'esprit intérieur sont les fondemens sur quoi les hommes apostoliques doivent élever l'édifice de la perfection à laquelle ils sont appelés. Ayant ainsi pris la voie la plus courte pour avancer dans la science des Saints, il en parut un grand maître dans un temps auquel les autres sont encore disciples ; et à peine avait-il achevé son cours de théologie, qu'on lui confia la conduite de jeunes religieux, qui, sortant du noviciat, allaient faire leurs premières études au collége romain. Il trouva parmi cette jeunesse de grandes dispositions à la plus éminente sainteté ; mais celui qu'il prit plus de soin de cultiver, fut le célèbre Matthieu Ricci, qui lui servit depuis pour l'exécution d'un dessein qui a immortalisé ces deux grands hommes, et dont je parlerai bientôt.

Le père Valégnan s'occupait ainsi à former des Saints, lorsqu'il se sentit porté à demander la mission des Indes : et ce qui fit juger que c'était une véritable inspiration, c'est qu'au même temps qu'il en fit la proposition au père Evérard Mercurien, successeur de saint François de Borgia, ce Général reçut des lettres des Indes, par lesquelles on lui demandait avec les dernières instances, un supérieur qui fut capable de gouverner toutes les missions de l'Orient, dont le nombre croissait tous les jours. On marquait en particulier toutes les qualités que devait avoir le chef de tant d'ouvriers évangéliques : un génie

supérieur, un courage à toute épreuve, une grande étendue d'esprit, un cœur généreux, intrépide, inébranlable, et surtout une sainteté consommée. Le père Mercurien fut surpris de trouver dans ce caractère le portrait de celui qui lui demandait la mission des Indes : il crut voir le choix de la Providence trop bien marqué, pour ne pas s'y conformer, et il ne balança pas à nommer le père Valégnan, visiteur général de la Compagnie dans toute l'étendue des Indes orientales, du Japon, de Macao, et de toutes les missions que les Jésuites avaient dans l'Asie. Ce serait m'écarter de mon sujet, que de rapporter tout ce que le zèle de cet incomparable ouvrier lui a fait entreprendre pour la gloire de Dieu, dans tous les pays qu'il a parcouru l'espace de trente trois ans. J'ai dit avec quel succès il travailla d'abord dans le Gotto, et la part qu'il eut à tout ce qui se passa de plus grand au Japon depuis qu'il y fut entré la première fois. Sa dernière entreprise fut d'introduire l'Evangile dans le grand empire de la Chine, et il eut le bonheur d'en venir à bout; il n'y entra pas lui-même, sa présence étant nécessaire à Macao; mais il ouvrit la porte de ces vastes provinces au père Ricci, son cher disciple, et il mourut dans le temps que le succès qu'avait son zèle de ce côté-là, le consolait des tristes nouvelles qu'il recevait du Japon.

Plusieurs autres missionnaires du Japon avaient

fini leur course avant le père Valégnan. Le plus connu était le père Louis Froez, Portugais du diocèse d'Evora. Il était allé aux Indes sous la conduite du père Gaspard Barzée avant même que d'être prêtre. Il n'y avait guère d'église au Japon que cet excellent ouvrier n'eût fondée ou cultivée avec des travaux et des fatigues incroyables, et c'est à lui que nous devons les plus fidèles mémoires que nous ayons du Japon. Le père Organtin alla aussi vers ce même temps recevoir dans le ciel la récompense d'une vie tout angélique et des plus laborieuses. Il était de Casto-di-Valsabbia, une des vallées de Brescia. Son père était de la famille des Gnechis, et sa mère de celle des Soldis, toutes deux fort illustres dans le pays. Sa mère, d'une vertu fort au-dessus du commun, étant enceinte de lui, disait qu'elle portait un martyr, ou du moins un homme apostolique qui serait jusqu'à sa mort dans un continuel danger de répandre son sang pour la foi. Organtin fut à peine en âge de faire connaître les inclinations de son cœur, qu'il justifia les pressentimens de sa vertueuse mère : on l'entendait quelquefois s'écrier : *O que je serais heureux, si je pouvais mourir pour* Jésus-Christ, *de la main des Turcs.* Une incommodité fort dangereuse qui lui survint, l'engagea à faire vœu de visiter Notre-Dame de Lorette, si cette Reine des Anges lui obtenait la guérison de son mal. A peine eut-il formé ce vœu, qu'il se vit dans

l'obligation de l'exécuter : il le fit, se consacra au service de Marie dans le lieu même où elle est devenue Mère de Dieu, et il en sortit tellement inondé des faveurs et des consolations du ciel, qu'il en était tout hors de lui-même. Peu de temps après, il se sentit porté à entrer dans la Compagnie de Jésus, dont jusqu'alors il n'avait presque point entendu parler : il comprit que, si ses premiers désirs du martyre devaient jamais être accomplis, ce serait en suivant la vocation que le ciel lui inspirait. Il retourna donc chez lui pour mettre ordre aux affaires de sa maison, car il avait perdu son père, et il était en âge de disposer de son bien. Il se rendit ensuite à Ferrare, où il entra au noviciat de la Compagnie au mois de décembre de l'année 1556, cinq mois après la mort de saint Ignace. De Ferrare on l'envoya faire ses études à Rome : il les eut à peine terminées, qu'on le mit dans les emplois les plus distingués. Cependant son cœur était toujours dans l'Orient; mais quelqu'instance qu'il fît pour obtenir la permission d'y aller travailler au salut des ames, il ne put jamais rien gagner sur l'esprit du père Laynez, Général de la Compagnie. St. François de Borgia ayant succédé au père Laynez, le père Organtin recommença ses poursuites, les accompagna de larmes, et des prières les plus touchantes; s'offrit à faire le voyage à pied, sans argent, et demandant l'aumône. Le saint Général ne pouvant s'oppo-

ser à une vocation si bien marquée, permit enfin au père Organtin de partir pour les Indes. Le missionnaire s'embarqua l'an mil cinq cent soixante-sept; arriva à Malaca en mil cinq cent soixante-neuf; et après avoir essuyé un des plus horribles typhons qu'on ait jamais vu dans les mers de la Chine, il prit terre au Japon, comme par miracle. Nous avons vu de quelle manière il a rempli jusqu'au bout la grande idée que l'on avait d'abord conçue de lui. Il mourut au mois d'avril de l'année mil six cent neuf; et le père Camille de Constanzo, entre les bras de qui il expira, écrivant en Europe la nouvelle de cette mort, dit que les larmes de tous les fidèles du Japon firent assez connaître combien ce saint homme était précieux à toute cette église.

IV. Le Roi de Fingo depuis quelques années donnait un peu de relâche aux Chrétiens dans ses états. Je ne sais ce qui se passa alors; mais comme on s'y attendait le moins, la persécution parut plus rallumée que jamais. Ce Prince, quatre ans auparavant, avait fait mettre en prison trois gentilshommes, qu'une éminente vertu et de grands travaux entrepris pour la gloire de Dieu, avaient rendus fort recommandables : ils se nommaient Michel Mizuisci Faciémon, Joachim Girozaiémon, et Jean Tingoro. Ils étaient à la tête d'une confrérie de la Miséricorde qu'on avait érigée dans le Fingo sur le modèle d'une autre, qui avait été établie à Nangazaqui; et c'est par

cette raison qu'on les appelle gifiaques (1) dans les relations du Japon. La prison où on les mit était si infecte, et la nourriture qu'on leur donnait était si mal-saine, que malgré les soins du père Louis Niabaro, Jésuite japonnais, qui les visitait souvent déguisé, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, Girozaiémon mourut de misère. Cependant tous les fidèles, non-seulement du Fingo, mais même de tout le Ximo, s'intéressaient à la délivrance de ces illustres captifs qui, depuis la mort du feu Roi Augustin Tsucamidono (les missionnaires ayant été bannis du Fingo), maintenaient toute cette chrétienté dans une ferveur merveilleuse : mais ils en avaient trop fait pour que le Roi leur pardonnât, et pour que Dieu ne couronnât pas leurs services par le martyre. Un jour qu'un des premiers officiers de Canzugédono, voulant obtenir leur élargissement, parlait à ce Prince de ce qu'ils souffraient depuis si long-temps, il reçut ordre de les faire décapiter avec leurs enfans. La nouvelle leur ayant été portée sur-le-champ, ils la reçurent avec joie, et dirent à celui qui la leur apprit, qu'ils ne souhaitaient plus qu'une chose, c'était que les bourreaux leur fissent souffrir tous les tourmens dont ils pourraient s'aviser.

Le commandement du Roi pressant, on mena les deux prisonniers hors de la ville, la corde

(1) On appelle Gifiaque, au Japon, un homme qui exerce la charité envers les autres.

au cou; et deux soldats furent détachés pour aller chercher leurs enfans dans la maison paternelle. Les martyrs avaient chacun un fils : celui de Faciémon s'appelait Thomas, et celui de Tingoro s'appelait Pierre. Le premier était âgé d'environ douze ans, et l'autre n'en avait que six. Thomas semblait n'avoir apporté en naissant d'autre passion que le désir du martyre, et dès le berceau, pour l'appaiser, lorsqu'il criait, il ne fallait que le menacer qu'il ne serait point martyr. Au premier bruit qui se répandit qu'il avait été condamné, sans attendre qu'on vint le prendre, il courut paré de ses plus riches habits, au-devant de ceux qui le cherchaient, et rencontrant son père à la porte de la ville, il l'embrassa avec un transport de joie qu'on ne pourrait concevoir. Ils attendirent quelque temps l'autre enfant; mais comme il tardait trop, l'officier qui devait présider à l'exécution, les fit décapiter à l'endroit même où ils s'étaient arrêtés. L'enfant était chez son aïeul, ce qui fit qu'on eut quelque peine à le trouver : il dormait; on l'éveilla, et on lui dit qu'il fallait aller mourir avec son père, à qui on allait couper la tête. *J'en suis bien aise*, dit le petit innocent d'un ton fort gai : on l'habille fort proprement et on le donne au soldat qui, le prenant par la main, le mène au lieu où son père était mort. On le suivait en foule, et la plupart ne pouvaient retenir leurs larmes. Il arrive, et sans paraître étonné du spec-

tacle qui se présente à ses yeux, il se met à genoux auprès du corps de son père, abaisse lui-même le collet de sa robe, joint ses petites mains, et attend tranquillement le coup de la mort. A cette vue, il s'éleva un bruit confus de sanglots et de soupirs, le bourreau saisi, jeta par terre son sabre, et se retira en pleurant. Deux autres qui s'avancèrent successivement pour prendre sa place, en firent autant : il fallut avoir recours à un esclave coréen, lequel après avoir déchargé plusieurs coups sur la tête et sur les épaules de ce petit agneau, qui ne jeta pas un seul cri, le hacha en pièces, plutôt qu'il ne lui tranchât la tête. On avait sauvé une fille de Michel Faciémon : on la fit secrètement sortir du royaume, et on l'envoya à Arima. Elle se trouva là sans connaissance et sans appui ; mais elle ne demeura pas long-temps dans cette fâcheuse situation : un homme de qualité, qui cherchait à marier son fils, jeta les yeux sur cette pauvre orpheline, et préféra la fille d'un martyr, étrangère et sans biens, aux plus riches partis, auxquels sa naissance pouvait donner droit à son fils d'espérer.

Les Rois de Naugato et de Firando firent aussi mourir alors quelques personnes dans leurs états; mais ces petits orages n'empêchaient pas que l'église du Japon ne jouît dans tout l'empire d'un assez grand calme, et ne servît qu'à relever sa gloire. Les relations de cette année et des sui-

vantes, sont remplies de quantité de traits d'une singulière protection de Dieu sur les fidèles qui le servaient avec un zèle, une ferveur, une innocence dont certainement on ne voyait point d'exemples dans tout le reste de la chrétienté; et il faudrait des volumes entiers pour raconter tout ce qui se passait d'édifiant et de merveilleux dans les différentes contrées de l'empire.

C'était sur-tout à Ozaca que le Christianisme était plus florissant. Les Jésuites y ayant dressé un observatoire, les Japonnais, qui ne sont pas savans dans les mathématiques, étaient surpris de voir prédire les éclipses, et rendre la raison de plusieurs phénomènes qu'ils avaient toujours crus inexplicables; on allait en foule chez les missionnaires pour spéculer les astres, et apprendre l'usage de quantité d'instrumens, qu'on n'avait jamais connus. Les pères profitaient de cette curiosité et de cette surprise, pour inspirer à ceux qui les visitaient, de l'estime de notre sainte loi, et l'on entendait souvent les infidèles se dire entre eux, qu'il n'était pas vraisemblable, qu'avec des connaissances si élevées, des mœurs si pures, une conduite si sage, et un si rare désintéressement, on fût dans l'erreur sur le fait de la Religion. On n'a jamais bien su quels avaient été les sentimens de Fidéïory, ni quels étaient alors ceux de l'Impératrice sa mère touchant le Christianisme; car il y a assez d'apparence que c'était cette même Impératrice qui, les premières

années du règne du Tayco-Sama, avait en plusieurs rencontres comblé d'amitié les missionnaires. Il paraît seulement que ces religieux étaient au temps dont je parle, en quelque considération dans cette cour. C'est ce que nous donne lieu de croire une chose assez singulière, qui arriva alors.

Deux enfans au-dessous de douze ans entrèrent dans l'église des Chrétiens, et y ayant rencontré un missionnaire, ils l'abordèrent, et le prièrent instamment de les baptiser. Le père crut d'abord que ce n'était qu'une curiosité et un empressement d'enfant. Il leur demanda s'ils étaient bien instruits de nos mystères : ils répondirent qu'ils croyaient en savoir assez pour recevoir le sacrement : il les interrogea et trouva qu'ils disaient vrai. Il leur dit qu'il leur manquait encore une chose, savoir, le consentement de leurs parens ; ils assurèrent que leurs parens consentaient qu'ils fussent Chrétiens, et se jetant à genoux, ils protestèrent les larmes aux yeux qu'ils ne sortiraient point qu'ils n'eussent été baptisés. Le père attendri et charmé, leur accorda enfin leur demande, et il ne douta point, en voyant la manière dont ils se comportèrent pendant la cérémonie de leur baptême, que le Saint-Esprit n'eût pris d'une façon toute particulière possession de ces cœurs innocens.

Quelques jours après, ce même religieux rencontra le plus jeune de ces deux néophytes, et

l'enfant le pria instamment de lui donner quelque image de dévotion devant laquelle il pût faire ses prières. Le père lui dit qu'il la lui donnerait bien volontiers, mais qu'il appréhendait qu'on ne lui fît quelque outrage dans une maison toute remplie d'idolâtres. L'enfant n'ayant pu rien obtenir de ce côté là, s'adressa à un jeune ecclésiastique qui était élevé dans la maison des pères, et en eut ce qu'il souhaitait. A peine l'image fut exposée dans la chambre où couchait l'enfant, que son père l'ayant aperçu, lui demanda tout surpris s'il était Chrétien? L'enfant répondit qu'il l'était : « et il me semble, ajouta-t-il, que vous m'en avez donné « la permission. Quoi, perfide, reprit le père, » je t'aurais permis d'abandonner nos dieux! si » tout à l'heure tu ne les adores, je vais te » fendre la tête. Mon père, repart l'enfant sans » s'étonner, ma vie est entre vos mains, vous » ferez de moi tout ce qu'il vous plaira; mais » je suis résolu de vivre et de mourir Chré» tien. » A ces mots le père entrant en fureur, prend ce petit innocent, lui met ses habits en pièces, et l'ayant suspendu tout nu par les aisselles, il le met en sang à coups de fouets, » Adoreras-tu encore le Dieu des Chrétiens, lui » disait-il de temps en temps? » L'enfant ne répondait autre chose, sinon : « Je suis Chrétien, » je veux vivre et mourir Chrétien. » Enfin, ce petit corps n'étant plus qu'une plaie, le barbare

père en eut lui-même horreur ; il cessa de frapper, détacha son fils, et le laissa avec une simple chemise, exposé à un très-grand froid, et aux insultes des parens et domestiques. Le petit martyr, à tant de mauvais traitemens, n'opposait qu'une douceur angélique, et une invincible patience, qui mirent le père au désespoir. Il déchargea sa rage sur un Chrétien du voisinage, à qui il s'en prit de ce que son fils s'était fait baptiser, et peut-être que son emportement aurait eu de plus fâcheuses suites, si un missionnaire n'eût prié le Gouverneur d'Ozaça d'y mettre ordre. Le Gouverneur fit venir le père de l'enfant chrétien, et après lui avoir fait de sanglans reproches de son inhumanité, il lui déclara que son fils et tous les Chrétiens étaient sous la protection de l'Empereur.

Je ne dois pas omettre ici, que ce fut en 1609 que les Hollandais prirent terre au Japon pour la première fois. Ce qu'ils avaient sur leur vaisseau ne se trouva pas fort au goût des Japonnais ; ils ne laissèrent pas toutefois d'établir une factorerie à Firando. L'année suivante le grand galion que les Portugais envoyaient tous les ans à Nangazaqui y étant arrivé, avant que les marchandises fussent débarquées, quelques Portugais eurent querelle avec des Japonnais, et il y eut quelques personnes tuées de part et d'autre. Le magistrat voulut qu'on lui livrât ceux des Portugais qui avaient eu le plus de part au désor-

dre; et sur le refus qu'on lui en fit, il porta sa plainte au Cubo-Sama. Ce Prince donna le tort aux Portugais sans les entendre, et envoya ordre au Roi d'Arima de se transporter à Nangazaqui, et de saisir le galion. Les Portugais à qui on donna avis de ce qui se tramait, s'embarquèrent en diligence, et firent voile vers Macao. Ils se croyaient hors de péril, lorsque le vent qu'ils avaient en poupe, tourna tout à coup et devint contraire; ainsi le Roi d'Arima eut le loisir d'envoyer contre eux quelques frégates; mais soit qu'elles ne fussent pas bien armées, ou qu'elles combatissent sans ordre, les Portugais, après les avoir fort mal traitées, les obligèrent à se retirer. Le Roi d'Arima voyant cette déroute, monte lui-même une frégate, se fait suivre de plusieurs autres les meilleures qui se trouvèrent dans le port, et dresse sur une grande barque une machine à trois étages, en forme de tour, qu'il charge de trois cents arquebusiers bien armés. Après bien des manœuvres pour se disputer le vent, la machine accrocha le galion. Le combat fut alors très-sanglant, et eût apparemment duré davantage, sans un malheur qui mit les Portugais en désordre. Un soldat ayant voulu lancer un pot à feu, ne prit point garde qu'il tomba du feu sur la misène, qu'on n'avait point eu le temps de serrer. Le feu s'attacha de telle sorte à cette vieille toile, que tous furent contraints d'accourir pour l'éteindre. S'ils eussent eu assez

de présence d'esprit pour jeter la voile à la mer, ils eussent pu se tirer d'affaire; mais ne l'ayant pas fait, ils se virent bientôt réduits à la dernière extrémité. Alors André Pessoa, qui commandait le galion, jetant ses armes et prenant un crucifix, s'écria: *Dieu soit béni, qui l'a ainsi voulu: mes camarades, sauve qui peut.* En même temps il se jette à la nage avec tout son monde, après avoir donné ordre qu'on mît le feu aux poudres. Les Japonnais, enragés de voir ainsi échapper leur proie, tirèrent sur les Portugais, dont pas un n'échappa.

Le Roi d'Arima, après cette expédition, rentra dans le port, sans avoir tiré d'autre fruit de sa victoire, que d'avoir fait tort aux Portugais de plus d'un million, et de s'être vengé de ses ennemis; car ce Prince était personnellement intéressé dans la querelle dont j'ai parlé; et c'était lui qui avait engagé le Cubo-Sama à poursuivre les Portugais comme il fit. Apparemment qu'il ne prévit pas les conséquences funestes à la Religion que pouvait avoir cette malheureuse affaire; il est certain du moins qu'il s'en fallut peu que tous les missionnaires ne fussent enveloppés dans la disgrâce des Portugais, et que ce fut uniquement le crédit du Roi d'Arima qui empêcha un si grand malheur. Mais c'en fut toujours un assez grand que la perte d'un navire sur lequel étaient toutes les provisions des ouvriers de l'Évangile; la mésin-

telligence qui se mit entre les Portugais et les Japonnais, et sur-tout le mauvais exemple que donna en cette occasion le Roi d'Arima, laissa dans les esprits une impression que son zèle, pour en détourner les suites, ne fut pas capable d'effacer.

Tandis que ces choses se passaient à Nangazaqui, les affaires de la Religion semblaient prendre une meilleure forme à l'autre extrémité du Japon. La côte orientale, sur-tout vers le septentrion, avait été de tout temps assez négligée, parce que les missionnaires ne recevant ce qu'on leur envoyait des Indes pour leur subsistance que par les vaisseaux portugais, qui n'abordaient que dans les ports du Ximo, n'avaient pu prendre aucun établissement fixe dans ces provinces reculées, et s'étaient contentés d'y faire de temps en temps des courses. A la vérité, quelques années auparavant, deux Jésuites étant allés saluer le Cubo-Sama, ce Prince, après leur avoir témoigné une bienveillance singulière, leur proposa de faire le voyage de Jédo, pour y voir le Roi de Quanto son fils, et leur fournir tout ce qui était nécessaire pour faire le voyage plus commodément. Le Roi de Quanto ayant su cet accueil favorable que son père avait fait aux deux missionnaires, les reçut avec mille marques de bonté, et leur permit de s'établir à Jédo; mais c'était peu de chose que cet établissement pour tant de vastes provinces; c'est ce qui fit naître

aux religieux de saint Dominique, de saint Augustin, de saint François, la pensée de s'y arrêter. La commodité qu'ils trouvaient aux Philippines, pour le trajet, leur en facilita les moyens : les Espagnols, qui n'avaient pas moins d'ardeur pour partager avec les Portugais de Macao les richesses d'un commerce si avantageux, que leurs religieux en avaient de prendre part aux mérites d'une si florissante mission, n'étant reçus que dans les ports du Quanto.

VI. A peine les navigateurs des Philippines commençaient de fréquenter les ports de Quanto, que le P. Louis Sotélo, Franciscain de l'observance, prit des mesures pour lier un autre commerce entre le Quanto et la Nouvelle-Espagne. Ce père, dont les vastes projets, les voyages, les traverses, et enfin le glorieux martyre ont rendu le nom célèbre, était allé au Japon sous les auspices des Franciscains réformés, et s'était introduit à la cour de Surunga, où il avait acquis assez de crédit par l'espérance qu'il avait donnée au tuteur, que le Quanto tirerait un profit considérable du commerce avec le Mexique. Il avait même engagé ce Prince à faire construire un bâtiment à la manière d'Europe, et à le confier à Dom Rodriguez d'Urbero, depuis Comte d'Orizavalle, lequel allant des Philippines, où il avait été Gouverneur, à la Nouvelle-Espagne, venait de faire naufrage sur la côte du Japon ; mais cette première tentative n'eut pas de suite,

et il y eut même, entre le tuteur et les Espagnols, de grandes brouilleries qui renouvelèrent les défiances que les Japonnais avaient toujours eues des Castillans. Ce mauvais succès ne découragea pas le P. Sotélo; il passa au nord du Japon, où il trouva dans la personne de Mazamoney, Roi d'Oxu, l'homme le plus capable de l'éblouir par de belles espérances, et de le tromper en effet.

Mazamoney, à qui le P. Sotélo proposa le commerce du Mexique, conçut l'avantage qui lui en pourrait revenir, et pour engager de plus en plus le missionnaire dans ses intérêts, il parla d'abord de se faire Chrétien : il fit plus, il dit qu'il voulait envoyer une ambassade au Souverain-Pontife, et nomma, pour son Ambassadeur, un Seigneur chrétien de sa cour, appelé Fraxécura. Le P. Sotélo, ravi d'une si belle ouverture à la réussite de ses projets, crut devoir accompagner l'Ambassadeur. Ils partirent en mil six cent treize, et arrivèrent à Rome deux ans après. Paul V, qui gouvernait alors l'Eglise, les reçut bien, et consentit à tout ce qu'ils lui proposèrent. Il voulait renvoyer le P. Sotélo avec la qualité d'Evêque de la partie orientale du Japon; mais le Roi d'Espagne s'y opposa pour des raisons qui ne sont pas de mon histoire; le père même ne put rentrer au Japon avec Fraxécura, qui de son côté ne fut reçu à la cour de son maître qu'en abjurant le Christianisme. Ainsi s'é-

vanouirent toutes les espérances du P. Sotélo, lequel après avoir été long-temps retenu par ses supérieurs, obtint enfin, avec bien de la peine, la permission de répasser au Japon, comme nous le verrons dans la suite.

On travaillait avec plus de succès à Méaco. Le goût que la cour d'Ozaca avait pris aux mathématiques, fit juger aux Jésuites du collége de Méaco, et sur-tout au P. Spinola qui avait professé ces sciences en Italie avec honneur, que l'on pourrait s'attacher les grands Seigneurs, et les rendre ou dociles pour le royaume de Dieu, ou du moins favorables aux prédicateurs de l'Evangile, en leur inspirant la pensée de s'instruire des connaissances naturelles. On établit donc une espèce d'académie, qui fut composée de tout ce qu'il y avait à Méaco de gens distingués par leur naissance, par leur mérite et par leur emploi. Ils s'assemblaient fort souvent, et en leur expliquant les secrets de la nature, on avait soin d'élever leurs esprits jusqu'à son auteur. La suite fit voir que c'était Dieu qui avait inspiré ce dessein aux missionnaires. On avait dit publiquement à Méaco ce qu'on disait à Ozaca, que des gens aussi éclairés sur ce que l'univers renfermait de plus merveilleux et de plus caché à l'esprit humain, ne pouvaient, sans prévention, être accusés d'erreur ou d'ignorance sur le fait de la Religion. Rien ne servit davantage à affermir la foi dans toute cette contrée, et l'on ne

saurait croire le nombre des conversions illustres qui se firent dans le peu de temps que dura cette académie. On compta, dans une seule année, jusqu'à huit mille adultes baptisés, outre un grand nombre d'enfans.

D'un autre côté, les troubles du Ximo étant pacifiés, l'Evêque Dom Loüis de Cerqueyra parcourait cette île avec une troupe de missionnaires. Il en envoya un dans le royaume de Saxuma, où l'exercice de la Religion n'avait guère été libre que par intervalles, et ce père a rapporté des choses assez curieuses de son voyage. Il écrit que dans un endroit qui n'est pas fort éloigné de Cangoxima, il y a toute apparence que c'est la forteresse d'Ekandono, dont j'ai souvent parlé au commencement de cette histoire, il rencontra la fille d'un tono, laquelle avait été baptisée par saint François Xavier, et en qui le défaut des secours spirituels n'avait rien diminué de sa première ferveur.

Dans un autre endroit, il trouva un vieillard qui l'ayant abordé avec une joie indicible, lui parla en ces termes. « Mon père étant au lit de » la mort, m'appela, et après m'avoir donné sa » bénédiction, me montra un chapelet avec un » petit vase plein d'eau bénite, me disant que » je gardasse l'un et l'autre comme la plus pré» cieuse portion de l'héritage qu'il me laissait. » Il m'ajouta qu'il les tenait d'un saint homme, » qu'on appelait le P. François, lequel étant

» venu d'un pays fort éloigné pour apprendre
» aux Japonnais le chemin du ciel, avait logé
» chez lui, l'avait baptisé, lui avait enseigné la
» manière d'instruire tous ceux qui voudraient
» embrasser la véritable Religion, et lui avait
» laissé ce chapelet et cette eau, comme un re-
» mède souverain contre toutes les maladies. Il
» m'ajouta qu'il en avait fait l'épreuve, et qu'en
» effet, rien ne résistait à la vertu divine qui
» était renfermée dans ces choses si viles en ap-
» parence. Depuis la mort de mon père, con-
» tinua le Chrétien, je n'ai point manqué de
» faire ce qu'il m'avait recommandé, et j'ai vu
» peu de malades que je n'aie guéris, en leur
» appliquant mon chapelet et versant sur eux
» de l'eau bénite. Mais, reprit le père, quand
» vous avez employé toute votre eau, que faites-
» vous pour en avoir d'autre? Quand je m'a-
» perçois qu'il n'en reste presque plus, repartit
» le vieillard, je remplis le vase d'eau commu-
» ne, et cette nouvelle eau participe à la bé-
» nédiction de l'ancienne. »

Un autre missionnaire découvrit, dans le même royaume, une secte qui avait toutes celles des bonses en horreur. C'était une corruption du Christianisme. Quelques-uns avaient une connaissance fort distincte d'un seul Dieu en trois personnes. Le père, à force de les interroger, apprit d'eux que leurs aïeux avaient été baptisés par l'Apôtre des Indes; et voyant qu'ils ne pé-

chaient que par ignorance, il s'appliqua à les instruire, et en baptisa plusieurs. Comme il se disposait à administrer les sacremens à une vieille femme qui passait, parmi ces bonnes gens, pour sorcière, il lui demanda si elle n'avait rien qui lui servit à ses prétendus maléfices. Elle commença par tirer un vieux chapelet tout brisé. Le père la questionna fort pour savoir qui lui avait donné ce chapelet : elle répondit toujours qu'elle ne pouvait s'en souvenir. Il l'interrogea sur l'usage qu'elle en faisait : elle dit qu'elle le faisait toucher aux malades, priant Dieu de les guérir, si c'était pour sa gloire et leur salut. Elle montra encore une espèce de petite bourse de soie, sur laquelle il y avait une inscription portant ces mots : *lignum Crucis*, et au-dedans était un morceau de bois, qui fut jugé être de la vraie croix. Elle avait encore une médaille et un *Agnus Dei*. « Je ne sais, dit-elle, ce que c'est que tout » cela : mais je m'en sers pour guérir toutes » sortes de maladies. » Et c'était ce qui la faisait passer pour sorcière. Le missionnaire l'instruisit de tout ce qu'elle ignorait, et lui fit comprendre l'excellence du trésor qu'elle possédait. Il s'attendait à pousser plus loin ses conquêtes spirituelles, mais il trouva en son chemin les bonses, qui étant soutenus, l'obligèrent enfin à quitter la partie.

Cependant, le grand persécuteur des Chrétiens, Canzugédono, Roi de Fingo, était mort,

et cette chrétienté commençait à respirer. Les fidèles du royaume de Bugen, jusqu'alors tranquilles, entrèrent enfin dans la lice, et ne firent pas moins paraître de constance que les habitans de Fingo. Le P. de Cespédés, retournant de Nangazaqui, et rentrant dans la maison que sa Compagnie avait à Cocura, où Jécundono, Roi de Bugen, faisait son séjour ordinaire, expira subitement entre les mains de ses religieux, qui étaient venus pour le recevoir. Cette perte affligea d'autant plus les Chrétiens, qu'outre que cet ancien missionnaire était un des plus saints et des plus accrédités ouvriers du Japon, Jécundono, qui avait eu quelque mécontentement des Jésuites, déclarait hautement qu'il ne souffrirait plus de Christianisme dans ses états, sitôt que le P. de Cespédés, qu'il aimait tendrement, aurait les yeux fermés. Il se plaignait sur-tout du père Pasio. Quelques-uns prétendent que c'était un prétexte de ce Prince pour cacher son inconstance. D'autres avouent que le provincial n'avait pas le talent du P. Valégnan son prédécesseur, pour ménager les esprits des grands du Japon, qui ne sont pas aisés à manier. Quoiqu'il en soit, Jécundono tint parole, chassa les missionnaires, et entreprit de ramener, par prières et par menaces, les fidèles au paganisme. Il est vrai qu'il les trouva en si grand nombre, si déterminés à tout souffrir, et se disposant à la mort si gaiement et si sérieusement, qu'il ne jugea pas à propos

d'en venir à l'exécution de ses menaces. Il fit publier par toute la ville de Cocura, que les Chrétiens avaient mérité la mort, qu'ils n'étaient pas dignes qu'il leur fît grâce de la vie, mais qu'il la leur accordait en considération du feu P. de Cespédés, et d'un autre missionnaire qui n'est pas nommé dans la relation.

Deux choses alors contribuèrent beaucoup à ranimer de plus en plus la piété des fidèles. La première fut la béatification du fondateur de la Compagnie de Jésus et de l'Apôtre des Indes, qu'on célébra avec une solennité et une dévotion extraordinaire. C'était à la protection de ces deux grands Saints que les Japonnais attribuaient toutes les faveurs qu'ils avaient reçues du ciel, et plusieurs guérisons miraculeuses que quelques images de saint Ignace et quelques reliques de saint François Xavier, avaient opérées depuis peu dans cette nouvelle église, avaient encore considérablement augmenté la dévotion de ces peuples au patriarche des Jésuites, et au premier de leurs missionnaires. Il arriva même que dans le temps de la cérémonie dont je parle, la Reine d'Arima étant malade, et ayant invoqué le bienheureux Ignace pour obtenir par son intercession, non pas la délivrance de ses maux, mais la patience pour les souffrir, cette prière fut si agréable à Dieu, que la malade l'avait à peine achevée, qu'elle se trouva parfaitement guérie.

VII. L'autre chose dont Dieu se servit pour accroître la ferveur des fidèles du Japon, fut l'invention de deux croix miraculeuses, et qui furent les instrumens de plusieurs miracles. La première fut trouvée dans le territoire de Cori, près d'Omura, dans un village que les uns nomment Iscibatisci, et les autres Ymadumi : la seconde, près de Nangaza, selon Bartoli, ou dans Nangazaqui même, selon les autres historiens, dans la cour de la maison de tous les Saints, de la Compagnie de Jésus; toutes deux dans un arbre appelé cachinochi, ou caqui, auquel les Portugais ont donné le nom de figuier japonnais, à cause de la nature de son fruit, qui approche fort de la figue d'Espagne. Pour ce qui est du bois, il est solide, et sert à de grands bâtimens. Voici les circonstances de ces deux événemens.

Un Chrétien nommé Fabien, du village dont j'ai parlé, avait dans son champ un de ces figuiers, qui depuis trois ans ne portait point de fruit; il se détermina enfin à le couper, d'autant plus qu'il avait besoin d'un pilier pour sa maison. L'arbre étant abattu, Fabien commença par le dépouiller de toutes ses branches, et laissa le tronc se sécher une année entière. Au bout de ce temps-là, il retourna le sixième de décembre mil six cent onze, avec un fils qu'il avait, pour le travailler et le mettre en œuvre. Ayant levé quelques éclats, il aperçut une ma-

nière de croix noire imprimée dans le bois blanc. Il crut d'abord que ses yeux le trompaient, et demanda à son fils s'il voyait quelque chose? Le jeune homme dit qu'il voyait une croix, et en même temps la prit entre ses mains. Elle était très-bien faite, le titre mis à sa place, et l'inscription fort lisible : elle avait deux pieds en largeur, et la proportion était bien gardée dans la longueur. Il était visible qu'une croix marquée à ces caractères n'avait pu naturellement être formée dans le cœur d'un arbre. Fabien ne voulait point faire de bruit de cette merveille : mais il ne put se dispenser d'en parler en secret à quelques Chrétiens, et bientôt ce ne fut plus rien moins qu'un secret. Déjà on portait la croix de maison en maison, pour contenter la sainte curiosité des fidèles, lorsqu'un néophyte qu'une fièvre quarte tourmentait depuis long-temps, s'avisa de prendre un morceau de l'arbre où cette croix avait été trouvée : il le fit tremper dans de l'eau qu'il but, et sur-le-champ, il se trouva parfaitement guéri. La nouvelle de ce miracle inspira la même confiance à plusieurs autres, qui recouvrèrent pareillement la santé. On porta la croix dans une maison qui jour et nuit était infestée de démons, et depuis on n'y vit, et on n'y entendit plus rien. Ces prodiges augmentèrent la dévotion des fidèles, on courut à l'endroit où était le figuier, dont on ne laissa rien, et on arracha jus-

qu'aux racines, que ce bon peuple gardait comme quelque chose de sacré.

D'un autre côté, le P. Alphonse Lucéna qui cultivait toute cette chrétienté, jugeant qu'il y avait de l'indécence à laisser chez un laïque une si précieuse croix, envoya un religieux pour la lui apporter. Fabien répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de s'en désaisir, le Seigneur du lieu pouvant le trouver mauvais. La Princesse Marine fut plus efficace; elle envoya un gentilhomme qui ordonna à Fabien de porter la croix à Omura, où la Princesse se trouvait pour lors. Fabien ne pouvait résister à cet ordre, envoya son fils à Omura avec la croix. Il n'y a qu'une lieue du village d'Ymadumi à Omura; cependant la foule des Chrétiens qui étaient allés au-devant de la croix se trouva si grande, que le jeune paysan étant parti de grand matin, n'arriva que le soir fort tard chez la Princesse. La croix fut reçue à Omura avec toute la solennité possible, les infidèles publiant aussi hautement que les Chrétiens, qu'il y avait là quelque chose qui passait le naturel : on la plaça dans une chambre richement ornée, et l'on commença d'y accourir de tous les pays d'alentour.

Cependant l'Evêque Dom Louis de Cerquyera prit connaissance de l'invention de cette croix merveilleuse, et des miracles que Dieu avait opérés par son moyen. Après une très-exacte recherche, et toutes les diligences requises en sem-

blables cas par le saint concile de Trente, il approuva le culte que l'on rendait à la croix, la déclara miraculeuse, et ordonna une procession générale, où elle fut portée par le provincial des Jésuites : il y assista lui-même, et fit chanter une messe votive de la croix, sans rien omettre de tout ce qui pouvait exciter les fidèles à entrer dans les desseins de Dieu. Je ne dirai rien de la seconde croix, parce que les circonstances sont assez les mêmes que dans la première, et que je serai bientôt obligé de parler d'une autre merveille toute semblable, qui avait précédé celle-ci de plusieurs années.

Rien alors ne faisait craindre de changement aux affaires de la Religion; toutefois la chrétienté du Japon était à la veille d'une révolution; et cette effroyable persécution, la plus opiniâtre qu'ait encore essuyée l'Eglise, et qui a fait tant de bruit dans le monde, était sur le point d'éclater. Quant aux véritables sources d'un malheur dont toute l'Eglise a gémi et gémit encore tous les jours, on peut dire qu'il y en a eu de bien différentes. J'en ai déjà touché quelques-unes, on en remarquera d'autres dans la suite. Toutes ont concouru à faire naître dans l'esprit des Monarques japonnais des défiances et des soupçons qui les ont portés à ces excès de fureur, dont toute la terre a été étonnée. D'abord la jalousie du commerce qui se mit entre les Espagnols et les Portugais, causèrent bien des indiscrétions et

des scandales : les Hollandais venant ensuite, n'eurent guère pour supplanter les uns et les autres, qu'à répéter aux Japonnais ce que l'emportement avait fait dire au malheureux pilote dont nous avons parlé. Il est vrai que dans les intervalles de ces différentes secousses, la Religion chrétienne paraissait quelquefois plus affermie que jamais; mais la politique et l'intérêt avaient plus de part que toute autre chose à cette protection passagère, que donnaient aux Chrétiens les Souverains du Japon; et cela se faisait aisément remarquer, lorsqu'on voyait souvent une bagatelle déterminer ces Princes à renouveler leurs édits, ou à en faire de nouveaux contre le Christianisme. C'est ce qu'on a pu observer en plusieurs occasions, depuis l'an mil cinq cent quatre-vingt-sept que commença la première persécution, jusqu'au temps dont je vais parler, que des raisons plus fortes engagèrent insensiblement tout l'empire à s'armer contre les fidèles.

Ce qui mit d'abord le régent de mauvaise humeur contre la Religion chrétienne, fut la conduite du Roi d'Arima. Ce Prince en recevant le Sacrement de Confirmation, avait substitué le nom de Jean à la place de celui de Protais qu'on lui avait donné au baptême; ce qui cause quelqu'obscurité dans la plupart des historiens, lesquels n'ont pas le soin d'avertir de ce changement de nom, et faisant paraître tout d'un coup un Roi Jean d'Arima, font douter si c'est

le même, dont il est parlé dans les livres précédens : mais il n'est que trop certain que le Roi d'Arima, jusque-là l'ornement et l'appui de la Religion, s'était extrêmement relâché de sa première ferveur. On rapporte à cette occasion, qu'en mil cinq cent quatre-vingt-six, ce Prince eut un songe qui ne lui parut pas naturel. Deux vieillards l'abordèrent avec un visage sévère, le reprirent de sa négligence à s'acquitter de quelques devoirs de Religion, et l'avertirent que le signe du salut était caché dans ses états, mais qu'il n'était pas l'ouvrage d'une main mortelle. Ce songe obligea le Roi à rentrer en lui-même, il ordonna des prières, et demanda à Dieu avec larmes et avec soupirs, qu'il lui révélât le lieu qui cachait ce précieux trésor. Quelque temps après, environ la fête de Noël, un jeune homme nommé Michel, du village d'Obama, près d'Arima, étant allé couper du bois à la campagne, aperçut un arbre qui lui sembla mort. C'était un tara, espèce d'arbre dont l'écorce est hérissée d'épines, mais dont le bois est blanc et fort beau. Les Japonnais font beaucoup de cas de cet arbre, qu'ils croient avoir une vertu particulière de chasser les diables; jusque-là qu'au commencement de chaque année, ils en emportent chez eux une branche, pour se préserver de la vexation des esprits malins.

Le paysan ayant abattu ce tara, et l'ayant fendu en deux coups de hache par la moitié, fut

bien surpris de trouver au milieu une croix, qui en faisait comme le cœur, et qui s'était fendue avec l'arbre : ce qui paraissait en ce que vers l'extrémité d'en bas elle était beaucoup plus épaisse d'un côté que de l'autre. Sa couleur était la même que celle de la vraie croix, et elle était si bien travaillée que Michel jugea qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire : aussitôt il charge sur ses épaules les deux parties de l'arbre, s'en retourne à son village, et du plus loin qu'il peut se faire entendre, il se met à crier qu'il apporte un miracle. Au bout de deux jours un Jésuite qui était allé à Obama, ne put disconvenir de l'évidence du prodige. Le Roi, au bruit de cette merveille, s'étant transporté sur les lieux avec quelques missionnaires, n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la croix, qu'il s'écria que c'était là sans doute ce signe mystérieux, dont Dieu l'avait fait avertir en songe; il se prosterna devant la croix pour lui rendre ses hommages, la fit porter à la capitale, pour être enchâssée dans un magnifique reliquaire d'argent orné de cristaux. Elle fut ainsi exposée à la vénération publique, et Dieu autorisa cette dévotion par plusieurs prodiges. Quelques mois après, le premier édit de Tayco-Sama contre le Christianisme parut, et chacun demeura persuadé que le ciel avait eu dessein de préparer les fidèles à cette persécution par l'invention de la croix. Nous avons vu avec quel courage le Roi d'Arima soutint la

Religion ébranlée, avec quelle intrépidité il osa plusieurs fois porter devant l'Empereur les marques les plus visibles de sa foi, et les dangers auxquels il s'exposa pour mettre les ministres de l'Evangile à couvert de la vexation des Gouverneurs impériaux. On le vit dans des temps les plus critiques travailler lui-même en apôtre à la conversion de ses sujets; il visitait quelquefois avec les missionnaires toutes les terres de son domaine, pour rendre plus efficace leur ministère par sa présence et son autorité : il fallut même souvent modérer son zèle, et l'on fut obligé de s'opposer au dessein qu'il avait conçu de déclarer la guerre à Tayco-Sama pour le contraindre à révoquer ses édits. Après tant d'actions vraiment héroïques, la ferveur de ce Prince se ralentit de nouveau, et par la raison que les rechutes dans les maladies de l'ame, encore plus que dans celles du corps, sont infiniment dangereuses, le Roi d'Arima retomba dans un état pire que le premier.

Sa passion dominante était l'ambition, et il avait fort à cœur de recouvrer une partie du Figen, qui avait appartenu à sa famille. Pour en venir à bout, il consentit que le Prince Michel Suchendono son fils aîné, répudiât son épouse légitime, la Princesse Lucie, nièce et fille adoptive d'Augustin Tsucamidono, Roi de Fingo, et de laquelle il avait des enfans, et qu'il se remariât avec une arrière-petite-fille du régent;

mais Dieu permit que ce mariage scandaleux devînt pour lui la source d'une infinité de malheurs; la Princesse, par le moyen de laquelle il s'était flatté de voir agrandir ses états, fut une furie, qui souffla le feu de la discorde dans sa maison. Elle commença par corrompre le cœur de son époux sur le fait de la Religion et de l'idolâtrie; elle le conduisit insensiblement jusqu'à entreprendre de monter sur le trône paternel, lui en dût-il coûter les crimes les plus horribles. Elle fit plus, car trouvant que le jeune Prince n'agissait pas encore avec toute la vigueur qu'elle eût souhaité, elle le pressa et l'engagea de manière qu'il ne lui fut presque plus possible de reculer. Une intrigue que le Roi avait à la cour de Surunga pour la restitution de ce qu'il croyait lui appartenir dans le Figen, et dans laquelle il était depuis long-temps la dupe d'un fripon à qui il s'était fié, parut à la Princesse un prétexte suffisant pour perdre son beau-père auprès de son bisaïeul, et elle sut tourner si malicieusement les choses, que le tuteur, sans écouter le Roi d'Arima, le dépouilla de son royaume en faveur de Suchendono et l'envoya en exil.

Un traitement si dur fait à un Prince qui avait toujours porté les intérêts du tuteur, ne satisfit pas encore la nouvelle Reine. Elle savait que son beau-père avait des amis, du cœur et de la tête, elle ne se crut pas bien affermie sur

le trône, tandis qu'elle le sentit vivant; et soutenue d'un certain Fascengava Safioïe, qui par sa seule intrigue, de simple artisan, était devenu Gouverneur de Nangazaqui, elle fit entrer son mari dans ses défiances. Le moyen qu'ils prirent pour le calmer, fut de charger le malheureux Prince de nouveaux crimes auprès du Cubo-Sama, lequel sans se faire beaucoup prier, envoya des soldats avec un officier pour lui couper la tête. La Reine Juste, sa femme, l'avait suivi dans son exil. L'exemple de cette vertueuse Princesse et ses discours pleins d'onction, avaient tellement secondé la grâce dans le cœur du Prince, qu'il ne se pouvait rien voir de plus soumis aux volontés de Dieu. Ils menaient l'un et l'autre dans leur retraite une vie aussi réglée et aussi sainte, qu'on la mène dans les plus régulières communautés, et l'officier qui leur intima en tremblant l'ordre dont il était chargé, fut dans une surprise extrême de l'accueil qu'on lui fit. On ne l'eût pas reçu autrement s'il eût apporté la plus réjouissante nouvelle, et il ne savait ce qu'il devait admirer davantage, ou de la joie que fit paraître le Roi, lorsqu'il lui signifia l'arrêt de sa mort, ou de la piété avec laquelle il s'y disposa, ou du courage invincible que la Reine montra jusqu'à la fin. Le zèle de cette héroïne pour le salut de son époux, la fit même passer par-dessus les bienséances, et elle ne cessa de l'exhorter à la mort, que quand il eut cessé de

vivre. Alors sa douleur parut d'autant plus vive, qu'elle avait été plus long-temps suspendue; mais elle ne s'y abandonna point, aussi n'était-elle pas au bout de ses malheurs. Cependant il était arrivé par tant de révolutions que ces contrées, autrefois le centre du Christianisme et l'asile des prédicateurs, n'étaient plus des lieux de sûreté pour eux, et furent bientôt le théâtre le plus sanglant de la persécution. D'un autre côté, presque tous les autres Rois et Seigneurs chrétiens étaient morts, du moins les relations ne parlent plus depuis 1613, que de quelques-uns, dont nous rapporterons dans peu les dernières actions. Pour ce qui est des missionnaires, il en mourut un très-grand nombre avant que la persécution eût éclaté. Le plus connu était le P. Mancier Ito de Fiunga, le premier des quatre Ambassadeurs qui furent envoyés à Rome en 1582; mais ces pertes avaient été avantageusement réparées. La Compagnie de Jésus comptait alors au Japon près de cent trente de ses religieux, dont la moitié étaient prêtres. Il y avait outre cela quelques prêtres séculiers, et environ trente missionnaires des trois ordres de saint Augustin, de St. Dominique et de St. François. Enfin l'on peut dire que la réputation de cette église avait attiré dans ces îles tout ce que les Indes orientales avaient de plus illustres ouvriers. Paul V ayant depuis peu révoqué les défenses des Souverains-Pontifes, Grégoire XIII et Clément VIII

qui avaient jusque-là arrêté plusieurs de ces religieux; mais il est temps de faire connaître quelles ont été les causes immédiates des malheurs dont nous allons faire le récit.

Il y avait long-temps que les Hollandais regardaient d'un œil d'envie les immenses richesses que les Portugais retiraient du commerce du Japon, et cherchaient les moyens de les supplanter. Leurs premières tentatives, bien loin de leur réussir, n'avaient servi qu'à obliger les Japonnais à rechercher les Portugais. D'un autre côté, les Espagnols des Manilles continuaient toujours d'envoyer des vaisseaux au Japon, et bien que leur commerce ne fût pas autorisé, comme celui des Portugais, on ne les inquiétait point : ce fut l'action d'un de leurs pilotes, qui fit enfin trouver aux Hollandais l'occasion qu'ils cherchaient depuis si long-temps de faire interdire aux Catholiques les ports du Japon.

Un vaisseau de Hollande commandé par un Anglais, s'était brisé contre la côte orientale de ces îles. L'équipage qui avait eu le temps de gagner la terre, campait sur le rivage, où l'on avait dressé des cabanes. Il fallait pour le remettre en mer, obtenir la permission de construire un navire, et le capitaine prit le parti d'aller avec quelques-uns de ses officiers la demander au tuteur. Tandis qu'ils étaient à la cour de Surunga, ils reçurent de leurs gens des nouvelles dont ils surent bien profiter. Voici de quoi il s'agissait.

Les Espagnols perdaient souvent des navires sur cette même côte, contre laquelle les Hollandais avaient échoué, et cela, faute de connaître les bons mouillages. Lassés de tant de pertes, ils s'avisèrent de sonder toute la côte, et un de leurs vaisseaux fut aperçu en plein midi jetant la sonde. Les Japonnais, ou n'y prirent pas garde, ou crurent, ce qui était vrai, que les Espagnols agissaient de bonne foi; mais les Hollandais comprirent que cette action tournée d'un certain côté, pourrait leur être fort utile; ils en informèrent leurs officiers, et ceux-ci ne manquèrent pas d'en faire leur cour au régent. Ils firent entendre à ce Prince qu'on regardait en Europe comme un acte d'hostilité de sonder ainsi les ports, et qu'il se pourrait bien faire que les Castillans eussent quelque dessein sur le Japon; que c'était une nation ambitieuse qui voulait dominer partout; que les religieux qu'ils envoyaient de toutes parts en si grand nombre, étaient leurs émissaires et leurs espions; qui sous couleur de zèle pour l'accroissement de leur Religion, débauchaient les peuples de l'obéissance due aux puissances légitimes. Que pour cette raison, la plupart des Princes d'Allemagne, les Rois d'Angleterre, de Danemarck et de Suède, et la république de Hollande les avaient chassés de leurs états. Ils ajoutèrent que les Espagnols et les Portugais étant sujets du même Prince, il fallait également se défier des uns et des autres. Ce dis-

cours fit sur l'esprit du Cubo-Sama tout l'effet que pouvaient souhaiter les Hollandais. Le régent prit enfin la résolution qu'il ne changea jamais depuis, de chasser du Japon tous les missionnaires, et d'y abolir le Christianisme.

Voilà de quelle manière la plupart des historiens racontent ce fait. D'autres en gardant la substance de ce récit, en changent toutes les circonstances. Ils disent que le Vice-Roi du Mexique avait envoyé un Ambassadeur au Japon, pour établir le commerce entre le Quanto et la Nouvelle-Espagne : que l'Ambassadeur étant arrivé à Jédo, et ayant eu audience du Roi de Quanto, après avoir exposé à ce Prince les ordres de son maître, lui avait demandé la permission de sonder la côte, parce que le mouillage n'y était pas aisé, que l'ayant obtenue, les pilotes castillans avaient été vus la sonde à la main aller de rade en rade, ce qui avait fort étonné ceux qui ne savaient pas la permission que le Roi de Quanto leur en avait donnée : que le bruit en étant venu jusqu'aux oreilles du régent, père du Roi, ce Prince, à la cour duquel se trouva l'Anglais dont j'ai parlé, demanda à ce capitaine si en Europe c'était l'usage que les marchands sondassent ainsi les ports : que l'Anglais lui répondit que cela était regardé comme un acte d'hostilité, et prit de là occasion de dire contre les Espagnols et les missionnaires tout ce que nous venons de rapporter.

Quoiqu'il en soit, le Roi de Quanto n'eut pas plus tôt appris la disposition où était le Cubo-Sama son père à l'égard des Chrétiens, qu'il perdit en un moment tout ce qu'il avait eu jusque-là d'estime et d'affection pour le Christianisme. Il voulait même dès lors commencer à maltraiter les fidèles; mais on lui représenta que les choses pouvaient changer, et que l'on avait peut-être à la cour de Surunga de bonnes raisons pour ne pas éclater sitôt; qu'en différant il ne risquait rien, et qu'il trouverait toujours les Chrétiens quand il serait temps de les contraindre par la force des lois à obéir. En effet, le Cubo-Sama appréhendait un soulèvement général des Chrétiens en faveur de l'Empereur, lequel ayant depuis long-temps atteint l'âge de majorité, était manifestement retenu dans une espèce d'esclavage par son tuteur. Il prenait donc ses mesures; mais l'affaire du Roi d'Arima, qui arriva peu de temps après, l'ayant mis de mauvaise humeur, et les fidèles se trouvant presque sans chef par la mort de ce Prince, il leva enfin le masque, et fit publier un édit qui proscrivait pour toujours la Religion chrétienne de toute l'étendue du Japon. Il est vrai que d'abord il se contenta d'exiler quelques-uns des principaux Seigneurs de la cour, et qu'il fit répandre peu de sang; mais Suchendono, Roi d'Arima, voulant lui faire sa cour, ne fut pas plus tôt sur le trône d'où il avait chassé son père, qu'on vit partout

dans ses états des bûchers et des croix dressés. On rend à ce Prince la justice de croire qu'il ne trouvait point dans son propre fond tout ce qu'il fit paraître d'inhumanité, soit pour acquérir sa couronne, soit pour la conserver; mais le plus dangereux défaut d'un Souverain c'est d'être gouverné par une méchante femme. Le Roi d'Arima était idolâtre de sa nouvelle épouse, et cette Princesse avait conçu contre notre sainte loi toute la haine dont une femme est capable. D'un autre côté, Suchendono croyait devoir sa fortune à Fascengava-Safioïe, Gouverneur de Nangazaqui, et lieutenant-général du Ximo, et ce Seigneur qui n'avait cherché à se rendre nécessaire au Roi d'Arima que pour le perdre plus aisément par de mauvais conseils, n'oublia rien pour le porter à des extrémités qui ruinassent ses affaires.

Mais avant que de raconter ce qui se passa dans ce royaume, il est à propos de voir de quelle manière fut reçu à la cour de Surunga l'édit qui y avait été publié. Jamais surprise ne fut égale à celle du Cubo-Sama, lorsqu'ayant déclaré qu'il ne voulait plus souffrir à son service aucun officier chrétien, tous protestèrent qu'ils étaient prêts à perdre leurs emplois et la vie même, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Il espéra en vain que cette première ardeur se ralentirait; personne ne se démentit, et ce qui l'étonna davantage, fut d'apprendre que deux jeunes Seigneurs qui ne s'étaient point trouvés

à la cour lorsqu'il y intima ses ordres, s'y étaient rendus en diligence de fort loin pour avoir part aux souffrances des autres. Le sexe le plus faible triompha en cette rencontre de la haine du Prince contre le christianisme, d'une manière qui lui fit concevoir, plus que toute autre chose, qu'il n'avait pas bien connu les Chrétiens.

Jamais l'ambition ni les autres passions dominantes parmi les courtisans n'excitèrent plus d'intrigues, que les dames de cette cour firent jouer de ressorts pour être martyres de Jésus-Christ. Non contentes de paraître en public avec toutes les marques extérieures de leur Religion, chacune appréhendant d'être oubliée, elles s'assemblaient toutes dans les maisons les plus fréquentées et les plus connues : il arriva même que le régent s'étant attaché à trois des plus considérables du palais, mais qu'il s'était flatté de réduire plus aisément, il eut le chagrin de les voir tout quitter et tout perdre avec joie, et préférer l'exil le plus affreux aux délices de la cour. Elles se nommaient Lucie, Claire et Julie Ota. Julie était Coréenne, d'une naissance illustre, fort chérie du Prince, qui s'était fait un point d'honneur de la rendre le plus considérable parti de l'empire, car elle n'était point encore mariée. Cette courageuse fille donna à toute l'église du Japon un grand exemple : elle ne vit pas plus tôt l'orage prêt à fondre, que pour attirer sur elle les grâces du Seigneur, elle fit vœu

de chasteté perpétuelle. Devenue par ce sacré lien l'épouse de Jésus-Christ, rien ne fut capable de l'ébranler. Le Cubo-Sama qui regardait comme une honte d'être vaincu par une femme, lui livra les plus rudes assauts; ils ne servirent qu'à augmenter le nombre de ses victoires. Enfin on la mit entre les mains des soldats qui la menèrent d'île en île avec ses deux compagnes, desquelles ils la séparèrent ensuite, puis la laissèrent dans une île où il n'y avait que quelques pauvres pêcheurs logés dans des cabanes. Elle vécut ainsi dans la misère, sans aucune consolation de la part des hommes, pendant plus de quarante ans; mais elle en fut bien dédommagée par les caresses du ciel, qui lui firent trouver un paradis dans son exil. Elle eut d'abord quelque chagrin de n'avoir pas donné son sang pour la foi; mais le provincial des Jésuites à qui elle en écrivit, l'ayant assurée que l'Eglise honorait du nom de martyrs plusieurs Saints qui n'avaient été qu'exilés pour la foi, elle en eut une joie qui seule eût été capable de lui faire oublier toutes ses peines.

Après ce premier éclat, le tuteur parut occupé de toute autre chose que de ce qui regardait les Chrétiens, mais la fureur du Roi d'Arima ne se ralentit pas si promptement. Ce Prince fit d'abord publier un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets de quelque condition qu'ils fussent, de lui rendre hommage comme au lé-

gitime Souverain, et de jurer sur les dieux tutélaires de l'empire, de ne se départir jamais de son obéissance. Il n'est pas aisé de dire l'effet que produisit une telle déclaration dans un pays où la piété de deux Rois n'avait pas laissé un seul idolâtre. Les missionnaires avaient été contraints d'abandonner leurs maisons, on avait abattu leurs églises; mais pour être déguisés ils n'en faisaient pas moins de fruit, et la cour s'apercevait assez qu'ils n'étaient pas hors du royaume. Toutefois les menaces terribles dont le Roi accompagna son édit, intimidèrent quelques fidèles, et ce commencement de succès fit prendre à Suchendono le dessein de ne rien précipiter. Cette conduite, bien loin d'augmenter le nombre des infidèles, donna à ceux qui étaient tombés le temps de reconnaître leur faute, et ils l'expièrent par la plus rigoureuse pénitence. La cour en fut surprise, et l'on crut arrêter ce progrès par la mort de quelques-uns des principaux; mais le sang de ces illustres confesseurs inspira à tous les autres une ferveur qui dans la suite alla toujours en croissant.

A ces premières exécutions succédèrent les bannissemens et les vexations. On s'attaqua à tous ceux dont le mérite et la vertu donnaient de l'ombrage. La Princesse Lucie, que Suchendono avait répudiée, fut celle qui eut le plus à souffrir, et sa Religion ne fut guère que le prétexte qui couvrit les véritables motifs de la con-

duite qu'on tint à son égard : elle était belle et jeune, son mérite, qui était rare, sa vertu, sa constance, tout reprochait au Roi son divorce, et inspirait à la Reine une jalousie qui troublait ses plaisirs. Pour se défaire d'un objet si incommode, on voulut d'abord engager cette Princesse à se remarier, et comme elle le refusa, on la condamna en qualité de Chrétienne au bannissement. Elle y passa le reste de ses jours, réduite à une cabane de paille, et manquant de tout, mais dans une satisfaction qu'elle n'avait pas éprouvée dans sa plus florissante fortune.

On se disposait à la cour à pousser les choses plus loin, et les fidèles de leur côté se préparaient au combat avec une joie et une assurance qui tenait du prodige. Un garde du Gouverneur d'Arima rencontra un jour dans la rue un enfant qui portait au cou son chapelet : il s'approcha pour le lui prendre, et l'enfant se défendant de son mieux, le garde le menaça de le tuer. *Volontiers*, reprit l'enfant, *je serai martyr*, et aussitôt il se met en état de recevoir le coup de la mort. Le garde, touché jusqu'aux larmes, l'embrassa et se retira. Une petite fille d'environ huit ans, ne témoigna pas moins de ferveur. Son père ayant trouvé une croix qui venait d'être abattue par ordre du Gouverneur, la fit emporter chez lui, en protestant qu'elle n'en sortirait pas tant qu'il aurait un souffle de vie. Il déclara sa

résolution à sa femme, et lui dit qu'il se promettait bien qu'elle n'aurait pas moins de fermeté que lui. Puis, jetant les yeux sur sa petite fille, « il n'y a, ajouta-t-il, que cet enfant » qui m'inquiète. Il ne faut point, mon cher » père, reprit l'enfant, que vous soyez en peine » de moi; je compte bien d'être aussi martyre; » et pour vous tirer d'inquiétude, je ferai en » sorte quand on viendra pour nous faire mourir, » que l'on commence par moi. » Tout semblait suspendu dans ce royaume : honorer sa Religion et la défendre au prix de son sang, était l'unique affaire dont on paraissait occupé : tant de milliers de Chrétiens, comme une seule famille, prenaient les mêmes mesures pour conserver leur foi; on ne voyait partout qu'associations qui tendaient à cette fin. Les enfans entre eux avaient fait une espèce de société, s'étaient prescrit des règles, et s'assujettissaient à des pratiques de piété avec une exactitude merveilleuse. Tant de résolution arrêtait le Roi; mais ce fut ce qui servit au Gouverneur de Nangazaqui, Fascengava, de plus puissant motif pour engager ce Prince à pousser les choses aux dernières extrémités. « Vous êtes perdu, lui dit ce fourbe, si l'on » apprend à Surunga ce qui se passe dans votre » royaume, et que vous n'avez pas assez de fer- » meté pour vous faire obéir : croyez-moi, faites » un exemple, et tout pliera. » Une insulte, que ce Gouverneur prétendait avoir reçue des

Chrétiens, contribua encore beaucoup à l'animer contre eux. Le Roi d'Arima lui avait écrit à Nangazaqui, pour le prier de le venir trouver, et lui avait envoyé un petit bâtiment pour faire le voyage par mer. Il fut bien surpris, lorsque s'étant embarqué, il vit que tous ses rameurs avaient un chapelet au cou. Il leur commanda avec menaces d'ôter de devant ses yeux cette marque de leur Religion qui le choquait. Ils répondirent qu'ils mourraient plutôt que de lui obéir en une chose de cette nature : ils étaient quarante, et Fascengava n'avait avec lui que fort peu de domestiques, il n'osa insister ; mais dès qu'il fut arrivé à Arima, il se mit en devoir de se venger, et il ne donna point de repos à Suchendono, qu'il ne l'eût engagé de manière à ne plus revenir.

On commença par deux frères des plus qualifiés de la cour. L'un se nommait Thomas Onda-Fiebioie, et l'autre n'est connu que sous le nom de Mathias, qu'on lui avait donné au Baptême. Un jour que Fascengava et la Reine d'Arima avaient fortement parlé au Roi contre les Chrétiens, ce Prince ayant rencontré Onda, lui dit qu'il savait qu'il était encore Chrétien, mais qu'il prétendait que lui et toute sa famille changeassent incessamment de religion. « Seigneur, reprit le cavalier, un bon soldat ne quitte point » l'étendard de son capitaine, et dût-il m'en » coûter la vie, je ne perdrai point de vue la

» bannière de Jésus-Christ, ce serait inutilement » que vous me feriez sur cela de nouvelles ins- » tances. » Après cette réponse il se retira, et ne songea plus qu'à se disposer à la mort. Ce n'était pas la première fois qu'il avait confessé Jésus-Christ, et il avait déjà souffert deux fois le bannissement pour la défense de sa Religion; mais il vit bien que pour cette fois il y allait de la vie, et il comprit que pour mériter la grâce du martyre, qu'il regardait comme la plus grande faveur qu'un Chrétien pût recevoir du ciel, il n'y avait point de vertu qu'il ne dût s'étudier à pratiquer : il pria un missionnaire de venir tous les jours dire la messe chez lui, autant que les besoins des autres Chrétiens le pourraient permettre, et il ne manqua jamais d'y recevoir le pain des forts, s'attendant à chaque instant à entrer dans la lice. Un de ses amis étant un jour allé le voir, l'avertit qu'il ferait sagement de se cacher, où du moins de mettre ses enfans en lieu de sûreté. « Je m'en garderai » bien, répartit le serviteur de Dieu, nous ne » serons mieux nulle part, moi et mes enfans, » que sous le glaive qui nous immolera au Sei- » gneur; voilà toute la fortune que j'ambitionne » désormais pour ma famille. » Son ami étant sorti de chez lui sur le soir, il se mit en prières, y passa la nuit et une bonne partie du jour suivant. Peu de temps après on lui envoya dire que le Gouverneur avait quelque affaire à trai-

ter avec lui, et qu'il le priait de l'aller trouver. Onda se douta bien de ce qu'on lui voulait; il va trouver sa mère, nommée Marthe, et que l'on peut mettre avec les Perpétues et les Félicités parmi les héroïnes du Christianisme. Il se jette à ses genoux, et lui demande sa bénédiction; il appelle ensuite deux enfans qu'il avait, les embrasse, les bénit, et après avoir averti son frère Mathias qu'on ne tarderait pas à l'appeler aussi, il se transporte chez le Gouverneur. Ce Seigneur lui parla d'abord de quelques affaires qu'il feignait avoir à lui communiquer; puis il l'invita à manger avec lui. Tandis qu'on dressait les tables, le Gouverneur se fait apporter un sabre, le tire du fourreau, et demande à Onda ce qu'il lui semble de ce cimeterre. Onda le prend, l'examine, le baise avec respect, et le rendant au Gouverneur, voilà, dit-il, un glaive qui coupera bien la tête d'un homme, lequel s'attend que ce cimeterre sera l'unique mets que vous lui servirez. Le Gouverneur ne répliqua rien; mais levant aussitôt le bras, il déchargea sur son hôte un si grand coup, qu'il le renversa mort sur la place.

Mathias ne fut pas long-temps sans vérifier la prophétie du saint martyr, et son sort ne différa en rien de celui de son frère aîné. A peine le premier était sorti du logis, qu'un officier de la cour envoya chercher le second sous quelque prétexte : il y alla, après avoir aussi reçu la

bénédiction de sa sainte mère, et y trouva ce que son frère avait trouvé chez le Gouverneur. Sur-le-champ un envoyé de la cour fut dépêché à Marthe, pour lui annoncer que ses deux fils venaient de payer de leur tête leur rébellion aux ordres du Prince, et qu'elle était pour le même sujet condamnée à mourir comme eux avec les enfans de son fils aîné. Le premier mouvement qui s'excita dans le cœur de cette admirable femme, fut un saisissement de joie en pensant quelle était mère de deux martyrs. Elle éclata en actions de grâce, et faisant venir ses deux petits-fils, dont l'un portait le nom de Jacques et l'autre celui de Juste, « mes enfans, » leur dit-elle, votre père et votre oncle sont » morts pour Jésus-Christ, il s'agit maintenant » d'aller les retrouver. Mourrons-nous aussi, re- » prirent ces petits innocens, dont l'aîné n'a- » vait pas douze ans? Oui, mes enfans, répondit » la vertueuse dame : Oh! quelle joie, s'écriè- » rent-ils, de mourir martyrs! » Leur mère, qui avait reçu au Baptême le nom de Juste, ne faisait pas moins paraître d'allégresse dans la pensée qu'on ne l'épargnerait pas plus que les autres; mais elle perdit bientôt cette espérance, l'arrêt de mort qu'on lui montra ne faisant nulle mention d'elle. Alors, comme si on lui eût annoncé la nouvelle la plus affligeante, elle se mit à pleurer si amèrement, qu'on ne savait de quelle manière s'y prendre pour la consoler :

elle fit pourtant quelque effort sur elle-même, et voyant à ses pieds ses deux enfans qui, revêtus de robes blanches, venaient lui demander sa bénédiction, elle arrêta ses larmes pour les exhorter à se montrer jusqu'à la fin dignes du nom et de la qualité de Chrétiens. « Allez, leur dit-elle, mes enfans, rendre à » Dieu la vie qu'il vous a donnée, et en échange » de laquelle il vous prépare la couronne de » l'immortalité : donnez-vous bien de garde de » faire paraître la moindre frayeur à la vue d'un » supplice qui sera pour vous l'instrument d'un » bonheur éternel. Allez rejoindre votre père » dans le sein de Dieu, et quand vous y serez » avec lui, n'oubliez pas que vous avez laissé » dans cette vallée de larmes une mère, qui » jusqu'au dernier soupir, ne cessera de pleu- » rer, parce que jamais rien ne la consolera de » n'avoir point partagé avec le reste de sa fa- » mille la palme du martyre. » Elle les embrassa en disant ces mots, et se retira pour ne plus s'occuper que de ses larmes, et de l'amour divin qui les faisait couler.

Aussitôt les deux enfans furent mis dans une litière avec leur aïeule, qui voulut être, aussi bien qu'eux, vêtue en deuil. Le peuple les suivait en foule, et remplissait les rues et les places. Enfin ils arrivèrent au lieu de l'exécution. Les deux enfans, au sortir de leur litière, aperçurent un soldat l'épée nue à la main, et cou-

rurent dans le moment se mettre à genoux à ses pieds, puis joignant leurs mains, et prononçant à haute voix les sacrés Noms de Jésus et de Marie, ils attendirent tranquillement le coup de la mort. Le soldat commença par l'aîné, dont la tête, après avoir fait plusieurs bonds, alla tomber auprès du cadet. Cet enfant, bien loin d'être ému de ce spectacle, parut dans un redoublement de joie extraordinaire, et se mit à prier avec une nouvelle ferveur. Le soldat, qui se sentait lui-même attendri, craignit apparemment de n'être plus maître de soi s'il différait davantage, et il se hâta d'immoler cette seconde victime, qui alla prendre sa place à la suite de l'agneau.

Marthe cependant, à genoux au milieu d'une place publique, et dans la situation d'une criminelle, conservait toute sa dignité, et montrait plus de joie de voir sa maison éteinte sur la terre, que si elle l'eût vue élevée aux plus grands honneurs. Dès qu'elle s'aperçut qu'on allait venir à elle, elle tira deux reliquaires qu'elle portait au cou, en envoya un au Prince François d'Arima, l'aîné de deux Princes que le feu Roi d'Arima avait eus de la Reine Juste, sa seconde femme. Marthe avait été gouvernante de ses deux enfans, dont elle prédit la mort funeste, qui arriva bientôt après, comme nous le verrons en son lieu : l'autre reliquaire fut porté à Nangazaqui, à une fille de cette illustre martyre,

qui après avoir ainsi fait son testament, présenta sa tête au bourreau, et reçut le coup de la mort avec une fermeté digne de sa vertu, et de la cause pour laquelle elle souffrait. Elle était âgée de soixante et un ans; son fils aîné en avait quarante et un, son second vingt-huit. Pour les deux enfans, le plus âgé était dans sa douzième année, et le plus jeune dans sa dixième. Leur mort arriva le vingt-huit de janvier mil six cent treize.

SOMMAIRE

DU

LIVRE DIXIÈME.

I. *Nouveaux efforts du Roi d'Arima pour pervertir ses sujets. Courage d'une fille de qualité, et d'un page de neuf ans.* II. *Huit personnes de la première qualité sont condamnées à être brûlées vives. Circonstances admirables de ce martyre. Honneurs rendus aux martyrs.* III. *Le Roi d'Arima fait mourir ses deux frères. Piété rare de ces deux jeunes Princes.* IV. *Mort de l'Évêque du Japon. La persécution devient générale. Soixante et treize familles des plus illustres, exilées dans le nord du Japon. Véondono, le Roi de Tomba, la Princesse sa sœur, le Prince son fils, toutes leurs familles, un nombre prodigieux de personnes de toutes conditions, presque tous les missionnaires sont conduits à Nangazaqui pour y être embarqués.* V. *Modération du Roi de Bungo. Quelques martyrs dans ce royaume. Le Roi d'Arima obligé de reconnaître la main de Dieu qui s'appesantit sur lui, ne se convertit pas.*

VI. *Les exilés s'embarquent les uns pour Macao, les autres pour Manille. Arrivée d'Ucondono et du Roi de Tomba à Manile; la réception qu'on leur fait. Mort d'Ucondono. Ses obsèques.* VII. *Dix mille hommes entrent en armes dans le royaume d'Arima pour réduire les Chrétiens. Cruautés exercées contre les fidèles.* VIII. *Martyre de Thomas Araqui Riemon.* IX. *Nombre prodigieux de martyrs; quelques merveilles aperçues dans ce royaume.* X. *La guerre déclarée entre l'Empereur et le régent. Ozaca manqué par ce dernier. Trève de peu de durée. La guerre recommence.* XI. *Victoire de Cubo-Sama. Extinction de la famille de Tayco-Sama.* XII. *Mort du Cubo-Sama. L'empire assuré à sa famille.*

LIVRE DIXIÈME.

Le Roi d'Arima et le Gouverneur de Nangazaqui, après avoir donné l'ordre dont nous venons de voir l'exécution, partirent pour Surunga, où ils furent reçus du régent avec tout l'accueil imaginable. Fascengava ne laissa point échapper une si belle occasion de persuader à Suchendono qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable au Cubo-Sama que de pousser à toute outrance les fidèles de ses états, et afin de joindre la voie de la conviction à celle de la force et de la violence, il l'engagea à mener avec lui, à Arima, un fameux bonse nommé Banzui, un des plus accrédités docteurs du Japon : la réputation de Banzui, jointe à la consternation où ils croyaient trouver les Chrétiens, leur répondait presque du succès de leur entreprise; mais ils furent bien étonnés, lorsqu'en arrivant à Arima, ils apprirent qu'il n'y avait eu de larmes versées, dans la famille dont on avait prétendu faire un exemple, que par ceux qu'on avait épargnés, et que tous les fidèles soupiraient après un semblable sort. Ce fut encore bien pis, lorsque la Reine ayant fait venir le bonse Banzui en présence de toute sa maison, elle ne put jamais

ni par prières ni par menaces, obliger personne à avoir avec ce faux prêtre le moindre commerce, ni à lui rendre aucun devoir de civilité. Une fille d'honneur de la Reine, qui se nommait Maxime, osa bien, en présence de la Princesse, jeter à la tête de ce prêtre idolâtre une espèce de chapelet qu'il lui avait mis entre les mains; on l'envoya sur-le-champ en prison; elle y demeura douze jours sans qu'on lui donnât aucune nourriture, et même les sept premiers jours elle était si étroitement liée à une colonne, qu'elle ne pouvait se mouvoir. Outre cela, des personnes apostées par la Reine ne cessaient de lui faire les propositions les plus séduisantes pour l'engager à se rendre aux volontés de cette Princesse. Maxime soutint cette attaque avec une constance qui charma jusqu'aux ennemis du Christianisme; mais ce qui causa à toute cette cour un grand étonnement, c'est qu'après une si excessive abstinence, cette généreuse fille sortit de sa prison avec tout l'embonpoint qu'elle avait en y entrant. Tout cela pourtant ne fit qu'irriter la Reine; Maxime fut chassée du palais, et mise au rang des esclaves dans une cuisine, où la perte de sa liberté la consola de n'avoir pas répandu son sang pour Jésus-Christ, et où ayant fait vœu de chasteté perpétuelle, elle ne songea plus qu'à plaire à celui qu'elle venait de choisir pour son époux.

Un page du Roi montra encore plus de har-

diesse : c'était un enfant de neuf ans. Suchendono lui ayant voulu donner lui-même un de ces chapelets que le bonse distribuait, il lui dit qu'il ferait bien mieux de reprendre celui des Chrétiens, qu'il avait autrefois porté, que de vouloir rendre les autres complices de son infidélité : il ne s'attendait à rien de moins qu'à la mort, après une telle réponse; mais Suchendono se contenta de le bannir. Cependant, tant de constance lassa encore ce Prince plus qu'elle ne l'irrita, et soit qu'il ne fût pas capable d'une résolution suivie, ou que la honte d'une conduite dont il ne pouvait pas voir le ridicule, l'arrêtât, on fut quelques mois sans inquiéter beaucoup les Chrétiens.

Le Gouverneur de Nangazaqui ne put souffrir ces lenteurs; mais il vit bien qu'à moins que de réveiller Suchendono par les plus puissans motifs, il ne viendrait jamais à bout de l'engager comme il souhaitait, il s'avisa de lui mander, qu'il était échappé au tuteur de dire que, selon toutes les apparences, le Roi d'Arima était encore Chrétien, puisque tous ses sujets, jusqu'à ses principaux officiers, faisaient publiquement et en toute liberté profession du Christianisme. Le jeune Prince, dont la passion dominante était de régner, donna dans le piége, et résolut de démentir hautement cette prétendue calomnie. Il commença par assembler quelques-uns des principaux Seigneurs de sa cour,

leur déclara les avis qu'il avait reçus, après quoi il leur parla de la sorte : « Il ne tient » qu'à vous de me rendre le plus heureux des » Rois du Japon, et il ne vous en coûtera pres» que rien pour mettre le comble à mon bon» heur. On ne voit dans aucune cour tant de » zèle pour le Souverain, ni tant de vrai mé» rite qu'on en trouve dans celle-ci. Faut-il » qu'une bagatelle nous empêche de goûter la » douceur d'une félicité si digne d'envie! Les » malheurs des temps m'ont obligé à dissimuler » ma Religion; j'ai eu le chagrin d'apprendre » qu'on me faisait passer pour en être le per» sécuteur, moi qui suis Chrétien plus que ja» mais, et qui en convaincrai un jour les plus » incrédules. Pour avoir puni du dernier sup» plice des brouillons qui troublaient la paix » de mon royaume, doit-on se persuader que » j'aie entrepris d'exterminer le Christianisme » par le fer et par le feu? Les Chrétiens sont» ils donc impeccables, et les lois ne sont-elles » pas pour eux comme pour les autres? Les » Monarques du grand occident, dont tous les » sujets professent la véritable Religion, ne con» damnent-ils pas tous les jours à la mort ceux » qui sont trouvés rebelles à leurs ordres, et » qui s'est jamais avisé de leur en faire un crime? » Vous voulez des preuves de ma Religion, j'en » donnerai, mais le temps n'en est pas venu; » et à quoi bon, par des éclats hors de saison,

» mettre le Christianisme en danger d'être dé-
» truit sans ressource? Ce que j'en fais, c'est
» pour le conserver; secondez-moi, si vous avez
» un véritable zèle, dissimulez pour un peu
» de temps, et par une opiniâtre résistance à
» des édits dont le régent se repent peut-être
» déjà, ne m'obligez pas à vous perdre, et à
» me perdre moi-même. »

II. Suchendono sortit après avoir achevé de parler, et l'on remarqua qu'il lui était échappé quelques larmes. Des Seigneurs qui composaient cette assemblée, les uns se retirèrent sans rien dire, d'autres promirent de faire ce que souhaitait le Prince; trois seulement déclarèrent qu'ils ne voyaient point de milieu entre trahir sa foi, et la dissimuler dans une semblable rencontre, que leur premier Souverain était Dieu, et qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la mort. La docilité du plus grand nombre fit croire à Suchendono, qu'ayant du premier coup si fort avancé son entreprise, il viendrait fort aisément à bout du reste. Il le manda au Gouverneur de Nangazaqui; mais Fascengava lui fit réponse que pour ce qui regardait les obstinés, il n'en devait pas avoir le démenti, quand ce ne serait que pour convaincre le Cubo-Sama de ses véritables sentimens; qu'il devait donc faire des coupables, un exemple qui inspirât de la terreur : en un mot, qu'il était d'avis qu'on les condamnât au feu, avec leurs femmes et leurs enfans. Cette

proposition parut dure à Suchendono; mais la Reine son épouse, qui avait un empire absolu sur son esprit, étant du sentiment de Fascengava, il fallut se rendre. Le cinquième d'octobre, le Gouverneur d'Arima eut ordre d'arrêter les trois Seigneurs, et de leur signifier qu'ils étaient condamnés au feu avec toutes leurs familles, en cas qu'ils persistassent dans leur désobéissance. De ces illustres confesseurs, l'un se nommait Adrien Tacafati Mondo, un autre, Léon Faïuxida Luguiémon, et le troisième, Léon Taquendomi Caniémon. Mondo avait une femme qui portait le nom de Jeanne, une fille de vingt ans, qui avait été nommée Madeleine, et un fils âgé de douze ans, qui avait reçu le nom de Jacques. Faïuxida avait aussi une femme, appelée Marthe, et Caniémon un fils à l'âge de vingt-sept ans, qui se nommait Paul : des amis mirent sa femme en sûreté.

On eut cet égard pour la qualité des prisonniers, qu'on ne les mit point dans les prisons publiques, on les enferma dans une maison particulière, où la femme de Caniémon s'étant échappée des mains de ses amis, vint trouver son mari et son fils pour mourir avec eux; mais on ne l'y laissa pas long-temps, et malgré tous ses efforts, on la reconduisit au logis d'où elle s'était sauvée. Cependant, la nouvelle de ce qui devait se passer à Arima, s'étant répandue de toutes parts, il se fit un si grand concours de Chrétiens at-

tirés à la capitale par l'espérance d'un sort pareil, qu'on en compta jusqu'à vingt mille. Cette multitude donna d'abord quelque alarme à la cour; on leur envoya faire commandement de se retirer; mais quand on eut appris qu'ils étaient sans armes, et qu'ils ne désiraient que la mort, on prit le parti de les laisser en repos. Ils demeurèrent campés hors des murs, aucun d'eux ne coucha dans la ville, et pendant trois jours qu'ils furent là, les Chrétiens d'Arima les nourrirent. Ceux des courtisans qui avaient été infidèles, et qui de la dissimulation avaient bientôt passé à une idolâtrie ouverte, ne purent voir tant de ferveur et un désir si extraordinaire de la mort, sans se reprocher leur lâcheté. Ils la pleurèrent avec des larmes si amères, qu'ils convainquirent tout le monde de la sincérité de leur conversion. On exigea d'eux une profession publique de leur foi; ils la firent, ils passèrent par beaucoup d'autres épreuves, après quoi on les reçut à la pénitence chrétienne. La première chose qu'ils firent ensuite de leur réconciliation à l'église, ce fut d'aller embrasser les prisonniers, qu'un tel changement combla de joie. Les nouveaux convertis conjurèrent le Gouverneur d'Arima de les joindre à leurs frères, puisque la cause était la même; mais on ne fit pas semblant de s'apercevoir de ce qui était arrivé. Après bien des instances, ces généreux pénitens n'ayant plus d'espérance de rien obtenir, et se trouvant

indignes d'une grâce qu'ils considéraient dans les autres comme la récompense de leur fidélité, renoncèrent à tout ce qu'ils possédaient dans le monde, et s'exilèrent avec toutes leurs familles.

Le septième jour d'octobre, au matin, les confesseurs apprirent que leur condamnation était signée, et on leur signifia leur sentence dans les formes. Ils la reçurent avec joie, et l'on vit bien qu'ils attendaient avec impatience l'heure de l'exécution. Il manquait une chose à leur bonheur; c'était de recevoir le pain des forts avant que d'aller au combat. Ils prièrent Dieu que cette grâce ne leur fût point refusée, et ils furent exaucés. Deux pères Jésuites trouvèrent moyen de s'introduire chez eux, les confessèrent, les communièrent, et ne pouvant rester plus long-temps avec eux, sans s'exposer à être reconnus, ils les laissèrent comblés de la plus pure joie qu'ils eussent encore ressentie; enfin, le moment de leur sacrifice approchant, on vit commencer une espèce de triomphe qui, depuis la naissance de l'Eglise, n'avait jamais eu d'exemple. Les vingt mille Chrétiens de la campagne, au signal qu'ils en reçurent, entrèrent dans la ville, ornés de guirlandes et tenant leur chapelet à la main. Ceux de la ville, dont le nombre était pour le moins aussi grand, ornés aussi de guirlandes et un cierge à la main, les attendaient, et dans l'instant que les martyrs parurent, tous se mirent en marche dans le rang

qui avait été marqué à chacun. Les huit confesseurs de Jésus-Christ étaient au milieu, leurs bourreaux les suivaient avec une compagnie de soldats, faible défense contre quarante mille hommes, mais plus que suffisante contre quarante mille Chrétiens, dont l'unique regret était de ne pouvoir suivre à la mort ceux qu'ils accompagnaient au lieu de leur supplice. Les plus proches des prisonniers les félicitaient, les autres priaient pour eux, ou chantaient les louanges du Seigneur; et toutes les campagnes voisines rétentissaient de leurs chants d'allégresse. Quand on fut arrivé au lieu du supplice, chacun prit sa place sans confusion, et les martyrs coururent embrasser leurs poteaux, c'étaient huit colonnes soutenant un toit de charpente au milieu d'une espèce d'esplanade, sous les fenêtres du château. Tandis que toutes choses se disposaient pour commencer l'exécution, Caniémon le père monta sur le toit de charpente, qui était assez bas, et ayant fait silence de la main, parla en ces termes : « Mes frères, admirez la force de la » foi dans de faibles créatures; la vue d'un sup- » plice affreux, vous le voyez, ne nous inspire » que de la joie; et ce sera bien autre chose » tout-à-l'heure au milieu des flammes. Je laisse » aux infidèles à considérer quelle doit être la » sainteté d'une Religion qui nous élève si fort » au-dessus de la nature : or, si elle est vé- » ritable, toutes les autres sont nécessairement

» fausses. Pour vous, mes frères, que ces feux » ne vous effraient point, ils passeront en un » instant, et la récompense dont ils seront suivis, sera éternelle. » A ces mots, il fut interrompu par les cris et les sanglots des fidèles : voyant donc qu'il n'était plus écouté, il descendit et alla se ranger à sa colonne, où il fut lié. Aussitôt on mit le feu au bois qui était éloigné de trois pieds des poteaux. Un Chrétien qui s'était placé assez proche des martyrs, leur fit une courte exhortation, et leur montrant une bannière où était l'image de Jésus-Christ attaché comme eux à une colonne, il les avertit de jeter souvent la vue sur cet Homme-Dieu, qui avait fait le premier pour eux ce qu'ils allaient faire pour lui.

La flamme ayant paru dans ce moment avec la fumée, on fut quelque temps sans rien voir. Ensuite la vue de ces illustres mourans occupa de telle sorte toute l'assemblée, qu'il s'y fit un fort grand silence. Tous témoignèrent jusqu'à la fin une constance vraiment héroïque, mais la plupart paraissant morts ou expirans, il arriva deux ou trois choses qui causèrent bien de l'admiration. Les liens qui attachaient le jeune Mondo étaient brûlés, on aperçut cet enfant qui courait au travers des flammes. On crut quelque temps qu'il cherchait à s'évader, mais on cessa de craindre lorsqu'on le vit chercher sa mère, et après l'avoir trouvée, la tenir étroitement embrassée

comme pour mourir entre ses bras. Ce fut pour cette sainte dame un spectacle bien touchant, que l'état où elle vit son fils; elle oublia ses propres douleurs, et ne parut plus occupée que du soin d'exhorter ce petit innocent à consommer courageusement son sacrifice. Il tomba enfin à ses pieds; un moment après elle tomba elle-même sur lui, et ils expirèrent tous deux presque dans le même instant. D'un autre côté, Madeleine Mondo donnait un spectacle pour le moins aussi capable de toucher: elle restait seule debout, et quoique tout embrasée, elle paraissait encore pleine de vie. On eût dit qu'elle était insensible, à la voir immobile et les yeux élevés vers le ciel, lorsque tout-à-coup on l'aperçut qu'elle ramassait des charbons ardens, et s'en faisait une couronne. Il semblait, que sentant approcher son dernier moment, elle se parait pour aller au-devant de son époux. Cependant elle se consumait peu à peu; mais à mesure que ses forces diminuaient, sa ferveur paraissait se ranimer, et l'on ne cessa de l'entendre louer Dieu qu'au moment qu'on la vit se couler doucement, se coucher sur le brasier dont elle était environnée et rendre l'esprit. Alors les soldats qui gardaient la barrière n'en furent plus les maîtres, et les Chrétiens enlevèrent sans résistance les corps des martyrs, qui furent trouvés entiers et sans odeur. On les porta à Nangazaqui, et on les présenta à l'Évêque, lequel après avoir

examiné les actes qu'on avait dressés de leur précieuse mort, ouï canoniquement les témoins, et gardé toutes les formes que prescrit le saint concile de Trente, déclara juridiquement, qu'autant qu'il lui appartenait, il reconnaissait martyrs de Jésus-Christ ces huit personnes; il fit rendre ensuite à leurs reliques tous les honneurs possibles, et envoya à Rome le procès-verbal de tout ce qui s'était passé. Plusieurs exécutions particulières suivirent celles-ci; quelques Princes voisins imitèrent le Roi d'Arima : le Prince d'Omura voulut même chagriner la Princesse Marine sa sœur; quelques Seigneurs particuliers de la cour d'Ozaca maltraitèrent leurs vassaux, et le Roi de Quanto fit mourir un assez grand nombre de Chrétiens à Jédo; partout les fidèles firent paraître la même fermeté. Tous les âges et toutes les conditions fournirent d'admirables exemples de cette constance qui fit tant d'honneur aux premiers siècles du Christianisme; mais toutes ces petites persécutions n'avaient encore rien de décisif, et jusqu'à la fin de cette année il ne parut pas qu'on eût tout-à-fait perdu l'espérance de voir les choses changer encore une fois de face.

III. Il n'y avait que dans le royaume d'Arima où la persécution ne se ralentissait point. Suchendono n'avait plus besoin des remontrances de sa femme ni des instances de Fascengava pour signer des arrêts de mort; mais le Gouverneur de Nangazaqui l'engagea encore dans une affaire

qui le rendit bien odieux. Le feu Roi n'avait eu d'autre Prince que lui de la Reine Lucie sa première femme, et il avait laissé de la Reine Juste, sa seconde épouse, quatre enfans en bas âge : deux Princes et deux Princesses. La Reine, après la mort du Roi, avait été envoyée à Méaco, et les enfans étaient demeurés dans le royaume, où, par une providence toute particulière du ciel, on les avait laissés entre les mains de personnes fort attachées à la véritable Religion. Il est vrai que l'éducation qu'on leur donnait ne devait pas faire naître le moindre ombrage, d'ailleurs ils étaient si jeunes, que de long-temps ils ne pouvaient être en état de remuer; car le Prince François, l'aîné des deux frères, n'avait pas plus de huit ans, et le Prince Matthieu, le second, n'en avait que six. Mais, ni un âge si tendre, ni la manière dont ils étaient élevés, ne purent les soustraire à la fureur du Gouverneur de Nangazaqui, lequel s'imaginant déjà voir dans ces jeunes enfans les vengeurs de la mort du feu Roi leur père, dont il avait été un des principaux auteurs, ne cessa point de solliciter Suchendono, qu'il ne l'eût défait de ces fâcheux objets; et ce malheureux Prince, après s'être rendu parricide à sa persuasion, n'eut pas beaucoup de peine à lui sacrifier ses frères. Etant donc à la cour de Surunga, il envoya ordre au Gouverneur d'Arima de faire secrètement mourir les deux jeunes Princes; mais lui recommanda

que pour éviter la haine et l'indignation publique, il commençât par les faire enfermer pendant quelque temps, qu'il fît courir le bruit qu'on les avait envoyés à Méaco à la Reine leur mère et qu'en effet il fît partir les deux petites Princesses pour la capitale de l'empire.

Le Gouverneur d'Amira exécuta ponctuellement tout ce qui lui avait été commandé. Il fit mettre les deux Princes dans une chambre fort obscure, ne leur laissa qu'un page pour les servir, et mit des soldats à toutes les avenues du logis pour empêcher que personne n'en approchât. On s'était bien donné de garde d'avertir ces enfans du dessein qu'on avait en les retenant ainsi captifs : il est assez étonnant néanmoins, qu'à peine se virent-ils comme prisonniers, qu'ils se disposèrent à la mort avec autant de soin qu'auraient pu faire des hommes faits, et des Chrétiens consommés dans la vertu. Leur page, qui se nommait Ignace, et qui était un jeune homme extrêmement sage et fort accompli, avait beau les détourner de la pensée de la mort, ils en revenaient toujours là, non point par cette inquiétude qui serait venue à des personnes plus raisonnables en pareille occasion ; mais comme par une espèce d'inspiration qui faisait croire qu'ils avaient sur cela des connaissances surnaturelles. Ils avaient leurs pénitences et leurs prières réglées, et leurs jours de jeûne. Ils passèrent de la sorte six semaines, au bout des-

quelles on avertit Ignace que la nuit suivante on devait les égorger. Ignace se contrefit pour paraître plus gai que jamais : cependant les deux petits Princes eurent comme un pressentiment de leur mort prochaine. Sur le soir, le couvert étant mis, Ignace les pria de se mettre à table. Le Prince François lui dit qu'il avait, à ce qu'il croyait, donné quelque petit sujet de mécontentement à un de ses gardes, et qu'il voulait en faire pénitence, et jeûner ce soir-là. Ignace fit tout ce qu'il put pour lui persuader que Dieu ne demandait pas cela de lui, tout ce qu'il obtint, c'est que le saint enfant se mît un moment à table pour tenir compagnie à son frère, et prit par complaisance assez peu de chose.

Après le souper, Ignace coucha le plus petit de ces deux Princcs, et l'aîné se retira à son oratoire pour s'occuper de quelque action de piété. Comme il y demeurait long-temps, Ignace l'avertit qu'il faisait tard. « Ah! mon cher Igna» ce, reprit le jeune Prince, je pensais il n'y » a qu'un moment à la passion de notre ado» rable Rédempteur, et je ne pouvais retenir » mes larmes. Quelle bonté a un Dieu de mourir » pour sauver de misérables créatures! que j'ai » compassion de ceux qui ne connaissent pas » un si aimable Sauveur! » Le page s'imaginait entendre parler un ange, tant cet admirable enfant s'énonçait avec onction, et la pensée du sort qui l'attendait lui revenant à l'esprit, *il fon-*

dait en pleurs. Le Prince crut que c'était de dévotion que son page pleurait, et lui voyant entre les mains un grain bénit et une médaille, il lui demanda ce qu'il fallait dire pour gagner les indulgences qui y étaient attachées. Ignace le lui apprit, et aussitôt il se mit en devoir de les gagner. Ignace lui dit ensuite qu'il lui conseillait de se mettre sous la protection de la Sainte-Vierge. Il le fit par une très-fervente prière à cette Reine des anges. Il répéta plus de trente fois les sacrés Noms de Jésus et de Marie, et Ignace l'ayant couché, lui jeta de l'eau bénite et se retira dans une chambre voisine pour prier. Environ minuit, Ignace étant encore en oraison, un soldat du Gouverneur entra dans la chambre où étaient les deux Princes; il les trouva dormant d'un profond sommeil, et tirant un poignard il l'enfonça dans le cœur du plus jeune, puis le retirant, il le plongea dans la gorge de l'aîné et s'en alla. Ignace entra aussitôt, et les voyant tous deux morts et nageant dans leur sang, son premier mouvement fut de vénération pour ce qui restait de deux enfans qu'il regardait comme deux Saints. Il donna ensuite avis de tout aux Chrétiens, qui n'ayant plus de ressource après la perte de ces deux Princes, le plus pur sang de leurs derniers Rois, furent à cette nouvelle dans une consternation qu'il n'est pas possible d'exprimer. Le confesseur de la Reine Juste fut chargé de lui apprendre cette nouvelle.

La généreuse Princesse ne put refuser quelques larmes à des enfans qu'elle chérissait tendrement, mais enfin elle offrit à Dieu ces deux innocentes victimes avec une résignation héroïque. Elle protesta même qu'elle aimait mieux les voir morts avec leur innocence, que d'être continuellement en peine, si malgré tous ses soins, et les principes de Religion qu'elle avait tâché de leur inspirer par elle-même, tandis qu'elle les avait eus près de sa personne, et par ceux à qui elle les avait confiés, ils ne suivraient pas un jour le pernicieux exemple de leur frère aîné. Ensuite cette admirable Princesse se retira plus que jamais du commerce du monde, et finit ses jours dans la pratique des plus excellentes vertu du Christianisme.

IV. Voilà de quelle manière se passa l'année mil six cent treize; enfin la persécution devint générale, et ne discontinua plus. Pour surcroît de malheur, le Japon perdit son pasteur. Dom Louis de Cerqueyra mourut à Nangazaqui au commencement de l'année mil six cent quatorze, de douleur, dit-on, de voir les affreux périls auxquels son troupeau allait être exposé. Ce fut un Prélat d'une innocence de mœurs dont il y a peu d'exemples. Les vertus qui brillèrent le plus en lui, furent celles que Notre-Seigneur a le plus recommandées à ses apôtres, à savoir, l'humilité et la douceur; aussi avait-il gagné tous les cœurs, et l'on peut dire qu'il fut presque

également regretté des fidèles et des idolâtres. Il eut pour successeur le P. Diégo Valens, Jésuite, mais ce nouvel Evêque, qui fut le dernier du Japon, ne put jamais visiter en personne l'eglise qui lui était confiée, et demeura toujours à Méaco. Avant qu'il fût nommé, le P. Valentin Carvaglio, provincial des Jésuites, en vertu d'un bref du Pape, se porta pour Vicaire-Général et administrateur de l'évêché, et depuis ce temps-là les provinciaux de la Compagnie furent toujours chargés de ce double emploi, qui leur fut affecté par une bulle de Paul V, du trente et unième de janvier mil six cent dix-huit, et confirmée par un autre d'Urbain VIII, du vingt-cinquième de janvier mil six cent trente-deux.

Plusieurs choses contribuèrent au renouvellement de la persécution, mais le Gouverneur de Nangazaqui fut celui qui porta les plus rudes coups. On avait été assez surpris en plusieurs endroits que le Roi d'Arima eût fait publiquement brûler vifs des personnes de la première qualité; et comme l'on savait que Fascengava était tout le conseil de Suchendono, presque tout l'odieux de cette action retombait sur ce Gouverneur. Pour se disculper, il publia que les Chrétiens n'étaient pas ce qu'on pensait, et que quiconque les connaîtrait, ne trouverait pas étrange qu'on passât à leur égard par dessus les lois ordinaires; que non-seulement ils ne craignaient point la mort, mais que les plus infâmes

supplices étaient ceux qu'ils ambitionnaient davantage ; que c'était assez d'avoir été puni par ordre de la justice, pour devenir l'objet de leur culte ; qu'on les avait vus à Méaco adorer un Chrétien mort en croix pour un crime, et que les huit personnes qu'on avait brûlées vives à Arima étaient regardées par tous ceux de la même Religion, comme autant de dieux ; que tout cela ne pouvait venir que d'un esprit de sédition : que des gens de ce caractère étaient infiniment dangereux, et que si l'on ne se pressait d'en purger l'empire, avant que le nombre en fût plus grand, on s'exposait à voir arriver de grands malheurs. Fascengava ajouta, pour fortifier son raisonnement, tout ce qu'il crut capable de faire impression sur l'esprit du régent et des principaux seigneurs idolâtres, et sut si bien colorer ses impostures, qu'on vit peu de temps après paraître un édit du Cubo-Sama, par lequel tous les ouvriers de l'Évangile étaient chassés du Japon. Il y était de plus ordonné que toutes les églises seraient rasées, et l'on y faisait commandement sous peine de mort à tous ceux qui avaient embrassé le Christianisme, de retourner incessamment au culte des dieux du pays.

Des officiers furent aussitôt envoyés de tous côtés pour faire exécuter ces ordres, et tout ce qu'on put découvrir de missionnaires fut conduit à Nangazaqui pour y être embarqués à la pre-

mière occasion. L'officier qui fut envoyé à Méaco commença par faire publier au son de trompe, que ceux qui n'abjureraient pas la Religion des Européens seraient brûlés vifs, et son secrétaire ajouta apparemment pour se divertir, que les rebelles n'avaient toujours qu'à préparer leurs poteaux. Le lendemain tous les quartiers de la ville se trouvèrent remplis de poteaux, chaque Chrétien en ayant dressé de ant sa porte autant qu'il en était besoin pour toute sa famille. On sut même qu'un pauvre homme avait vendu son habit, et une femme sa ceinture pour avoir un poteau. Comme on vit que par les menaces on ne gagnait rien, on eut recours aux prières et à la persuasion, et l'on engagea les parens idolâtres des fidèles à les ramener au culte des dieux par les promesses les plus spécieuses, et par toutes les raisons que l'amitié leur ferait imaginer. Ceux-ci ne voulaient rien d'abord de leurs parens où de leurs amis, sinon qu'ils souffrissent qu'on rayât leurs noms de dessus une liste, où les Chrétiens étaient marqués. Quelques-uns y consentirent par ignorance ou par surprise; d'autres sachant qu'on avait effacé leurs noms, demeurèrent tranquilles; mais le plus grand nombre fut de ceux qu'on trouva inflexibles. Alors l'officier qui avait fondé toute l'espérance de sa fortune sur le succès de son entreprise, fit ressentir à ces fervens Chrétiens tout ce que la brutalité d'un homme furieux est ca-

pable d'inventer. On exposa les dames les plus qualifiées dans des états à les couvrir de confusion. On remarquait parmi ces illustres matrones une Princesse Julie de Tamba, sœur du Roi Jean Naytondono, laquelle s'étant exercée dans toutes les pratiques d'un long et saint veuvage, pendant lequel Dieu l'avait élevée à une très-sublime contemplation, bénit le Seigneur de lui avoir enfin fait trouver l'occasion qu'elle désirait depuis tant d'années, de lui donner des preuves de son amour. L'officier ne fit pourtant mourir personne, soit qu'il n'en eût pas l'ordre, ou qu'il voulût se faire honneur d'avoir, sans effusion de sang, fait changer de Religion à une partie des Chrétiens.

De Méaco, le même officier alla à Ozaca, où, à son arrivée, ayant fait publier que le lendemain il ferait main basse sur tous ceux qui ne se soumettraient pas aux édits, on lui vint dire de grand matin que plus de trois cents personnes attendaient dans une place qu'on les fît mourir, et qu'à leur tête était un jeune Prince de la maison d'Arima, avec la Princesse son épouse. Il crut que s'il venait à bout des enfans, le reste obéirait peu-à-peu; il en fit enfermer et fouetter cruellement un grand nombre; mais ni ces mauvais traitemens, ni la faim qu'on fit souffrir à ces petits innocens, ne furent pas capables de les ébranler. Ce fut dans ce même temps, et à l'occasion de cette recherche, qu'il arriva

une chose dont les Hollandais ont prétendu conclure qu'il n'y avait pas tant à s'étonner de la constance des martyrs du Japon, et qu'on ne la devait attribuer qu'à cette fermeté d'ame qui fait le caractère de la nation. Un gentilhomme de la province de Déva voyant qu'il ne pouvait éviter d'être arrêté dans peu de jours, et mettant ordre à ses affaires, s'avisa de demander à son fils encore enfant, s'il aurait assez de cœur pour se laisser brûler. « Et vous, mon père, » reprit l'enfant, que ferez-vous, si l'on vous » donne le choix de changer de Religion, ou » d'être brûlé à petit feu? Moi, dit le père, je » choisirais d'être brûlé. Et moi aussi, répondit » l'enfant. Mais, répliqua le père, est-ce tout » de bon? Oui, mon père, repartit l'enfant, » et je vous en donnerai toutes les assurances » que vous souhaiterez. Hé bien, reprit le père, » en lui mettant dans la main un charbon ar- » dent, si tu as autant de courage que tu dis, » tiens ce charbon jusqu'à ce que je t'ordonne » de le jeter. L'enfant obéit, et se laissa brûler » jusqu'aux os, sans témoigner la moindre dou- » leur. Eh quoi! mon fils, s'écria le père, en » lui commandant de secouer ce feu, n'as-tu » senti aucun mal? Pardonnez-moi, mon père, » repartit l'enfant, mais parce que je vous avais » assuré que j'étais prêt à me laisser brûler pour » ma Religion, il m'a semblé que c'était peu » de chose, au prix de ce que je me promet-

» tais de souffrir. » C'est ainsi que les Hollandais rapportent ce fait, dont toutes les circonstances ne sont pas vraisemblables, et ce pourrait bien être la même chose que ce que d'autres historiens racontent d'un enfant de Sacai; ce ne serait pas, au reste, le seul trait de l'histoire que j'écris, qu'on trouverait défiguré dans le journal des Hollandais, où, assez souvent, ils ne s'accordent pas avec eux-mêmes. Voici donc ce que je trouve dans des mémoires plus fidèles et plus exacts de l'enfant dont il est ici question. Il n'avait que six ans, et comme il ouït dire à son père qu'il fallait s'attendre à mourir bientôt : « Bon, bon, » s'écria-t-il, dans un transport de joie, nous » serons martyrs. Tu seras martyr, reprit le père ! » Et comment aurais-tu la patience d'endurer » les tourmens dont on use à l'égard des Chré- » tiens, toi qui ne saurais tenir un moment la » main sur un fer chaud ? Vous verrez bientôt » le contraire, répliqua l'enfant. » Aussitôt il prend les pincettes, les fait rougir dans le feu, et les allait reprendre à pleines mains, lorsque son père et sa mère qui le regardaient faire, lui prirent le bras. Il se mit alors à pleurer, et on ne put l'appaiser, qu'en lui disant qu'il serait martyr.

Cependant on transporta plusieurs familles des plus considérables d'Ozaca, de Sacai et de Méaco dans le nord du Japon. Soixante et treize Seigneurs ou gentilshommes à la tête desquels étaient

un Roi d'Avo, dont je n'ai pu rien découvrir de particulier, et un frère aîné du saint martyr Paul Miky. Ce fut pour tout l'empire un grand spectacle de voir tant de Seigneurs et de gentilshommes tout couverts d'or et de soie, menés comme une chaîne de galériens, de ville en ville, et condamnés à n'avoir plus d'autres demeures que les bois et les montagnes, ni d'autre compagnie que les bêtes sauvages. On pourra juger ce qu'ils eurent à souffrir durant ce voyage par une lettre qu'un Chrétien qui les vit à Surunga, écrivit à un Jésuite qui demeurait déguisé à Ozaca.

« Le vingt-deuxième de la troisième lune, cela » revient au trentième d'avril, j'allai voir les » exilés et ne saurais vous dire combien leur » vue m'inspira de dévotion et de confusion de » moi-même. Ils font leurs prières tous ensem» ble, et ils ne manquent pas un seul jour de » faire en commun une heure d'oraison. Ils ont » formé entre eux une espèce de république, et » chacun a son emploi et son office marqué. En » arrivant ici, ils couchèrent la première nuit » sur la terre nue, dans un grand magasin, » où on les enferma sous la clef; la nuit sui» vante, on leur donna à chacun une natte. La » nourriture répondait à la manière dont ils » étaient couchés. Mais ils se consolaient en s'en» tretenant continuellement des souffrances des » saints martyrs. Un jour, un des officiers qui » les conduisaient, leur avoua qu'il n'avait ac-

» cepté son emploi qu'avec bien de la répu-
» gnance, sachant qu'ils étaient tous vieux guer-
» riers, et en réputation de bravoure, mais qu'il
» reconnaissait qu'il n'y avait rien à craindre de
» gens qui ont plus d'envie de souffrir, qu'on
» en a de les maltraiter. Que leur conduite prou-
» vait invinciblement la vérité de leur Religion,
» et que si les temps devenaient plus favorables,
» il ne tarderait pas à l'embrasser. »

Un autre édit qui fut porté dans le même temps, et exécuté avec la dernière rigueur, priva l'église du Japon de presque tout ce qui lui restait de personnes de la haute noblesse. Il portait que Juste Ucondono, le Roi de Tamba, le Prince Thomas, son fils, la Princesse Julie, sa sœur, toutes leurs familles, Thomas Uquinda, un des plus grands Seigneurs du royaume de Bugen, et quantité d'autres personnes qualifiées seraient menés à Méaco, et livrés par le Gouverneur de cette ville capitale, au Gouverneur de Nangazaqui, pour être ensuite embarqués et transportés hors des terres de l'empire. Depuis les dernières années du règne de Tayco-Sama, Ucondono avait mené une vie assez tranquille auprès du Roi de Canga son ami, et ne s'était point du tout voulu mêler des affaires de l'Etat. Sa famille était composée de la Princesse Juste sa femme, de cinq petits Princes, dont le plus âgé n'avait que seize ans, et d'une fille mariée à un grand Seigneur du royaume de Canga, et très-fervent Chrétien.

Jean Naytondono, Roi de Tamba, avait été dépouillé de son royaume pour Nobunanga, apparemment lorsqu'il suivit le parti du malheureux Cubo-Sama III, sur lequel Nobunanga usurpa l'empire, et il s'était retiré dans le Fingo avec le Prince Thomas son fils, qui passait pour un des plus braves cavaliers du Japon, ils y vivaient en grands Seigneurs, et y honoraient la Religion par une vertu vraiment héroïque et toujours soutenue. Ils suivirent à la guerre de Corée le célèbre Tsucamidono, Roi de Fingo, et combattirent toujours sous sa bannière en qualité de simples volontaires. On proposa à Naytondono d'aller à la cour de la Chine, en qualité de plénipotentiaire de Tayco-Sama, pour y traiter de la paix, il répondit qu'il y consentait dans l'espérance qu'il ferait connaître Jésus-Christ à l'Empereur chinois et aux grands de ce vaste empire : les relations n'en disent pas davantage sur cette négociation. Le Roi Tsucamidono étant mort, et Canzugédono son successeur ayant allumé le feu de la persécution dans toutes les parties de ses états, on ne peut dire de quel secours le Roi et le Prince de Tamba furent à cette chrétienté persécutée pour la maintenir dans sa première ferveur. Canzugédono osa bien les menacer; mais il trouva qu'il avait à faire à des Princes que rien n'était capable d'ébranler, et à qui l'on ne pouvait faire un plus grand plaisir, que de les pousser à bout. « La persécution va

» toujours croissant, écrivait le saint Roi au
» P. Pasio, et nous sommes en fort grand nom-
» bre disposés à donner notre sang pour la cause
» de Dieu : quant à moi, je crois que ceci ne
» finira pas sitôt, et je pense que le Seigneur
» veut que nous ayons quelqu'occasion de souf-
» frir pour son saint Nom : si cela arrive, nous
» aurons la consolation de marcher sur les pas
» de ces anciens martyrs qui ont fait la gloire
» de l'Église, et qui l'ont cimentée de leur sang.
» Priez pour nous, mon cher père, afin que
» nous persévérions jusqu'au bout. Qui l'eût cru
» que notre patrie dût être assez heureuse pour
» donner des martyrs à Jésus-Christ ! et que de
» misérables pécheurs comme nous, dussions en-
» trer des premiers dans la lice ? Cette seule
» pensée me remplit d'une allégresse nompareille
» et me fait verser des larmes en abondance,
» dans le souvenir des bontés ineffables d'un
» Dieu à mon égard. »

Le bruit de cette nouvelle proscription d'Ucondono, et de la maison royale de Tamba, surprit bien du monde ; mais la joie avec laquelle ces Princes quittaient leurs grands établissemens, n'étonna que ceux qui ne les connaissaient point, et qui ne savaient pas ce que c'était que les Chrétiens. Le Roi de Bugen disait un jour qu'Ucondono ne lui avait jamais paru plus grand, que dans les deux occasions où il avait tout sacrifié à sa Religion : il lui écrivit même une

lettre, dans laquelle il ne semblait plaindre que le régent, qui se perdait d'honneur en traitant de la sorte une personne de ce mérite : il ajoutait à la louange des missionnaires bien des choses, qui faisaient voir qu'il était entièrement revenu en leur faveur.

Cependant toute la troupe des confesseurs de Jésus-Christ s'étant jointe, ils marchèrent vers Méaco. Ils étaient à pied, et la saison était très-rude : les Princes allaient les premiers pour reconnaître les chemins, et découvrir les précipices que la neige leur cachait. Le Gouverneur de Méaco apprenant qu'ils étaient à Sacomoto, et appréhendant une émeute des Chrétiens de la capitale, leur envoya dire de n'aller pas plus loin, et d'attendre dans ce bourg les ordres du régent : il s'y rendit lui-même en diligence, et commença par leur déclarer qu'il était encore temps de se garantir des malheurs qui les menaçaient, qu'ils se consultassent, et qu'ils répondissent nettement, s'ils ne voulaient pas adorer les dieux de l'empire. Les Princes le regardant de travers, lui demandèrent s'il savait bien à qui il faisait une pareille proposition : le Gouverneur parut interdit et se retira. Au bout de trente jours l'ordre arriva de les envoyer tous à Nangazaqui. On offrit aux femmes de les laisser à Méaco, mais il n'y en eut pas une qui acceptât cet offre, et toutes partirent avec leurs pères et leurs maris. On assure que quelques

jours après leur départ, un courrier de l'Empereur arriva à Sacomoto, avec un ordre secret de proposer à Ucondono de s'aller enfermer dans Ozaca; car Fideïory s'ennuyait fort de sa longue minorité, qui dégénérait tous les jours de plus en plus en esclavage, et il se promettait qu'ayant Ucondono à son service, il ne lui serait pas fort difficile de ranger son tuteur à la raison; mais le courrier arriva trop tard, et l'Empereur manqua son coup : d'ailleurs, il n'y a nulle apparence qu'Ucondono eût voulu s'engager dans une guerre de cette nature; depuis plus de vingt ans il ne pouvait plus goûter que les affaires de son salut; et le fils d'un usurpateur n'étant guère un Prince plus légitime qu'un autre usurpateur, il y a bien sujet de croire qu'il les eût laissés vider entre eux leur querelle. Quoiqu'il en soit, les exilés furent reçus à Nangazaqui, où le culte chrétien était encore assez toléré, avec toute la magnificence et la solennité dont les fidèles de cette grande ville purent s'aviser; et l'on peut dire que le séjour qu'ils firent parmi ces Chrétiens, ne servit pas peu à leur inspirer ce courage et cette constance qui a produit tant de héros. Pour donner à juger quels hommes c'étaient que ces illustres bannis, je rapporterai deux lettres qui nous sont restées du Prince Thomas de Tamba. Il écrivit la première aux Chrétiens de Cumamoto tandis qu'il était enfermé dans une forteresse du Fingo, où l'on mettait sa constance à

toutes sortes d'épeuves. On ne peut la lire sans se représenter un saint Paul dans les fers, écrivant aux premiers fidèles. « J'eus bien du cha-
» grin, mes très-chers frères, lorsque j'appris
» que la persécution avait fait quelques infidèles;
» mais la fidélité du plus grand nombre me con-
» sola. Oh! que j'aurais de joie d'être parmi eux,
» s'ils ont le bonheur de mourir martyrs! Je bai-
» serais le sang qu'ils verseraient pour Jésus-
» Christ, et je les prierais de demander au di-
» vin Sauveur la même grâce pour moi. Je vous
» fais à tous cette prière, mes très-chers frè-
» res, et c'est avec d'autant plus de confiance,
» que je reconnais plus visiblement mon indi-
» gnité. Je suis ravi que ces généreux confesseurs
» aient quitté toutes leurs possessions, mais je
» n'en suis point surpris. Se peut-il trouver des
» hommes assez insensés, pour préférer à un
» Dieu de vaines richesses? Que ceux qui nous
» en dépouillent nous rendent un grand ser-
» vice! Car enfin, que nous ôtent-ils, que nous
» ne devions quitter un jour? et n'est-il pas
» certain que ce sont ces biens périssables qui
» sont le plus grand obstacle à notre salut? Je
» regarde ceux qui sacrifient leurs trésors tem-
» porels à l'acquisition des éternels, comme de
» sages usuriers, lesquels donnent de la boue
» pour de l'or? Autrefois je tâchais d'exercer ce
» salutaire trafic, en m'occupant tout entier de
» la prière et de la fréquentation des Sacremens;

» mais cela ne suffisait pas, et je gâtais même
» tout par ma tiédeur. Aujourd'hui j'espère sup-
» pléer à ce défaut par le martyre. On dit que
» vous n'êtes pas assez fervens pour mériter que
» Dieu accepte le sacrifice de votre vie; que
» sera-ce donc de moi, qui suis bien plus lâche
» que vous tous? J'ai pourtant un secret pres-
» sentiment que Dieu ne rejettera pas mes dé-
» sirs, et je que serai martyr.

» Ce n'est pas à moi à vous donner des avis,
» mais je vous conjure comme mes frères, et
» nos chers fils en la foi de mettre sous les pieds
» tout ce qui est terrestre. Vous pouvez vous
» souvenir de ce que nous avons souvent dit dans
» nos conférences que de négliger les biens du
» ciel pour courir après ceux de la terre, c'est ren-
» verser l'ordre naturel des choses. Or, l'homme
» sage, encore plus le Chrétien, est amateur
» de l'ordre. Songez aussi que nous voici au temps
» de l'épreuve, c'est à coup de ciseau, que d'une
» pierre brute on fait une pierre propre à
» bâtir; c'est par le feu, et par le moyen du
» marteau qu'on donne au fer la forme qui lui
» convient. Jésus-Christ pour construire l'édi-
» fice spirituel de son Eglise, en a usé de la
» même manière. C'est par le feu des tribula-
» tions qu'il a éprouvé et sanctifié ceux qu'il a
» voulu y faire servir de base et de fondement.
» Montrons-nous dignes, mes chers frères, d'être
» de ce nombre. Dieu n'aurait point permis que

» nous fussions attaquées, s'il n'avait dessein de » nous couronner; quant à moi, on ne peut » avoir plus d'assauts à essuyer que j'en ai eu » depuis que je suis ici. On me représentait ma » jeunesse, ma naissance, mes services, ce que » je devais à mes enfans, les affreux périls aux- » quels je m'exposais. Jugez si n'ayant personne » avec moi pour m'animer et pour me fortifier, » je n'ai pas eu besoin d'une protection toute » particulière du ciel. Enfin depuis quelque » temps on me laisse plus en repos, et je vois » bien qu'ils désespèrent tous de me vaincre. » Aussi celui que Dieu secoure si puissamment » est-il invincible : mais ce n'est pas assez d'être » sorti une ou deux fois victorieux du combat, » la récompense n'est donnée qu'à celui qui per- » sévérera jusques à la fin. Ne vous lassez point » de demander pour vous et pour moi cette sainte » persévérance.

La seconde lettre du Prince de Tamba n'est pas moins édifiante que la première. Elle est adressée au provincial des Jésuites.

« J'ai reçu de votre paternité plusieurs let- » tres remplies d'une sagesse toute divine, et » nous en avons tous été merveilleusement ani- » més à la constance. Grâces infinies soient ren- » dues au Souverain du ciel et de la terre, rien » jusqu'ici n'a été capable d'ébranler ma foi, » c'est du meilleur de mon cœur que je fais à » mon Dieu le sacrifice de mes biens, de ma

» femme, de mes enfans, de ma vie. Je recon-
» nais même avec sincérité que ce sacrifice que
» je fais de tout ce que je suis et de tout ce
» que je possède, est l'ouvrage de la grâce, beau-
» coup plus que le mien ; et bien loin de vouloir
» que le Seigneur m'en sache aucun gré, je lui
» en suis obligé comme d'une des plus grandes
» faveurs que j'ai reçues de sa libéralité. Quelle
» langue, mon cher père, peut exprimer, quelle
» imagination peut se représenter une si ex-
» cessive miséricorde envers de misérables créa-
» tures comme nous, et sur-tout envers moi
» qui l'ai offensé en tant de manières, et qui
» l'offense encore dans le temps même qu'il me
» prodigue ses biens ? Il y a long-temps que
» faisant réflexion sur la multitude de mes pé-
» chés, je me disais à moi-même qu'il n'est
» presque pas possible que je sois sauvé, si ce
» n'est par la voie du martyre. Grâces au Dieu
» éternel, m'y voici dans cette voie la plus sûre
» pour aller au ciel, et depuis tant d'années
» l'objet de tous mes vœux. Je vous conjure,
» mon très-cher père, au nom de notre com-
» mun Roi et Seigneur, enseignez-moi ce que
» je dois faire pour me préparer comme il faut
» au combat. Aidez-moi encore à le remercier
» d'une grâce dont la seule pensée me tire les
» larmes des yeux, c'est de m'avoir délivré des
» embarras et des écueils de la cour, quand la
» perte de mes biens ne me procurerait que ce

» seul avantage, je serais assez récompensé. Il » ne faut qu'avoir été quelque temps comme » moi à la cour de Surunga, pour reconnaître » que jusque dans les fers, on est plus libre » qu'auprès des grands de la terre. » Voilà quels étaient les sentimens d'un Prince élevé dans les armes, à la vigueur de son âge, chargé d'une nombreuse famille, d'une bravoure et d'un mérite à prétendre aux plus grands honneurs.

V. Le Cubo-Sama ayant par de si grands éclats montré qu'il ne voulait plus rien ménager avec les Chrétiens, les Princes idolâtres crurent pouvoir donner une libre carrière à l'animosité qu'ils avaient conçue contre le Christianisme. Toutefois Taydono, Roi d'Aqui et de Bungo, et seigneur de Firoxima, fit alors quelques actions qui firent connaître que la politique avait plus de part à son procédé qu'une véritable haine contre la Religion. Ce Prince avait à sa cour un gentilhomme qu'il aimait, et qu'il espéra d'abord engager, par douceur, à dissimuler du moins sa Religion; il le combla de caresses, et lui fit les promesses les plus séduisantes, mais ce fut inutilement; enfin, il eut recours à ce stratagême. Il lui fit dire qu'il eût à envoyer le plus jeune de ses deux enfans, pour être contraint, par la rigueur des supplices, à obéir aux édits. Quelque temps après, on lui demanda son aîné, et puis sa femme. On lui déclara ensuite que tous avaient porté la peine de leur opiniâtreté, et qu'il était temps

qu'il pensât sérieusement à lui-même. Cette nouvelle, bien loin de l'intimider, ne fit qu'augmenter l'impatience qu'il avait d'aller au ciel, où il espérait rejoindre sa famille. Il se rendit au palais dans ces sentimens; mais il fut bien étonné de n'y recevoir que des louanges, et d'y retrouver sa femme et ses enfans, qui ayant témoigné une fermeté égale à la sienne, n'avaient reçu que des traitemens dignes de leur vertu.

Un autre courtisan ne fit pas moins paraître de constance, et n'éprouva pas de moindres effets de l'équité du Prince. Il y avait long-temps que Taydono l'exhortait à changer de Religion. Un jour il lui fit dire qu'il irait dans peu le trouver, et qu'il songeât à le satisfaire sur ce qu'il savait qu'il souhaitait de lui. Le Chrétien déclara que sa réponse était toute prête; dès qu'il fut averti que le Roi venait, il se mit à l'entrée de sa maison, seul, sans armes, et du plus loin qu'il aperçut le Prince, il se jeta à genoux en s'écriant: « Seigneur, je suis, Chrétien, je veux » vivre et mourir Chrétien: vous êtes le maître » de mes biens et de ma vie! mais vous n'avez » aucun pouvoir sur ma Religion. » Ce gentilhomme avait un fils âgé de neuf ans: cet enfant n'eut pas plus tôt aperçu son père dans la posture comme je l'ai dit, qu'il vint le joindre en criant de toute sa force qu'il était Chrétien. Ce spectacle, qui commençait à attendrir tout le monde, devint encore bien plus touchant par

la vue de la mère et de la femme de ce fervent Chrétien, qui coururent se jeter aux pieds du Prince, et faire la même protestation. Taydono, qui s'était beaucoup contraint, ne put alors retenir ses larmes; il les releva tous avec bonté, leur donna mille témoignages d'estime, et se retira. Enfin, ce Prince trouvant partout dans ses principaux officiers la même résistance aux volontés du régent, prit le parti de les laisser en repos, et dit même un jour, qu'il s'estimait heureux d'avoir à son service de si braves gens.

Ceux qui commandaient pour Taydono dans le Bungo, ne laissèrent pas d'y faire quelques martyrs. Une femme de condition, nommée Maxence, y fit sur-tout admirer son courage. Après qu'elle eut souffert, avec son mari et son beau-frère, bien des tourmens et bien des affronts, les deux frères ayant été condamnés au feu, on la mena la corde au cou, pour assister au supplice, afin de voir si l'horreur de ce genre de mort ne l'intimiderait point; mais tout le contraire arriva : Maxence ne put voir les deux martyrs chanter au milieu des flammes les louanges du Seigneur, sans se sentir émue jusques au fond de l'ame, il fallut la retenir de force pour l'empêcher d'aller embrasser ces illustres mourans, à travers les brasiers ardens qui les consumaient. Après qu'ils eurent expiré, comme on voulut encore tenter sa constance, pour toute réponse, elle se fit un bandeau de ses cheveux,

se jeta à genoux aux pieds des soldats qui la conduisaient, et leur présenta sa tête qui fut coupée dans l'instant : on réduisit les trois corps en cendres; mais à la faveur des trois brillantes étoiles qui parurent la nuit sur le lieu de l'exécution, les fidèles recueillirent quelques ossemens qui avaient échappé aux gardes. Ce ne fut pas le seul prodige que Dieu opéra pour affermir la foi de ces Chrétiens persécutés : plusieurs eurent des avertissemens du ciel pour se préparer au martyre : d'autres, après avoir été décapités, furent entendus prononcer distinctement, à diverses fois, les sacrés Noms de Jésus et de Marie; quelques-uns furent honorés du don de prophétie; le feu Roi d'Arima, en mourant, avait prédit bien des choses touchant la persévérance ou l'infidélité de ses sujets, et l'événement vérifia en tout sa prédiction. Mais la plus grande merveille était de voir dans des néophytes cette ardeur de mourir, et cette fermeté au milieu des supplices.

Le Roi d'Arima continuait la persécution, mais enfin, après avoir fait mourir et dépouillé de leurs biens les premiers de la cour, il désespéra de venir à bout de son entreprise. Alors Dieu permit qu'il commençât à se faire justice à lui-même, de tant d'excès abominables dans lesquels il s'était laissé entraîner. Il écrivit au régent qu'il ne pouvait se résoudre à vivre le reste de ses jours parmi les ennemis irréconciliables des dieux de l'empire, et qu'il le priait de le transférer

à un autre royaume. Il ne doutait pas que son alliance avec ce Prince, et son zèle pour les Camis et les Fotoques, ne lui fissent obtenir un des plus beaux royaumes du Japon, mais il se trompa. Le sien fut donné à Fascengava, qui par-là se vit, de simple artisan, devenu le plus puissant de l'empire, après la famille du Cubo-Sama. Suchendono n'eut en dédommagement que le Fiunga, petit état, si on le compare à ce qu'il perdait. Il l'accepta néanmoins, dans la crainte de ne rien avoir du tout; il s'embarqua peu de temps après avec tous ses trésors, dont une partie périt sur mer; on dit qu'il sentit bien alors que Dieu le frappait, mais on n'ajoute point qu'il se soit converti, et s'il reconnut qu'il était pécheur, il y a de l'apparence que ce fut comme Caïn et comme Saül, pour commencer dès cette vie son enfer.

Sur ces entrefaites, un navire portugais étant entré dans le port de Nangazaqui, le capitaine crut qu'en faisant quelque présent au Cubo-Sama, il obtiendrait la grâce des exilés; mais Fascengava fit manquer le coup, et le vingt-cinquième d'octobre, tous ceux qui devaient sortir du Japon eurent ordre de se tenir prêts à s'embarquer. Le Roi de Tamba et Ucondono, avec leurs familles, s'y étaient disposés par les exercices spirituels de saint Ignace, et par quantité de bonnes œuvres, qui laissèrent, dans l'esprit des fidèles, une grande idée de leur vertu. Pour

les missionnaires, se voyant sur le point d'abandonner leur troupeau, et ne pouvant sortir de Nangazaqui où ils étaient gardés à vue, tout ce qu'ils purent faire, ce fut de prendre des mesures pour retourner au Japon dès l'année suivante; comme ils firent la plupart déguisés en mille manières différentes; il y en eut même près de trente de la Compagnie de Jésus et quelques-uns des autres ordres qui échappèrent à la recherche des commissaires, et qu'on ne put trouver pour les conduire à Nangazaqui. D'un autre côté, les Chrétiens de cette grande ville, par un zèle un peu indiscret, ne contribuèrent pas peu à presser l'embarquement de ceux dont ils auraient voulu empêcher le départ, au prix de tout ce qu'ils possédaient. Car, sans faire réflexion qu'on examinait toutes leurs démarches, et que le moindre soupçon suffisait pour les rendre criminels; ils tinrent de fréquentes assemblées pour délibérer des moyens de conserver la Religion, firent des processions générales pour appaiser la colère du ciel, et dressèrent des réglemens, où la prudence ne fut pas toujours consultée. Fascengava, qu'on avait soin d'informer de tout, n'eut garde de se taire sur une conduite si peu sage, il dépeignit au régent, Nangazaqui, comme une ville dont les Chrétiens étaient absolument les maîtres, et où ils se trouvaient en état de tout entreprendre. Le régent prit feu à ce récit, et sur l'heure, l'ordre fut donné d'embarquer

sans délai tous ceux contre qui l'édit de bannissement avait été porté. Cet ordre leur fut signifié, comme je l'ai déjà dit, le vingt-cinquième d'octobre, et le vingt-septième on les conduisit tous sur le bord du rivage, où en attendant l'embarquement, on les logea dans de méchantes cabanes de jonc. Le P. Diégo de Mesquita y étant tombé malade, on demanda permission de le porter à la ville pour y être traité; mais elle fut refusée, et ce missionnaire mourut là sans aucun secours, mais dans des transports de joie, qui ne pouvant venir que de l'Esprit Consolateur, furent regardés comme un avant-goût du bonheur qui l'attendait dans le ciel. Nous ne savons rien de particulier de la vie de ce religieux, sinon qu'il fut le conducteur de l'ambassade de Rome; mais les relations du Japon n'en parlent jamais que comme d'un des ouvriers de cette église qui y avait rendu de plus essentiels services.

VI. Ce qui retardait le départ des confesseurs de Jésus-Christ, c'est qu'il ne se trouvait point assez de bâtimens pour tant de monde. Enfin, on les obligea de monter trois joncs, assez mal équipés. Le Roi de Tamba et Ucondono, avec toutes leurs suites, tous les religieux Augustins, Dominicains, Franciscains, et vingt-trois Jésuites s'embarquèrent sur un de ces bâtimens, et prirent la route des Philippines. Soixante et treize Jésuites et quantité de Japonnais sur les

deux autres navires, tournèrent du côté de Macao, où ils arrivèrent heureusement en peu de jours. Les Portugais auraient fort souhaité que ces Princes eussent choisi leur ville pour le lieu de leur retraite, mais quelque envie qu'ils en eussent, ils convinrent eux-mêmes que cela n'était pas à propos. Macao avait de grands ménagemens à garder avec l'Empereur de la Chine, et ce Prince n'eût pas volontiers vu à la porte de ses états tant de braves Japonnais, et surtout ce fameux Ucondono, qui passait pour le plus grand capitaine qu'eût alors le Japon, et dont le Cubo-Sama disait hautement qu'il valait lui seul, dans une armée, plus de vingt mille hommes. Il s'en fallut bien, au reste, que le vaisseau qui avait fait voile du côté des Philippines, eût le vent aussi favorable, et la mer aussi tranquille que ceux qui étaient allés à Macao. Il ne peut guère y avoir de voyage plus traversé que le fut celui des premiers. D'ailleurs, ils manquaient de bien des choses : en un mot, il y eut dans tout le cours de cette longue et périlleuse navigation, de quoi contenter les cœurs les plus avides de souffrances. Quatre Jésuites moururent, et comme on eut mis à terre pour leur rendre les derniers devoirs, quelques Castillans en prirent occasion de faire savoir à Manille de leurs nouvelles. Enfin, toute la troupe parut à la vue de cette capitale des Philippines, où on les attendait avec impatience.

Dès que le Gouverneur Dom Juan de Sylva en fut averti, il fit partir un officier de marque, sur une magnifique galère, pour aller prendre les Princes le plus loin qu'il serait possible : dans le même temps, tous les canons des vaisseaux qui étaient à l'ancre, et celui de la place firent leurs décharges. Le Gouverneur reçut les Princes et les Princesses sur le rivage, suivi du conseil, des officiers royaux, d'un peuple infini, et la garnison sous les armes. Après les premiers embrassemens, où il y eut de part et d'autre bien des pleurs répandus, on alla en cérémonie à la cathédrale, au bruit des acclamations du peuple. Le clergé reçut les Princes comme il eût reçu le Roi Catholique lui-même. Le *Te Deum* fut ensuite chanté dans l'église des Jésuites : l'on dîna chez les pères, et Dom Juan ne quitta point ses hôtes, qu'il ne les eût conduits dans les palais qu'on leur avait meublés.

Le lendemain, après les visites du Gouverneur et de l'Archevêque, les Princes allèrent dans les carosses du Gouverneur, visiter les religieux de Manille, et furent reçus par-tout au son des cloches et processionnellement. On fit aux autres exilés toutes sortes de bons accueils, et de plus de mille qu'ils étaient, il n'y en eut pas un qui ne fût défrayé avec une espèce de profusion aux frais du Roi. Dom Juan de Sylva fit, au nom de Sa Majesté Catholique, offre aux Princes de tout ce qui serait le plus à leur bien-

séance; mais Ucondono répondit, au nom de tous, qu'ils ne voulaient pas reprendre ce qu'ils avaient quitté pour Dieu; qu'ils regardaient la pauvreté à laquelle ils se voyaient réduits, comme leur gloire, qu'ils ne changeraient par leur exil pour tous les empires du monde, et qu'ils voulaient vivre et mourir en exilés; enfin, que n'ayant jamais rien fait pour le service du Roi d'Espagne, il n'était pas juste qu'ils possédassent ce qui devait être la récompense de ceux qui auraient bien servi leur Prince. Tous les autres exilés auxquels on fit les mêmes offres, marquèrent le même désintéressement, ce qui fut pour les Espagnols d'un grand exemple.

Il n'y avait guère qu'un mois que les confesseurs de Jésus-Christ étaient à Manille, lorsque la joie publique qui durait encore, fut enfin troublée par la maladie d'Ucondono. Ce grand homme fut d'abord saisi d'une fièvre continue, qui en peu de jours fit désespérer de sa vie. Dès qu'il sut le danger où il était, il fit appeler son confesseur, et après lui avoir témoigné la joie qu'il avait de mourir exilé pour Jésus-Christ, il lui ajouta : « Je ne recommande » ma famille à personne; ils ont l'honneur aussi » bien que moi d'être proscrits pour la foi, cela » leur doit suffire. » Il parla de la même manière à sa femme et ses enfans. « Quelle com» paraison, leur dit-il, du service des hommes » au service de Dieu? J'ai toute ma vie, et

» dès l'enfance la plus tendre, fait la guerre pour
» le service des Empereurs; j'ai blanchi sous le
» casque, j'ai plus souvent endossé la cuirasse
» que je n'ai vêtu la robe de soie; mon épée
» n'est pas demeurée dans le fourreau tant qu'il
» y a eu occasion de la tirer. Quel a été le fruit
» de tant de travaux? vous le voyez; mais au
» défaut des hommes, Dieu ne m'a pas man-
» qué. Dans le temps de ma plus haute élé-
» vation, me suis-je vu plus honoré et dans
» une plus grande abondance que je suis ici?
» Et qu'est-ce encore que cette prospérité pas-
» sagère au prix de ce qui nous attend dans
» l'éternité? Que je ne voie donc point couler
» de larmes, si ce n'est de joie : il y a plus de
» raison de me féliciter que de me plaindre,
» et moi-même je ne saurais vous plaindre,
» vous laissant à la garde d'un Dieu dont la bonté
» n'a point de bornes. » Le malade fit ensuite son testament qui fut comme celui du saint homme Tobie : aussi n'avait-il, comme cet autre chef d'une famille exilée, que des vertus et de grands exemples à laisser à ses enfans. Il conclut tout ce qu'il avait à leur dire, par déclarer qu'il désavouait dès à présent pour être de sa race, quiconque dans la suite se démentirait de la fidélité qu'il devait à Dieu. Il mourut dans ces sentimens, le cinquième de février mil six cent quinze, après avoir reçu les Sacremens de l'Eglise avec une piété, et dans des transports de

l'amour divin, qui donnèrent à connaître jusqu'à quel point le feu de la charité embrasait son cœur.

Sa mort, qui fut annoncée par le son de toutes les cloches de la ville, mit en deuil les grands et les petits. Il semblait que chaque particulier eût perdu son père, et l'on n'entendait de tous côtés que des gens qui disaient en gémissant : *Est-il possible que le Saint soit mort? Ah! Ah nous ne méritions pas de le posséder.* Le Gouverneur sur-tout paraissait inconsolable; pour charmer un peu sa douleur, il s'appliqua à faire à cet illustre défunt les plus magnifiques obsèques qu'il put imaginer. On l'exposa d'abord dans une grande salle sur un lit de parade, où le commissaire du Saint-Office, suivi de presque tous les religieux de la ville, vint lui baiser les mains. Le peuple y courut ensuite en foule, et il n'y eut personne qui ne voulût lui baiser les pieds. Le jour marqué pour les obsèques étant venu, le Gouverneur et les auditeurs du Roi levèrent le corps et le portèrent jusqu'à la rue, où ils le livrèrent aux confrères de la miséricorde, parce qu'Ucondono avait été de cette société à Méaco et à Nangazaqui. En approchant de l'église du collége, qui était toute tendue de soie et ornée d'emblêmes et de devises, le commissaire du Saint-Office et les supérieurs des religieux reçurent le corps et le portèrent sur leurs épaules jusqu'au grand autel, devant lequel il

fut placé comme confesseur de Jésus-Christ. Ce fut le chapitre de la cathédrale qui fit le service, et le recteur du collége prononça l'oraison funèbre. Quand il fut question de le mettre en terre, le clergé ne voulut point souffrir qu'aucun laïque y mît la main, et ce furent les chanoines qui lui rendirent ce dernier devoir. On lui fit ensuite dans la cathédrale et dans toutes les communautés des services solennels. Les pères Augustins en firent un second au collége des Jésuites, et partout on prononça l'éloge du défunt. On ne se pouvait rassasier d'entendre parler de ce grand homme, et, pour contenter la piété des fidèles, il fallut imprimer tout ce qu'on put recueillir des actions de sa vie. Tout cela néanmoins ne consolait point les parens d'Ucondono, ni le Roi de Tamba, qui perdait le meilleur ami qu'il eût au monde, son frère d'armes, et le compagnon de presque tous ses travaux. Il est vrai qu'ils étaient tous hors d'eux-mêmes, en faisant réflexion à la manière dont les Espagnols en usaient à leur égard; mais ce n'était pas sur la terre qu'ils devaient trouver leur véritable consolation. Dom Juan de Sylva, ne pouvant leur faire accepter des terres ni des rentes, leur assigna, et à tous les autres exilés, chacun selon sa qualité, de bonnes pensions sur le trésor royal, et en ayant rendu compte à Sa Majesté Catholique, il en reçut une lettre de remercî-

ment, comme d'un des plus signalés services qu'il eût rendus à la couronne d'Espagne.

Tandis que les Philippines et Macao profitaient avec joie de ce que le Japon rejetait sans en connaître le prix, les ennemis du nom chrétien se répandant de tous côtés dans les provinces de l'empire, allaient démolissant les maisons des missionnaires, renversant les églises, et profanant les autels. Mais, comme malgré les soins de Fascengava, il était resté au Japon un assez bon nombre d'excellens ouvriers, qu'il continuait à en arriver de nouveaux, soit d'Europe, soit des Indes, et qu'une bonne partie de ceux qui en étaient sortis avec l'habit de leur ordre, ne tardèrent pas à y retourner déguisés en marchands, en soldats, en matelots et en esclaves, on peut dire que jamais les fidèles japonnais ne furent moins privés de secours spirituels, que les six ou sept premières années qui suivirent le bannissement de leurs prédicateurs.

VII. Cependant le nouveau Roi d'Arima voulut avoir l'honneur de commencer la ruine du Christianisme par la réduction des peuples qui lui étaient soumis, et il s'y prit de manière à faire croire qu'il aimait mieux n'avoir point de sujets, que d'en avoir qui fussent Chrétiens. Dix mille hommes bien armés divisés en trois corps, dont Fascengava commandait le principal, entrèrent en même temps dans le pays par trois différens endroits. Dès qu'ils arrivaient dans une

ville, les commissaires royaux se faisaient dresser des tribunaux dans les places publiques, on y citait les Chrétiens les plus connus. L'appareil des supplices était capable d'intimider les plus hardis; mais rien n'ébranlait des gens qui comptaient les occasions de souffrir parmi les événemens les plus heureux de leur vie. On passa donc des menaces à l'exécution : les tribunaux des commissaires étaient au milieu d'un grand espace palissadé; à mesure qu'on appelait les Chrétiens par leur nom, on les faisait entrer, on les prenait avec des crochets de fer par les oreilles, on les traînait par les cheveux, on les jetait par terre, on les foulait aux pieds, enfin on déchargeait sur eux de si cruelles bastonnades, que plusieurs en demeuraient demi-morts. Ce qui irritait les juges et les bourreaux, c'est que ces généreux Chrétiens ne paraissaient pas sensibles à leurs coups, et que ceux qui étaient dans l'attente d'un pareil traitement, faisaient tout retentir de leurs chants d'allégresse, et des louanges qu'ils donnaient au Dieu des Chrétiens. Parmi les divers supplices qu'on mit en usage pour ébranler ces invincibles soldats de Jésus-Christ, un des principaux, et celui auquel on s'attacha le plus fut de leur fracasser les jambes entre deux pièces de bois. Tous demeurant constans, on en fit mourir quelques-uns, dont les corps hachés en pièces, et les têtes exposées sur le haut des palissades, furent laissées pour

servir de pâture aux oiseaux du ciel. On choisit aussi les plus apparens, et après leur avoir mis des baillons à la bouche pour les empêcher de parler, on publia qu'ils avaient renoncé la foi et on les renvoya; mais ils eurent dans la suite grand soin de désabuser le public de cette prétendue apostasie qu'on leur imputait faussement. Les relations font sur-tout mention de deux frères nommés Pierre et Louis Gotto qui, publiant partout qu'ils n'adoreraient jamais d'autre Dieu que celui des Chrétiens, furent une seconde fois arrêtés, et comme ils persistèrent à confesser Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée.

Fascengava avait choisi son poste au port de Cochinotzu, ce fut là qu'on porta les plus grands coups, et que la vertu des fidèles triompha d'une manière plus éclatante de la cruauté du tyran. Fascengava s'aperçut bien d'abord qu'il avait affaire à des gens qui n'étaient pas aisés à réduire. Il crut qu'il fallait laisser un peu ralentir cette ferveur; il fit diverses courses de côté et d'autre, et s'imaginant que le temps et l'horreur des supplices, dont le bruit s'était répandu de toutes parts, auraient rendu plus traitables les habitans de Cochinotzu, il s'y transporta de nouveau. Il y arriva le vingt et unième de novembre, et le jour suivant on l'avertit que soixante Chrétiens, sans être appelés, s'étaient rendus dans une place où ils croyaient que se devaient faire les exécutions, que plusieurs avaient fait pro-

visions de cordes, dans la crainte que les soldats n'en eussent pas assez pour les lier tous, et qu'ils attendaient fort tranquillement qu'on vînt les tourmenter. A cette nouvelle, le Roi outré de dépit, protesta qu'il n'en aurait pas le démenti, et sur l'heure ordonna qu'on investît la place de trois rangs de soldats arquebusiers, arbalêtriers et piqueurs. Ces soldats furent bientôt suivis d'une troupe de bourreaux armés de toutes sortes d'instrumens de supplices, et un moment après, un officier nommé Gozaïmon, parut sur une espèce de tribunal fort élevé, pour présider à l'exécution.

Elle commença dans l'instant, on faisait venir les Chrétiens cinq à cinq, on leur liait les bras derrière le dos, et on les jetait si rudement par terre, que les uns en étaient dangereusement blessés, et que les autres avaient tous les os brisés, et à plusieurs le sang coulait par les yeux, le nez et les oreilles; d'autres restaient comme morts, et l'on ne concevait pas comment un seul pouvait vivre. Après qu'on leur avait un peu donné le temps de respirer, on les dépouillait, et on leur liait de nouveau les bras, les mains et le cou, on les piquait ensuite avec des aiguillons, on les jetait encore par terre, et on leur foulait aux pieds le visage. En cet état, les serviteurs de Dieu rappelant tout ce qui leur restait de force, baisaient les pieds de ceux qui les traitaient avec tant de cruauté et

d'ignominie; enfin on les releva, et on les présenta à Gozaïmon, lequel après avoir inutilement employé toute son éloquence à leur persuader d'abandonner un Dieu qui les abandonnait, disait-il, au pouvoir de ses ennemis, ordonna qu'on leur fît endurer un nouveau tourment qui, pour être une des plus horribles inventions de l'esprit de ténèbres, n'en fut pas plus efficace. On les étendit sur le ventre, on leur mit sur les reins de grosses pierres que trois ou quatre hommes pouvaient à peine lever, et par le moyen d'une poulie, on les éleva en l'air avec des cordes, qui, leur prenant les pieds et les mains, les repliaient par derrière de telle sorte qu'ils ne pouvaient manquer d'avoir en un moment tout le corps fracassé.

Il est surprenant qu'ils n'expirassent pas dans ce supplice; cependant, à peine étaient-ils détachés qu'on recommençait à les tourmenter. On leur fracassait les jambes, comme on avait fait ailleurs, entre de grandes poutres octogones, et armées de pointes qui leur entraient dans la chair. On leur coupait les doigts des pieds les uns après les autres, pour prolonger leurs tourmens. Enfin, Gozaïmon commanda qu'on leur imprimât sur le front, avec un fer tout rouge, le signe de la croix. Cet ordre sembla les faire revivre, et s'imaginant qu'on les marquait du sceau des élus, ils témoignaient une joie qui mettait les bourreaux hors d'eux-mêmes de rage

et de dépit. A mesure qu'on les marquait, on leur demandait s'ils persévéraient encore dans leur foi, et ils n'avaient pas plus tôt répondu qu'oui, qu'à grands coups de cailloux on leur faisait sauter toutes les dents de la bouche; il y en eut même à qui on creva les yeux, ou qui perdirent la vue par la violence des supplices. On peut juger en quel état ils étaient après tant de tourmens. Gozaïmon ne voulut pas qu'on les fît mourir, croyant par-là leur ôter la gloire du martyre. Il commanda seulement qu'on leur coupât les jarrets, et qu'on les laissât entre les mains de leurs parens. Vingt-deux moururent sur la place; les autres furent emportés chez eux, où il y a apparence qu'ils ne vécurent pas longtemps.

VIII. Parmi ces derniers, il y avait un homme de qualité nommé Thomas Araqui Riémon. Le président, choqué de ce qu'il était venu se présenter de lui-même, et avait apporté des cordes pour être lié, s'était appliqué à le faire souffrir plus qu'aucun autre. Les yeux lui étaient sortis de la tête tandis qu'il était suspendu de la manière que j'ai dit, et il était tellement défiguré, qu'il faisait horreur à voir. Gozaïmon avant que de se retirer, entreprit de lui faire abjurer une Religion qui lui avait attiré tant de maux. « Monsieur, lui dit-il, en s'approchant » de lui et témoignant une tendre compassion, » est-il possible qu'un homme de votre mérite,

» de votre sagesse et de votre naissance, par son
» obstination à refuser d'adorer les dieux de
» l'empire, m'oblige de le traiter de la sorte?
» L'antiquité de nos sectes et l'autorité de tant
» de bonses éminens en doctrine et en probité,
» ne doivent-elles pas suffire pour vous con-
» vaincre que vous êtes dans l'erreur? Monsieur,
» reprit Araqui, je ne veux point d'autre ar-
» gument pour vous prouver la vérité de ma
» Religion, que ceux dont vous vous servez ici.
» Vos dieux ont commencé d'être, et par con-
» séquent le culte que vous leur rendez n'est
» pas si ancien, que nous n'en sachions l'ori-
» gine; il ne faut pas même remonter bien loin
» pour la trouver. Le Dieu que j'adore n'a point
» de commencement et n'aura point de fin; et
» dès le moment que les hommes, qui sont l'ou-
» vrage de ses mains, ont paru sur la terre,
» ils l'ont adoré en esprit et en vérité. Ainsi,
» notre Religion est aussi ancienne que le monde.
» Quant à ce qui concerne l'autorité, de bonne
» foi y pensez-vous, quand vous comparez vos
» bonses à nos prêtres? Un homme de sens,
» et qui ne s'est pas entièrement bouché les
» yeux, doit-il mettre des hypocrites qui trom-
» pent le peuple, en parallèle avec des gens à
» qui leurs plus grands ennemis ne peuvent dis-
» puter la gloire d'une austérité de vie qu'on
» a peine à comprendre, d'une charité qui leur
» a fait entreprendre des travaux immenses, et

» qui les a fait exposer à mille sortes de dan-
» gers pour nous procurer un bonheur éternel,
» d'un désintéressement qui va jusqu'au pro-
» dige? Les a-t-on jamais surpris dans le moin-
» dre déguisement, ou donnant un mauvais con-
» seil? A quoi s'aperçoit-on qu'ils ont fait quelque
» séjour dans une ville ou dans une province!
» n'y voit-on pas régner la paix et l'innocence
» à la place du trouble et des plus honteux dés-
» ordres? Pour ce qui est de la doctrine et de
» la sagesse, y a-t-il aujourd'hui dans l'empire
» un homme d'esprit qui ne regarde vos bonses
» comme des ignorans en comparaison des re-
» ligieux d'Europe? Que savent vos prêtres, et
» que ne savent pas les nôtres? Il y en a un
» à la Chine qui est l'admiration de ce grand
» empire pour son habileté dans les mathéma-
» tiques, qui corrige leurs livres, et réforme
» tous les calculs de ces fameux mathématiciens
» que nous regardions comme des oracles. N'en
» avons-nous pas vu nous-mêmes à Méaco et à
» Ozaca qui faisaient voir à découvert tout ce
» que la nature a de plus caché? Nos philoso-
» phes ne sont-ils pas contraints de se taire de-
» vant eux, et qui d'entre nos plus célèbres
» docteurs a jamais pu trouver le même faible
» dans tous les articles de leur théologie? En-
» fin, monsieur, il n'y a personne dans les cours
» d'Ozaca, de Méaco, de Surunga et de Jédo
» qui ne convienne que le Japon a changé de

» face depuis que ces religieux y ont mis le pied ; » qu'on y remarque et plus de politesse, et plus » de science, que les enfans y ont une éduca» tion qu'ils n'avaient point auparavant, et que » l'empire perd beaucoup en les perdant. »

Fascengava ayant su l'état déplorable où ce gentilhomme était réduit, lui fit dire qu'il avait bien du chagrin de voir qu'un homme de condition comme lui se fût exposé à tant d'opprobres et de souffrances pour un entêtement si peu raisonnable. Araqui fit au Roi une réponse qui ferma la bouche à ce tyran, lequel envoya ordre sur-le-champ à Gozaïmon de le remettre à la torture. Le serviteur de Dieu a depuis avoué qu'il avait un peu appréhendé de ne pouvoir résister une seconde fois à de si cruels tourmens ; mais que s'étant souvenu de quelques Chrétiens de Facata, qui avaient été deux jours de suite pendus par les pieds à des arbres fort hauts, il s'était dit à lui-même : « Pourquoi ne pourrai» je pas souffrir aussi bien qu'eux ? le secours » du ciel n'est-il pas offert à tous ? Enfin, je » n'ai point d'autre désir que de servir Dieu. A» t-il jamais manqué à ceux qui lui ont été » fidèles ? » Il ajouta que depuis ce moment là il n'avait presque rien senti. Après qu'on eut renouvelé toutes ses plaies, le président se lassa et commanda qu'on lui coupât la tête. « Ce n'est » pas ici, répondit le généreux Chrétien, ce n'est » pas ici qu'il faut que je meure. Menez-moi

» où les autres sont morts, et ne me privez » pas au moins de la consolation de mourir en » la compagnie de mes frères. Je renonce à cette » chimérique noblesse qui me procure toutes » distinctions frivoles. » Cependant Gozaïmon changea de sentiment, et renvoya le saint martyr chez lui.

IX. De tant de courageux athlètes, il n'y en a aucun dont on ne puisse rapporter des choses également édifiantes, mais les plus gros volumes n'y suffiraient pas : ce qui se faisait à Cochinotzu, se faisait à Obama, à Arima, à Aria, à Ximabara et dans tous les lieux où passaient les troupes du Roi, et partout on trouvait la même constance. Dieu de son côté concourait par des effets surnaturels à relever la gloire de ceux qui lui sacrifiaient de si bon cœur leurs biens et leur vie. Un jeune gentilhomme ayant été pris en guerre, avait été fait esclave, et sanctifiait sa captivité par une vie très-édifiante. On ne l'avait point appelé pour répondre de sa foi, mais il y était venu de lui-même ; et malgré les soldats qui le repoussèrent plusieurs fois, il s'était mis parmi ceux qu'on tourmentait le plus cruellement. Il fut encore moins épargné que les autres; enfin, comme il ne cessait de crier qu'il ne souffrait rien, on lui coupa la tête. Un autre, dans le moment qu'il expira à Arima, fut vu de ses deux enfans qui en étaient fort éloignés. L'aîné, qui n'avait que huit ans, s'étant mis tout à-coup

à pleurer, on lui en demanda la cause, il répondit que son père venait de mourir; le cadet, qui était entre les bras de sa mère, s'écria au même instant que son père allait au ciel.

En quelques endroits, après qu'on avait coupé aux martyrs les jarrets et les doigts des pieds, on les obligeait à monter en cet état certains degrés fait exprès, et comme ils tombaient à chaque pas, on les faisait relever à grands coups de bâton jusqu'à ce qu'ils expirassent sous les coups. Il y eut un Chrétien qui, avant que d'être exposé au supplice, pria les bourreaux que s'il tombait entre leurs mains ils lui fissent endurer tous les tourmens qu'ils pourraient imaginer. Ses souhaits furent accomplis, et il mourut de ses blessures. Un autre, nommé Michel Ixinda, paraissant sur le point d'expirer, fut laissé sur la place, et il y demeura toute une nuit exposé à un froid des plus piquans. Le lendemain on le reporta chez lui, et il vécut encore cinquante jours. Etant sur le point de mourir il raconta que quinze jours après qu'il eut été tourmenté, deux jeunes enfans, parfaitement beaux, s'étaient approchés de lui, et lui avaient fait goûter d'une liqueur très-exquise, dont il s'était trouvé parfaitement rassasié; et si fort dégoûté de tout autre aliment, qu'il n'avait pu rien prendre depuis: effectivement, on avait été surpris comment il avait pu vivre si long-temps sans aucune nourriture. Le Roi d'Arima se disposait

à pousser encore plus loin ses cruautés, mais la guerre déclarée entre l'Empereur et le Cubo-Sama, l'obligea à mener toutes ses forces au secours du second, dont il était la créature.

X. La manière indépendante dont le Cubo-Sama gouvernait l'empire, et sur-tout la possession tranquille où il était depuis si long-temps de la Tense, qui a toujours été regardée comme le domaine des Empereurs japonnais, avait presque fait oublier le fils de Tayco-Sama. En effet, toutes les relations des missionnaires donnent sans façon le nom d'Empereur au régent de l'empire, et c'est ce qui a fait intituler au P. Bartoli son troisième livre de l'histoire du Japon : *Le règne de Dayfu-Sama*, laissant à ce Prince son premier nom, apparemment pour le distinguer des premiers Cubo-Sama, qui avaient succédé immédiatement aux Dayris. Cependant cette manière de parler des missionnaires montre assez que ce fut là le style au Japon depuis la mort de Tayco-Sama, de donner le nom d'Empereur à ce Prince, qui se mit et se maintint toujours en possession de l'autorité suprême, dont il ne devait être que le dépositaire. Quoiqu'il en soit, le Cubo-Sama qui voyait son pupille en âge de sentir sa captivité, qui n'ignorait pas que ce jeune Prince avait des créatures, et qui prévoyait qu'il ne fallait rien pour lui attacher tous les grands vassaux de la couronne, comprit que quand bien même son autorité serait

assez affermie pour se maintenir dans la souveraine puissance, s'il voulait assurer l'empire à sa famille, il ne fallait laisser aucun compétiteur au Roi de Quanto son fils : il se résolut donc à lever le masque. Ce fût sur la fin de cette année, qu'après plusieurs tentatives inutiles pour avoir l'Empereur en sa puissance; après bien des intrigues que l'Impératrice-mère, une des plus habiles femmes de son siècle, déconcerta, ne trouvant plus d'autre parti à prendre que d'en venir à la force ouverte, il leva des troupes. Son armée était fort belle; mais Ozaca, d'où la cour ne sortait point, passait pour imprenable, et l'on était sur ses gardes. Le Cubo-Sama crut enfin avoir trouvé une occasion de s'en emparer.

L'Empereur avait bâti un magnifique temple près de Méaco, et il avait projeté d'assister en personne à la consécration de ce grand édifice. Le régent s'imagina que donnant un prétexte aux levées de troupes qu'il faisait de tous côtés, Fidéïory ne se défierait de rien, et suivrait son premier projet : il se trompa, on n'eut pas le moindre doute à Ozaca sur le sujet qui le faisait armer, et le voyage de Méaco fut rompu. Le Cubo-Sama vit bien alors qu'il n'y avait plus moyen de se cacher, il continua ses préparatifs, manda ses vassaux et alla brusquement investir Ozaca. On regarda cette entreprise comme un coup de désespoir, et il n'y eut personne qui ne crût ce Prince perdu. Mais on ne savait pas

tout; le Gouverneur de la ville impériale était gagné, et ce fut par l'habileté de l'Impératrice-mère que la trahison fut découverte. Le régent voyant son coup manqué, pensa à décamper, et pour le faire avec honneur, il proposa un accommodement qui fut accepté; mais on vit bien que ce n'était que pour se mieux disposer de part et d'autre à la guerre. En effet, peu de temps après elle fut déclarée dans les formes. L'Empereur sortit d'Ozaca, et tint la campagne avec une armée de deux cent mille hommes. Le Cubo-Sama, avec des forces pour le moins aussi grandes, s'approcha de lui, et tout le Japon se remua pour vider une querelle qui devait rendre enfin le calme à cet empire continuellement déchiré de guerres intestines depuis plus d'un siècle.

XI. L'armée impériale tirait sa subsistance de Sacay, le régent en fit le siége, le prit, et le réduisit en cendre. Il alla ensuite se mettre en bataille devant l'Empereur, qui couvrait Ozaca. Après plusieurs petits combats où les Impériaux eurent toujours l'avantage, le premier jour de juin, on en vint à une action décisive. D'abord l'armée rebelle fut fort maltraitée, les premiers rangs furent enfoncés, le désordre se communiqua au corps de bataille, et le tyran ne combattait plus que pour avoir l'honneur de mourir les armes à la main; mais par un de ces revers de fortune que toute la prudence humaine ne

saurait parer, les choses changèrent de face en un moment. L'Empereur était demeuré à Ozaca pour tenir cette grande ville dans le devoir par sa présence. Sanandono qui commandait l'armée, voyant la victoire presque assurée, crut être obligé de céder à son maître la gloire de vaincre, et lui envoya un officier pour lui rendre compte de l'état des choses. Fidéïory sur-le-champ se transporta aux premiers rangs, et les troupes reprenant une nouvelle vigueur à la vue de leur souverain, allaient achever de mettre en déroute leurs ennemis, lorsqu'Ozaca parut tout en feu. On n'a jamais bien su les auteurs de cet incendie; ce qui est certain, c'est que l'Empereur ayant tourné dans ce moment du côté de la capitale pour mettre sa mère, sa femme et ses trésors en sûreté, une partie des troupes le suivit. Cela ne se put faire sans causer un grand dérangement, et toute cette armée victorieuse demeura immobile, comme si les armes lui fussent tombées des mains. Le Cubo-Sama était trop habile pour ne pas seconder la fortune qui se montrait si favorable, et il ne lui fut pas difficile de venir à bout de gens qui ne se défendaient presque point. Il passa pour certain qu'il était demeuré cent mille hommes sur le champ de bataille. Ce qu'il y eut de plus funeste, c'est que depuis on ne vit plus ni l'Empereur ni les Impératrices, et qu'on n'a jamais pu découvrir ce qu'ils étaient devenus.

XII. Il restait un fils naturel de Fidéïory, âgé de sept ans. Il fut présenté au vainqueur avec les autres prisonniers, et l'on dit qu'il eut le courage de lui reprocher son usurpation et sa tyrannie. Il lui en coûta la vie, et en lui finit la race de Tayco-Sama. Après une victoire si complète, il ne restait plus rien à faire au Cubo-Sama pour assurer sa domination; il y avait si long-temps qu'il était le maître de l'empire qu'on ne s'aperçut presque point du changement. Les derniers mois de cette année se passèrent à ruiner les fortifications et le magnifique palais d'Ozaca, après quoi l'Empereur licencia ses troupes et se retira à Surunga. Il y mourut au mois de mars de l'année suivante, neuf mois après la défaite de Fidéïory, et il fut mis au rang des dieux. Ce Prince fut un des grands politiques de son siècle, et on ne peut guère lui reprocher que le mauvais usage qu'il fit de ses grandes qualités : encore si l'on consulte la prudence du siècle, trouvera-t-on que le succès de son crime en a fait une vertu. Pour ce qui est de la conduite qu'il tint à l'égard des Chrétiens, il est vrai de dire qu'il se laissa trop aisément prévenir contre eux, et qu'un Prince aussi éclairé que lui devait démêler dans tout ce qu'on lui suggérait de prétendus desseins qu'avaient les Européens sur le Japon, que tout cela n'était qu'une ridicule chimère, que la jalousie du commerce, les intérêts particuliers, l'intrigue et l'indiscré-

tion avaient fait imaginer. Mais n'est-ce pas beaucoup exiger d'un homme tout occupé à envahir une couronne, que les préjugés de la naissance avaient rendu fort superstitieux, et que son âge avancé rendait tous les jours de plus en plus défiant et soupçonneux? Quoiqu'il en soit, si cet Empereur jouit peu de temps de l'honneur de la souveraineté, on peut dire qu'il laissa en mourant l'empire aussi paisible et aussi assuré à son fils, que s'il l'eût reçu par succession d'une longue suite d'ancêtres. C'est cette famille qui est encore aujourd'hui sur le trône impérial du Japon. La politique de ces Princes a été de réduire tous les Rois particuliers dans une si grande dépendance, qu'ils n'ont plus dans le fond que le titre de Rois. L'Empereur qui tient sa cour à Jédo, les oblige d'y laisser leurs familles comme en ôtage : avec cela il les dépouille de leurs états, ou les change quand il lui plaît; et l'on peut dire que ces soixante et dix Rois sont ses premiers vassaux, et les plus soumis de ses courtisans. Au reste, l'on peut voir par la suite de tant de révolutions, et par la manière dont elles ont cessé, que le Japon a eu le sort de la France, qui sous les Rois de la seconde race, ayant vu toutes ses provinces devenues autant de petites souverainetés, s'est trouvée insensiblement rétablie dans son premier état. Quant au titre de Xogun-Sama que quelques-uns des successeurs

du Prince dont je parle ont porté, je n'ai trouvé nulle part ni son origine ni sa signification ; je sais seulement que l'Empereur Fidéïory le donna de son vivant au fils de son tuteur.

SOMMAIRE

DU

LIVRE ONZIÈME.

I. *Le nouvel Empereur se déclare contre la Religion chrétienne. Martyre de plusieurs religieux. Persécution dans le Chicugen, dans le Bugen, et à Nangazaqui.* II. *Martyre de Léonard Quimura, Jésuite, et de plusieurs Chrétiens. Un prêtre et deux des principaux habitans de Nangazaqui tombent dans l'apostasie. Cinquante Chrétiens de toutes conditions sont brûlés vifs à Méaco. Les Princes Sanchez et Barthélemi d'Omura meurent apostats.* III. *Etat de la Religion dans les royaumes du nord. Les pères des Anges et de Constanzo restent dans le nord du Japon.* IV. *L'Évangile prêché dans la terre d'Iesso. Description du pays. Les mœurs des habitans, leurs manières, leur religion. Ferveur des bannis de Tsugaru.* V. *La persécution se ralentit. Paul V avance le grand jubilé de trois ans en faveur du Japon. Deux religieux allant au Japon sont pris par les Hollandais, et dénoncés au Roi de Firando.* VI. *Voyage du père Spinola à Firando. Entreprise hardie d'un religieux, cause du renouvellement de la persécution. Martyre de deux religieux dénoncés par les Hollandais. Ferveur des*

prisonniers de Nangazaqui. VII. *Abrégé de la vie du père Spinola, Jésuite. Sa naissance et son entrée dans la Compagnie de Jésus. Il part pour le Japon. Il est pris par les Anglais, et mené en Angleterre. Son retour à Lisbonne et son arrivée au Japon. Ses travaux, sa prise, les incommodités de sa prison.* VIII. *Le père Spinola, plusieurs autres religieux, et un grand nombre de Chrétiens de toutes conditions, sont condamnés à mort pour la foi. Ils sont conduits au supplice. Affluence du peuple. Merveilleuse constance d'un enfant de quatre ans nommé Ignace. Mort du père Spinola et des autres martyrs. Deux religieux manquent de courage, et meurent apostats. Quelques particularités touchant le père Aimura. Merveilles arrivées après la mort des confesseurs de Jésus-Christ. Eloge du saint Martyr Antoine Sanga.* IX. *Eloge du père de Constanzo, Jésuite. Son martyre et celui de ses deux catéchistes.* X. *Eloge du père Navarro. Son occupation dans sa prison. Son martyre. L'Empereur se démet du gouvernement de l'empire. Calomnies publiées contre les Jésuites du Japon. Conduite du Roi d'Espagne et du Souverain-Pontife à l'occasion de ces calomnies.* XI. *Cinquante Chrétiens brûlés vifs à Jedo. Jean Fara-Mondo, le père Jérôme des Anges, Jésuite, son compagnon. Le père François Galvez, Franciscain. Autres martyrs.* XII. *Persécution dans le royaume d'Oxu. Constance d'un gentilhomme chrétien. Martyre du père Diégo Carvaillo, et d'un grand nombre de Chrétiens.*

LIVRE ONZIÈME.

Les Chrétiens, à la faveur de la guerre civile, jouirent quelque temps d'un repos qui augmenta considérablement leur nombre. Il y avait même quelque lieu d'espérer que les choses iraient toujours de mieux en mieux. On était convaincu que l'Empereur Fidéïory s'était réfugié dans les états d'un de ses grands vassaux. Plusieurs Princes des plus puissans de l'empire, et de grands capitaines avaient intérêt à le secourir de toutes leurs forces, et il s'en fallait bien que le Xogun-Sama ne fût un ennemi aussi redoutable que l'avait été le Cubo-Sama son père. Ce nouveau Monarque n'avait rien de ce qu'il faut, ni pour se faire des créatures, ni pour conserver celles que son père lui avait laissées : il n'était capable, au contraire, que de ruiner les meilleures affaires, et d'éloigner tous ceux que la nécessité n'obligerait pas à rester dans son parti. Il avait été élevé dans un monastère de bonses, et cette éducation avait enté sur un fort petit génie, et un naturel des plus féroces, un attachement incroyable à toutes les extravagantes superstitions dont les ministres des dieux du Japon ont formé leur culte religieux. Un Prince de ce caractère

ne pouvait rester sur le trône que faute de concurrent, et le Xogun-Sama fut assez heureux pour n'en point avoir. Le bruit de la fuite de Fidéïory se trouva faux; tous ceux qui avaient armé en faveur de ce Prince, ou disparurent, ou se soumirent, et la tranquillité de l'état produisit le renouvellement d'une guerre, la plus funeste que l'enfer ait encore livrée au troupeau de Jésus-Christ.

Ce qui donna occasion à l'Empereur d'éclater, fut le zèle un peu précipité de quelques missionnaires qui sortirent tout-à-coup de leur retraite, et se montrèrent en public, avec l'habit de leurs ordres. Le Xogun-Sama n'en fut pas plus tôt averti, qu'il envoya ordre au Prince d'Omura de faire arrêter tout ce qu'il pourrait trouver de prêtres et de religieux dans ses états. Cet ordre rendit les missionnaires plus réservés, et quelque diligence que pût faire le Prince d'Omura, elle fut sans effet. Il en eut d'autant plus de chagrin, qu'étant Chrétien, le peu de succès de ses recherches pouvait être mal interprété. Ce n'était plus le Prince Sanchez qui gouvernait cet état; il s'était démis du soin des affaires entre les mains du Prince Barthélémi, son fils aîné; et n'ayant pu, par son autorité, l'engager à sacrifier aux idoles, il lui avait du moins persuadé d'obéir à tous les ordres qu'il recevrait de la cour impériale; ainsi, l'on voyait ce Prince aveuglé par un mélange monstrueux

et jusqu'alors sans exemple, adorer en secret le même Dieu qu'il persécutait publiquement dans la personne de ses ministres. Ce qui redoubla le chagrin et les inquiétudes du Prince d'Omura, c'est que ceux qui avaient reçu la même commission furent plus heureux. En effet, le père Jean-Baptiste de Machade, Jésuite, et le père Pierre de l'Ascension, Franciscain, furent pris et menés dans les prisons d'Omura, et quelques jours après, décapités dans la place publique. Le bruit de cette exécution fut à peine répandu, que le P. Alphonse Navarret, Dominicain, et le P. Ferdinand de saint Joseph, Augustin, ne pouvant plus retenir l'ardeur qu'ils se sentaient pour le martyre, se montrèrent en public, assemblèrent à Nangazaqui une assez grande multitude de Chrétiens, à qui ils inspirèrent la même ferveur, et parcoururent, en prêchant, une bonne partie du pays d'Omura. Ils firent plus, car comme on les eut avertis que le Prince avait envoyé des soldats pour les prendre, ils se séparèrent de la troupe qui les suivait, et s'allèrent présenter aux soldats : on les conduisit la nuit dans une île où ils eurent la tête coupée. Un autre religieux de saint Dominique, et le supérieur des pères de saint François furent traités de la même manière à Arima, où ils étaient allés dans l'espérance d'y être plus tôt découverts. Ils eurent, pour compagnons de leur voyage, quinze ou seize Chrétiens de Nangazaqui, lesquels

avaient logé chez eux des missionnaires, et s'en étaient hautement vantés. Dans ces commencemens, non-seulement on jetait à la mer tous les corps des martyrs, mais on dérobait à la connaissance des fidèles jusqu'au lieu de leur supplice. Ils s'en consolaient en rendant à ce qui avait appartenu à ces glorieux confesseurs, le respect dû à de saintes reliques. C'était surtout quelque chose de bien édifiant, de voir l'empressement des femmes et des mères à panser les plaies de leurs maris et de leurs enfans : on se disputait à qui témoignerait plus de vénération pour ces reliques vivantes; les parens pauvres de ceux qui étaient morts pour la foi, devenaient l'objet de la charité des fidèles. Il y avait même une sainte émulation à qui contribuerait davantage à les soulager, et un martyr dans une famille était un titre qui la rendait illustre, et faisait rechercher son alliance.

Le royaume de Chicugen fut un de ceux où la persécution se fit sentir plus vivement, et l'on raconte que deux ans auparavant Dieu en avait averti les fidèles par un prodige fort singulier. On avait élevé sur le sommet d'une montagne une fort belle croix, et ce lieu était devenu, dans la suite, un terme de pélerinage. Au commencement de l'année mil six cent seize, la croix fut abattue, et le samedi-saint de la même année, on vit, sur la cime de la montagne, un grand feu du milieu duquel s'éleva en

l'air une croix toute pareille à celle qui avait été renversée; mais si belle et si éclatante, que de plus d'une lieue on lisait sans peine les caractères de l'inscription. Ce miracle dura deux heures, et fut vu des païens aussi-bien que des Chrétiens. Jécundono, Roi de Bugen, commença aussi à faire des martyrs, et la seule année mil six cent dix-huit, on en compta jusqu'à trente-six, en différens quartiers de ces états. Mais le fort de la tempête tomba sur Nangazaqui. Gonzoco, neveu de Fascengava, de lieutenant du Roi son oncle dans cette importante place, était devenu son successeur au gouvernement; il commença par envoyer dans toutes les maisons de la ville des officiers pour rechercher les Chrétiens, et sur-tout les missionnaires. Un de ces commis, en entrant dans une maison, se mit à crier qu'on lui donnât une plume pour écrire les noms de ceux qui n'adoraient pas les dieux de l'empire : aussitôt une petite fille de huit ans lui en apporta une, et le pria de l'inscrire la première; sa mère qui l'entendit, se vint aussi présenter pour être inscrite, et comme le commis sortait, elle courut après lui, portant son fils entre ses bras, et dès qu'elle l'eut joint : « Monsieur, lui dit-elle, j'oubliais cet enfant, » obligez-moi de le mettre aussi sur votre rôle. » Cette recherche remplit en moins de rien toutes les prisons de Nangazaqui et d'Omura; mais l'église du Japon fit une perte irréparable par

la prise du P. Charles Spinola, et de Léonard Quimura, deux des plus illustres ouvriers qu'elle ait eus depuis sa fondation. Le premier fut envoyé à Omura, où il languit quatre ans de la manière que je dirai. Le second fut, l'année suivante, condamné au feu, avec Dominique George, Portugais, chez qui le P. Spinola avait été arrêté.

II. Léonard Quimura était de Nangazaqui, et avait été élevé au collége d'Arima. A la fin de ses études, il se mit à la suite des missionnaires, en qualité de catéchiste, et après avoir exercé quelque temps ce saint emploi avec beaucoup de succès, il prit la soutane de Jésuite, à l'âge de vingt-sept ans; par humilité, il ne voulut être que coadjuteur temporel, ce qui n'empêcha pas qu'on ne l'employât au ministère évangélique, pour lequel il possédait tous les talens dans un éminent degré, un esprit vif, un jugement solide, une vertu héroïque, et une connaissance exacte de nos sacrés mystères. Personne au Japon ne savait mieux les secrets des différentes sectes des bonses, et ne parlait plus aisément sa langue. Il était naturellement éloquent, et par la manière insinuante dont il entrait dans les cœurs, il achevait de gagner ceux que la force de son raisonnement avait ébranlés. Tandis qu'il s'occupait dans le territoire de Nangazaqui à soutenir la foi des fidèles, il fut accusé faussement d'avoir contribué au meurtre d'un jeune

homme; mais son innocence fut bientôt reconnue, et sa Religion, dont on n'avait pas tardé à être instruit, le firent retenir en prison comme Chrétien et comme missionnaire. S'il est vrai qu'il ait passé trois ans dans les fers, comme le disent plusieurs historiens, il faut qu'il ait été emprisonné long-temps avant le P. Spinola, car il est certain qu'il mourut le dix-huit de novembre de l'année mil six cent dix-neuf. Quoiqu'il en soit, il ne fut pas plus tôt dans la prison, qu'il la convertit en une maison de prières, où jour et nuit on chantait les louanges du Seigneur. Outre cela, le serviteur de Dieu pratiquait de très-grandes austérités, et comme il trouva parmi les prisonniers plusieurs idolâtres, et que dans la suite on y en amena encore plusieurs, il leur annonça Jésus-Christ, et en baptisa jusqu'à quatre-vingt-six.

Tout ceci se passait dans l'absence de Gonzoco, qui était en cour : ce Gouverneur ne fut pas plus tôt de retour à Nangazaqui, que quatre des compagnons de Quimura, parmi lesquels était l'hôte du P. Spinola, furent avertis qu'ils étaient condamnés au feu. Il n'était point parlé du missionnaire dans la sentence; néanmoins, la nuit qui devait précéder leur mort, tandis que le saint religieux les animait au martyre, on lui vint dire qu'il y avait cinq bûchers dressés, et que le cinquième était bien plus élevé que les autres. Alors, saisi de joie : « C'est pour

» moi, mes frères, s'écria-t-il, c'est pour moi
» que ce cinquième bûcher est dressé. Seigneur,
» Dieu de mon ame, ne permettez pas que mon
» espérance soit vaine. » En effet, le lendemain de grand matin, on le fit comparaître avec les autres. Il y alla en chantant le cantique du saint vieillard Siméon. Lorsqu'il fut arrivé devant le juge qui devait leur faire prononcer leur sentence, cet officier lui demanda s'il était Jésuite :
« Vous n'en devez pas douter, monsieur, répon-
» dit-il ; vous pouvez vous souvenir que j'ai été
» plusieurs fois revêtu de l'habit de mon or-
» dre, vous présenter les respects de mes su-
» périeurs. Pourquoi donc, reprit le président,
» êtes-vous demeuré au Japon malgré les édits
» de l'Empereur? C'est, repartit le missionnaire,
» pour y annoncer la loi du vrai Dieu, et je
» veux bien que vous sachiez que tant qu'il me
» restera un souffle de vie, je prêcherai Jésus-
» Christ. Hé bien, dit le président, vous serez
» donc brûlé vif comme prédicateur ; l'ordre en
» est venu de la cour. Quant au crime pour le-
» quel on vous avait mis en prison, vous en
» êtes absolument déchargé. » A ces mots, le serviteur de Dieu fit paraître un visage encore plus serein, et se tournant du côté de l'assemblée : « Messieurs, dit-il, en élevant sa voix,
» vous m'êtes témoin que je ne suis condamné
» à mort qu'en qualité de prédicateur de la vé-
» rité. » Ensuite il adressa la parole à ses quatre

compagnons, et leur fit une très-vive et très-pathétique exhortation pour les animer à la constance. Puis ayant aperçu parmi les assistans quelques renégats, il leur parla d'une manière très-forte, et avec une liberté vraiment évangélique de l'énormité de leurs crimes. On les conduisit, sur-le-champ, au supplice, dont l'appareil avait quelque chose d'affreux. La joie du saint homme redoubla à cette vue; un feu intérieur, qui le consumait, lui fit paraître celui qui réduisait son corps en cendres, comme une douce rosée, et jusqu'à la fin il protesta qu'il ne sentait aucune douleur. Les liens s'étant rompus, on le vit, à l'exemple de la bienheureuse vierge et martyre Madeleine Mondo, se couronner de charbons ardens, et quelques momens après, il alla recevoir dans le ciel la récompense qui était due à son invincible courage.

L'apostasie d'un jeune prêtre japonnais que les uns nomment Thomas Araqui, et les autres, Pierre Antoine, et celle de deux des plus considérables officiers de Nangazaqui, Antoine Toan et Jean Feizo, ternirent un peu la gloire que tant de généreux martyrs avaient procurée au Christianisme. Mais cette tache fut bientôt lavée dans le sang d'une multitude infinie de martyrs. L'exécution dont je viens de parler fut suivie d'une autre plus considérable pour le nombre. Onze Chrétiens furent décapités à Nangazaqui, et parmi ces nouveaux confesseurs, il y

eut encore un autre Quimura, de la même famille que Léonard. Toutes les autres parties du Ximo fumaient aussi du feu de la persécution; on ne voyait que des bandes de vingt et de trente Chrétiens conduits au supplice; les pères et les mères faisaient avec joie le sacrifice de leurs enfans; les femmes, comme autant de Natalies, exhortaient leurs époux à se montrer dignes du nom qu'ils portaient; et les personnes les plus délicates surmontaient la faiblesse du sexe et de l'âge, couraient aux échafauds avec la même ardeur qu'on en a d'ordinaire pour éviter la mort. C'était à qui des Rois et des Gouverneurs montreraient plus de zèle pour l'Empereur, par la cruauté des supplices qu'ils inventaient tous les jours; et ce Prince, dans un voyage qu'il fit à Méaco et à Fucimi, leur avait montré par sa conduite de quelle manière ils devaient se comporter dans les départemens qui leur étaient assignés : car ayant su qu'on avait amené dans les prisons de Méaco grand nombre de Chrétiens, il ordonna que, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, on les fît tous brûler vifs : ses ordres furent même si précis qu'on n'osa différer le supplice d'une dame de la première qualité, qui était prête d'accoucher. Ingandono, Gouverneur de Méaco, était l'homme le plus modéré, il eût bien souhaité changer au moins le genre de mort, qui lui paraissait inhumain, mais il y allait de sa tête. Il obéit, quoiqu'avec une ex-

trême répugnance. D'ailleurs il procura aux martyrs tous les soulagemens dont il se put aviser. C'était aussi une chose bien touchante, et qui indignait jusqu'aux idolâtres, de voir des personnes distinguées par leur naissance, et par leurs emplois, traînées à un supplice également cruel et infâme; des mères qui portaient entre leurs bras de petits enfans, les serraient ensuite contre leur sein, comme pour les y mettre à l'abri des flammes, et leur frottaient le visage, pour leur diminuer l'ardeur du feu, la compassion et la tendresse maternelle paraissant les rendre insensibles à leur propre douleur; ici toute une famille attachée à un même poteau, là le frère d'un côté et la sœur de l'autre, les plus forts uniquement appliqués à exciter les plus faibles. Tous bénissant le Seigneur et s'animant mutuellement à la persévérance.

Le plus considérable de ces martyrs était Jean Faximoto Tafioïe, Seigneur des plus riches de la cour. C'était sa femme qui se trouva enceinte, et qui fut brûlée en cet état. Ils avaient six enfans, l'aîné des garçons fut sauvé malgré le père et la mère qui auraient bien souhaité se présenter devant la cour céleste avec toute leur famille. Les cinq autres, deux filles de douze et de trois ans, et trois garçons d'onze, de huit et de six, suivirent avec joie leurs parens aux pieds du trône de l'agneau. Après leur mort on trouva la plus petite des filles tellement collée contre

le sein de sa mère, qu'il semblait que ces deux corps n'en fissent plus qu'un. On raconte encore d'une jeune dame de cette troupe nommée Monique, que sa sœur l'ayant un jour aperçue, qu'elle prenait entre ses mains un fer tout rouge, et lui en ayant demandé la raison, elle répondit qu'elle se disposait au martyre, qu'elle était déjà venue à bout de combattre la faim, et qu'elle en voulait faire de même du feu. Cette grande exécution avait été précédée l'année d'auparavant du martyre d'un religieux de saint François appelé le père Jean de Sainte-Marie, et elle fut suivie de plusieurs autres. On brûla vif à Fucimi un jeune homme de trente ans qui se nommait Ignace Xiquiémon. On ne gardait plus nulle part de mesures avec les fidèles, de quelque rang qu'ils fussent, et ce redoublement de persécution réduisit les missionnaires à une telle extrémité, qu'ils ne trouvaient presque plus ni ou se retirer, ni de quoi vivre. Leurs têtes étaient à prix, et tant de gens étaient continuellement employés à la rechercher, qu'on ne conçoit pas comment, au bout de six mois, il en restait encore un seul dans tout l'empire.

Cependant le malheureux Sanchez, Prince d'Omura, était mort sans donner le moindre signe de repentir. Le Prince Barthélemi son fils et son successeur vérifia bientôt cette sentence du Sauveur, qu'on ne peut servir deux maîtres. Il avait cru quelque temps pouvoir concilier ce

qu'il devait à Dieu, et ce que l'Empereur exigeait de lui. Enfin il aperçut l'inconséquence de sa conduite, et comme les ménagemens qu'il avait voulu garder entre Jésus-Christ et le monde montraient bien qu'il ne connaissait pas le prix des trésors célestes, dans le choix qu'il fut contraint de faire, il préféra le temporel au spirituel. Il devint donc apostat déclaré, et ne se contenta plus de chercher les Chrétiens pour les emprisonner, il n'eut pas honte de verser leur sang. Mais le ciel ne différa pas à lui en demander compte. Il en avait encore les mains souillées, lorsqu'il fut cité au tribunal de Dieu. Il mourut cette même année, âgé seulement de vingt-cinq ans, et avec lui fut éteinte la race du premier Prince Chrétien du Japon, mais qui avait presque toute dégénérée de la vertu de son chef.

III. Il s'en fallait bien que les fidèles des provinces septentrionales fussent aussi maltraités que ceux des autres parties de l'empire. Le royaume d'Oxu entre autres était assez tranquille : aussi cette ferveur, que produit le sang des martyrs, n'y régnait-elle pas comme ailleurs, et même quelques-uns de ceux qui avaient reconnu la vérité, différaient sans beaucoup de sujet de recevoir le baptême. Parmi ces lâches catéchumènes, il y avait un gentilhomme, qui, à cela près, menait une vie irréprochable, et pratiquait toutes les vertus du Christianisme. Dieu permit pour le tirer d'une si dangereuse léthar-

gie, qu'il vît en songe une dame d'une rare beauté, qui tenait à la main une croix liée avec un cordon de soie. Il s'efforça pour la prendre; mais ses efforts furent inutiles, et là-dessus il s'éveilla. Il conçut bien par la disposition où ce songe l'avait laissé, que c'était un avertissement du ciel. Il demanda le baptême avec beaucoup d'instances, et trois jours après l'avoir reçu, il mourut subitement. Sa femme, qui était Chrétienne et craignant Dieu, fut dans l'inquiétude sur son sort éternel; mais un petit enfant qu'elle avait, lui dit d'un ton qui marquait de l'inspiration, que son père était au ciel. Il se mit ensuite à discourir de la gloire du paradis avec tant de grâce, qu'il ravit en admiration tous ceux qui étaient présens. Il s'endormit en finissant, et comme à son réveil on lui parlait des belles choses qu'il avait dites, il parut ne pas savoir de quoi il s'agissait, ce qui confirma tout le monde dans la pensée que le Saint-Esprit avait parlé par sa bouche.

Les missionnaires visitaient alors ce royaume et celui de Déva avec des travaux incroyables. Les chemins y sont affreux et à tous momens on court risque de tomber en quelque précipice, parce que la neige en cache les ouvertures. La ferveur qui se mit parmi les Chrétiens de ces deux provinces, et les conversions qui s'y firent en grand nombre, adoucirent beaucoup les fatigues des ouvriers de l'Evangile. Enfin Mazo-

money, Roi d'Oxu, commença à persécuter vivement les fidèles de ses états, et bientôt toute cette contrée ne le céda à aucune, ni pour le nombre, ni pour la qualité des martyrs. Le père Jérôme des Anges, qui y travailla plusieurs années avec un zèle qui a mérité les éloges du Souverain-Pontife, nous a laissé les circonstances de plusieurs de ces morts précieuses, dont il a été le témoin. Je ne m'y arrêterai point parce que je n'y trouve rien qui diffère assez des martyres, dont j'ai parlé jusqu'ici, pour demander une attention particulière. Mais on sera bien aise sans doute de voir que ce même missionnaire nous a appris de la grande terre d'Yesso où le porta le zèle qu'il avait d'acquérir de nouveaux royaumes à Jésus-Christ.

Dès l'année mil six cent treize, le P. de Constanzo se trouvant dans le nord du Japon, sut que le Prince de Matzumai, dans le pays d'Yesso, avait demandé un médecin japonnais, et qu'un Chrétien, homme sûr et de bon sens, devait partir pour l'aller trouver, le missionnaire crut cette occasion favorable pour annoncer le royaume de Dieu dans ces vastes contrées. Il instruisit parfaitement le médecin de la manière d'enseigner aux infidèles la doctrine chrétienne, il lui donna par écrit la formule du Baptême, avec un recueil des prières et des actes que la Religion prescrit aux fidèles, selon les différentes dispositions où ils se trouvent; mais sur-tout

il lui recommanda expressément de l'avertir avec soin des succès que Dieu donnerait à ses travaux. Le médecin suivit exactement tout ce qui lui avait été prescrit. Après quelques entretiens particuliers, il se hasarda de parler publiquement de l'existence d'un Dieu, et de l'immortalité de nos ames ; ces étrangers n'avaient jamais rien entendu de semblable, et ils étaient surpris de trouver dans leur propre raison, la démonstration de ces grandes vérités. De là, le médecin les mena par degrés jusqu'à la connaissance de nos mystères, et il les trouva si dociles, qu'il en baptisa un assez grand nombre en peu de mois. Le P. de Constanzo, averti par son catéchiste des admirables dispositions que faisait paraître ce peuple à embrasser le Christianisme, écrivit à son supérieur pour avoir la permission de se transporter dans le pays. Mais l'édit de bannissement contre les missionnaires, qui parut sur ces entrefaites, déconcerta ce beau projet, car le P. de Constanzo, qui était fort connu, se trouva des premiers sur la liste, et fut contraint de se rendre incessamment à Nangazaqui.

La gloire de fonder une église dans la terre d'Yesso, était réservée au père des Anges. Ce missionnaire allait toutes les années dans le canton de Tsugaru, qui fait la pointe septentrionale du Japon, vis-à-vis la terre d'Yesso, et qui avait été assignée à ces illustres bannis de Méaco, de Sacai, et d'Ozaca, dont nous avons

parlé dans le livre précédent, pour le lieu de leur exil. Ayant trouvé l'occasion d'un bâtiment japonnais qui allait trafiquer à Matzumai, ville d'Yesso, il s'embarqua dessus. Au reste, quoique les Japonnais qui trafiquaient en Yesso allassent par mer, ce n'est pas à dire, pour cela, que ce pays ne soit pas contigu au Japon; mais à cause des montagnes et des précipices, qui rendent presque impraticables les extrémités des provinces du nord, on n'avait pas encore jugé à propos d'examiner s'il y avait un chemin par terre, et l'on trouvait plus de facilité à prendre un détour par mer. Ce qui attirait les marchands du Japon à Matzumai, c'était de très-belles mines d'or qu'on y avait découvertes depuis peu. Le père des Anges trouva que le Prince qui commendait à Matzumai, était Japonnais d'origine, et que la meilleure partie des habitans de la ville, étaient Japonnais : il y en avait même plusieurs de Chrétiens, qui avaient été baptisés dans le royaume d'Oxu. Il crut que les prémices de son zéle, dans cette terre étrangère, étaient dues aux domestiques de la foi; d'autant plus que ces néophytes, qui n'avaient jamais vu de prêtres qu'en passant, et qui ne pouvaient espérer d'avoir dans la suite une plus grande abondance de secours spirituels, étaient dans un extrême besoin d'être instruits et fortifiés dans la foi. Le P. des Anges, après avoir quelque temps cultivé ces nouveaux fidèles, com-

mença à traiter avec les naturels du pays, et il ne lui en coûta pas beaucoup pour en gagner un assez grand nombre à Jésus-Christ: en effet, il ne rencontra dans ces infidèles, presque aucun de ces obstacles qui retardent si fort l'œuvre de Dieu dans les autres pays. Voici ce que nous ont appris, de cette région, les lettres que ce missionnaire écrivit les années suivantes, à ses supérieurs.

Ce que les japonnais nomment Yesso, les naturels du pays l'appellent Ainomoxori. L'étendue de cette terre est immense, y ayant cinq mois de chemin du couchant au levant : Une mer la sépare de la Tartarie à son occident; et le détroit d'Anian du Japon au midi (c'était alors l'opinion commune). Une troisième mer la borne à son orient du côté de la Nouvelle-Espagne, et une quatrième au septentrion; ce que le père des Anges prouve en cette manière. Les habitans de la province de Tessoy, la plus occidentale d'Yesso, disent qu'ils ont devant eux une terre si proche, qu'ils en distinguent à l'œil jusqu'aux animaux : toutefois ils ne sauraient avoir aucun commerce avec les habitans, les courans qui se trouvent dans ce détroit faisant périr tous leurs vaisseaux. Or, d'où viendraient ces courans, dit le P. des Anges, s'il n'y avait point de mer au nord d'Yesso.

Les peuples d'Yesso sont plus grands, plus robustes, et plus blancs que les Japonnais : ils

laissent croître leur barbe, qui descend quelquefois jusqu'à la ceinture. Ils se rasent le devant de la tête, et tous, hommes et femmes, se percent les oreilles, et y passent des anneaux d'argent assez larges; les pauvres, au lieu d'argent, se servent de fils de soie. Le vint est fort commun dans ce pays, tout le monde en boit, et quoiqu'ils n'en usent pas toujours fort modérément, il est rare qu'ils s'enivrent. On attribue cela à la vertu de l'huile d'un certain poisson qu'ils nomment todo-noëvo, dont ils assaisonnent leur riz, qui est comme au Japon la nourriture ordinaire : lors même qu'ils ont bu extraordinairement, ils ne perdent pas entièrement la raison; mais on les voit courir et sautiller par les rues, comme l'on voit quelquefois les enfans dans des momens de joie, dont ils ne sont pas les maîtres.

L'habillement des hommes, aussi bien que celui des femmes, consiste en de grandes robes de soie, de coton, ou de lin, piquées et bordées de plusieurs houpes de même étoffe, et travaillées en forme de croix ou de roses de toutes les grandeurs. Le P. des Anges leur demanda d'où venait cette coutume de porter des croix sur leurs habits; c'est, répondirent-ils, pour montrerque nous sommes toujours gais de bonne humeur. Mais, reprit le missionnaire, pourquoi cette figure de croix plutôt qu'une autre? Ils répliquèrent qu'ils n'en savaient rien.

Leurs armes sont l'arc, la flèche, la lance, et une espèce de cimeterre qui n'est guère plus long que les grands poignards japonnais. Ils sont fort querelleurs, et ont la damnable coutume d'empoisonner leurs flèches d'un poison subtil. On assure néanmoins qu'il arrive peu de meurtres parmi eux. Au lieu de cuirasse, ils ont une manière de cotte de mailles, composée de petites tables de bois jointes ensemble, ce qui leur donne un air assez ridicule.

Leur commerce est de poissons secs, de harengs, de cygnes, de grues vives et mortes, de faucons et autres oiseaux de proie, de baleines et de peaux de todo-noëvo. C'est un petit poisson tout velu, et qui a quatre pieds comme un porc. Pour toutes ces denrées, ils ne prennent ni or, ni argent; mais du riz, du coton, du fil, du lin, des étoffes; et toutes les denrées qu'ils ne trouvent point chez eux. Ils font encore trafic d'une peau de certains poissons qu'ils appellent raccous, qu'ils vont chercher dans trois îles, proche de leur pays, dont les habitans n'ont point de barbe, et parlent une langue différente de la leur.

Les barques dont on se sert en Yesso, ne sont ni chevillées, ni clouées, mais cousues avec des cordes faites de l'écorce d'un arbre qu'ils appellent coco, qui est assez ressemblant à nos chênes noirs, et qui ne pourrit point dans l'eau. Ces barques ainsi cousues, se défont dès que le voyage

est fini, afin que les planches puissent se sécher; et l'on assure que ces bâtimens portent d'assez grosses charges.

Au concubinage près, qui est fort fréquent en Yesso, ces peuples n'ont point de vices. Quand une femme a perdu son mari, elle se retire chez les plus proches parens du défunt, et il ne lui est plus permis d'en sortir ni de se remarier. La polygamie n'est point permise dans ce pays: la femme convaincue d'adultère est rasée, afin qu'on la reconnaisse pour ce qu'elle est. La peine du complice consiste en ce que le mari ou les parens de la femme qu'il a séduite, ont droit de lui ôter son épée, et même de le dépouiller toutes les fois qu'ils le rencontrent.

Cette nation n'a aucune idée distincte de Dieu; ils rendent de grands hommages au soleil et à la lune, qu'ils regardent comme les bienfaiteurs de tous les hommes. Ils révèrent encore un Roi invisible, auquel ils prétendent qu'appartiennent les montagnes, les forêts, les mers et les rivières d'où ils tirent tout ce qui est nécessaire à la vie. C'est là toute leur religion : ils n'ont ni prêtres, ni aucun culte réglé. Ils ne connaissent point l'usage de l'écriture, et l'histoire du pays se transmet d'âge en âge par la seule tradition. Le P. Diégo Carvailho, qui suivit d'assez près le P. des Anges, en Yesso, crut y avoir découvert quelques vestiges de Christianisme; mais il n'a pu rien savoir sur cela de positif.

Au reste, on ne peut voir un peuple plus docile et plus disposé à recevoir la lumière de l'Évangile ; c'est ce que le P. des Anges fit savoir à ses supérieurs, dès qu'il fut de retour au Japon, et il fut réglé que désormais les missionnaires qui iraient visiter les bannis du Tsugaru, comme c'était la coutume d'y aller tous les ans, feraient une excursion en Yesso. Le premier qui y alla, après le P. des Anges, fut le P. Carvailho, dont je viens de parler ; il y baptisa encore plusieurs infidèles, et eut même la consolation d'y célébrer, en grand appareil, nos saints mystères, le jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge, que les Japonnais solennisaient alors d'une manière toute particulière. Je ne trouve plus rien de la chrétienté d'Yesso, dans les relations des années suivantes ; je sais seulement que le P. des Anges et Carvailho y firent plusieurs voyages, et que tant qu'il y eut des missionnaires dans le nord du Japon, on ne cessa point d'aller consoler les bannis de Tsugaru, et de leur porter les aumônes que l'Évêque du Japon et les Chrétiens leur envoyaient : c'était même à qui serait chargé de cette expédition, dont les dangers et les fatigues étaient extrêmes, et la vérité est qu'on en était bien dédommagé par la vue de ces saints qui soutenaient le caractère de confesseurs de Jésus-Christ, partout ce que la plus héroïque vertu peut opérer dans de grandes ames. On voyait des per-

sonnes élevées dans le sein de l'opulence, des femmes nourries dans la délicatesse, des enfans, des vieillards, d'illustres guerriers, ne gardant rien de cette fierté qu'inspirent la naissance, les richesses et les emplois, mais conciliant parfaitement la noblesse que donne le sang avec la modestie que prescrit l'Evangile, occupés sans relâche ou à bénir et remercier le Seigneur de leur avoir fait part de sa croix, ou à faire fructifier une terre sauvage, pour prolonger une vie qui n'était qu'une suite de souffrances.

V. La persécution durait toujours dans le Ximo, mais il y avait quelques intervalles de relâches, dont les missionnaires profitaient pour aller plus sûrement où les besoins des fidèles les appelaient. Le P. Sébastien Vieyra, qui avait succédé au P. Carvaglio dans le gouvernement de l'Eglise du Japon, s'en était démis entre les mains du P. Matthieu de Couros, et avait repris la route de l'Europe, pour informer le Saint-Siége de l'état de cette chrétienté, et présenter au Pape Paul V, quelques lettres et quelques présens dont les fidèles l'avaient chargé pour ce Souverain-Pontife. Avant que de partir, il avait envoyé à Firando le père Christophe Ferreira, son secrétaire, et le compagnon inséparable de ses visites. Ce missionnaire inspira, aux Firandais, une si grande résolution, que le Roi aima mieux les laisser en repos, que de les inquiéter au hasard de n'être pas obéi, ou d'être obligé

de se défaire de ses meilleurs sujets. Le P. Sixte Tocun, Japonnais, et le P. Julien Nacaura eurent le même succès, l'un dans le Saxuma, l'autre dans le Bugen, et dans le Chicungo. Dans le même temps, le P. Benoît Fernandez visita toute la Tense, alla ensuite à Surunga, passa jusques à Jédo, et eut la consolation de trouver partout les Chrétiens dans l'impatience de souffrir le martyre. Il y a de l'apparence que tout ce qui procurait le peu de repos dont jouissait alors cette Eglise, venait en partie de l'absence de Gonzoco, Gouverneur de Nangazaqui, lequel ne quittait presque point la cour, et le soin d'embellir Jédo, devenu la ville impériale qui occupait entièrement l'Empereur; le père Fernandez dit bien que cette grande ville, et le Palais du Xogun-Sama, avait quelque chose de merveilleux; mais il n'en rapporte rien de particulier, et l'on conçoit aisément qu'un missionnaire, dans la situation où se trouvait alors ce père, qui songeait plus à se déguiser et à se cacher qu'à contenter une vaine curiosité, n'avait pas beaucoup le loisir et n'était guère tenté de remplir de pareilles descriptions, les lettres où il rendait compte à ses supérieurs et à ses amis des divers événemens de ses voyages.

L'année suivante, on reçut au Japon une bulle du Pape Paul V, pour la publication du grand jubilé que Sa Sainteté avançait de trois ans, en faveur des Japonnais. Cette attention du Vicaire

de Jésus-Christ, à fournir à ces fidèles persécutés les armes spirituelles pour combattre les combats du Seigneur : les éloges que le saint Pontife donnait à toute cette église, dont la ferveur jetait un si grand éclat dans toutes les parties du monde, les exhortations tendres et pathétiques que le Père commun des Chrétiens joignait à ses louanges : tout cela inspira à cette chrétienté une nouvelle ardeur pour le martyre. Renouvelés, pour ainsi dire, dans le sang de Jésus-Christ, dont les mérites venaient de leur être appliqués avec tant de profusion, ils ne soupirèrent plus qu'après le moment de répandre le leur pour la défense de son saint Nom, et l'on peut dire qu'en les honorant du privilége de puiser avant tous les autres à la source des grâces, le souverain Pasteur travailla aux intérêts de tout le troupeau, tant de milliers de martyrs qui arrosèrent le Japon de leur sang, les années suivantes, n'ayant pas laissé de grossir considérablement les trésors de l'Eglise. La difficulté était de faire savoir aux fidèles dispersés dans toutes les parties de l'empire, les intentions du Saint-Père; quelques Jésuites japonnais, auxquels il était moins difficile de se déguiser, prirent sur eux d'aller dans les endroits les plus critiques, et le père Jacques Yuki eut le courage de publier le jubilé à Méaco, à Ozaca, dans tous les royaumes circonvoisins, à Surunga, et jusque dans Jédo.

Le père des Anges faisait toujours sa demeure

ordinaire dans le royaume d'Oxu, où Mazamoney continuait à publier des édits qui n'avaient pas beaucoup d'effet. Cela donnait lieu au missionnaire d'aller dans les royaumes voisins, faire ses courses accoutumées. Le P. Carvailho, de son côté, ne s'épargnait pas non plus, et ces deux grands ouvriers partageaient de telle sorte ces vastes contrées entre eux, qu'aucun canton n'était jamais un temps considérable sans voir l'un des deux. Mais tandis que ces provinces reculées fournissaient aux missionnaires de si grands sujets de consolation, et que les Chrétiens semblaient respirer un peu, il parut tout d'un coup de nouveaux édits qui firent répandre bien du sang. Voici qu'elle en fut l'occasion : un Japonnais chrétien, nommé Joachim Firaïama, homme de condition et fort zélé pour la gloire de Dieu, s'était allé établir à Manille, avec sa femme et quelques-uns de ses amis. Au bout de quelque temps, le désir de revoir sa patrie, le fit armer un vaisseau sur lequel il reçut deux religieux qui attendaient avec une extrême impatience la commodité de passer au Japon : c'était un Augustin, nommé le P. Pierre de Zugnica, et un Dominicain appelé le P. Louis Florés. Leur voyage fut assez heureux, et ils croyaient avoir échappé tous les dangers, lorsqu'un armateur hollandais, d'autres disent anglais, les attaqua à la hauteur de Firando, et les obligea à se rendre. Il fit plus, car pour colorer son brigandage, il entra dans

le port de Firando, et avertit le Roi que ce navire portait deux religieux castillans; il ajouta que c'était ce qui l'avait engagé à le traiter en ennemi, et qu'il ne pouvait pas douter qu'il ne fût armé contre les intérêts de l'Empereur.

VI. Sur la parole du pirate, le capitaine Firaïama et tous ses gens furent mis en prison; mais les deux religieux étaient déguisés, et l'on n'avait aucune preuve de ce qu'avaient avancé les Hollandais. L'expédient dont on s'avisa pour en être éclairci, fut de faire venir des prisonniers d'Omura pour les confronter avec ceux-ci, et sur-le-champ, Gonzoco, qui était venu à Firando pour examiner cette affaire, écrivit à Omura qu'on lui envoyât trois religieux de différens ordres. Le choix tomba sur le P. Charles Spinola, Jésuite, le P. François Moralez, Dominicain, et le P. Pierre d'Avila, Franciscain, auxquels on enjoignit le prêtre apostat, Thomas Araqui, ou Pierre Antoine. On les mit, chargés de chaînes, dans une barque découverte, et il n'est pas possible d'exprimer ce qu'ils eurent à souffrir dans tout le cours de ce pénible voyage. Je ne trouve point la raison pourquoi l'ecclésiastique renégat avait été mis dans la prison d'Omura. Gonzoco dit un jour au P. Spinola qu'on le soupçonnait d'être encore Chrétien; mais quelques lettres que le saint homme reçut presque en même temps, donnent lieu de croire que ce malheureux était l'espion du Gouverneur. En

effet, à peine fut-il arrivé à Firando, qu'il idolâtra publiquement. Il soutint ensuite, devant les commissaires de l'Empereur, qui étaient le Roi de Firando et Gonzoco, que le P. de Zugnica était prêtre et religieux, et qu'il le savait de quelques prisonniers d'Omura : ce qui était vrai. Après ce coup d'éclat, Pierre Antoine fut mis en liberté, et par l'ardeur qu'il témoigna dans la recherche des Chrétiens, il ne justifia que trop les justes soupçons que les missionnaires avaient conçus de sa perfidie.

Cependant, les trois religieux soutinrent toute leur dignité devant les tribunaux, et par leur prudence ils éludèrent tous les artifices dont on usa pour les obliger à parler : sur quoi l'apostat Jean Feizo, qui était présent à l'interrogatoire, en qualité de lieutenant du Gouverneur de Nangazaqui, s'étant avisé de dire qu'il ne concevait pas comment des Chrétiens et des religieux pouvaient se résoudre à feindre et à se déguiser de la sorte, un Anglais répliqua qu'en Angleterre c'était assez la manière des prêtres. Le P. Spinola ne put souffrir cette calomnie; il prit la parole, et répondit à Feizo qu'il y avait bien de là différence entre nier sa foi, et cacher sa profession, et confessant que le premier était toujours une infidélité condamnable, il le fit convenir que le second n'était défendu par aucune loi. Il soutint ensuite que les prêtres et les religieux en Angleterre ne niaient pas même

qu'ils fussent prêtres et religieux : que lui-même y avait été, et s'était déclaré prêtre et Jésuite; qu'on savait assez que plusieurs de ses frères en avaient fait autant, et qu'il leur en avait coûté la vie. Puis s'adressant au Roi de Firando : « Sei» gneur, lui dit-il, rendez-nous justice, sommes» nous accoutumés de feindre en pareille ren» contre, et avons-nous appris aux Japonnais à » le faire ? »

Le discours du père contenta fort tout le monde; mais l'état où il était, toucha de compassion jusqu'aux ennemis de sa Religion. Ce fut sur-tout pour les hérétiques un spectacle bien surprenant, que la vue d'un homme de ce nom, le fils unique d'un des premiers officiers de l'empire, et le sang de tant de héros, dans un état à faire horreur, une peau livide collée sur les os, chargé de fers, couvert d'une soutane toute percée, et logé dans une prison, dont on n'aurait pas voulu faire une écurie pour des chevaux. Gonzoco ne put lui-même se dispenser de donner ordre que le père et ses compagnons fussent mieux traités; ce qui n'empêcha point que le P. Spinola, qui depuis son départ d'Omura avait presque toujours été la tête nue, exposé à toutes les injures de l'air, ne reportât à sa prison, où il fut envoyé après l'interrogatoire, un catharre dont il pensa être étouffé. Mais augmenter le nombre des maux du serviteur de Dieu, c'était accroître la joie de son cœur, et

animer sa reconnaissance envers Dieu. Avant que de partir, il entreprit deux choses qui ne lui réussirent pas également. Il trouva un jour l'occasion de parler en particulier à Feizo, et il n'omit rien de tout ce que son zèle put lui inspirer, pour remplir le cœur de ce malheureux renégat de la frayeur des jugemens de Dieu; mais ce fut en vain, Feizo était parvenu à cet aveuglement et à cet endurcissement qui sont la marque la plus infaillible, et en quelque façon le commencement de la réprobation. On assure même que Gonzoco ayant permis à quelques Portugais de soulager les religieux prisonniers, ce malheureux apostat rendit cette permission presque inutile, quoique Louis Martinez de Figuérédo se fût mis à genoux devant lui pour le fléchir : ce qui fait voir qu'un infidèle peut avoir de la probité, mais que rarement un apostat est un honnête homme.

Le P. Spinola fut plus heureux à persuader aux deux religieux, qui avaient été la cause ou l'occasion de son voyage, de se déclarer, puisqu'il n'y avait nulle apparence qu'ils pussent, ni être élargis, ni sauver la vie à ceux qui les avaient amenés, et qu'une plus longue dissimulation pouvait causer du scandale. Il n'en fallait pas tant pour déterminer des gens qui n'aspiraient qu'à signer leur foi de leur sang, et qui n'avaient eu guère que cela en vue lorsqu'ils s'étaient embarqués pour le Japon. Ils avouèrent

donc nettement qui ils étaient : sur cette confession on les envoya en prison, et l'on commença d'instruire leur procès, celui du capitaine Joachim Firaiama, et de tous ceux qui s'étaient trouvés sur son navire. C'était sur la fin de mil six cent dix-neuf que ceci se passait : deux années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler de rien; et peut-être que les choses auraient encore traîné plus long-temps sans une entreprise qui réussit fort mal à son auteur, et qui eut des suites bien tristes et bien funestes.

La nouvelle de l'emprisonnement des deux religieux dont je viens de parler, étant arrivée à Nangazaqui, le P. Diégo Collado, Dominicain, forma le dessein d'enlever le P. Florés, son confrère, et de le mettre en lieu sûr. Il déclara sa pensée à un Japonnais chrétien de Nangazaqui, lequel étant allé lui cinquième à Firando, trouva moyen de parler au P. Florés, à qui on avait laissé une honnête liberté, et le fit secrètement passer dans une barque qu'il tenait toute prête, et reprit à force de rames la route de Nangazaqui. Ils n'étaient pas encore bien loin en mer, qu'on s'aperçut à Firando de l'évasion du père Florés. Le Roi, sans perdre de temps, fit courir après, et comme sa barque se trouva mieux fournie de rameurs que celle du bourgeois de Nangazaqui, celle-ci fut bientôt arrêtée. Le père Collado avait pris les devans sur une barque. Dès qu'il vit le danger de près, il se sauva à

terre, et s'enfonça dans un bois, tandis que son confrère eut à essuyer toute la fougue et la brutalité des soldats du Roi, lesquels, après l'avoir fort mal traité, le ramenèrent triomphalement à Firando, d'où on l'envoya dans une prison plus sûre que la première. Le P. Bartholi dit que jusque-là le P. Florés ne s'était pas déclaré, parce qu'on n'avait aucune preuve qu'il fût prêtre et religieux, comme on en avait eu contre le père de Zugnica, à qui l'ardeur pour le martyre avait fait dire bien des choses qui l'avaient découvert : que le P. Florés avait été remis entre les mains des Hollandais jusqu'à ce qu'on eût de quoi le convaincre, et que quoiqu'il fût leur prisonnier, il n'était pas gardé avec une fort grande rigueur; qu'après qu'il eut été repris par les gens du Roi de Firando, il avait enfin confessé ce qu'il était, et que les Hollandais en conçurent une si grande joie, qu'à son entrée dans le port ils firent une décharge de toute leur artillerie.

Ce qui est constant, c'est que l'Empereur informé de cette tentative du P. Collado, entra dans une fort grande colère. On avait persuadé à ce Prince que le P. de Zugnica, qui était homme de condition, et fils du marquis de Villa Manrique, autrefois Vice-Roi du Mexique, était un fils naturel du Roi d'Espagne, et qu'il venait se mettre à la tête des Chrétiens pour s'emparer du Japon. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire regarder l'enlèvement du père Florés

comme un attentat, ou plutôt comme le coup d'essai de gens qui n'en demeureraient pas là. Il appelle Gonzoco, lui reproche d'un ton fort aigre que tous ces désordres arrivent par sa négligence, lui commande de partir sur l'heure pour son gouvernement, lui donne ordre de faire mourir incessamment tous les prisonniers de Firando, d'Omura et de Nangazaqui, et lui ajoute que si désormais il reçoit la moindre plainte au sujet des Chrétiens, il lui en répondra de sa tête. Gonzoco se rendit donc en diligence dans le Ximo, et commença par faire publier l'arrêt de mort que l'Empereur avait porté contre les pères Florés et de Zugnica. Il y était dit que ces deux religieux, pour être venus prêcher l'évangile au Japon contre les défenses de Sa Majesté, et le capitaine Firaiama, pour les y avoir amenés, seraient brulés vifs. L'équipage qui ne montait qu'à douze personnes, était condamné à avoir la tête tranchée. L'exécution suivit de près, et se fit à Nangazaqui, que Gonzoco trouva tout en rumeur, par le désir et l'espérance qu'avaient conçu les fidèles d'être bientôt confesseurs de Jésus-Christ.

Peu de jours après, le Gouverneur fit sortir d'une des prisons de cette ville, et comparaître devant lui, dix Japonnais et un Européen, nommé Alphonse de Castro, convaincus d'avoir donné, chez eux, retraite aux missionnaires. La vue de ces généreux Chrétiens, qui depuis deux ans

pourissaient dans les prisons, et à qui l'on fit traverser toute la ville chargés de chaînes, et dans l'état qu'on peut s'imaginer, tira les larmes des yeux de tout le monde. Une femme de qualité les ayant rencontrés, et jetant les yeux sur Castro qui marchait pieds nus et récitant son chapelet avec une dévotion d'ange, lui offrit une paire de souliers : il la remercia, et l'assura que la pensée que Jésus-Christ avait été ainsi conduit devant les tribunaux, lui inspirait une joie qui lui donnait de la force. Gonzoco s'était persuadé qu'en les voyant pâles, décharnés, et pouvant à peine se soutenir, qu'il ne lui serait pas difficile de les ramener au culte des dieux de l'empire; mais il avait affaire à des Chrétiens qui s'étaient préparés au combat, par tout ce que la pénitence a de plus austère, et par le continuel exercice de la prière. N'ayant donc pu ébranler leur constance, il les renvoya en prison. Le lendemain, les parens d'un de la troupe, gens d'une fort grande distinction, l'enlevèrent de la prison avec la permission du Gouverneur, auprès duquel ils s'étaient fait forts de le réduire. Effectivement, ils y employèrent tout ce que l'amitié et la liaison du sang leur fournirent d'industrie et de persuasion; mais ce fut inutilement, ils n'en purent jamais rien tirer que ce peu de mots. « Un homme de bon sens doit-il » préférer l'espérance d'une vie courte et mi- » sérable à un repos et à une félicité sans fin :

» il est inutile de me flatter, encore plus de » me menacer et de m'intimider; vous pouvez » tirer de mes veines jusqu'à la dernière goutte » de mon sang, mais il n'est pas en votre pou- » voir de bannir de mon cœur l'amour de Jé- » sus-Christ. » On le laissa donc en pleine liberté de suivre tel parti qu'il voudrait; il retourna sur-le-champ à sa prison, où il fut reçu avec une alégresse incroyable de ses collègues, qui n'avaient cessé de le seconder de leurs larmes et de leurs prières, tandis qu'il était dans les combats.

Je n'ai rien trouvé de positif, touchant le martyre de ces illustres prisonniers; deux billets qui nous sont restés d'Alphonse de Castro, au P. Jean-Baptiste de Baëza, recteur du collége de Nangazaqui, me feraient croire qu'ils ont été élargis. « La nouvelle que votre révé- » rence me donne, dit-il dans le premier, que » je dois bientôt sortir de cette prison me cause » une véritable douleur. Je ne donnerais pas » ma captivité pour tous les sceptres, et toutes » les couronnes du monde. Je suis ici plus con- » tent et plus joyeux, dit-il dans le second, » que je ne serais en tout autre lieu de la terre, » si ce n'est sur une croix, ou au milieu d'un » feu; mais mes péchés sont si grands et en si » grand nombre, que si vous ne m'aidez, mon » très-cher père, par vos prières, ils m'empê- » cheront d'obtenir une grâce à laquelle il n'y

» a que les ames innocentes qui aient droit d'as- » pirer. » Cependant, il n'y a guère d'apparence que Gonzoco, avec des ordres aussi précis que ceux qu'il avait, ait élargi des personnes dont la constance avait si fort éclaté, et il y a tout lieu de croire qu'ils firent partie de la troupe dont je vais rapporter le triomphe.

VII. Quoiqu'il en soit, le Gouverneur qui voulait convaincre l'Empereur qu'il ne tiendrait pas à lui que le Christianisme ne fût aboli dans le Ximo, cita de nouveau à son tribunal trente personnes choisies dans toutes les prisons de Nangazaqui, hommes, femmes et enfans, et comme il les trouva inébranlables dans la foi, il les condamna tous à avoir la tête tranchée. Au sortir de chez le Gouverneur, on crut qu'ils avaient été renvoyés absous, à voir l'alégresse qu'ils faisaient paraître. Les femmes, dont la plupart portaient de petits enfans au-dessous de quatre ans, s'étant séparées des hommes, une d'entre elle prit un crucifix en main, se mit à la tête de la troupe, et entonna un cantique spirituel. Toutes les autres y répondirent, et formèrent un concert qui ravit tout le monde en admiration. L'on eût dit une troupe d'Amazones qui sortaient victorieuses du combat, ou qui se disposaient à y entrer. Les trente prisonniers retournèrent ainsi à leur prison, où ils demeurèrent jusqu'à ce que trente-deux religieux, qui devaient être brûlés vifs le même jour que ceux-

ci devaient être décapités, fussent arrivés des prisons d'Omura. Comme à la tête de ces illustres condamnés se trouva le P. Charles Spinola, et que la plupart souffraient depuis quatre ans les misères de la plus horrible prison qui fût jamais, il est bon pour ne perdre aucune circonstance d'un des plus célèbres martyrs qui aient honoré l'Eglise, de reprendre les choses de plus haut. Quelques diligences que j'aie pu faire, je n'ai rien découvert de ce qui regarde en particulier les religieux Franciscains et Dominicains dont je vais parler. Je pourrais peut-être me dispenser de m'étendre beaucoup sur le P. Spinola, ce grand homme étant assez connu dans l'Eglise, depuis que sa vie a été écrite dans toutes les langues; mais je priverais l'histoire que j'écris d'un de ses plus beaux ornemens, si je ne marquais ici au moins les principales actions, de la suite d'une vie presque tout employée dans les travaux de l'apostolat, et qui n'a été qu'un exercice continuel des plus l'héroïques vertus.

Augustin Spinola, si fameux dans lhistoire de Charles-Quint, dont il fut un des plus habiles Généraux, eut cinq fils, dont le dernier fut Octave, Comte de Tassarole, Grand Ecuyer et favori de l'Empereur Rodolphe II. Le P. Charles Spinola, dont je vais rapporter les combats et le triomphe, était fils unique de ce Comte. Il naquit à Gênes l'an de Notre-Seigneur mil cinq cent soixante et quatre, et après avoir achevé

ses études à Nole sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, il demeura quelque temps incertain du genre de vie qu'il devait embrasser. La nouvelle qui se répandit alors que le P. Rodolphe Aquaviva, fils du Duc d'Atrie et neveu du P. Claude Aquaviva, Général de la Compagnie de Jésus, avait souffert le martyre dans les Indes, fit naître au jeune Spinola la pensée de se faire Jésuite. Il sentait déjà les premiers mouvemens de la grâce, lorsque le père Barthélemi Ricci, recteur du collége de Nole, l'aborda un jour et lui dit d'un ton de prophète, qu'il entrerait dans la Compagnie de Jésus, qu'il irait au Japon, et qu'il y serait martyr. Il se détermina en effet bientôt après cette prédiction, et il déclara sa résolution à sa famille. On fit en vain tous les efforts imaginables pour le retenir dans le monde, on trouva une fermeté que les assauts qu'on lui livra et les délais ne firent qu'augmenter. Rien n'est plus beau que ce qu'il écrivit au cardinal Spinola, sur qui le Comte son père s'était remis de toute cette affaire, et l'on ne peut sans admirer la force toute puissante de la grâce, lire cet endroit de la vie du P. Spinola, dans l'histoire que nous en a donnée depuis peu en français une de nos meilleures plumes. Le Cardinal fut donc obligé de se rendre, et le jeune Comte entra au noviciat de Nole le vingt-troisième décembre mil cinq cent quatre-vingt-quatre, sur la fin de sa ving-

tième année. Son premier maître dans la vie spirituelle, fut le même P. Ricci, qui lui avait fait la prédiction dont j'ai parlé. Au bout d'un an il fut envoyé achever son noviciat à Léches, sous la direction du célèbre Bernardin Réalin, le thaumaturge de l'Italie. Sous de si grands maîtres, le novice profita des années d'épreuve en homme qui se destinait au martyre et à l'apostolat, et il n'avait pas encore fait ses vœux, qu'il écrivit au P. Aquaviva pour lui demander la mission du Japon. Sur la fin de l'année mil cinq cent quatre-vingt-six, il fut envoyé à Naples pour y faire sa philosophie : il alla ensuite à Rome pour étudier les mathématiques sous le fameux Clavius, et il fit de si grands progrès dans ces sciences, qu'il fut chargé de les enseigner tandis qu'il étudiait en théologie. Au reste, ses études ne ralentirent point sa ferveur, et on le vit toujours marcher d'un pas égal dans les voies de la sainteté.

Dès qu'il fut prêtre, il renouvela ses instances pour la mission du Japon : il y trouva les mêmes obstacles qu'à son entrée en Religion, et il n'en fut pas plus ébranlé qu'il l'avait été alors. On fut donc encore contraint de lui laisser suivre l'inspiration du ciel. Il s'embarqua pour Barcelonne, d'où il se rendit par terre à Lisbonne, accompagné du P. Jérôme des Anges, qui ne reçut les ordres sacrés qu'en Portugal. Les serviteurs de Dieu trouvèrent à Lisbonne une troupe

d'ouvriers apostoliques qui les attendaient, et la flotte des Indes prête à mettre à la voile. Les missionnaires se partagèrent sur toute la flotte, et le P. Spinola monta avec le P. des Anges un vaisseau où l'un et l'autre trouva de quoi exercer son zèle et sa charité. La peste qui désola cette armée navale, fit d'étranges ravages sur leur navire ; mais quoique les serviteurs de Dieu ne se fussent épargnés en rien, ils ne furent point attaqués du mal. A la vérité, les malades ayant été mis à terre au Brésil, le P. Spinola, qui voulut entreprendre de les soulager tous, tomba dans une très-fâcheuse maladie. Il en fut guéri comme par miracle, et il se remit en mer après cinq mois de séjour dans la Baie de tous les Saints. Cette seconde navigation ne fut guère plus heureuse que la première, et ils furent encore obligés de s'arrêter à Portorico. Comme le vaisseau avait besoin d'être radoubé, le père Spinola et son compagnon eurent le temps de parcourir toute l'île, et l'on peut dire qu'en deux mois ils la firent entièrement changer de face. Il en coûta une seconde maladie au père Spinola ; mais elle n'eut pas de suites. Je ne sais ce qui l'obligea ensuite à quitter le navire qui l'avait amené jusque-là ; ce qui est certain, c'est qu'il en monta un autre qui se trouva fort mal équipé, et qu'à peine eut-il gagné les îles Tercères, qu'il fut pris par un navire anglais et mené en Angleterre. Il ne faisait pas

sûr pour des Jésuites de paraître dans ce royaume sous le règne d'Elisabeth. Le P. Spinola et son compagnon ne se déguisèrent pourtant pas; aussi eurent-ils le bonheur de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. On les mit en prison sur quelque soupçon qu'on eut d'eux, mais ils n'y furent pas long-temps; l'officier qui les avait pris, et qui les avait toujours traités avec une distinction tout-à-fait extraordinaire, ayant ménagé un échange en leur faveur.

Les missionnaires se rendirent à Lisbonne, d'où peu s'en fallut que le P. Spinola ne fût renvoyé en Italie. Sa maison ne put apprendre sans être allarmée toutes les traverses qu'il avait eu à essuyer, et fit les dernières instances auprès du P. Aquaviva pour obtenir qu'il le rappelât. Mais il était difficile d'arrêter un homme qui semblait reprendre des forces et ranimer son courage dans ce qui aurait abattu tout autre que lui. « Je pars plus rempli de confiance que ja- » mais, écrivit-il à un de ses amis; et quand » bien même tout secours humain me manque- » rait, je crois que Dieu me donnerait des ailes » pour voler où je sens qu'il m'appelle si vi- » siblement depuis tant d'années. » Il se rembarqua donc au mois de mars mil cinq cent quatre-vingt-dix-huit, et arriva au port de Nangazaqui en 1602. Le territoire d'Arie, au royaume d'Arima, fut le premier champ où il exerça son zèle. De là il fut envoyé à Méaco, où il demeura

long-temps. Enfin, en 1614, le P. Carvaglio avant que de repasser aux Indes avec les autres exilés, le chargea du territoire de Nangazaqui, lequel étant menacé d'une plus sanglante persécution, avait besoin d'un homme comme lui, ferme, intrépide, portant toujours son ame entre ses mains, incapable d'une indiscrétion, et plus encore d'une lâcheté. A l'emploi qu'on lui avait confié pour le spirituel, on ajouta le soin de pourvoir aux nécessités corporelles de ses frères. Par-là il se vit l'homme de la mission le plus exposé, ce qui l'obligea de changer de nom, et de se faire appeler Joseph de la Croix; mais il ne put long-temps demeurer inconnu; au bout de quatre ans il fut pris à Nangazaqui avec le frère Ambroise Fernandez. On les conduisit à Omura, et on les mit dans une prison qui se trouva trop petite, et de laquelle on les fit passer dans une autre.

Cette nouvelle prison ne consistait qu'en quatre murailles fort épaisses sans toit, et sans rien qui défendît les prisonniers contre les injures de l'air. Elle était entourée d'une double palissade, entre laquelle les prisonniers eurent quelque temps la liberté de se promener; mais cela dura peu, et la dureté de leurs gardes alla même dans la suite jusqu'à les empêcher de sortir pour les plus pressantes nécessités: d'ailleurs ils étaient en si grand nombre, qu'ils n'avaient pas assez d'espace pour être couchés. La nourriture qu'on

leur donnait répondait à tant de mauvais traitemens, et les fidèles s'empressant pour leur faire tenir les choses dont ils pouvaient avoir besoin, rarement en parvenait-il une partie jusqu'à eux. Au bout de quelque temps, les gardes, touchés de leurs souffrances et charmés de leur douceur, devinrent plus traitables; mais on ne s'en fut pas plus tôt aperçu qu'on les changea, ce que l'on fit plusieurs fois.

A tant de souffrances, les confesseurs de Jésus-Christ ajoutaient des jeûnes et des macérations, et le P. Spinola ne quitta jamais le cilice; même pendant de fort grandes maladies qu'il eut dans la prison. Dès le commencement ils s'étaient prescrit une forme de vie qu'ils gardèrent constamment jusqu'à la fin. Chaque jour les prêtres disaient la messe, et tour-à-tour étaient supérieurs pendant une semaine : l'office se disait tous les jours à deux chœurs, et Dieu récompensait tant de vertus d'une si grande affluence de délices spirituelles, que le temps, si l'on en croit les lettres du P. Spinola, ne leur durait rien.

VIII. Cependant un père de saint Dominique mourut au commencement de l'année mil six cent dix-neuf, et fut bientôt suivi du frère Ambroise Fernandez, dont le P. Spinola écrivit qu'il estimait si fort la vertu, qu'il conservait précieusement de ses reliques et qu'il l'invoquait comme un Saint. Enfin les officiers du Gouver-

neur de Nangazaqui vinrent signifier aux prisonniers qu'ils étaient condamnés à mourir. La joie fut grande parmi eux, mais elle ne fut pas de durée partout. Gonzoco, pour des raisons que je ne trouve nulle part, ne fit tirer de la prison que vingt-quatre religieux, deux prêtres de la Compagnie de Jésus, le P. Charles Spinola, et le P. Sébastien Quimura avec sept novices, dont le P. Spinola reçut les vœux avant leur mort. Cinq prêtres de saint Dominique, le père François Moralez dont j'ai déjà parlé, le père Alphonse de Ména, le P. Ange Ferrier, le père Joseph.....; le P. Hyacinthe Orsanelli. Deux frères, Thomas et Alexis, et un nommé Jean du tiers ordre : deux prêtres de saint François, le P. Pierre d'Avila, dont j'ai aussi déjà parlé, le P. Richard de Sainte-Anne, le frère Léon et le frère Vincent. Je parlerai des trois autres dans la suite. Les novices Jésuites étaient des catéchistes exercés dès l'enfance dans le ministère évangélique. Ils se nommaient Pierre Sampo, Gonzalve Fusaï, Thomas Acafoxi, Michel Xumpo, Antoine Kiuni, Louis Cavara et Jean Ciungocu. Le P. Kimura était de la même famille que Léonard et Vincent Kimura, dont j'ai rapporté le martyre il n'y a pas long-temps, il fut le premier prêtre de sa nation, et jamais on ne vit un ouvrier plus infatigable. Ses principales vertus furent une simplicité d'enfant, une exactitude à tous ses devoirs qui allait aussi loin qu'elle

peut aller. Un grand amour pour la pauvreté et une très-grande assiduité à l'oraison. Parmi les novices de la Compagnie, il y en avait deux fort distingués par leur naissance. Thomas Acafoxi était un gentilhomme du Fingo, vieil officier qui avait eu beaucoup de réputation dans les armées. A l'âge de cinquante ans, l'envie de gagner des âmes à Jésus-Christ l'avait engagé à se faire catéchiste du P. Quimura. Lorsqu'on arrêta ce père, on avait saisi avec lui un jeune homme qui était valet de la maison. Acafoxi ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il courut après les gardes, et que criant de toute sa force que c'était au catéchiste du père, et non pas à son domestique à le suivre à la mort, il les obligea à le lier, et à renvoyer le jeune valet. Louis Cavara avait été élevé page auprès du Roi Jean Protais d'Arima. Suchendono étant monté sur le trône de son père, voulut engager Cavara à imiter son apostasie : il le trouva inflexible et le chassa de la cour, le dépouilla de tous ses biens et l'exila. Le saint jeune homme, dans cette extrémité, remercia Dieu qui le dégageait ainsi de tout ce qui le pouvait attacher à la terre, s'en alla à Nangazaqui, et s'étant bâti un petit hermitage, il s'occupa tout entier de la contemplation des choses célestes. Il ne laissait pas, quand l'occasion s'en présentait, de faire connaître Jésus-Christ aux infidèles, et d'animer les Chrétiens à la constance. Il fut pris deux fois comme

missionnaire, parce qu'il avait, dit-on, quelque chose d'étranger dans les traits du visage. Enfin, on le saisit comme Chrétien; et on l'envoya à la prison d'Omura, où il pria le P. Spinola de le recevoir dans la Compagnie de Jésus.

Tous les religieux, à l'exception de deux frères Dominicains, furent condamnés au feu, avec une femme nommée Lucie Fraîtez, et trois séculiers, parmi lesquels était un Coréen. Les autres furent condamnés à être décapités: un des jeunes Jésuites, faute de poteau, le fut aussi. Cette seconde troupe était composée, pour la plupart, de veuves de martyrs avec leurs petits enfans, depuis trois ans jusqu'à douze.

Avant que de sortir de la prison, le P. Spinola qui fut averti que son catéchiste l'attendait au passage, écrivit plusieurs lettres à ses amis, et même à sa famille: il les signa, *Charles condamné à mort pour le nom de Jésus-Christ.* Il semble que ce soit l'Esprit-Saint qui les lui ait dictées, et l'on ne peut les lire sans se sentir pénétré du même feu qui le consumait. Les prisonniers furent embarqués sur un bâtiment, qui en peu d'heures les porta à Nangoia, où on les fit monter à cheval. Un officier marchait devant avec ses gardes bien armés: les prisonniers, au milieu d'une compagnie de soldats, suivaient la corde au cou, et chacun son bourreau qui tenait le bout de la corde. On ne permettait à personne de les approcher, et il en coûta la vie à

un gentilhomme qui, malgré les gardes, s'était avancé vers le P. Quimura dont il était ami, sous prétexte d'ajuster ses étriers, mais en effet pour se recommander à ses prières, et pour couper un morceau de ses habits. La nuit surprit les prisonniers à un lieu nommé Voracam : ils s'y arrêtèrent, et ce fut là que le P. Spinola sut de son catéchiste qu'il serait brûlé vif. Le père chargea cet homme, à qui il avait prédit long-temps auparavant qu'il ne lui arriverait aucun mal, il le chargea, dis-je, de toutes les lettres qu'il avait écrites. On les fit remonter à cheval de grand matin, et ils commencèrent à trouver les chemins bordés d'une multitude infinie de Chrétiens qui se mettaient à genoux pour recevoir leur bénédiction. Enfin ils arrivèrent au lieu du supplice. C'était une colline hors de la ville sur le bord de la mer, la même dont j'ai déjà parlé en rapportant le triomphe des vingt-six martyrs que Tayco-Sama fit mourir en croix l'an 1597. On ne laissa point entrer les prisonniers d'Omura dans Nangazaqui ; mais on les fit attendre sur la montagne jusqu'à ce que ceux de la ville fussent venus. On posta des corps-de-garde de distance en distance pour contenir la multitude ; car on prétend qu'il se trouva là au moins trente mille Chrétiens, sans compter les idolâtres. Enfin un officier du Gouverneur de Nangazaqui nommé Xuquendaïu, parut sur une espèce de tribunal couvert des

plus beaux tapis de la Chine, et à peine fut-il placé, qu'il donna ordre qu'on commençât l'exécution.

Aussitôt ceux qui devaient être brûlés furent liés à leurs poteaux, et avant qu'on mît le feu au bois, on se mit en devoir de décapiter les autres. Dans ce moment, le P. Spinola, qui était placé le premier du côté de cettre troupe de femmes et d'enfans, aperçut Isabelle Fernandez, chez laquelle il avait été arrêté. Il se souvint alors que la veille du jour qu'il fut pris, il avait baptisé un des enfans de cette femme, et qu'il l'avait nommé Ignace, parce qu'il était venu au monde le jour qu'on célèbre la fête du saint fondateur des Jésuites. L'enfant était derrière sa mère, et le père ne le voyait point, ce qui lui fit craindre qu'on ne l'eût caché. « Où est mon » petit Ignace, s'écria-t-il en s'adressant à Isa- » belle, qu'en a-t-on fait? Le voilà, reprit la » mère prenant son fils entre ses bras, et le » montrant au saint homme; je n'ai eu garde » de le priver du seul bonheur que je suis en » état de lui procurer. Puis elle dit à l'enfant: » mon fils, voilà votre véritable père, c'est lui » qui vous a fait Chrétien, demandez lui sa bé- » nédiction. » L'enfant aussitôt se mit à genoux et joignit les mains, ce qu'il fit d'un air si touchant, que comme sa beauté et l'action de sa mère avaient attiré de ce côté-là les yeux des spectateurs, il s'éleva tout-à-coup un bruit con-

fus de cris et de gémissemens, dont on appréhenda les suites. On commença donc l'exécution, et dans l'instant on vit voler deux ou trois têtes qui allèrent tomber aux pieds du petit Ignace: il n'en parut pas plus étonné. On vint à sa mère, il en vit sauter la tête comme celles des autres, et il ne changea même pas de couleur. Enfin, avec une intrépidité qui surprit et attendrit tout le monde, il reçut le coup de la mort sans avoir donné la moindre marque de faiblesse. On rapporte de cet admirable enfant que ses parens au moment de sa naissance l'avaient offert au Seigneur pour le servir dans la Compagnie de Jésus. On ajoute qu'à la nouvelle de la mort de son père, qui fut brûlé vif avec Léonard Quimura, il se mit à crier en bégayant qu'il serait aussi martyr. Puis se tournant du côté de sa mère, oui, reprit-il, je serai martyr et vous aussi, ma très-chère mère, mais ma sœur ne le sera point. Prédiction que l'événement vérifia en tout. Ce petit innocent ne pouvait voir un cimeterre qu'il ne tressaillît de joie dans la pensée que cet instrument serait celui de son martyre, et quand il faisait quelque présent à quelqu'un, il ne manquait pas de lui dire, « gardez cela bien précieusement, car je mourrai martyr, et ce sera une relique. » Sa mère avait eu aussi le même pressentiment dès son enfance, et toute sa vie n'avait été qu'une préparation au martyre. Elle entra au lieu du combat tenant d'une main un

crucifix et un chapelet de l'autre, en chantant le psaume, *Laudate Dominum omnes gentes.* Dès que cette première bande eut consommé son sacrifice, on plaça les têtes vis-à-vis de ceux qui devaient être brûlés, et on alluma le feu : il était éloigné de vingt-cinq pieds des poteaux, et tellement disposé que le feu ne gagnait que fort lentement. On avait même soin de l'éteindre quand on voyait qu'il gagnait trop vite.

Tout étant ainsi disposé, le P. Spinola donna l'absolution à Lucie Fraïtez qui se trouva attachée à côté de lui, comme elle l'avait fort souhaité. Puis se tournant du côté de Xuquendaïu, et lui dit d'un ton assez haut qu'il voyait bien en ce moment ce que les religieux de l'Europe venaient chercher au Japon, et que leur joie au milieu d'un si affreux supplice devait lever pour toujours les soupçons dont on s'était laissé prévenir. Il fit ensuite à l'assemblée une courte exhortation. Il avertit que ce feu qui les brûlait n'était que l'ombre de celui dont le vrai Dieu punira éternellement ceux qui auront refusé de le reconnaître, ou qui après l'avoir reconnu l'auront mal servi. Enfin le feu commença de s'approcher, et les martyrs en ressentirent les plus vives atteintes. A les voir les yeux doucement élevés vers le ciel, et l'esprit comme abîmé en Dieu, on aurait dit que le Seigneur leur avait ôté tout sentiment de douleur. Au bout d'une heure et demie un petit vent s'éleva

et poussa quelques charbons ardens sur le père Spinola. Sa soutane s'enflamma, il parut tout en feu. Ses liens se brûlèrent, et ne pouvant plus se soutenir, il tomba et expira dans l'instant. Ainsi mourut ce grand homme âgé de cinquante-huit ans, après en avoir passé trente-huit dans la milice chrétienne, où il parvint aux premiers honneurs, qui sont l'apostolat et le martyre. Car depuis que le Sauveur du monde a vaincu ses ennemis par sa mort, c'est en mourant que triomphent ceux qui combattent sous sa bannière, et les fers qu'ils portent sont les lauriers qui sont les preuves de leur bravoure, et les marques de leur victoire. Aussi l'illustre maison de Spinola fit-elle connaître, lorsqu'elle apprit la glorieuse mort du serviteur de Dieu, qu'elle ne s'en trouvait pas moins honorée que pour avoir donné dans le même temps aux armées impériales et catholiques dans la personne du célèbre Ambroise Spinola, un Général qui faisait repentir les hérétiques de Flandre de leur désobéissance à l'Église, et de leur révolte contre leurs légitimes Souverains.

Pour revenir à nos généreux confesseurs de Jésus-Christ. Après la mort du P. Spinola, le feu s'approcha peu-à-peu des autres, et ce ne fut qu'après trois heures de souffrances que le P. Quimura et un nommé Antoine Sanga, qui étaient à l'autre extrémité, obtinrent la palme. C'est ce que rapportèrent des personnes dignes

de foi, qui mesurèrent le temps avec des sables. Il ne manquait rien à la gloire de la Religion, s'il n'était arrivé à cette glorieuse troupe ce qui arriva aux quarante martyrs de Sébaste. Trois Japonnais appelés Dominique Tandu, Diégo Kimbaïe, et Paul Nangaxi, tous trois religieux du même ordre, troublèrent la joie de cette journée. Dès la prison, le P. Spinola qui les vit fort entêtés sur une chose tout à fait déraisonnable, se crut obligé de leur faire une petite correction, d'autant plus qu'il s'agissait d'une désobéissance à l'égard de leur supérieur, lequel était prisonnier avec eux. Ils n'eurent pas plus d'égard à la remontrance du saint homme qu'ils n'en avaient eu à l'ordre de celui qui leur tenait la place de Dieu, ce qui fit dire au P. Spinola qu'il était bien à craindre que ces jeunes religieux ne parvinssent point à la gloire du martyre. On a su cette circonstance d'un garde de la prison d'Omura, qui entendit cette menace du père, et qui après en avoir vu l'accomplissement, conçut une haute idée du serviteur de Dieu : il publia même partout cette prédiction, ce qui servit beaucoup à consoler les fidèles. Quoiqu'il en soit, ces trois malheureux commencèrent à peine à sentir un peu vivement l'impression du feu, qu'on les aperçut faire mille grimaces et mille contorsions. Un des jeunes Jésuites, nommé Louis Cavara, qui se trouva auprès d'eux, fit tous ses efforts pour les animer à la constance :

plusieurs Chrétiens mêmes s'avancèrent pour seconder Cavara, mais tout fut inutile. De la sensibilité ils tombèrent bientôt dans l'impatience, et de l'impatience dans le désespoir : ils rompirent leurs cordes, ce qu'on avait exprès rendu fort aisé à tous ; ils coururent de toutes leurs forces vers le président, et le supplièrent de leur donner la vie au nom d'Amida qu'ils invoquaient le plus haut qu'ils pouvaient. On n'entendit pas Nangaxi donner ce signe abominable d'apostasie, et presque tous ont écrit qu'il était retourné de lui-même à son poteau, et qu'il y avait achevé avec constance le sacrifice volontaire de sa vie. Mais pour les deux autres ils furent bien étonnés lorsque Xuquendaïu, contre la parole qu'il en avait donnée, les fit rejeter dans le feu. Ils eurent beau crier et se lamenter, le président fut inexorable, et il leur en coûta autant pour gagner l'enfer qu'aux autres pour mériter la couronne de gloire. Tous les historiens du Japon, excepté le P. Bartoli, assurent que Nangaxi était un séculier, et mettent sa femme, nommée Thècle, parmi ceux qui furent décapités ce jour-là.

On ne convient pas du jour de cette exécution, qui fut nommée le grand martyre, à cause du nombre et de la qualité de ceux qui y signèrent la vérité de leur sang. Les uns la mettent au deuxième de septembre, les autres au dixième. Cependant le feu était presque éteint

partout, et le P. Quimura était encore de bout attaché à son poteau, le feu n'ayant point du tout approché de lui. Dès le commencement il avait toujours paru comme abîmé dans une douce contemplation; seulement au bout de trois heures on l'aperçut qu'il baissait la tête en jetant un soupir. Alors la plupart persuadés qu'il expirait, poussèrent au ciel des cris de bénédiction, comme pour accompagner sa grande ame au trône de Dieu, mais quelques-uns ont cru qu'on avait pris un simple évanouissement pour un dernier soupir, et cela sur la parole des soldats, qui dirent que la nuit suivante, tandis qu'ils étaient de garde au lieu du supplice, ils avaient ouï du côté du père une voix qui prononçait Jésus, Maria. Quoiqu'il en soit, les martyrs ne donnant plus aucun signe de vie, les soldats, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, entourèrent le lieu du supplice, et gardèrent l'espace de deux ou trois jours les corps, dont on voulut faire un spectacle d'horreur : ensuite ils mirent en un monceau tous ces corps, les poteaux, et jusqu'à la terre qui se trouva teinte du sang, y mirent le feu, et après que tout fut consumé, ils jetèrent les cendres au vent. On donna toutefois aux fidèles le corps de Marie Quimura, veuve du saint martyr André Tocuan, parce qu'elle était nièce de Feizo; et dans la confusion avec laquelle tout cela se fit, il ne fut pas possible d'empêcher que les fidèles n'en-

levassent bien des reliques. Mais tandis que les infidèles faisaient tous leurs efforts pour abolir la mémoire de ces Saints, le ciel relevait leur gloire par plusieurs prodiges. L'an mil six cent trente, Emmanuël de Sosa, Portugais, interrogé juridiquement au tribunal de l'Archevêque de Manille, qui avait commission du Saint-Siége pour faire les informations touchant la vie et la mort du P. Charles Spinola, attesta par serment que le jour de ce martyre, sur les huit ou neuf heures du soir, lui et Simon Paëz avaient aperçu une grande lumière sur le lieu de l'exécution, qu'elle dura au moins deux heures, que la nuit suivante ils l'avaient encore aperçue, et qu'après l'avoir attentivement considérée un fort long temps, ils s'étaient retirés lorsqu'elle brillait encore. Il ajouta qu'on avait publié dans Nangazaqui comme une chose constante, que la nuit qui suivit le grand martyre, quelques pêcheurs chrétiens étant dans leur barque en pleine mer, environ à un quart de lieue de terre, virent sur la sainte montagne quantité de lumières qui paraissaient marcher par ordre, et que parmi les autres ils en distinguèrent une qui jetait un éclat merveilleux; que sur leur rapport les habitans de Nangazaqui avaient demandé aux soldats qui gardaient le lieu du supplice, s'ils n'avaient rien vu, et que ceux-ci avaient fait réponse que la même nuit ils avaient aperçu tous les corps des martyrs se relever, ceux-mêmes qui

avaient été décapités s'étant tout-à-coup trouvés dans leur entier, qu'ils portaient tous un flambeau allumé, que celui du P. Spinola leur avait semblé plus éclatant que les autres, et qu'ils avaient formé une procession en chantant les louanges du Dieu des Chrétiens : que cela avait duré quelque temps, après quoi tous les flambeaux s'étant éteints, les corps s'étaient remis à leurs places et dans l'état où ils étaient auparavant. Sosa ajouta qu'après le témoignage de ces soldats, ce fait courut tout le pays, et que comme il causait de grandes rumeurs, Gonzoco appela les soldats et leur défendit sous peine de la vie de parler jamais de ce qu'ils avaient vu. Telle fut la déposition de ce Portugais : elle fut envoyée à Rome avec le procès-verbal de tout ce qui regardait les actions et la glorieuse mort du P. Spinola ; mais ce qui plus que tout le reste fit connaître aux Japonnais combien Dieu s'intéressait à la gloire de ses serviteurs, fut la terrible vengeance qu'il tira du cruel Xuquendaïu, qui avait présidé à leur supplice. Cet officier étant un jour à table, tout d'un coup on le vit tomber mort, et lorsqu'on voulut le relever, son corps parut grillé comme s'il eut été brûlé à petit feu.

Je n'aurais jamais fini si je voulais rapporter tout ce que je trouve d'édifiant dans les relations de ce martyre ; mais je ne puis passer sous silence Antoine Sanga, qui fut un de ceux qui

souffrirent davantage dans cette journée ; car il ne mourut, non plus que le P. Quimura, que de la seule chaleur qu'excita dans son sang l'ardeur du feu, lequel ne le toucha point. Sanga était d'une illustre famille qui a donné plus d'un Saint à l'église du Japon. Dès sa plus tendre enfance il suivit les missionnaires, et quand il fut un peu plus avancé en âge, il entra dans la Compagnie de Jésus. Sa santé l'obligea d'en sortir, et il épousa une vertueuse fille nommée Marie, qui l'accompagna au martyre ; mais pour être engagé dans le mariage, Sanga n'en fut ni moins saint ni moins zélé, et peu de missionnaires ont travaillé avec plus de succès que lui dans la vigne du Seigneur. Tandis qu'il s'occupait ainsi à gagner des ames à Jésus-Christ, on fit courir le bruit que sous les dehors d'une apparente dévotion il cachait de fort mauvais desseins, et sur-tout qu'il tramait quelque chose contre les Jésuites. Le serviteur de Dieu fut si touché de cette calomnie, qu'il crut que pour la réfuter, il lui était permis de passer par dessus les règles que la prudence chrétienne et les Pères de l'Église prescrivent aux fidèles dans les temps de persécution. Il alla trouver le magistrat de Nangazaqui, lui déclara que toute sa vie il avait été très-attaché à la Compagnie de Jésus, et que sous les auspices de ce saint Ordre il n'avait jamais cessé de procurer aux adorateurs des fausses divinités du Japon la connaissance

du seul vrai Dieu; qu'il savait sur cela les défenses de l'Empereur; mais qu'il se croyait plus obligé d'obéir à Dieu qu'aux hommes, et qu'il était bien résolu de finir ses jours dans ce saint exercice.

Le magistrat fort surpris d'une telle déclaration, dit à Sanga qu'il oubliait ce que sa naissance, son devoir, l'honneur même exigeaient de lui, qu'il le priait de faire réflexion aux suites que pourrait avoir une telle conduite, et qu'il lui donnait du temps pour y penser. « Il est » inutile, répliqua le généreux Chrétien, de me » donner du temps pour y penser, tant que j'au- » rai un souffle de vie, je prêcherai Jésus-Christ; » et si je l'ai fait avant qu'on eût exilé un si » grand nombre de prédicateurs, croyez-vous » que je puisse me taire maintenant qu'il n'en » reste que fort peu? » Le magistrat voyant cet homme déterminé à ne garder plus de mesures, le fit sur-le-champ conduire en prison. Sanga y alla plein d'une joie qui paraissait au dehors. On ne dit pas s'il y demeura long-temps; ce qui est certain, c'est que dans une lettre qu'il écrivit au provincial des Jésuites dès qu'il sut qu'il était condamné, et dans laquelle il déclare que ne pouvant mourir enfant de la Compagnie de Jésus, il mourait au moins son esclave; il marque qu'il avait déjà baptisé trente-deux personnes depuis qu'il était prisonnier. Peu de jours après, Gonzoco fit évacuer toutes les prisons

d'Omura et de Nangazaqui, lesquelles étaient déjà remplies depuis qu'on en avait tiré ceux dont je viens de rapporter le martyre. Outre un grand nombre de Chrétiens de toutes conditions, on en tira huit religieux : cinq de saint Dominique, le P. Thomas de Sumarréga, ou du Saint-Esprit; les autres n'étaient pas prêtres, et trois de saint Augustin, un prêtre nommé le P. Apolinaire, et deux frères du tiers-ordre. Ils furent brûlés vifs, et leurs cendres jetées à la mer.

IX. Le Firando, où cet orage avait commencé, n'était pas plus tranquille. L'église du Japon y perdit encore un ouvrier de grand mérite, qui fut le P. Camillle de Constanzo. Ce père était de Calabre, et après avoir fait ses études à Naples, il s'y était consacré à Dieu dans la Compagnie de Jésus. On remarqua toujours en lui un naturel fort doux, et tout-à-fait porté à la vertu : il avait encore conservé son innocence dans de fort grands dangers. Tandis qu'il étudiait en droit, quelques jeunes débauchés s'avisèrent un jour de carnaval de faire entrer dans sa chambre une femme de mauvaise vie. Elle s'était magnifiquement parée, et elle aborda le jeune homme de la manière la plus engageante. Constanzo conçut bien que c'était un piége que l'on tendait à sa vertu, et sans répondre un seul mot aux civilités de cette malheureuse, il lui déclare qu'elle fera sagement de se retirer au plus tôt. Il était fort tard, elle répondit qu'ornée

comme elle était, il n'y avait point de sûreté pour elle à marcher la nuit dans les rues de Naples. « Que ceux, reprit Constanzo, qui vous » ont adressée ici, vous donnent le secours dont » vous avez besoin; » et en disant cela, il la poussa rudement hors de sa chambre dont il ferma la porte sur elle. Il se jeta en même-temps au pied d'un crucifix, remercia Dieu de la grâce qu'il venait de lui faire, et conjura la Sainte-Vierge d'être toujours la protectrice de son innocence. Son valet étant ensuite venu pour lui représenter qu'il y avait de la dureté à chasser une femme à une heure si indue, il ne lui répondit que par deux soufflets, et continua sa prière.

Cette victoire fut pour Constanzo une source de grâces qui, par sa fidélité à y correspondre, l'éleva à une éminente sainteté. Il avait vingt-un ans, lorsqu'il entra au noviciat des Jésuites de Naples, et douze ans après il passa en Asie: ses vues étaient pour la Chine, mais on le détermina au Japon, et il y travailla avec un zèle que Dieu bénit toujours d'un plein succès. Il avait une physionomie si heureuse, qu'on ne pouvait le voir sans être prévenu en sa faveur. En mil six cent quatorze, il sortit du Japon, mais il y retourna bientôt déguisé en soldat. Il courut tout le Firando, visitant les prisonniers, consolant les malades, encourageant les faibles, convertissant les infidèles. Enfin il fut trahi et

déféré par un fourbe qui faisait semblant de se vouloir rendre Chrétien. Ceux qui le saisirent furent tellement frappés de je ne sais quoi qui parut sur son visage, qu'ils restèrent long-temps sans lui rien dire : ils ne purent même jamais se résoudre à le lier, quelque instance qu'il leur en fît, mais ils lièrent ses deux catéchistes Gaspard Cotenda, et Augustin Ota, avec le patron de la barque.

Le lendemain, ils furent menés tous quatre à Firando, et présentés au Gouverneur, lequel après leur avoir fait subir l'interrogatoire, les envoya en prison dans l'île d'Iquinoxima. On les sépara bientôt ; le patron de la barque, nommé Damien, fut conduit avec Jean Sacomoto, qui avait logé le missionnaire, dans une petite île ; où on les décapita. Gaspard Cotenda fut envoyé à Nangazaqui, sa patrie, où on lui trancha aussi la tête. L'ordre avait été donné d'en faire autant à Augustin Ota : ce catéchiste souhaitait depuis long-temps de se faire Jésuite ; il l'obtint enfin la veille de sa mort, qui arriva le dixième d'août, le P. de Constanzo ayant reçu de son provincial une lettre qui lui ordonnait de recevoir Augustin Ota dans sa compagnie. Ce fut une providence toute particulière de Dieu sur ce fervent jeune homme, lequel toute sa vie n'avait respiré que le zèle des ames, que de toutes les lettres qu'on écrivit au P. de Constanzo dans sa prison, la seule qui lui fut rendue, fut celle du provincial.

En même temps que l'Empereur avait condamné Ota et Cotenda à être décapités, il avait condamné le P. de Constanzo à être brûlé vif. Un officier de Gonzoco s'étant transporté à la prison du père, lui signifia son arrêt de mort, et ajouta qu'il fallait partir sur-le-champ pour Firando, où l'exécution devait se faire. A cette proposition, le serviteur de Dieu entra dans un transport de joie qui surprit fort l'officier du Gouverneur. On s'embarqua aussitôt, et l'on mena le père droit à un lieu nommé Tobira, entre la ville et la forteresse de Firando, où tout était déjà prêt pour le supplice. Le confesseur de Jésus-Christ ne fut pas plus tôt descendu de la barque, qu'on le conduisit à son poteau, où, tandis qu'on le liait, il commença à prêcher sur ces paroles du Sauveur dans l'Évangile. *Ne craignez point ceux qui font mourir le corps.* Le zèle avec lequel il parlait tint quelque temps les bourreaux comme en suspens, mais comme ils virent qu'il ne finissait point, ils mirent le feu au bois. Alors, la fumée et la flamme otèrent aux spectateurs la vue du saint martyr, mais ils l'entendaient toujours, et il semblait que sa voix devenait plus forte, à mesure qu'il avançait vers la mort. Au bout de quelque temps, les flammes se séparèrent en deux, et l'on aperçut le père qui paraissait ravi en Dieu : un moment après, il se mit à chanter le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, et comme en le finis-

tant sa voix parut un peu tremblante, on s'imagina qu'il tirait à sa fin, lorsqu'il recommença à prêcher avec une nouvelle force, tantôt en latin, pour des Anglais et des Hollandais qui se trouvèrent là, et tantôt en japonnais. Il s'écria ensuite, par deux fois : *ô que je suis bien!* Dans cet instant, on le vit environné d'un tourbillon de feu, il entonna alors le céleste cantique *sanctus*, *sanctus*, *sanctus*, mais d'une voix aussi forte qu'il ne l'avait jamais eue, et dans le moment il expira. Ce martyre arriva le quinzième de septembre, le père étant dans sa cinquante et unième année. Les Japonnais le regardèrent comme un homme extraordinaire, et les hérétiques avouèrent qu'une aussi grande vertu était au-dessus de leurs expressions.

X. La perte d'un si grand homme fut bientôt suivie d'une autre qui ne fut pas moindre. Il y avait près d'un an que le P. Pierre Paul Navarro était dans les prisons de Ximabara. L'ordre vint enfin de le faire brûler vif. Ce père était de Liano, petite ville de Calabre. Il se fit Jésuite à l'âge de quarante-huit ans, et vint au Japon en mil six cent quatre-vingt-six. Il apprit si facilement la langue, qu'il se trouva bientôt en état de composer en japonnais aussi poliment que les plus habiles du pays. Les royaumes de Naugato et de Bungo furent les lieux où il exerça plus long-temps son zèle, et comme il marchait sur les pas de l'apôtre du Japon, on

peut dire qu'il se remplit de son esprit. La persécution l'obligea ensuite à errer de côté et d'autre. Enfin, il fut arrêté par un domestique de Bungondono, Seigneur de Ximabara. Ce tono s'était vanté à l'Empereur qu'il n'y avait pas de missionnaires dans ses états, et il l'avait fait pour empêcher qu'on ne les recherchât, car il les estimait. Ainsi, l'emprisonnement du P. Navarro lui fit doublement de la peine : mais son chagrin augmenta beaucoup, quand il eut connu son prisonnier. Effectivement, on dit des choses surprenantes de ce religieux. Avec un talent rare pour le ministère auquel Dieu l'avait élevé, il avait celui de s'attirer l'estime et la confiance de ceux-mêmes qui ne goûtaient pas sa doctrine. Il était naturellement colère; mais il avait tellement corrigé ce défaut, que ce qui paraissait le plus en lui, était une douceur inaltérable. Tout le temps qu'il fut au Japon il ne quitta point la haire, et on l'en trouva revêtu après sa mort, mais Dieu avait récompensé une si grande mortification, par un don d'oraison des plus sublimes. Bungondono le faisait souvent sortir de sa prison et venir à son palais, sous prétexte de l'interroger, mais en effet pour jouir de son entretien. Le père, dans une lettre à un de ses amis, nous a appris le détail de ce qui se passa dans ces conversations.

Les premières furent sur la Religion, sur l'établissement de l'Eglise, sur la conversion des

Empereurs romains, et le tono fut si content de tout ce que le père lui dit sur tout cela, qu'il témoigna un extrême chagrin de ce que l'Empereur ne connaissait pas quels hommes et quelle Religion il persécutait. On parla beaucoup, dans les autres conférences, des conquêtes que les Castillans et les Portugais avaient faites dans les Indes. C'était alors au Japon la manière du temps: le père la débrouilla de manière que tout le monde en parut très-satisfait. Un jour un gentilhomme chrétien ayant ouï dire à Bungondono qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver ni le repos de l'esprit, ni le salut de l'ame dans aucune secte du Japon, il courut fort joyeux en faire part au père; il le trouva qu'il se disposait à mourir; mais en songeant à soi, il n'oubliait pas le prochain : sa prison ne se désemplissait point, il passait tout le jour à prêcher et à confesser, et partageait la nuit entre le repos et la prière à laquelle il donnait la meilleure partie; il trouva même encore assez de loisir pour mettre en japonnais le livre des louanges de Marie, composé par le P. Spinelli. Enfin, le vingt-troisième d'octobre, l'arrêt de sa mort arriva de Jédo; on ne lui en parla que le premier de novembre, qui fut choisi pour le jour de l'exécution, mais le serviteur de Dieu savait, par une voie bien sûre, qu'il devait aller dans le ciel célébrer le triomphe de tous les Saints, et l'on fut fort surpris, lorsqu'après avoir dit la messe de grand matin, il

se mit à distribuer aux fidèles ce qui lui restait de reliquaires, ou d'autres choses semblables. Au bout de quelques heures, on lui vint signifier sa sentence. Elle portait que lui et trois Japonnais qu'on avait arrêtés avec lui, seraient brûlés vifs. C'étaient un catéchiste, nommé Clément, et deux Jésuites, Denis Fugixima, et Pierre Onizuka.

Le P. Navarro, à la lecture de sa sentence, ne put contenir sa joie, il la fit éclater, de sorte que Bungondono, à qui on en fit le rapport, ne put retenir ses larmes. Après ces premiers transports, le saint homme se retira un moment pour faire part à ses amis de l'heureuse nouvelle qu'on venait de lui annoncer. Il nous est resté deux de ses lettres, adressées, l'une au P. François Pachéco, provincial, et l'autre au P. Matthieu de Couros : l'on y voit que le feu céleste consumait le cœur de ce genéreux martyr, avant que les flammes réduisissent son corps en cendres. Le tono avait ordre de présider luimême au supplice du père, qui soutint jusqu'au bout ce caractère d'héroïsme qu'on avait toujours admiré en lui. Ses compagnons montrèrent aussi, jusqu'à la mort, une fort grande constance. Bungondono, qui ne se plaisait pas à voir souffrir des personnes qu'il estimait, avait donné de bons ordres pour qu'on ne les fît pas languir; et en effet, à peine furent-ils dans le feu, qu'ils furent étouffés par les flammes et par la fumée.

Je ne trouve pas qu'il y ait eu beaucoup de sang répandu le reste de cette année, ni les premiers mois de l'année suivante. L'Empereur s'étant démis du gouvernement de l'empire entre les mains de son fils, lui donna le nom de Xogun-Sama, et prit celui de Cubo-Sama. Le nouveau Monarque ne tarda pas à faire voir qu'il haïssait encore plus les Chrétiens que son prédécesseur, du moins sa haine leur fut-elle plus funeste; mais il y a de l'apparence que le mouvement que produisit dans l'état ce changement, fut ce qui procura quelque relâche aux ouvriers de l'Évangile.

Cependant, peu de jours après la mort du P. Navarro, un vaisseau espagnol, qui était au port de Nangazaqui, mit à la voile pour s'en retourner aux Philippines, et le P. Diégo Collado prit cette occasion pour donner à Manille, à la Nouvelle-Espagne et dans l'Europe, des nouvelles des Jésuites du Japon. Qui n'eût cru, dit le P. Bartholi, qu'ayant vu brûler vifs, en moins de trois mois, douze de ces religieux pour le nom de Jésus-Christ, et sachant que tous les autres s'exposaient sans ménagement à être traités de la même manière, comme ils le furent presque tous, il allait faire l'éloge d'une Compagnie qu'il avait connue par son plus bel endroit ! Mais le Japon n'eut pas été le plus bel endroit des Jésuites, si avec les feux, les croix et les fosses, ils n'y eussent souffert ce que la

calomnie a de plus sensible. Nous avons vu que depuis plus de trente ans, on ne les avait pas épargnés de ce côté-là; mais les calomniateurs, ou ne se faisaient pas connaître, ou n'étaient pas gens dont le nom ni le caractère fut capable de faire beaucoup d'impression. Aussi ces accusations inquiétaient bien moins les missionnaires du Japon, que leurs confrères des Indes et d'Europe : les premiers ne se mettaient pas beaucoup en peine d'y répondre, et leur silence avait plus que toute autre chose fait leur apologie. Mais ici, le coup leur fut d'autant plus sensible, qu'il fut porté par une main que le caractère de la personne rendait respectable, et que la plupart des choses qu'on leur imputait, était sous le nom d'un des plus illustres ouvriers et des plus célèbres martyrs du Japon.

Il y avait donc à peine trois mois que le père Collado était parti du Japon, lorsqu'on y apprit qu'il y avait fait de grandes informations contre les Jésuites, qu'il avait sollicité plusieurs personnes à les signer, et entre autres le P. Barthélemi Cuttiérez, Augustin, qui fut depuis martyr : qu'il n'avait pas même épargné les menaces pour engager ce saint homme à appuyer ses calomnies de son témoignage; et qu'il devait présenter contre la Société, au conseil de Madrid et à la Cour de Rome, un mémorial rempli d'accusations les plus atroces. Les missionnaires du Japon n'étaient point faits à se défendre

contre leurs ennemis, autrement que par leur patience. Mais en cette occasion, le silence pouvait passer pour un aveu tacite des crimes dont on les chargeait. Ils se résolurent donc, quoiqu'avec bien de la peine, à parler. Le père François Pachéco, provincial des Jésuites et administrateur de l'évêché du Japon, dressa un petit mémoire, où, sans accuser personne, il se contenta d'attester sur les saints Évangiles et sur ses ordres sacrés, le contraire de ce qui se débitait contre eux. Son dessein était de faire signer cet écrit par tous ses religieux; mais le temps ne le lui permit point, parce qu'un vaisseau qui était à la rade de Nangazaqui, n'attendait que le moment pour mettre à la voile; et il ne fut signé que de douze. A savoir, des PP. François Pachéco, provincial, Jean-Baptiste Zola, Balthazar de Torrez, Michel Carvaglio, Antoine Iscida, Benoît Fernandez, Jacques-Antoine Giannonné, Emmanuël Borghés, Sixte Tocuun, Matthieu de Couros, Jean-Baptiste de Baëza, et Gaspard de Castro. Nous verrons bientôt de quel poids devait être le témoignage de ces douze religieux. Cette déclaration, dont ils signèrent trois copies pour être envoyées par différentes voies, eut tout l'effet qu'ils pouvaient souhaiter. La première de ces trois copies, qui arriva en Europe, était adressée au Général de la Compagnie de Jésus, et se garde à Rome. La seconde a été long-temps entre les mains de l'illustre

Marie d'Alencastre, Duchesse d'Aveyro, en qui l'Espagne vient de faire une perte qu'apparemment elle ne réparera de long-temps. Effectivement, il est infiniment rare de trouver, dans un même sujet, l'assemblage de tant de qualités éminentes qui ont rendu la Duchesse d'Aveyro une des premières femmes de son siècle : un génie supérieur et capable de toutes les sciences, un esprit cultivé et orné par les plus belles connaissances, une facilité à s'énoncer en plusieurs langues différentes, un zèle pour la conversion des infidèles, qui embrassait les quatre parties du monde, et qui jusqu'à sa mort, lui a fait avoir une attention extrême, et une tendresse de mère pour tous les missionnaires, et pour tous les néophytes des Indes, de la Chine, du Pérou, du Japon, et de toutes les autres régions où l'on travaillait à gagner des ames à Jésus-Christ. Elle a été jusqu'à une extrême vieillesse en bénédiction dans toutes les églises naissantes, et sa mémoire vivra éternellement parmi ces peuples, qui devront en partie à ses libéralités et à ses soins empressés, l'établissement ou les progrès de la Religion chez eux.

Pour revenir au mémorial du P. Collado, il parut enfin accompagné d'une lettre sous le nom du P. Louis Sotélo. On feignit que ce saint religieux, qui était alors prisonnier à Omura, avait écrit cette lettre de sa prison : rien n'était plus violent que cet écrit, et l'on n'en saurait mieux

faire le caractère qu'en disant que les protestans d'Allemagne n'ont pas cru qu'elle put être d'une autre plume que de celle de leur compatriote Gaspard Scioppius, le plus furieux écrivain de son siècle. Le P. Sotélo, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, avait été nommé, par le Pape Paul V, Evêque de la partie orientale du Japon : le Roi d'Espagne s'y était opposé, les supérieurs du père Sotélo l'avaient long-temps retenu aux Philippines; on ne manqua point de mettre tout cela sur le compte des Jésuites, et c'en fut assez pour appuyer du nom et de l'autorité de ce saint homme tout ce qu'on avait envie de publier contre les missionnaires du Japon. Le P. Collado crut donc ce libelle fort propre pour paraître avec son mémorial, mais il ne prit pas garde qu'en bien des articles ces deux écrits se contredisaient. D'ailleurs, toute sa conduite et ses violens démêlés avec son ordre, lui avaient tellement ôté toute créance, qu'il ne persuada que ceux qui cherchaient dans ces différends, entre les catholiques, des armes pour combattre l'Eglise. Son mémorial, et la prétendue lettre du P. Sotélo n'ont jamais servi qu'à grossir le théâtre jésuitique et la morale pratique des Jésuites, de contradictions grossières, et de calomnies fort mal dirigées, et ils firent, sur l'esprit des puissances pour lesquelles on les avait composés, des impressions bien différentes de celles qu'on prétendait. Urbain VIII, qui tenait alors le Saint-Siége,

écrivit aux fidèles du Japon des lettres qui sont de vrais panégyriques des Jésuites. Le Saint-Pontife, après avoir dit aux Chrétiens d'Arima que s'il lui fallait répandre son sang pour assurer leur salut, il le ferait avec joie, ajoute : « à » notre défaut, nous vous envoyons des trou- » pes de prêtres, qui, altérés du martyre, et » non pas de votre or, quittent leur pays et leurs » parens, afin que l'Orient reconnaisse combien » l'Eglise romaine a votre salut à cœur.

» (1) Nous sommes très-aises, dit-il aux Chré- » tiens de Farima, et de quatre autres royau- » mes, de la grande consolation que vous ap- » portent les prêtres de la Compagnie de Jésus, » au zèle desquels vous devez toutes sortes de » bons offices et de respects. De là, vous ap- » prendrez combien vos ames sont chères à l'Eglise » Romaine, puisque pour leur procurer la li- » berté des enfans de Dieu, elle vous envoie » d'ici des prêtres savans et d'une vertu peu » commune, qui changent leur patrie en des » lieux d'exil, et ne craignent point de s'expo-

(1) Gaudemus tanto vobis solatio esse sacerdotes Societatis Jesu, quorum caritatem debetis certè omni officiorum genere, et grati animi cultu remunerari : hinc enim conjicere potestis quàm prætiosæ animæ vestræ habeantur in romanâ ecclesiâ; ad eas enim redimendas istuc mituntur sacerdotes litteris exculti, et moribus insignes, qui patrias exiliis mutant, et per naufragantis oceani minas ad eos portus navigant, ubi omni tempestate crudeliorum sævire sciunt iram tyrannorum.

» ser sur un océan toujours irrité et fameux
» par ses naufrages, pour arriver à des ports
» où la rage des persécuteurs est encore plus
» furieuse que les plus dangereuses tempêtes. »
« Nous nous réjouissons, porte le bref adressé
» aux fidèles de Déva et d'Oxu, de ce que les
» travaux de notre bien-aimé fils Jérôme des
» Anges, sont si utiles à cette Eglise. Notre bien-
» aimé Fils Sébastien Vieyra, prêtre de la Com-
» pagnie de Jésus, écrit le Père commun des
» fidèles aux Chrétiens de la Tense et des vil-
» les d'Ozaca, de Sacay, de Méaco, et de Fu-
» cimi, retourne vers vous avec un nouveau
» renfort d'ouvriers, et passant au travers de
» mille dangers, se sent attiré par la fureur des
» persécuteurs bien loin d'en être effrayé. » Enfin, le conseil d'Espagne, après une mure délibération, et après avoir examiné le rapport de Dom Jean Cevicos, commissaire du Saint-Office, chanoine et proviseur de la cathédrale de Manille, lequel avait été lui-même au Japon, et avait connu depuis fort particulièrement le P. Sotélo, et qui protesta depuis, dans un imprimé qu'il présenta au Roi d'Espagne, que la lettre attribuée à ce saint martyr était une pièce supposée et remplie de faussetés évidentes; au contraire, que l'écrit des douze Jésuites ne contenait rien dont il ne connut parfaitement la vérité : le conseil d'Espagne, dis-je, conclut tout d'une voix, qu'il était de l'intérêt de la Reli-

gion que les Jésuites fussent seuls au Japon. Le décret en fut dressé à Madrid, et signé par le Roi Philippe IV, le sixième de juin mil six cent vingt-huit. Mais la rigueur de la persécution en avait prévenu l'exécution, ainsi que nous le verrons en son lieu.

Cependant on fit, par ordre du nouvel Empereur, une recherche si exacte des Chrétiens et des missionnaires, qu'en très-peu de temps les prisons furent remplies. Un des premiers qu'on arrêta, fut un Seigneur allié à la famille impériale : il se nommait Jean Fara-Mondo, et il y avait déjà bien des années que par sa constance et sa fermeté au milieu des plus indignes traitemens, il faisait l'admiration de toute la chrétienté du Japon. En mil six cent douze, il avait été banni, depuis on l'avait rappelé ; mais sur le refus qu'il fit de nouveau d'adorer les dieux de l'empire, on lui coupa les extrémités des pieds et des mains, on le marqua d'une croix sur le front, on le chassa de la ville, et on défendit à quiconque de lui donner retraite. Quelque temps après, un valet qu'on lui avait laissé, et qu'il croyait fidèle, alla déclarer au Gouverneur de Jédo que son maître était dans la ville, et faisait profession ouverte du Christianisme. Il ajouta que Jédo était plein de religieux européens, et en nomma plusieurs, entre autres le P. François Galvez, Franciscain, et le P. Jérôme des Anges. Sur cet avis, le Gouverneur envoya saisir Fara-

Hondo, et visiter toutes les maisons suspectes. Le P. des Anges ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il sortit de la sienne. A peine était-il dehors, que les gardes du Gouverneur y entrèrent, et parce qu'ils étaient convaincus que le père y avait logé; ils arrêtèrent le maître de la maison, nommé Léon Takéïa, avec toute sa famille : ils se déclarèrent tous Chrétiens; mais ce n'était pas tout ce qu'on voulait savoir d'eux; et pour découvrir en quel lieu le père s'était retiré, Takéïa fut mis à la question. Il y demeura assez longtemps sans qu'on pût rien tirer de lui; à la fin, cependant, il craignit de succomber à la violence des tourmens, il promit de faire en sorte que le missionnaire se présentât de lui-même, et sur cette assurance, on cessa de le tourmenter. Le père fut bientôt instruit de tout ce qui s'était passé, et il ne balança pas un moment à prendre le parti de dégager la parole de son hôte. Il déclara sa résolution aux fidèles, qui d'abord mirent tout en usage pour lui faire changer de pensée; puis s'offrirent à l'accompagner chez le Gouverneur. Le père leur dit qu'il n'était ni de la prudence, ni de l'avantage de la Religion qu'ils en usassent ainsi, et leur persuada d'attendre en paix qu'on vînt les saisir. Il voulait même que le frère Simon Jempo, son fidèle compagnon depuis plusieurs années, demeurât avec les autres; mais le saint religieux n'y voulut jamais consentir, et le père fut obligé

de souffrir qu'il l'accompagnât chez le Gouverneur de Jédo.

Ils y allèrent donc ensemble, revêtus de leur habit de Religion. Le Gouverneur fut assez surpris de cette visite ; mais il le fut bien davantage de la déclaration que lui fit le P. des Anges. « Monsieur, lui dit le missionnaire, il y » a vingt-deux ans que je suis venu d'Italie » au Japon pour instruire des vérités éternelles » les Japonnais dont on m'avait fort vanté le » bon esprit et l'excellent naturel. J'ai compté » pour rien les peines et les périls qui sont in- » séparables d'une pareille entreprise ; et la mort » même, s'il m'arrive de la souffrir pour une » si belle cause, sera le comble de mes vœux. » Il n'était pas besoin d'un long interrogatoire après une confession si nette ; on ne laissa pourtant pas de faire aux deux religieux plusieurs questions, apparemment sur les endroits où ils étaient accoutumés de se retirer, après quoi on les envoya dans deux prisons séparées. L'alarme fut alors si grande dans toute la ville, que le père Galvez ne s'y trouvant pas en sûreté, en sortit, et se retira dans une bourgade prochaine, nommée Camacura : il ne s'y arrêta pas même long-temps ; mais de quelque diligence qu'il usât pour éviter la rencontre de ceux qui le cherchaient, il fut enfin trouvé. On saisit avec lui plusieurs personnes de toutes conditions, et pour découvrir les autres, on promit de grandes ré-

compenses à ceux qui les feraient connaître, ce qui réussit. On publia ensuite un édit qui ordonnait à tous les particuliers de déclarer quelle secte ils professaient, et cela s'exécuta avec tant de rigueur, que plusieurs furent contraints de sortir du pays. On les voyait par troupes errer dans les campagnes, exposés à toutes les misères qu'entraîne après soi la plus affreuse pauvreté, et dans un état à faire compassion à leurs ennemis mêmes.

Cependant, le P. des Anges ne trouva dans sa prison que huit infidèles qu'il baptisa; son compagnon trouva plus de bien à faire où il était, et il eut la consolation de convertir jusqu'à quarante idolâtres : il eut fait même une plus abondante récolte, mais on ne lui en donna pas le loisir. Le Cubo-Sama étant venu à Jédo, on lui fit le rapport de toutes les découvertes qu'on venait de faire. Il ne voulut rien prononcer, et il renvoya l'affaire à son fils, qui sur-le-champ condamna les prisonniers au feu. Le quatrième décembre, de grand matin, on vint signifier aux confesseurs de Jésus-Christ la sentence qui était portée contre eux, et qui devait être exécutée le jour même. Ils étaient cinquante, on leur mit la corde au cou, et on les sépara ensuite en trois bandes. A la tête de la première, était le P. des Anges, monté sur un méchant cheval, et portant sur ses épaules l'arrêt de sa mort. Simon Jempon, Léon Takeïa leur hôte,

et quatorze autres Chrétiens suivaient à pied. Le P. François Galvez venait après, monté aussi sur un cheval, suivi de seize autres Chrétiens, parmi lesquels était un brave gentilhomme, nommé Hilaire Mangazaiémon avec sa femme. Jean Fara-Mondo dans le même équipage que les deux missionnaires, conduisait une pareille troupe de martyrs. Grand nombre de soldats les investissaient de toutes parts, et on les conduisit ainsi hors de la ville, dans un lieu fort propre pour contenir la multitude infinie de peuple qui était accourue à ce spectacle. Toute la cour s'y trouva, et les plus grands seigneurs avaient fait retenir des places sur une hauteur qui commandait le lieu de l'exécution, Dieu permettant, pour la gloire de ses serviteurs, que tout ce qu'il y avait de grand dans l'empire fut témoin de leur constance. Fara-Mondo, le père Galvez, et le P. des Anges furent laissés à cheval pendant le supplice des autres, et ne furent attachés à leurs poteaux qu'après que leurs compagnons eurent expiré. La joie et la tranquillité que tous firent paraître au milieu des flammes, rendit à la vérité un témoignage bien efficace; et les infidèles se retirèrent en disant que les forces de la nature n'allaient point jusque-là. Les corps des deux prêtres furent d'abord enlevés, et les Chrétiens se préparaient à enlever tous les autres, mais on redoubla la garde, et tout ce qui restait des martyrs fut réduit en cendres. Le Japon

n'eut jamais d'ouvrier plus infatigable que le P. des Anges. Il parcourut plus d'une fois toutes les provinces de l'empire, et l'on peut juger ce qu'il lui en couta dans les temps où les trous des rochers, ni les creux des arbres, n'étaient pas des retraites assurées. Nous avons vu avec quelles fatigues il cultiva les fidèles des royaumes septentrionaux; les fruits qu'il recueillait partout répondaient à tant de travaux, et l'on assure que dans le seul royaume de Cami, il baptisa neuf mille personnes. Il mourut âgé de cinquante-six ans, et il en avait passé trente-huit dans la Compagnie de Jésus.

Le vingt-neuf du même mois, on punit du même supplice dix-sept Chrétiens, parmi lesquels était la mère de Léon Takeïa, et plusieurs autres femmes de qualité; mais avant que de les attacher à leurs poteaux, on voulut qu'ils fussent spectateurs d'une exécution bien capable de les toucher bien sensiblement. C'était dix-huit petits enfans qu'on fit mourir à leurs yeux, avec toute l'inhumanité et toute la barbarie dont les bourreaux se purent aviser. Ensuite, on décapita et on crucifia un assez bon nombre de personnes. On ne se contentait pas alors de faire mourir les Chrétiens, on procédait avec la même sévérité contre ceux qui les recélaient, et souvent on voyait les idolâtres mêlés avec les Chrétiens, mourir dans leur aveuglement dont il ne leur aurait rien coûté de sortir, et aller en enfer

par le même chemin qui conduisait les autres au repos éternel. Cependant on peut juger à quelle extrémité cette conduite réduisit les fidèles, et sur-tout les missionnaires.

XII. Après que la cour impériale se fut déclarée par de si sanglantes exécutions, ce fut parmi les Princes et les Gouverneurs à qui ferait paraître plus de zèle contre la Religion chrétienne. Celui qui éclata le premier, fut Mazamoney, Roi d'Oxu. Par toute la suite de cette histoire, on voit que ce Prince n'était pas violent, mais il était intéressé et politique. Le bruit courait qu'il y avait grand nombre de Chrétiens dans ses états, et l'on prétend même que s'étant trouvé à Jédo dans le temps de la mort du P. des Anges, il reçut quelques reproches sur sa négligence à extirper le Christianisme de ses états. Il n'en fallait pas tant à un homme de son caractère, pour l'engager à suivre l'exemple que lui avait donné l'Empereur. Il envoya en diligence les ordres les plus précis pour obliger les fidèles à déférer aux volontés du Xogun-Sama, et en moins de rien tout le royaume fut en alarme. L'orage tomba sur un gentilhomme, nommé Jean Gotto, et sur le P. Diégo Carvailho.

Gotto était d'une des meilleures maisons du royaume, et par la faveur du Prince, il se voyait en passe d'aller aux plus grands honneurs. Mazamoney savait fort bien qu'il était Chrétien, et jusque-là il lui avait permis et à toute sa

maison, l'exercice libre du Christianisme. Il l'excepta même, d'abord dans l'ordre dont je viens de parler. Mais ceux à qui il l'avait adressé, ayant dit tout haut que de laisser Gotto dans la possession tranquille de vivre Chrétien, c'était mettre un obstacle invincible à l'extirpation de cette secte, les amis de Gotto virent bien qu'il était perdu, s'il ne déférait aux édits. Aussi n'y eut-il sorte de combats qu'on ne lui livrât pour le contraindre de renoncer à une Religion qui allait ruiner sa famille, et le mettre lui-même en danger de perdre sa vie. Amitiés, promesses, menaces, vexations mêmes, tout fut mis en usage, mais inutilement; on désola ses terres, on brûla ses maisons, il bénit le Seigneur de ce qu'on avait rompu les liens qui l'attachaient au siècle, enfin il fut exilé. D'autres disent qu'il s'exila volontairement; ce qui est certain, c'est qu'il passa dans la solitude le reste de ses jours, s'adonnant tout entier à la pratique des plus solides vertus.

Au premier bruit de cette persécution, le père Carvailho, qui était accoutumé de loger chez Gotto, s'était retiré dans une vallée, où soixante Chrétiens, qui l'avaient suivi, s'étaient dressé des cabanes de joncs. On ne tarda pas à les découvrir. Dès que le père vit venir les soldats, il alla au-devant d'eux, et les pria de se contenter de le prendre, mais il ne put rien obtenir. Tous furent saisis, et bien qu'on fût au

milieu de l'hiver, on les dépouilla tout nus. On les conduisit d'abord en prison, dans un lieu nommé Minaque; de là on les transféra à Midrusava, et ensuite à Xindaï, capitale du pays. Les chemins étaient affreux, et la neige tombait en abondance : avec cela, dans tous les lieux où passaient les prisonniers, on les présentait devant les officiers du Prince, et sur le refus qu'ils faisaient d'obéir aux édits, on les maltraitait de la manière la plus cruelle. Il arriva même que deux vieillards de cette troupe, qui se nommaient Dominique Dosaï, et Alexis Coïémon, ne pouvant suivre les autres, les soldats fatigués de les traîner et de les attendre, les décapitèrent dans le fond d'une vallée. Les mêmes soldats prièrent un jour le P. Carvailho de les prêcher; il le fit, et ils parurent touchés : ils lui demandèrent ensuite s'il était vrai que les pères se voulussent faire Empereurs du Japon. Le serviteur de Dieu leur fit aisément concevoir l'absurdité de cette calomnie qu'on leur imposait, et leur fit remarquer qu'on en était tellement revenu, que dans les sentences de mort que les Empereurs avaient portées contre les religieux d'Europe, ils n'avaient jamais fait aucune mention de ce chimérique dessein. Par-là, cependant, on voit que pour colorer d'un spécieux prétexte la manière indigne dont on traitait les missionnaires, et pour les rendre odieux, on avait soin de répandre, parmi la populace, ces

faux bruits qui trouvaient toujours assez de créance parmi la multitude.

L'endroit où l'on traita plus indignement les prisonniers, fut Midrusava; mais quoiqu'on pût faire pour ébranler leur constance, on ne gagna rien. Les relations font sur-tout de grands éloges d'une dame de qualité, nommée Sabine, dont le mari était aussi parmi les prisonniers. Ayant été amenée chargée de fers devant les juges, elle les déconcerta de sorte, par sa fermeté et la force de ses discours, que ne pouvant lui rien répondre, ils la renvoyèrent en prison. Les prisonniers, à leur arrivée à Xindaï, trouvèrent toute cette capitale en trouble; plusieurs Chrétiens y avaient été mis à mort, on en avait brûlé un grand nombre, et l'on avait jeté les autres dans la rivière qui était glacée. Le père et ses compagnons furent d'abord enfermés dans des cachots d'où on les tira le seizième de février, pour les mener au supplice.

On avait creusé de grands trous sur le bord du fleuve, et l'on y avait fait entrer l'eau à la hauteur de deux pieds : on obligea les serviteurs de Dieu à s'y asseoir tout nus, et dès qu'on s'aperçut que le froid commençait à les saisir, on envoya leur dire que s'ils voulaient renoncer Jésus-Christ, on les délivrerait d'un si cruel supplice; mais que s'ils persistaient dans leur opiniâtreté, on allait les brûler vifs. Tous s'étant écriés qu'on ne pouvait leur faire un plus grand

plaisir, on les laissa encore quelque temps dans l'eau, et après qu'ils y eurent été trois heures, on les en retira. Ils étaient tellement saisis, que tous tombèrent sur le sable; il y en eut même deux qui expirèrent dans le moment. Le P. Carvailho fut le seul qui s'étant assis sur la grève, commença à faire oraison; mais avec une fort grande tranquillité. On les reconduisit en prison, et le vingt-deuxième de février, sur le midi, on les remit dans l'eau. D'abord on les fit tenir debout, ensuite on les obligea de s'asseoir, de sorte qu'ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine. Cependant ils ne cessaient point de chanter les louanges du Seigneur, tandis que leurs parens et leurs amis leur faisaient mille instances de se rendre aux volontés du Prince, et chargeaient de malédictions le P. Carvailho, qu'ils regardaient comme l'auteur de tout le mal. Sur le soir, ils expirèrent tous les uns après les autres. Le missionnaire eut la consolation de voir qu'aucun n'avait donné le moindre signe de faiblesse; il mourut le dernier de tous, environ le minuit. Comme il était d'une complexion fort délicate, on regarda comme un miracle qu'il eut si long-temps vécu, et que dans tout le cours d'un supplice tel que celui-là, on ne l'ait pas même vu trembler. Ce père était de Conimbre; il entra jeune dans la Compagnie de Jésus, passa de bonne heure en Asie, et après avoir achevé ses études à Macao, il entra au Japon en mil

six cent neuf. Il en sortit en mil six cent quatorze, accompagna le P. François Busoni en Cochinchine, où ces deux grands ouvriers jetèrent les fondemens d'une des plus belles chrétientés de l'Asie. Le P. Carvailho retourna au Japon en mil six cent quinze, gouverna l'espace d'un an l'église d'Omura, et fut ensuite envoyé dans les royaumes du nord, qu'il parcourut plusieurs fois avec des peines inconcevables : il alla deux fois en Yesso, où il eut la consolation de célébrer le premier la messe, et il visita trois fois les exilés de Tsugaru. Il fonda plusieurs églises, et à l'âge de quarante-six ans, il termina, de la manière que je viens de dire, une vie tout angélique, et la plus laborieuse qu'on puisse imaginer.

Le Roi de Déva, qui s'était trouvé à la cour de Jédo en même temps que le Roi d'Oxu, avait pareillement envoyé ordre qu'on procédât contre les Chrétiens, ce qui fut exécuté avec la dernière rigueur; mais on avait beau faire mourir les Chrétiens, leur nombre croissait encore tous les jours. Des conversions faites en de pareilles conjonctures ne devaient pas être suspectes, puisqu'on pouvait dire de ces néophytes ce que Tertullien disait de ceux de son temps: qu'en recevant de l'eau, ils promettaient du sang. Ce n'est pas que la plupart des Rois et des tonos n'estimassent la Religion chrétienne; elle leur devenait même tous les jours plus respectable

par le courage des fidèles ; mais on les éclairait de si près, que souvent ils se voyaient dans l'obligation de se défaire de leurs plus zélés serviteurs. C'est ce qui arriva cette année au Prince de Firoxima, qui fut contraint de faire trancher la tête à François Sintaro, le Seigneur de sa cour qu'il aimait le plus, mais que son grand attachement à sa Religion, soutenu d'un mérite rare, avait rendu fort célèbre. La mère de Sintaro ne se fit pas moins admirer en exhortant son fils à mourir généreusement, que ce saint jeune homme en crucifiant à la fleur de son âge une si brillante fortune.

SOMMAIRE

DU

LIVRE DOUZIÈME.

I. *Ambassade des Espagnols rejetée. Tous les Castillans, Portugais, Chinois et Coréens chassés du Japon. Renouvellement de la persécution. Grand nombre de martyrs. Cinq religieux brûlés vifs pour la foi. Aventure singulière d'un Coréen brûlé vif pour la foi. Miracles fort surprenans arrivés au tombeau d'une martyre.* II. *Le P. Pachéco provincial, le P. Zola, le P. de Torrez, et six autres Jésuites sont faits prisonniers. Incommodités de leur prison. Ils adoucissent leurs gardes. Ils sont brûlés vifs. Mort précieuse de deux missionnaires. Martyrs illustres. Cruautés inouïes. Nombre prodigieux de martyrs.* III. *Eaux ensouffrées du mont Ungen. Grandes actions de Paul Veybory, et des premiers qui furent menés au mont Ungen. Emprisonnement de plusieurs religieux. Persécution et Martyrs illustres dans le royaume de Déva. Courage héroïque d'une dame chrétienne.* IV. *Mort funeste du cruel Bungondono, Roi d'Arima. Mort de l'Empereur. Caractère de son suc-*

cesseur. Martyre de trois Augustins et d'un Jésuite. Mort du P. de Couros. V. *La persécution augmente. Tourment de la fosse. Grand nombre de Jésuites martyrs. Histoire singulière des pères Fernandez et Saïto.* VI. *Martyre du P. Vieyra et de ses compagnons. Effort des Hollandais pour chasser les Portugais du Japon. Nouveaux édits contre ceux-ci, et contre les Chrétiens.* VII. *Apostasie d'un prêtre et d'un Jésuite. Le prêtre se convertit. Histoire du père Mastrilli. Sa guérison miraculeuse, ses miracles, son martyre.* VIII. *Révolte des Chrétiens d'Arima. Nouveaux édits. Ambassade des Portugais au Japon. Ambassadeurs martyrisés.* IX. *Le P. Rubino et quatre autres Jésuites au Japon. Leur martyre.* X. *Autres martyrs. Le successeur du P. Rubino et quatre autres Jésuites sont martyrisés.* XI. *Mort de l'Empereur. La persécution cesse et recommence. Conversion d'un Jésuite apostat.* XII. *Tentatives inutiles pour rentrer au Japon. Précautions des Japonnais contre le zèle industrieux des missionnaires. Conclusion.*

LIVRE DOUZIÈME.

Les choses étaient en ces termes, et le Japon, au milieu de la plus grande paix dont il eût jamais joui, nageait dans le sang de ses peuples, lorsqu'on vit arriver un galion de la Nouvelle-Espagne, sur lequel étaient deux Ambassadeurs qui se disaient envoyés du Roi Catholique. Ils étaient chargés de magnifiques présens, et leurs instructions portaient que le Roi leur maître désirait établir une amitié solide et un commerce durable entre les deux nations, engager le Xogun-Sama à fermer ses ports aux Hollandais. Le Roi de Saxuma dans les états duquel ils prirent terre, et à qui ils firent de fort beaux présens, se remua fort pour leur faire avoir une audience favorable, mais il reçut de la cour une réponse qui lui ôta bientôt l'envie de se mêler jamais de pareilles sollicitations. Les Ambassadeurs crurent qu'ils trouveraient à Nangazaqui une protection plus efficace, ils se trompèrent, tout le monde leur tourna le dos, et les seuls Portugais leur firent amitié, et les reçurent chez eux. Après qu'ils eurent long-temps attendu le retour du courrier qu'ils avaient dépêché en cour, on les avertit qu'ils pouvaient

partir pour Jédo; ils se mirent en marche, mais ils furent bien surpris lorsqu'arrivant au port de Muro, on leur ordonna d'y laisser tout leur équipage, et de se rendre avec très-peu de domestiques à Méaco. Là le Gouverneur de cette capitale, et Gonzoco, Gouverneur de Nangazaqui, les firent comparaître devant eux, leur demandèrent qui ils étaient, d'où ils venaient, et qui les avait envoyés? On voulut avoir leur réponse par écrit, et les Gouverneurs l'ayant lue, leur dirent qu'apparemment ils avaient cru les Japonnais bien simples et bien peu clairvoyans, puisqu'ils avaient espéré de leur faire prendre pour une ambassade royale une misérable députation du Gouverneur des Philippines. Qu'il était aisé de voir que cette prétendue ambassade était une industrie des religieux qui ne cherchaient qu'à établir partout leur diabolique Religion. Les Ambassadeurs voulurent répliquer, mais on leur ferma la bouche, et on leur dit que le plus sûr pour eux était de s'en retourner le plus promptement qu'ils pourraient d'où ils étaient venus. Peu de temps après, il parut un édit impérial qui défendait aux Chrétiens japonnais tout commerce dans les pays étrangers. Cet édit fut bientôt suivi d'un second par lequel tous les ports du Japon, excepté celui de Nangazaqui, étaient fermés aux marchands des Indes et de l'Europe : il y était de plus ordonné que dès qu'un vaisseau aurait jeté l'ancre, un offi-

cier irait le visiter, dresserait une liste exacte de tout l'équipage, marquerait le nom et la condition de chacun, l'âge, et jusqu'aux traits du visage, afin qu'on pût savoir combien de temps ils demeureraient au Japon ; et comme les missionnaires qui étaient restés au Japon échappaient souvent à la diligence des officiers du Prince, parce qu'ils passaient pour des marchands portugais ou espagnols, un troisième édit condamna au bannissement tous les sujets du Roi Catholique dont plusieurs étaient comme naturalisés au Japon, et avaient des établissemens très-considérables ; les Chinois mêmes et les Coréens furent obligés de sortir, aussi bien que les Européens ; et les seuls étrangers à qui l'on ne fit point de peine, furent les Anglais et les Hollandais, parce que, bien loin d'amener des missionnaires au Japon, ils étaient les premiers à les dénoncer. Quand on eut ainsi mis ordre au dehors, on ne garda plus de mesures au dedans, et la persécution devint si générale et si sanglante, qu'il semblait que tout l'empire fût armé pour exterminer le Christianisme.

La chrétienté de Firando se distingua encore en cette occasion comme elle avait toujours fait. La première famille qui fut déférée au Roi, fut celle d'un gentilhomme nommé Michel Fiémon. Il avait une femme qui portait le nom d'Ursule, un fils appelé Jean, âgé de treize ans, et deux petites filles, Claire et Madeleine, dont l'aînée

n'avait que sept ans. Après qu'on eut fait passer Fiémon par plusieurs supplices, on le renvoya chez lui; mais, comme on le vit aller de maison en maison pour exhorter ses frères à la constance, on le saisit une seconde fois. Des voisins enlevèrent son fils, et n'omirent rien pendant deux jours qu'ils gardèrent cet enfant, pour l'engager à sacrifier aux idoles, mais tous leurs efforts furent inutiles : ils le laissèrent donc aller, et il courut aussitôt se joindre à sa famille. Sa sentence étant portée, par laquelle ils étaient condamnés à avoir la tête tranchée, quelques idolâtres prièrent Ursule de leur donner sa plus petite fille, et lui promirent de l'élever avec tout le soin possible. La généreuse dame leur répondit que pour tous les trésors de la terre, elle n'exposerait pas sa fille au danger de se perdre : mais rien ne fut plus touchant que la manière dont ils allèrent au supplice. Jean Fiémon marchait le premier, portant un cierge à la main; le père et la mère suivaient chacun une petite fille entre ses bras, et ayant aussi un cierge à la main. Quand ils furent arrivés au lieu où se devait faire l'exécution, Ursule pria qu'on l'exécutât la dernière. « Je suis bien aise, dit cette » admirable femme, de voir avant de mourir » tout mon monde en sûreté. » On commença donc par le mari qui tenait toujours sa petite Claire entre ses bras : le premier coup abattit la tête du père et blessa l'enfant, qu'un second

coup acheva sans peine. Le fils suivit de près; et comme on s'approcha de la mère : « Seigneur, » s'écria-t-elle, les yeux élevés vers le ciel, et » baignés de pleurs, Seigneur Dieu des miséri- » cordes, soyez béni à jamais de m'avoir fait » témoin d'un spectacle qui a ravi vos saints » Anges d'alégresse : je n'ai plus d'autre grâce » à vous demander, que d'accepter ce sacrifice » que je vous fais de moi-même et de cet en- » fant, le reste de ma famille, et de tous les » biens que vous m'avez donnés. » A ces mots elle embrassa tendrement sa petite Madeleine, et le coup de sabre qu'on lui déchargea dans l'instant, fut si violent, qu'il consomma le martyre de la mère et de la fille. Cette illustre famille s'était disposée au martyre par une vie toute sainte; et l'on assure que Jean Fiémon jeûnait déjà tous les samedis de l'année en l'honneur de la Sainte-Vierge, quoiqu'il n'eût que quatorze ans. Ce fut encore environ ce même temps qu'arriva dans l'île de Pisimo le martyre d'une dame de qualité nommée Catherine. D'abord elle fut attachée toute nue à un arbre, et pendant plusieurs jours exposée à toutes les insultes de la populace. La servante de Dieu se voyant en cet état, s'avisa de se frotter contre l'écorce de l'arbre, et elle le fit avec tant de violence, qu'elle se mit toute en sang. Son courage croissant à mesure qu'on la maltraitait, on la détacha, on lui mit sur le corps de mauvais

haillons, et on lui fit de grandes menaces si elle n'obéissait au Prince; elle s'en moqua : « Faites-moi, dit-elle, tous les affronts que vous » pourrez, mon Dieu en a bien souffert d'au- » tres pour moi. » On vit assez qu'on perdait le temps à l'intimider, et on lui trancha la tête. Deux ans auparavant, on en avait fait autant à Jean Juquinoma son mari.

Le Gouverneur d'une ville qui n'est pas loin d'Omura, avait fait comparaître devant lui un grand nombre de Chrétiens, et les menaçait des plus effroyables supplices, s'ils persistaient dans leur rebellion contre les édits de l'Empereur. Le plus jeune de la troupe prit la parole pour tous, fit concevoir au Gouverneur qu'ils avaient un souverain mépris pour toutes ses menaces. Cet officier, indigné de la hardiesse du jeune homme, se fait apporter du feu, et s'adressant à celui qui paraissait si résolu : « Je veux, lui » dit-il, confondre ta vanité; peux-tu tenir un » moment le bout du doigt sur ce brasier; et » si tu ne le peux pas, comment te résoudras- » tu à être brûlé à petit feu? » Le jeune homme, sans dire mot, s'avance à l'instant, enfonce tout le doigt dans la braise, et le laisse brûler d'un air aussi tranquille que si son doigt eût été dans de l'eau tiède. Le Gouverneur, tout hors de lui-même, ne put proférer une seule parole, il embrassa le généreux Chrétien, et se retira, laissant à chacun la liberté de professer

telle Religion qu'il lui plairait, sans se mettre en peine des suites.

Cependant il y avait depuis plus d'un an quatre religieux dans les prisons d'Omura. C'était les PP. Louis Sotélo dont j'ai souvent parlé, et Louis Saffandra du même ordre que le P. Sotélo, le P. Michel Carvailho, Jésuite, et le P. Pierre Vasquez, ou de Sainte-Catherine, Dominicain. Les deux pères de saint François avaient avec eux un domestique japonnais nommé Louis, qu'ils admirent dans leur tiers-ordre. Le P. Carvailho était de Brague en Portugal. Il se fit religieux à vingt ans, alla faire ses études à Goa, et y professa les hautes sciences jusqu'à l'âge de quarante ans. Il obtint alors la permission qu'il demandait depuis long-temps d'aller au Japon. Il fit naufrage sur les côtes de Malaca, et ayant à grande peine gagné le rivage, il continua son voyage par terre jusqu'à Méaco, avec beaucoup de fatigues. Il arriva au Japon déguisé en soldat; et quoique tous ceux qui étaient avec lui fussent examinés avec beaucoup de soin, les gardes le laissèrent passer sans lui rien dire. On l'envoya étudier la langue du Japon dans l'île d'Amacusa. De là il eut ordre de se transporter à Omura pour entendre les confessions des Chrétiens. Il y fut découvert, et mis sous bonne garde dans une maison particulière, où il demeura deux jours la corde au cou jusqu'à ce qu'il vînt un ordre de Gonzoco de le mettre dans la pri-

son publique. Tous ceux qui ont écrit de ce missionnaire en parlent comme d'un homme d'une sainteté rare, d'une innocence d'ange, et d'une simplicité d'enfant, sur-tout d'une mortification excessive, car il était toujours couvert d'un cilice armé de pointes de fer qui lui entraient bien avant dans la chair. Mais personne ne fait mieux son éloge que l'auteur de la prétendue lettre de Sotélo qui, le faisant passer pour un homme d'une grande vertu et d'un zèle ardent pour le salut des ames, donne hautement, et par un témoignage nullement suspect, le démenti à ceux qui l'ont mal à propos choisi pour décrier sous son nom les missionnaires de sa Compagnie. Quant au P. Sotélo, il était rentré au Japon au mois d'octobre mil six cent vingt-deux, et avait été reconnu presque sur le champ.

Le vingt-cinquième d'août on les tira tous cinq de prison et on les mena la corde au cou à un lieu nommé Faco, où ils trouvèrent des poteaux dressés; les quatre prêtres avaient chacun une croix à la main; comme on allait les attacher ils levèrent leurs croix et parlèrent au peuple. Ensuite on les lia, mais fort légèrement, et l'on mit le feu au bois, aussitôt on les entendit qu'ils récitaient quelques prières, un moment après un bourreau voulant accommoder quelque chose au poteau du P. Vasquez qui était fort élevé, lui monta brutalement sur les épaules, ce que le saint religieux souffrit avec

une patience qui charma tout le monde. La flamme s'approchant, et ayant brûlé les liens du bon frère Louis, on le vit aller se mettre à genoux aux pieds des quatre prêtres et leur baiser la main, après quoi il retourna à son poteau où il acheva son sacrifice. Le P. Sassandra voulut aussi aller saluer les compagnons de son martyre, mais le feu lui avait brûlé les pieds, et il lui fut impossible de faire un seul pas. Enfin ils expirèrent tous après trois heures de souffrances, laissant les spectateurs fort étonnés d'une si grand courage.

Le P. Julien Nacaura parcourait en ce temps-là les royaumes de Bugen et de Chicugen avec de si grandes fatigues, que souvent la lassitude, jointe à plusieurs incommodités qui lui étaient survenues, l'obligeait à se faire porter où sa présence était nécessaire. Le Chicugen avait deux Rois, mineurs, Fils du malheureux Damien Caïnocami ; leurs Lieutenans généraux, après bien des menaces pour intimider les Chrétiens, les voyant déterminés à donner mille vies pour la conservation de leur foi, aimèrent mieux les laisser vivre tranquilles, que de répandre inutilement tant de sang. Le Bugen était gouverné par Fossacava, fils de Jécundono, jeune Prince qui, sans appréhender la colère de l'Empereur, protégeait ouvertement le Christianisme. Les royaumes de Fingo, de Firando, d'Yo en Xicoco, la principauté d'Omura, presque toutes les provin-

ces où il y avait des Chrétiens, étaient comme des pays nouvellement conquis, où le sang coulait de toutes parts; le canton même de Tsugaru où l'on avait exilé tant de noblesse, ne fût pas exempt de la persécution, et plusieurs y furent brûlés vifs, aussi bien que dans les royaumes voisins. Le père Jean Matthieu Adami, Silicien avait pris dans ces provinces septentrionales la place des pères des Anges et Carvailho, et il avait la consolation de voir que la ferveur des fidèles et leur ardeur pour le martyre, surpassait encore la fureur des persécuteurs.

Les commencemens de l'année suivante firent croire que l'Empereur embarrassé d'autres affaires, laisserait pour quelque temps les Chrétiens en repos, il ne parut occupé que du soin d'assujettir les Rois de la manière que j'ai dite. On s'attendait même que cela ne se passerait pas si tranquillement; on se trompa : jamais volonté souveraine ne fut reçue avec plus de soumission, et ce qui semblait devoir donner aux fidèles quelque relâche pour respirer un peu, contribua plus que toute autre chose à les faire poursuivre avec plus de chaleur. Tous ces Souverains devenus sujets, croyaient faire leur cour en les maltraitant. Un des premiers qui souffrit après ce changement, fut un jeune Coréen nommé Caïe, dont l'histoire a quelque chose de fort particulier. Il était né avant la guerre de Corée, et semblait n'avoir apporté en naissant d'autre

passion qu'un extrême désir d'être éternellement heureux. Dès qu'il fut en âge de raisonner, il pensa sérieusement aux moyens de parvenir à la possession de cet unique objet de ses vœux; pour cela il se retira dans une solitude, où il demeura long-temps sans autre retraite qu'une caverne. On dit qu'un tigre qu'il y trouva, resta quelque temps couché auprès de lui, et qu'enfin il lui céda la place. Le jeune solitaire menait dans cette retraite une vie très-rude et très-innocente, il s'abstinait de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, et n'était occupé qu'à rêver aux moyens de se procurer une félicité sans fin. Il a depuis raconté qu'une nuit pendant qu'il dormait, un homme s'apparut à lui, le consola, et l'assura que l'année suivante il passerait la mer, et arriverait après bien des travaux au but de tous ses souhaits. Il regarda cette vision comme un songe; toutefois, l'année n'était pas encore expirée, que les Japonnais entrèrent en armes dans la Corée sous la conduite d'Augustin Tsucamidono, Roi de Fingo, et que le solitaire fut fait esclave. Le vaisseau qui le portait au Japon ayant fait naufrage auprès de l'île de Zeuxima, il y a apparence que son maître, ou périt, ou lui donna la liberté, car dès qu'il eut pris terre au Japon, il se retira à Méaco dans une maison de bonses, pour y vaquer plus tranquillement à sa grande affaire. Il ne trouva point parmi ces religieux idolâtres la paix de l'ame qu'il dé-

sirait, et il en tomba malade de chagrin. Un jour qu'il était au lit il lui sembla voir la maison toute en feu. Une autre fois il vit un enfant d'une beauté ravissante, qui lui dit d'avoir bonne espérance, qu'il ne tarderait pas à être satisfait. Il s'éveilla là-dessus fort consolé et parfaitement guéri. Il quitta aussitôt la maison, et le jour même il rencontra un Chrétien à qui il fit le récit de toutes ses aventures. Celui-ci le mena sur-le-champ au collége des Jésuites, où on l'instruisit avec soin de nos mystères. Comme il cherchait sincèrement la vérité, on n'eut aucune peine à le faire entrer dans tout ce qu'on lui proposa des articles de notre créance. Il demanda avec empressement le Baptême, et la grâce du Sacrement produisit dans cette ame si bien disposée des effets merveilleux. Pendant qu'on l'instruisait, un père du collége lui ayant montré un tableau de Notre-Seigneur. « O mon père, » s'écria-t-il, voilà celui que j'ai vu dans ma » caverne, et qui m'a prédit tout ce qui m'est » arrivé. » Il se donna ensuite aux missionnaires, et les accompagna dans leurs courses apostoliques; sa charité pour les malades, et surtout pour les lépreux, parut en mille occasions, et il n'est point de vertus dont il n'ait donné des exemples admirables. En mil six cent quatorze il suivit Ucondono aux Philippines. Après la mort de ce grand homme il retourna au Japon, où il reprit bientôt son ancienne façon de

vivre. Le péril pressant de plus en plus, il se crut obligé de redoubler ses austérités et ses oraisons. Enfin, un jour qu'il était allé visiter des Chrétiens qui étaient prisonniers pour la foi, il se déclara ouvertement Chrétien et catéchiste des pères Jésuites, sur quoi on l'arrêta. Il fut longtemps dans les prisons de Nangazaqui, où il n'est pas aisé de dire jusqu'à quel point il mortifiait son corps. Il couronna tant de vertus d'un glorieux martyre; il fut brûlé à petit feu avec un nommé Jacques Coïci, chez qui le saint martyr, le P. Pierre Vasquez avait été pris, et tous deux firent paraître dans ce supplice une constance plus qu'humaine. Il arriva alors une chose dans le royaume de Déva, qui donna à tous ces peuples une grande estime pour le Christianisme. Une jeune femme nommée Monique Oïva avait été répudiée par son mari, qui était un des principaux du pays; elle fut à peine retournée chez son frère, qu'elle apprit qu'on l'avait accordée à un idolâtre : elle déclara aussitôt que pour toutes choses au monde elle ne consentirait jamais à un tel mariage; il lui en coûta la vie. Ses parens s'assemblèrent pour essayer de vaincre sa constance, et ils firent pour cela bien des efforts inutiles. Enfin on lui déclara qu'il fallait se rendre ou mourir. A cette proposition, la servante de Jésus-Christ se jette à genoux, et présente sa tête qu'un de ses parens lui trancha dans l'instant. On enterra le corps, et on eut

grand soin de cacher aux Chrétiens le lieu de sa sépulture. Au bout de quelques mois, un fleuve s'étant débordé d'une manière dont on n'avait point encore eu d'exemples, le cercueil où était le corps de la sainte martyre fut entraîné par les eaux, et trouvé dans un temple. Les bonses fort surpris, et s'imaginant que ce cercueil renfermait quelque trésor, l'ouvrirent, et n'y trouvant qu'un corps de femme parfaitement sain, la couleur merveille, et les habits mêmes dans leur entier, ils prirent le parti de l'enterrer dans un jardin qui joignait le temple. La nuit suivante quelqu'un aperçut que toutes les branches d'un pin sous lequel reposait le saint corps, se pliaient jusqu'à terre, et que tout l'endroit était couvert d'une multitude d'enfans parfaitement beaux, et dont les habits jetaient un fort grand éclat. Les bonses ne sachant à quoi attribuer cette merveille, qui se renouvelait toutes les nuits, firent à leurs faux dieux quantité de sacrifices qui n'aboutirent à rien. Enfin, le quatorzième février, qui était l'anniversaire de la mort de Monique, un feu s'éleva tout-à-coup de terre, et réduisit en cendres le temple et la maison des bonses. On reconnut en même-temps que le corps, qui était caché dans cette terre infidèle, était celui de Monique, et le nom du Dieu des Chrétiens devint plus célèbre que jamais dans toute cette contrée, qui ne laissa pas d'être arrosée cette même année du sang d'un fort grand nombre de martyrs.

II. Je ne m'arrête point à décrire plusieurs autres merveilles que je trouve dans les relations de ce temps-là, et qui étaient toujours suivies de grandes conversions. Sur ces entrefaites, les fidèles du Japon perdirent, dans l'espace de peu de mois, une bonne partie de ce qui leur restait de meilleurs ouvriers. Il y avait trois ans que le P. François Pachéco gouvernait cette église, avec toute la prudence que demandaient les temps difficiles où il se trouvait. Ce missionnaire était né au Pont de Lima, en Portugal, d'une famille illustre. Il fut l'aîne des enfans de Dom Garcie Lopez Pachéco, et de Dona Maria Borgea de Mesquita, sœur du P. Diégo de Mesquita, dont nous avons parlé en plusieurs occasions. Il se fit Jésuite à l'âge de vingt ans, et à peine avait-il fini ses études de philosophie, qu'il passa aux Indes. Il étudia en théologie à Macao, et il l'enseigna ensuite au même lieu avec applaudissement. Il entra au Japon en mil six cent quatre; et en mil six cent vingt-deux, il succéda au P. Matthieu de Couros, dans le double emploi de provincial de la Compagnie, et d'administrateur de l'évêché du Japon. Il avait été Grand-Vicaire du feu Évêque Dom Louis de Cerqueyra, et comme son caractère était l'humilité et la douceur, qui ont fait celui de Jésus-Christ même, le choix qu'on fit de lui pour le charger de toute la mission fut généralement approuvé. Son séjour ordinaire était Cochinotzu,

et quoiqu'on eût une attention toute particulière à le chercher, on fut très-long-temps sans découvrir sa retraite. Enfin, il fut trahi par un apostat, qui faisant le zélé Chrétien, avait gagné sa confiance. Il fut arrêté le vingt-huit de décembre, avec quatre de ses catéchistes, son hôte, et toute la maison où il demeurait. Ceux qui avaient la principale autorité dans la ville, voyant qu'on faisait un crime d'avoir logé ce père, déclarèrent que c'était par leur ordre qu'on l'avait retiré, et que si c'était un crime, ils étaient les premiers coupables. On se contenta de leur dire que le Roi d'Arima en serait informé, et on conduisit les prisonniers à Ximabara, où le P. Jean-Baptiste Zola fut encore amené.

Ce père était de Brescia, dans l'état de Venise : il semblait être né avec le désir du martyre, qui, prenant de nouveaux accroissemens à mesure que le saint homme croissait en âge et en vertu, était devenu extrême les dernières années de sa vie. Il passa au Japon en mil six cent six, fut obligé d'en sortir en mil six cent quatorze, et y rentra six mois après. On l'arrêta dans une maison située sur le bord de la mer, où il s'était réfugié sachant qu'on le cherchait. On prit avec lui un Coréen, nommé Vincent Caun Cafioïe, qui avait été donné étant enfant aux missionnaires, et depuis les avait toujours suivis dans leurs voyages. Cafioië était le fils d'un des principaux officiers du Roi de Corée. Son

père, en partant pour l'armée que son Prince devait conduire en personnes contre le Roi de Fingo, mit sa famille en sûreté dans un endroit inaccessible. Il arriva que Cafioië, qui n'avait alors que treize ans, s'égara et se trouva assez près de l'armée japonnaise. Bien loin d'en être effrayé, la curiosité le prit de s'en approcher davantage, et sans songer à quoi il s'exposait, il s'en alla tout droit à la tente du Roi de Fingo. Ce Prince fut charmé à la vue de cet enfant; qui était d'une rare beauté, il le prit en affection, et pria un seigneur de ses parens d'en avoir soin. Celui-ci le tint auprès de lui jusqu'à la fin de la guerre, ensuite étant repassé au Japon, il le mena à l'île de Xequi, et le donna aux missionnaires qui l'instruisirent, le baptisèrent, et se l'attachèrent entièrement.

Le P. Matthieu de Couros, qui venait de reprendre pour la seconde fois le gouvernement de l'église du Japon, n'était pas à vingt pas du P. Zola, lorsqu'on arrêta ce missionnaire; et Tanga-Mondo, que l'Empereur avait chargé de la recherche des Chrétiens dans le royaume d'Arima, avait été averti qu'il n'était pas loin, un moment après même que le P. Zola fut saisi, la maison où était le P. de Couros parut investie. Le serviteur de Dieu crut qu'il n'y avait plus aucun moyen d'échapper à un danger si pressant, il mit son rosaire à son cou, et se préparait à sortir de la maison, lorsque son hôte

l'arrêtant par le bras, lui dit qu'il ne s'agissait pas de lui, et que les cavaliers qu'il voyait allaient saisir les biens de Jean Naïsen, chez qui le P. Zola venait d'être arrêté. Il disait vrai; les soldats passèrent plus avant, et le père eut le loisir de se retirer sur une montagne où il demeura six semaines dans une étable abandonnée.

Ces nouvelles étant portées à Nangazaqui, Feizo, qui y commandait en l'absence du Gouverneur, voulut avoir part à de si heureux succès : ses diligences ne furent pas inutiles, et il fit faire à cette chrétienté une perte qu'elle ne répara jamais depuis. Le P. Balthazar de Torrez gouvernait cette Eglise depuis la bataille d'Ozaca, et dans un corps usé de travaux, conservait tout son zèle et l'ardeur de ses premières années. Ce père était né à Grenade, de Dom Melchior Pérez de Torrez, et de Dona Isabella Arias de Mansilla, tous deux d'une famille très-illustre : le P. de Torrez portait sur son visage, et dans tout son extérieur, l'éclat d'une si haute naissance. Il avait la taille haute, le port majestueux, les traits nobles et réguliers. Il se consacra de bonne heure au service de Dieu parmi les Jésuites, et comme il était propre à tout, il fut chargé successivement de plusieurs emplois d'importance, où il s'acquit une réputation toujours soutenue : en mil six cent il eut permission d'aller au Japon, et il n'y arriva qu'a-

près beaucoup de fatigues et de grands dangers. La Tense, les villes impériales d'Ozaca, de Sacai, de Fucimi, toutes les provinces du nord, furent le vaste champ où il exerça plus long-temps son zèle. La plupart des missionnaires ayant été exilés en mil six cent quatorze, le P. de Torrez fut six mois caché dans un désert, où il n'eut, pendant tout ce temps-là, d'autre compagnie que celle des bêtes. Il se trouva à Sacai dans la dernière guerre civile, et après la journée d'Ozaca, il fut pris dans des joncs où il s'était caché. On le dépouilla, et on le laissa aller, enfin, il s'enferma dans Nangazaqui, y soutint long-temps la ferveur des Chrétiens, et leur montra, par son exemple, ce à quoi il les avait tant exhortés par ses discours. Il était allé confesser la fille de son hôte, qui demeurait dans le voisinage. Son hôte, qui se nommat Caïe, l'avait suivi, mais, par malheur, il avait laissé ouvert un coffre plein d'ornemens sacerdotaux, les gardes de Feizo y étant entrés un moment après, ne doutèrent point, à la vue de ces ornemens, qu'un missionnaire ne logeât dans cette maison, et se mirent à chercher de tous côtés pour voir s'ils ne découvriraient rien. Sur cela, Caïe rentre dans sa maison, on le saisit, et à force de menaces, on veut l'obliger à dire ce qu'était devenu le religieux qu'il avait retiré chez lui. Ils eurent beau faire, le bon homme ne leur dit jamais que ces deux mots : « Je suis Chrétien,

» et il y a long-temps que je souhaite de don-
» ner ma vie pour le Dieu que j'adore. » Vous serez content, lui dirent les gardes, et après l'avoir lié et mis en sûreté, ils entrèrent chez Jean Rugo, son gendre. Le P. de Torrez y était, car c'était la femme de Rugo que ce père était venu confesser; mais on avait eu soin de cacher le serviteur de Dieu dans une double muraille. Les gardes eurent beau chercher, ils ne trouvèrent rien. Le missionnaire fut deux jours dans cette espèce de cachot sans oser se remuer, après quoi on le conduisit dans un petit village où il demeura un mois. Il y disait la messe, d'abord en secret, mais dans la suite, les Chrétiens ne purent s'abstenir d'y aller par troupes, et firent découvrir sa retraite. Deux soldats se présentèrent à la porte comme Chrétiens. On les admit; quelques momens après, ils sortirent sous je ne sais quel prétexte, et revinrent avec un renfort comme le père finissait la messe. Ils se jetèrent sur lui, le lièrent étroitement, le conduisirent comme en triomphe dans la ville, et le traitèrent fort mal.

Feizo n'en usait pas de même, il fit conduire en prison tous ceux qui avaient été arrêtés avec le missionnaire, et pour le père, il le fit garder dans une chambre de son logis, et l'entretint plusieurs fois assez familièrement; au bout de quelque temps, il reçut ordre d'envoyer son prisonnier à Omura, ce qu'il exécuta avec

beaucoup de répugnance. D'un autre côté, les prisonniers de Ximabara menaient une vie plus angélique qu'humaine, et étaient l'admiration de tout le monde. Le provincial avait reçu dans la Compagnie, trois de ses catéchistes, Pierre Rinxi, Paul Kinsuqui, et Jean Kisacu. Pour le quatrième, Gaspard Sandamatzu, il y avait déjà quelques années qu'il était Jésuite. Le père Pachéco fit à Vincent Cafioië, compagnon du père Zola, et à Michel Tozo, compagnon du père de Torrez, la même grâce qu'il avait faite à ses trois dogiques, et il reçut leurs vœux dans le même lieu de leur supplice. Cependant, les gardes de la prison, après avoir quelque temps traité leurs prisonniers avec beaucoup de dureté, charmés de leur patience et de leur douceur, sentirent d'abord leurs cœurs s'amollir. Ils eurent ensuite la curiosité de savoir comment des personnes qui paraissaient assez faibles, pouvaient parmi tant de misères, conserver une si grande gaîté. Ils se rendirent donc affables, on les instruisit des principaux articles de notre Religion, ils furent convaincus, et déclarèrent que si les temps devenaient meilleurs, ils se feraient Chrétiens. Un seul surmonta toutes les difficultés qui arrêtaient les autres, et reçut le baptême. Les autres eurent, pour les prisonniers, tous les égards possibles, et ne se lassaient point de publier la douceur de leurs mœurs, et la sainteté de leur loi. Tanga-Mondo en étant averti, envoya, pour commander les

gardes, un gentilhomme son parent, l'homme du monde qu'on eût le moins soupçonné de devenir jamais Chrétien. C'était la brutalité même, et il disait d'ordinaire qu'il fallait être bête pour embrasser le Christianisme; néanmoins, dès la première fois qu'il vit les prisonniers, il se trouva changé. Il continua de les voir, et au bout de huit jours, on fut assez surpris de l'entendre dire qu'on n'était pas homme, si, connaissant la Religion chrétienne, on ne l'embrassait pas, ou si après l'avoir embrassée, on l'abandonnait par la crainte des tourmens et de la mort. Mondo n'épargna ni reproches, ni menaces, pour le ramener à ses premiers sentimens : le néophyte lui répondit toujours qu'on pouvait lui ôter ses biens, ses emplois, la vie même, mais non pas changer son cœur.

Cette conversion ne rendit pourtant pas meilleure la condition des prisonniers. On changea leurs gardes toutes les fois qu'on s'aperçut qu'ils en étaient bien traités. A la fin, le père Pachéco tomba dans une paralysie qui fut bientôt suivie d'un continuel tremblement de tout le corps. Mais tant de souffrances ne suffisaient pas encore aux confesseurs de Jésus-Christ. Ils y ajoutèrent de très-grandes austérités : il paraissait néanmoins que Mondo avait entrepris de lasser leur patience, et voulait se faire un mérite à la cour de les avoir vaincus; désespérant enfin d'en venir à bout, il résolut de les tour-

menter, mais séparément, de peur qu'ils ne s'animassent les uns les autres à la constance, et parce que Vincent Cafioïe était étranger, il crut qu'il serait plus aisé à réduire. Il le fit venir chez lui, le combla d'amitiés et de caresses, lui promit tout ce qu'il crut capable de le tenter, et en même temps il lui représenta les horribles supplices auxquels il allait être exposé, s'il ne consentait à ce qu'on souhaitait de lui. Tout cela n'ayant eu aucun effet, Mondo fit étendre le saint novice tout nu sur le pavé, c'était l'hiver, et il faisait un fort grand froid; mais l'inhumanité du Gouverneur ne se borna pas-là, il se mit lui-même à tenailler par tout le corps le serviteur de Dieu, qui ne faisait que rire d'un si horrible supplice; Mondo commanda ensuite qu'on lui fît avaler quantité d'eau, et qu'après on la lui fît rendre avec le sang. Ce tourment épuisa le martyr, et il tomba en défaillance; mais tout-à-coup il revint à lui, recouvra toutes ses forces, et dès ce moment, il ne sentit plus d'autre mal qu'un peu d'engourdissement aux pieds et aux mains. On continua de le faire souffrir pendant quelques jours; mais comme l'on vit que c'était inutilement, on le renvoya dans une prison ouverte à tous les vents, où, l'espace de vingt-quatre jours, on le laissa absolument manquer de tout. Mondo eût apparemment poussé plus loin ses cruautés, mais il reçut ordre de Midruma Cavaccidono, qui venait

de succéder à Gonzoco dans le gouvernement de Nangazaqui, de lui envoyer tous ses prisonniers; ils partirent donc, et, à leur arrivée, ils apprirent qu'ils étaient condamnés au feu, et que leurs poteaux étaient dressés sur la sainte montagne. Cavaccidono n'était pas cruel, mais il avait des ordres précis, d'ailleurs, il soulagea les martyrs autant qu'il le pût. Un renégat, domestique de Feizo, étant allé visiter le lieu de l'exécution, vit qu'on avait laissé un grand espace entre le bois et les poteaux; il en demanda la raison, et on lui répondit que c'était pour prolonger le supplice. *Cela est inhumain*, reprit-il: *c'est tout ce qu'on pourrait faire contre les plus grands scélérats.* Il fit aussi rapprocher le bois, et en alla rendre compte au Gouverneur, dont il en reçut de grandes louanges.

Les prisonniers de Ximabara traversèrent toute la ville de Nangazaqui, et joignirent sur la montagne le père de Torrez et Michel Tozo qui les y attendait. Le père Torrez n'eut pas plus tôt aperçu son provincial, qu'il courut à lui, et le tint long-temps embrassé. Un moment après, Cavaccidono arriva, et les martyrs furent liés à leurs poteaux. On avait joint aux neuf religieux quatre Espagnols des Philippines. Quelques-uns ont cru que c'étaient quatre Japonnais qui étaient revenus de Manille où on les avait exilés : quoiqu'il en soit, dès que Cavaccidono eut pris sa place, on mit le feu au bois. C'était quelque

chose de nouveau pour ce Gouverneur de voir mourir avec tant de joie des personnes déjà affaiblies par une longue prison et beaucoup de mauvais traitemens. Il en fut surpris au dernier point, et cela augmenta de beaucoup le chagrin qu'il avait de se voir dans la nécessité de faire périr si indignement des hommes dont il ne pouvait se dispenser de publier hautement la vertu.

Le Japon cependant perdait insensiblement tous ses ouvriers : il en mourut encore cette même année deux des plus infatigables. Ce furent les pères Jean Baptiste de Baëza, et Gaspard de Castro. Le premier était d'Upella en Andalousie, et le second de Brague en Portugal. Le père de Baëza avait un talent si rare de toucher les cœurs, et Dieu seconda tellement son zèle, qu'il n'y eut peut-être jamais de missionnaire au Japon, qui ait converti un si grand nombre d'idolâtres. On assure qu'en trois ans qu'il demeura au royaume de Fingo, il baptisa soixante et quinze mille adultes, outre un nombre infini d'enfans. Le père de Castro entra tard dans la Compagnie de Jésus; et comme il n'avait presque point de lettres, il se borna d'abord aux offices domestiques. Il savait un peu de médecine, et le père Moralez ayant été sacré Évêque du Japon, le mena avec lui. Ce Prélat mourut aux Indes, et Castro fut compagnon de son successeur qui, lui trouvant beaucoup de zèle et un grand sens, le fit

prêtre. L'humilité du serviteur de Dieu ne souffrit point de ce changement, et il a rendu à la mission du Japon des services infinis. Ni lui, ni le père de Baëza n'eurent point devant les hommes la gloire du martyre ; mais il est à croire qu'ils en eurent le mérite devant Dieu. Effectivement on ne peut appeler autrement la vie qu'ils menèrent jusqu'à la fin, qu'une mort continuelle. Les dernières années, le père de Baëza était devenu paralytique, et souffrait de violentes douleurs causées par une contraction de nerfs presque générale : il ne laissait pas en cet état de travailler au salut des ames, se faisant porter dans une espèce de bierre par-tout où sa présence était nécessaire.

On se lassait à la cour impériale de faire périr tant de monde, et l'on ne se proposa plus que de faire des apostats. Ce fut alors qu'on mit en usage des supplices jusque-là inouïs, et dont la seule description fait frémir. On attaqua les femmes du côté de la pudeur, et les maris par la prostitution de leurs femmes. La délicatesse des Japonnais sur cet article est extrême ; aussi vit-on malheureusement tomber plusieurs de ceux qui avaient résisté aux plus cruelles tortures. Le nombre des véritables confesseurs de Jésus-Christ fut pourtant encore de beaucoup plus grand que celui des infidèles. Une femme fort qualifiée, nommée Suzanne, convaincue d'avoir logé des religieux, fut dépouillée et pendue par les che-

veux à un arbre pendant un froid très-piquant. On fit plus, elle avait une petite fille à la mamelle, on dépouilla encore cet enfant, et on l'attacha aux pieds de la mère. Comme on vit que ni les cris que jetait cette petite innocente, ni l'horreur d'un si étrange supplice n'ébranlaient la généreuse Suzanne, Mondo s'approcha d'elle, et lui dit qu'elle s'attendît à souffrir dans peu les plus horribles supplices. Elle répondit qu'elle ne désirait rien avec plus d'ardeur, et dans le moment elle fut pénétrée d'une joie intérieure qui lui ôta le sentiment de tous ses maux, ainsi qu'elle-même le déclara depuis. Au bout de huit heures, on la délia, on lui rendit ses habits, et on la laissa sur une natte : elle voulut alors donner la mamelle à son enfant ; mais il ne lui fut pas possible d'étendre le bras ; d'ailleurs la petite fille à force de crier, avait jeté une si grande quantité de sang, qu'elle en était toute couverte. La pauvre mère ne savait plus que faire, lorsqu'un officier de cuisine lui vint dire de le suivre. Elle crut que c'était pour la faire mourir, et la joie qu'elle en conçut lui redonna en un moment toutes ses forces : elle se leva sans peine, et fut conduite à la cuisine où on lui mit un collier de fer au cou, et on l'attacha avec une grosse chaîne à un pilier. Le lendemain on la détacha, et Mondo la fit venir devant lui, la menaça de la mettre dans un mauvais lieu, de l'abandonner à ses valets, de tour-

menter en sa présence tous ses parens, de la faire passer elle-même par les plus effroyables tourmens. A ces menaces il ajouta mille promesses les plus flatteuses : elle se moqua de tout. Enfin Mondo ordonna qu'on allât l'attacher dans l'étable avec les bêtes. Suzanne y demeura jusqu'au soir, ne cessant de louer Dieu. Sur le soir, on la reconduisit à la cuisine, où elle demeura six mois attachée de la manière que j'ai dite. Au bout de ce temps-là, sa constance choquant les infidèles, on l'envoya à Nangazaqui où elle consomma son martyre avec son mari qui avait reçu au Baptême le nom de Pierre, Mancie et Mathias Araqui, frères et fils du saint martyr Thomas Araqui, Riémon, Jean Naysen, Monique sa femme, et Louis leur fils, Jean Tanara et Catherine sa femme. Les deux premiers avaient logé le père Pachéco.

Parmi ces illustres martyrs qui se distinguèrent tous par une constance héroïque, par toutes les vertus qui font les plus grands Saints, et sur-tout par une austérité de vie qui leur fit joindre toutes sortes de macérations à toutes les incommodités d'une longue et fâcheuse prison, il n'y en eut point qui se fît plus admirer que Monique, femme de Naysen. Son mari était un homme de condition, que mille belles qualités rendaient également aimable et estimable. Dès l'enfance, il avait fait paraître une piété peu commune, qui lui avait fait sacrifier la faveur

de son Prince à sa Religion. Dès l'âge de douze ans, il avait signé de son sang qu'il mourrait plutôt de mille morts que d'abandonner sa foi, il n'avait retiré chez lui le père Zola que dans l'espérance de mourir avec ce missionnaire qu'il savait bien qu'on cherchait par-tout. Cependant, comme on le voulait sauver, tout fut mis en usage pour le pervertir, mais inutilement. Enfin la vue de sa femme qu'on fit semblant d'abandonner à deux jeunes débauchés, le fit renoncer à son devoir. « Cruels, s'écria-t-il, ne » déshonorez point ma femme, et je ferai tout » ce que l'on voudra. » Aussitôt on les renvoya tous deux libres; mais Mondo apprenant que Monique ne cessait de reprocher à son époux sa lâcheté, il la fit venir, lui montra du feu, lui demanda si elle pourrait y résister, et lui ordonna d'en faire l'essai. Monique, sans balancer, se mit en devoir de prendre des charbons à pleines mains. Mondo tira son sabre, et le leva comme pour lui couper le bras, Monique ne se retira point. Le Gouverneur vit bien que la constance de cette héroïne était à l'épreuve de tout, et il la renvoya chez son mari. Elle le trouva abîmé dans un chagrin mortel, et noyé dans les larmes; la vue de sa femme qui avait triomphé du tyran, redoubla sa douleur, et ne la pouvant plus supporter, il alla trouver le Gouverneur, lui dit qu'il venait réparer son infidélité, et qu'il lui déclarait qu'il n'avait jamais cessé

d'être Chrétien. Mondo le renvoya en prison, où les autres prisonniers firent paraître une joie extraordinaire de sa conversion. Deux de ses serviteurs, imitateurs de son péché, le furent de son retour à Dieu. Sa femme ne tarda pas à l'aller joindre avec son fils et un esclave qui avait souffert pour la foi des maux horribles. Enfin de Ximabara où ils étaient, on les envoya à Nangazaqui : les hommes furent brûlés, et les femmes décapitées; Mancie Araqui était mort dans la prison. On brûla son corps avec les autres, et après qu'on eut réduit en cendres jusqu'aux poteaux où ils avaient été attachés, on jeta à la mer tout ce qui en restait.

Les relations des années suivantes ne sont qu'un détail assez ample des cruautés qu'on exerça sur les fidèles. Le récit en fait frémir, et le nombre des martyrs dont il y est parlé est infini : encore les auteurs assurent-ils le Général des Jésuites à qui ils écrivent qu'ils ne parlent que du Ximo, et qu'ils en passent beaucoup plus qu'ils n'en disent. En effet, Bungondono, Seineur du Ximadara, et Cavaccidono, Gouverneur de Nangazaqui, devenus cruels par habitude et par politique, s'étaient joints au Gouverneur d'Arima, pour inventer de nouveaux supplices. Ni âge, ni sexe, ni condition, rien ne fut épargné. Les Hollandais qui ont été témoins de ces inhumanités, n'en parlent qu'avec horreur : aux uns, disent-ils, on arrachait les ongles; on perçait

aux autres les bras et les jambes avec des vilebrequins, on leur enfonçait des alènes sous les ongles, ce qu'on recommençait plusieurs jours de suite. On en jetait dans des fosses pleines de vipères. On remplissait de souffre, et d'autres matières infectes, de gros tuyaux, on y mettait le feu, puis on les appliquait au nez des Chrétiens, et on y soufflait, afin qu'ils en avalassent toute la fumée, ce qui leur causait une douleur très-sensible. Quelques-uns étaient piqués par toutes les parties du corps avec des roseaux fort pointus; d'autres étaient brûlés avec des torches ardentes, ceux-ci étaient fouettés en l'air, jusqu'à ce que les os fussent tout décharnés; ceux-là étaient attachés en croix à de grosses poutres qu'on les contraignait de traîner jusqu'à ce que le cœur leur manquât. Pour faire souffrir doublement les mères, les bourreaux leur frappaient la tête avec la tête de leurs enfans, et faisaient paraître plus de fureur à mesure que ces innocens criaient plus haut.

Le seigneur de Ximabara découvrit cinquante Chrétiens; il les fit promener par toute la ville dans un état à les couvrir de la plus extrême confusion; ensuite il commanda qu'on les traînât à une plaine sur le bord de la mer pour y souffrir les derniers supplices. Parmi ce grand nombre de fidèles, il y en avait sept du nombre desquels était une femme, qui se distinguaient par un plus grand zèle, le tyran s'atta-

cha à les faire tourmenter avec une inhumanité qui n'a point d'exemple. Il fit creuser sept fosses à deux brasses l'une de l'autre, il y fit planter des croix sur lesquelles on étendit les martyrs, puis on leur enferma la tête dans des planches qu'on avait placées exprès, enfin on les scia avec des cannes tranchantes, les uns au bras, les autres au cou; les bourreaux jetaient de temps en temps du sel dans les plaies, et ce cruel supplice dura cinq jours de suite sans relâche. Les bourreaux se relevaient tour-à-tour, et les médecins qui étaient présens, avaient soin de faire prendre des cordiaux aux martyrs. C'est ainsi que par une barbarie qu'on n'avait point encore imaginée, on employait à prolonger le supplice des fidèles, un art uniquement destiné à la conservation des hommes.

Voilà une partie de ce que les Hollandais ont écrit de la manière dont on tourmentait les Chrétiens au Japon, et quoique ces hérétiques n'aient guère su que ce qui se passait à Nangazaqui et aux environs, ils conviennent que, depuis la naissance du Christianisme, on n'a jamais vu ni de plus longue persécution, ni de plus horribles supplices, ni l'Église plus féconde en martyrs. Qui ne sera surpris, après un témoignage si authentique de gens dont l'autorité ne saurait être ici suspecte, d'entendre *dire que le plus grand nombre des Chrétiens du Japon ne sachant de la Religion que ce que les Jésuites leur*

en avaient appris, il n'était pas étonnant qu'ils préférassent les instructions douces et accommodantes qu'on leur avait données, à de plus saintes et de plus sévères..... et favorisassent l'ambition de leurs instructeurs, parce que ceux-ci favorisaient leurs cupidités; mais si le disciple ne doit pas s'attendre à être mieux traité que son maître, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'on fît passer pour des hommes charnels et corrompus, des fidèles qui faisaient et qui feront à jamais un des plus beaux ornemens de l'Église, dans le même temps qu'on représentait, comme des séducteurs, *dont la morale portait le venin dans le cœur de qui que ce fût qui en approchât*, ceux qui étaient leurs maîtres et leurs pères en Jésus-Christ, selon l'expression d'un grand Pape. Après tout, il est bien glorieux aux Jésuites qu'une partie de leurs ennemis reconnaissent que le plus grand nombre des fidèles Japonnais aient été leurs élèves, et que les autres soient contraints de publier qu'il n'y a point eu de persécution plus sanglante ni plus féconde en martyrs que celle du Japon. Voilà, je crois, en deux mots, de quoi fermer la bouche aux calomniateurs des missionnaires et des Chrétiens qui ont arrosé ces îles de leurs sueurs et de leur sang, et qui firent, pendant tout le cours de cette persécution, des actions si héroïques, qu'il semble que tous les exemples de fermeté et de générosité chrétienne, dont toutes les autres na-

tions du monde soumises à Jésus-Christ ont illustré l'Église, aient été renouvelés dans un coin de l'Orient. En voici quelques échantillons qui feront juger du reste.

Tanga-Mondo, Gouverneur d'Arima, fit venir dans une salle presque toute couverte de braises ardentes, une troupe de Chrétiens qu'il tenait dans ses prisons, leur ordonna de se mettre à genoux tout nus au milieu de ces brasiers, et déclara que le premier mouvement qu'ils feraient serait pris pour un signe d'apostasie. Ils obéirent, et Mondo, voyant que pas un ne branlait, quoiqu'ils fussent à demi-rôtis, ne put souffrir une constance qui le bravait, et les fit retirer. C'était des jeunes gens à qui il s'était d'abord adressé ; il espéra venir plus aisément à bout des personnes plus âgées. Il y avait dans le territoire d'Arie un vieillard de soixante et douze ans, nommé Léon Kéïsaymon, qui, dans l'absence des pasteurs soutenait par son zèle la foi des Chrétiens de cette contrée. Mondo le manda : « J'apprends, lui dit-il, que vous et vos enfans êtes à la tête de ce qu'il y a dans le » royaume de gens rebelles aux dieux et au » Prince. Il faut que tout à l'heure vous offriez » de l'encens aux divinités que l'on reconnaît dans » l'empire, ou je ferai de vous un exemple qui » fera trembler les plus hardis. Mon âge, re» prit le vieillard, et les mesures que j'ai pri» ses pour n'être point trompé sur le fait de la

» Religion, sont des préjugés en faveur du choix » que j'ai fait, et j'espère de la bonté du Dieu » que j'adore, que bien loin d'être un exemple » de terreur, ma mort servira d'un nouveau » motif pour animer de plus en plus la ferveur » des Chrétiens. » Comme il parlait encore, on lui ordonna de s'étendre tout nu sur des charbons embrasés. Il obéit, se dépouilla lui-même, et se coucha sur un brasier avec aussi peu d'émotion que s'il se fût mis au lit. Au bout de quelques momens, on lui dit de se tourner de l'autre côté; il se tourna, ce qu'il fit plusieurs fois. Mondo ne put long-temps soutenir ce spectacle, il sortit la rage dans le cœur, et le vieillard fut retiré du feu, et reporté chez lui. Toute sa famille fut ensuite appelée, et tous, jusqu'à une petite fille de quatre ans, furent traités à peu près de la même manière. Kéïsayémon à qui on les renvoya demi-morts, les reçut avec un transport de joie dont il ne fut pas le maître; et après les avoir tendrement embrassés, il alla dans le ciel prendre pour lui et pour eux possession de la récompense qui les attendait.

Une autre famille ne fut ni moins maltraitée, ni moins constante. Gaspard Guichisuque et sa femme, qui portait le nom de Luce, furent cités pour répondre de leur foi, et confessèrent Jésus-Christ avec beaucoup de fermeté. On les dépouilla, et on les brûla lentement avec des tisons. Ils expirèrent dans ce cruel supplice

sans avoir donné la moindre marque de faiblesse. Ils avaient un fils âgé de treize ans, qui se nommait Pierre; après qu'on lui eut ôté ses habits, on le suspendit à un arbre, et on se mit à le brûler avec des torches. Comme il paraissait insensible, on le détacha, on fit chauffer un vase de terre plombée, on le lui mit dans les mains, et on l'avertit que s'il le laissait tomber, cela serait regardé pour une marque de son obéissance aux édits de l'Empereur. Le vase brûla toute la main de l'enfant sans qu'il branlât. Nous ne savons pas de quelle manière il consomma son sacrifice.

III. Mais le tourment dont on se servit plus efficacement pour ébranler la foi des fidèles, fut l'eau ensouffrée du mont Ungen. C'est une montagne située à une lieue ou deux de Nangazaqui, et dont la cîme, qui est extrêmement haute se partage en trois. Les entre-deux de ces trois têtes sont des abîmes, d'où l'on voit sortir par bouillons des eaux brûlantes, des flammes, et des exhalaisons si infectes, que les animaux n'en peuvent approcher, ni les oiseaux mêmes voler par-dessus, quelqu'élevés qu'ils soient, sans mourir. Cette infection a fait donner aux ouvertures par où ces feux souterrains se font un passage, le nom de bouches d'enfer; et rien en effet n'est plus capable de jeter l'épouvante que ce composé de flammes, d'eaux et de boue qui en sorte de temps en temps. Ce fut Bungondono

qui le premier s'avisa de précipiter les Chrétiens dans ces abîmes; mais parce que la fumée et la boue devaient étouffer en un moment ceux qu'on y aurait jetés, il ordonna que d'abord on les y plongeât par parties, puis qu'on les retirât pour voir s'ils ne se rendaient point aux volontés de l'Empereur, et qu'on recommençât plusieurs fois jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus, ou qu'on eût perdu l'espérance de les vaincre. Quelquefois on se contentait d'étendre un Chrétien tout nu sur le bord de ces abîmes, ensuite on l'arrosait de cette eau ensouffrée, dont la moindre goutte lui faisant un ulcère, il était bientôt dans un état à faire horreur. Souvent ce supplice durait quinze jours, et lorsque le corps du martyr n'était plus qu'une plaie, et souffrait des douleurs qu'on ne peut s'imaginer, on l'abandonnait comme un cadavre jeté à la voirie. Dans les commencemens tous triomphèrent, mais à la fin il y eut bien de funestes chûtes.

Les premiers, qui de ces bouches d'enfer parvinrent à la couronne de gloire, furent seize Chrétiens, parmi lesquels il y avait une femme nommée Marie. Le plus considérable de cette troupe était Paul Ucybory, un des principaux habitans de Ximabara, et qui, par la sainteté de sa vie, et la manière dont il triompha de tous les assauts qu'on lui livra, fut long-temps l'admiration de tout le pays. Dès l'année mil six cent quatorze, Fascengava Safioïe, Gouverneur

de Nangazaqui, auquel on l'avait représenté comme le soutien de la Religion dans Ximabara, s'était avisé, pour le rendre infâme, de le faire promener tout nu dans toutes les villes d'alentour; mais cette confusion, que le serviteur de Dieu avait soutenue avec une constance héroïque, avait eu un effet tout contraire aux prétentions du tyran, car elle avait ajouté la qualité de confesseur de Jésus-Christ à tous les titres qui autorisaient Ucybory dans les fonctions de son zèle. Quelques années après, la persécution devint plus vive, et le père Zola fut chargé de la chrétienté de Ximabara. Ucybory ne voulut point que ce missionnaire logeât ailleurs que chez lui. Le père accepta son offre; mais quelque soin qu'apportât Ucybory pour éviter d'être recherché, il apprit un jour qu'on songeait à visiter sa maison. Le parti qu'il prit fut d'équiper une barque, dans le dessein de se retirer avec le père Zola dans un lieu où ils fussent plus en sûreté; et en attendant que tout fût prêt pour le départ, il pria Jean Naysen de retirer le missionnaire chez lui. Naysen accepta cette proposition avec joie, et à peine le père Zola était-il entré dans sa maison, que les gardes du Prince en furent avertis, et le vinrent saisir de la manière que nous avons rapportée ailleurs. Dès qu'Ucybory sut ce qui s'était passé, il courut chez le Gouverneur de Ximabara, lui déclara que le missionnaire avait toujours demeuré chez

lui, et que Naysen ne l'avait eu qu'en dépôt, par conséquent, que c'était à lui à mourir avec ce religieux, et non pas à son ami. Naysen et Monique sa femme furent aussitôt appelés pour être confrontés avec Ucybory; mais ils plaidèrent si bien leur cause, que le Gouverneur renvoya Ucybory sans lui donner aucune satisfaction. Le fervent Chrétien, ainsi frustré de ses espérances, ne perdit point courage, et il en appela au Gouverneur de Nangazaqui, et plaida lui-même sa causa en présence de Cavaccidopo, qui, après les avoir entendus, s'écria : *Il faut que cette Religion mette les hommes au-dessous de la bête, ou au-dessus de l'homme.* Il ne laissa pourtant pas de confirmer la sentence du Gouverneur de Ximabara, et Ucybory fut contraint de s'en retourner, sans avoir pu même obtenir d'être mis en prison; mais de nouveaux ordres de la cour ayant donné occasion à de nouvelles recherches, il fut arrêté des premiers avec sa femme, qui se nommait Agathe, et ses trois enfans, Balthazar, Antoine et Ignace : ce dernier n'avait que cinq ans. Dès qu'Ucybory se vit prisonnier, il commença à régler ses prières, ses jeûnes, et ses austérités; de sorte que tout son temps était occupé à l'oraison, à la mortification, et à tous les exercices que sa piété et son zèle lui suggérèrent pour se préparer au combat, et y disposer les compagnons de ses chaînes.

Enfin, on commença à les tourmenter. Un

jour on les fit tous venir, et celui qui présidait à l'exécution demanda à Ucybory quels doigts il voulait qu'on coupât à ses enfans, il lui répondit qu'il était le maître, qu'il ne souhaitait à ses enfans que des souffrances et du courage. On les prit donc les uns après les autres, et on leur coupa à chacun trois doigts de chaque main. Ces pauvres enfans donnaient leurs mains pour être mutilées, et regardaient ensuite couler leur sang avec une espèce d'insensibilité qui tirait les larmes des yeux. Ucybory cependant les embrassait avec tendresse, baisait leurs plaies, et les offrait à Dieu comme d'innocentes victimes, dont il le conjurait d'agréer le sacrifice entier. Il obtint sur l'heure même ce qu'il souhaitait : toute la troupe fut menée sur le bord de la mer; là, on la partagea en deux bandes, l'une de vingt, où était Ucybory, et l'autre de seize, parmi lesquels étaient ses trois enfans. Les premiers furent mis dans une grande barque, et les autres dans deux petites. On s'éloigna du rivage, et on commença à plonger les seize dans la mer. Quand ils y avaient été quelque temps, on les retirait pour voir s'ils ne donneraient aucun signe d'apostasie; ensuite on les replongeait, et, après trois ou quatre tentatives pareilles, on les laissait aller au fond de l'eau. Les trois enfans d'Ucybory moururent de cette sorte à la vue de leur père qui, charmé de leur constance, éclatait en actions de grâces, et s'estimait le plus heureux père qui fût au

monde. On le ramena ensuite à terre avec sa bande, on leur imprima à tous le nom de Chrétien sur le front et sur les deux joues avec un fer chaud, et on les laissa aller où bon leur semblerait, avec défense néanmoins de sortir du pays. Personne dans la ville n'ayant osé leur donner retraite, ils s'assemblèrent tous dans un faubourg, à la porte d'une maison qui tombait en ruine. Sur le soir quelques Chrétiens leur apportèrent des vivres et de quoi se couvrir : il y en eut même qui les pressèrent de se retirer chez eux; mais les serviteurs de Dieu les remercièrent, et passèrent une bonne partie de la nuit à chanter les louanges du Seigneur. Au bout de quelques heures il prit une défaillance à Ucybory, il s'évanouit : alors ses trois enfans s'apparurent à lui, le consolèrent, et lui inspirèrent une si grande force, que depuis il ne sentit plus aucune faiblesse. Un nommé Jean Aquez fut aussi favorisé dans un évanouissement d'une grâce toute pareille. Il se vit tout-à-coup transporté dans un lieu délicieux, et on lui promit qu'après qu'il aurait encore combattu quelque temps, il y ferait son séjour pendant toute l'éternité.

Le lendemain les martyrs se séparèrent, et la plupart s'en allèrent dans une forêt voisine, où l'on peut juger quelle vie ils menaient, manquant absolument de tout. Quelques jours après, Bungondono leur fit dire de se remettre en prison, ils s'y rendirent en diligence, et presqu'aus-

sitôt on en choisit seize, que l'on mena au mont Ungen. Ils y étaient à peine arrivés, qu'un des Confesseurs de Jésus-Christ, nommé Louis Xinzaburo, poussé sans doute du même esprit qui poussa autrefois sainte Apolline dans les flammes, et prononçant les saints Noms de Jésus et de Marie, sauta dans les eaux brûlantes. Les autres l'auraient peut-être suivi, mais Ucybory les avertit de n'en rien faire, et que c'était aller contre la loi de Dieu; de sorte qu'ils attendirent qu'on les jetât. Les bourreaux les prirent donc les uns après les autres, et les précipitèrent tous dans cette fournaise, où ils finirent constamment leurs souffrances et leurs vies. Ucybory fut le dernier qu'on tourmenta, et il semblait qu'on ne l'eût réservé que pour avoir le temps de le faire souffrir davantage. On le plongea d'abord la tête en bas dans ces abîmes, ensuite on le retira : on le plongea une seconde et une troisième fois, et comme on l'eut encore retiré, il expira entre les mains des bourreaux, n'ayant qu'un regret à la mort, à savoir que sa femme eût été laissée dans la prison. Je n'ai pu savoir si elle eut le bonheur de mourir martyre; je sais seulement qu'on fit encore assez longtemps après bien des efforts inutiles pour la faire renoncer à Jésus-Christ.

Tandis que Bungondono, pour affermir sa fortune, épousait ainsi la haine de l'Empereur contre les Chrétiens, Cavaccidono de son côté s'appli-

quait à découvrir les missionnaires. Il prit cette année le père François de Sainte-Marie, et un frère Barthélemy, tous deux Franciscains, le père Louis Beltram, Dominicain, et le père Thomas Tzugi, Jésuite japonnais. Les mémoires que j'ai ne disent presque rien de ces saints martyrs, si ce n'est qu'ils furent brûlés vifs à Nangazaqui; mais non pas le même jour : je trouve seulement que le dernier qui mourut le sixième de septembre, étant sur le point d'expirer, on aperçut tout son corps en feu, et les flammes qui s'arrêtaient tout autour de sa poitrine, et au moment qu'il expira, ce qu'il fit en invitant d'une voix forte toutes les nations à louer le Seigneur, une flamme d'une couleur très-vermeille, et qui avait quelque chose de fort éclatant, parut sortir de sa potrine : elle dura l'espace d'un *Miserere*, et les Européens, qui attestèrent juridiquement ce fait, s'accordèrent tous à dire que cet événement leur avait paru n'avoir rien de naturel. Nous avons entre autres la déposition de Louis Martinez de Figuérédo, et de plusieurs Européens, qui furent témoins oculaires de ce miracle.

Sur ces entrefaites, Cavaccidono s'en alla à Jédo, où il ne fit point de difficulté de dire qu'il ne croyait pas qu'on pût jamais venir à bout des Chrétiens, que leur Religion les élevait au-dessus de l'humanité, et qu'à moins de les exterminer tous, ce qui était impraticable, on ne

rétablirait jamais dans le Ximo le culte des dieux de l'empire. Sur cette déclaration, l'Empereur donna à ce Seigneur le gouvernement de Sacay, et nomma à celui de Nangazaqui, Unémondo, un des plus cruels persécuteurs qu'ait eus l'église du Japon. Ce nouveau Gouverneur trouva l'eau ensouffrée du mont Ungen fort propre au dessein qu'il avait formé de lasser la constance des Chrétiens. Il n'y réussit pourtant pas d'abord. Un Jésuite japonnais, nommé Michel Nagaxima, lui fut amené des prisons de Ximabara, où il avait déjà souffert de rudes bastonnades, et le tourment de l'eau de la manière que j'ai décrite plus haut, et dont je parlerai souvent dans la suite. Unémondo ordonna qu'on le conduisît au mont Ungen, où rien ne fut omis de tout ce qu'on peut imaginer pour lui faire ressentir les plus vives douleurs; mais il confessa Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Cette même année, les relations parlent de dix personnes qui furent brûlées à Nangazaqui. Il y en avait la moitié de religieux, deux de saint Dominique, et trois de saint François. C'est tout ce que j'en ai pu apprendre.

L'année suivante, le père Barthélemi Guttiérez, Augustin, celui-là même qui n'avait pas voulu signer les informations du père Callado contre les Jésuites, fut arrêté, et quelques jours après, le père Antoine Iscida, Jésuite, natif de Ximabara, ayant entrepris par obéissance un voya-

ge auquel il ne pouvait s'exposer sans beaucoup de risque, fut saisi à Nangazaqui comme il sortait de l'autel. Unémondo, qui n'avait aucune connaissance de nos mystères, eut la curiosité d'apprendre l'usage de quantité d'habits et d'ornemens sacerdotaux, qu'on avait trouvés chez le missionnaire et dans plusieurs maisons de Chrétiens. Après avoir fait sur cela bien des questions à son prisonnier, il le fit revêtir d'un surplis et d'une étole, c'est ainsi qu'on prêchait au Japon avant la persécution. Il le fit ensuite placer sur une estrade, et le pria de dire deux mots de sa Religion; le missionnaire n'avait garde de manquer une si belle occasion de prêcher Jésus-Christ, il parla, mais avec tant de grâce et de force, que le Gouverneur s'écria tout ému qu'il n'y avait que cette Religion-là qui fût véritable. Cependant quelques lumières qu'eussent répandu dans son esprit les grandes vérités qu'il venait d'entendre, elles n'amolirent point la dureté de son cœur : le père fut assez surpris qu'après qu'on lui eut donné bien des louanges, on lui demandât s'il n'y avait pas moyen d'obéir à l'Empereur. « Hé, Seigneur, répondit-il, vous seriez » le premier à m'accuser de lâcheté. Vous parlez » en homme d'esprit et de cœur, reprit Uné» mondo, il s'en faut bien que nous fassions » paraître la même fidélité au service de nos » Princes; » il ordonna aussitôt qu'on brûlât dans une cour du palais tous les ornemens dont nous

avons parlé, afin, dit-il, qu'on ne profanât point des choses qui avaient servi à des usages si saints. Sur le soir il envoya le père Iscida dans la prison du père Guttiérez, où deux autres pères Augustins, le père François de Jésus et le père Vincent de saint Antoine, furent encore amenés deux jours après. Au bout de six semaines on les transporta tous quatre à Omura, et on les enferma dans un cachot qui n'avait pas une toise et demie en carré, où on les laissa languir encore plus de deux ans.

Cependant, il s'éleva dans le royaume de Déva, une tempête qui pensa dissiper toute la chrétienté de ces vastes provinces du nord, où la ferveur s'était accrue à l'infini, depuis plusieurs années. Le père Adami parcourait toujours ce royaume et celui d'Oxu avec le père Jean-Baptiste Poro, un des plus illustres missionnaires du Japon, dont il a cultivé presque toutes les églises; et deux autres Jésuites dont je n'ai point trouvé les noms. Mais ce qui faisait le soutien de la Religion dans ces quartiers septentrionaux, c'était un saint et zélé Seigneur, nommé Amagasu Yémondono, fils du tono de Xirouxi, capitaine fort renommé dans l'histoire du pays, pour ses beaux faits d'armes. Yémondono n'avait point dégéneré de la vertu de son père, et ce qui illustrait le plus sa famille, était le fruit de sa propre valeur. Après avoir long-temps servi son Prince, il se retira dans ses terres, pour ne

s'occuper plus qu'à étendre le royaume de Jésus-Christ. Il ne croyait pas qu'il fut au-dessous de lui de prêcher lui-même à ses vassaux, et il le faisait avec tant de ferveur, que les prédications du tono Yémondono avaient passé en proverbe, quand on voulait parler des sermons pathétiques. Le succès répondait à un zèle si ardent, et il y eut plusieurs bonses qui, demandant le Baptême, se confessèrent vaincus par les raisons, et encore plus par les bons exemples du prédicateur. Yémondono avait deux fils, imitateurs de ses vertus, et qui secondaient merveilleusement leur père dans ses travaux pour la gloire de Dieu. L'aîné, âgé de vingt-trois ans, se nommait Michel Amagasu Tayémon : il avait gagné à Jésus-Christ un jeune gentilhomme, appelé Paul Nikifori Niquibu, dont nous rapporterons bientôt les combats. Le second, nommé Vincent Curayono Ichibioie, était dans sa dix-septième année, et semblait chercher les occasions de se déclarer Chrétien, en présence de ceux qui pouvaient profiter de cette déclaration pour le perdre. Ces deux jeunes Seigneurs avaient épousé deux demoiselles d'une noblesse fort ancienne, mais d'une vertu encore plus distinguée : la femme de l'aîné portait le nom de Dominique : l'épouse du second se nommait Thècle, toutes deux étaient à-peu-près de même âge que leurs maris, et elles avaient l'une et l'autre une fille au berceau, qui avaient reçu les noms de

Juste et de Luce. Telle était la famille de Louis Yémondono, laquelle après avoir montré aux Chrétiens de ces provinces septentrionales à vivre selon les maximes de l'Évangile, leur apprit à mourir pour la défense des vérités évangéliques.

Yémondono était vassal de Viesuqui, Prince de Jonézava, vieux capitaine qu'une grande réputation, acquise par d'éclatantes conquêtes, avait mis au rang des plus puissans Princes de l'empire. Il estimait la Religion chrétienne, et ne put jamais se résoudre à la persécuter. L'Empereur, de son côté, ne jugea pas à propos de l'inquiéter sur cela, de sorte que tandis que tous les états voisins étaient en trouble par la persécution que souffraient les fidèles, les terres soumises à l'obéissance du Prince de Jonézava, jouissaient d'une parfaite paix. Enfin, Viésuqui mourut, et Dangio son fils et son successeur, qui avait un peu plus besoin de ménager la cour impériale, n'eut pas plus tôt pris en main le gouvernement, qu'on s'aperçut qu'il serait pour le moins aussi contraire au Christianisme, que son prédécesseur lui avait été favorable. Effectivement, après qu'il eut marqué en plusieurs occasions son mécontentement contre Yémondono et ses enfans, sur ce qu'ils n'avaient pu être engagés à embrasser la Religion de l'empire, ni par la crainte d'encourir son indignation, ni par l'espérance d'avoir part à ses faveurs, il donna à Xuridono,

Gouverneur de Jonézava, un billet signé de sa main, par lequel il lui était enjoint de faire mourir quelques criminels, et tous les Chrétiens. Xuridono était ami intime d'Yémondono, et il avait été plus ardent que personne à exhorter ce Seigneur de prévenir l'orage. L'ordre du Prince lui fit la même peine comme s'il lui eût regardé personnellement, et il n'est rien qu'il ne mît en usage pour le faire révoquer. Il s'avisa un jour de mettre en écrit tout ce qu'il savait des maximes de la loi chrétienne, et présentant cet écrit au Prince : « Seigneur, lui dit-il, pourriez-vous » bien vous résoudre à faire mourir des gens » qui pratiquent une morale si pure ? » Le Prince ne dit rien, et le bruit courut qu'il avait changé de pensée. La joie fut grande parmi les amis d'Yémondono; mais elle fut de peu de durée. Un gentilhomme, ami particulier de Tayémon, fils aîné d'Yémondono, étant un jour à la cour, eut avis que l'on parlait sérieusement de faire mourir Yémondono avec toute sa famille, il partit sur-le-champ pour en avertir Tayémon, afin qu'il prît ses mesures. Tayémon était malade au lit : dès qu'il eut entendu son ami, il se lève tout joyeux, s'écrie qu'il est guéri, et monte à cheval au grand étonnement de tout le monde; il arriva en parfaite santé chez son père, à qui il fit part de la bonne nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Enfin l'onzième de janvier, deux officiers du

Prince allèrent trouver Yémondono, pour lui déclarer que s'il persistait à ne vouloir point sacrifier aux dieux du pays, il se préparât à mourir le lendemain avec ses deux fils. Yémondono répondit à ces députés, qu'il était prêt à mourir, et que quand on voudrait exécuter les ordres du Prince, on le trouverait lui et ses enfans dans l'impatience de verser leur sang pour une si belle cause. En effet, dès le jour même, toute sa famille, jusqu'aux deux petites filles, fut réunie chez Yémondono, lequel ne put voir cette ardeur pour le martyre sans verser des larmes de joie. Plusieurs jours auparavant, il avait voulu congédier ses domestiques, mais ils lui avaient témoigné un si grand désir de le suivre à la mort, qu'il s'était vu en quelque façon dans la nécessité de demander pour eux la grâce de l'accompagner au supplice, et l'on ne songea plus dans cette maison, qu'à se disposer par la prière à se rendre digne de la couronne.

Tandis que ces choses se passaient chez Yémondono, plusieurs gentilshommes et quantité de Chrétiens de tout sexe et de toutes conditions, avaient à soutenir les mêmes assauts. Mais celui dont la constance fit plus d'honneur à la Religion, fut Paul Xiquibu, celui-là même que Michel Tayémon avait converti à la foi. Xiquibu était aimé du Prince qui le voulait sauver. Après y avoir inutilement employé toute son industrie, il fit appeler le beau-père de Xiquibu et lui dit

de voir s'il pourrait plus que lui sur l'esprit de son gendre. Celui-ci alla trouver sur l'heure Xiquibu, et après l'avoir entretenu quelque temps, retourna chez le Prince, à qui il dit que Xiquibu était résolu de perdre plutôt ses biens, sa femme, sa vie même, que de renoncer à sa Religion; il mourra donc, repartit le Prince, et peu de jours après Xiquibu apprit qu'il devait avoir la tête tranchée le même jour que la famille d'Yémondono. Ils étaient en tout vingt-neuf, contre lesquels la même sentence avait été portée : le Prince ordonna qu'on les partageât en différentes troupes, et qu'on les exécutât hors de la ville, apparemment de peur de quelque émeute.

Le douzième de janvier, deux heures avant le jour, les ministres de la justice se transportèrent chez Yémondono, et trouvèrent, qu'à l'exception du chef, toute la famille avait la corde au cou et les mains liées derrière le dos : plusieurs Chrétiens s'étaient venus rendre chez eux pour épargner aux soldats la peine de les aller chercher, et, en comptant Yémondono, ses deux fils, ses deux belles-filles, ses deux petites-filles, ils étaient quatorze personnes nommément condamnées à mourir. Parmi ceux qui n'étaient point sur la liste et qui ne pouvaient se résoudre à quitter leurs maîtres, il y avait deux enfans d'environ douze ans, dont l'un était page du second fils d'Yémondono. Ce seigneur, pour les consoler, et peut-être même pour procurer à ces pauvres

enfans le bonheur auquel ils aspiraient, leur dit de prendre, l'un une espèce de bannière où était l'image de la Mère de Dieu, et l'autre un cierge béni et de marcher à leur tête. Il suivait ensuite le premier, et tous les autres venaient après lui. Ils traversèrent ainsi toute la ville, et passant devant la porte de Xiquibu, Yémondono lui dit qu'il allait mourir au lit d'honneur, et qu'il l'y attendrait avec impatience. Xiquibu répondit qu'il ne tarderait pas à le suivre. Il y avait encore avec ce gentilhomme une troupe de confesseurs qui n'attendaient que le moment qu'on les vînt conduire au supplice. Un bon laboureur nommé Joachim, fort riche, et baptisé depuis treize mois seulement, était de cette bande, mais voyant passer la première en si bel ordre, il sortit sans rien dire du logis de Xiquibu, et suivit Yémondono, avec lequel il obtint la palme du martyre. Il était grand jour quand les martyrs arrivèrent au lieu de l'exécution, ce qui fut cause qu'on se pressa. Les femmes furent d'abord décolées, et l'on finit par Yémondono, qui eut ainsi, avant que de mourir, la joie d'offrir à Dieu toute sa famille. Ce saint martyr étant mort, les deux enfans dont j'ai parlé, et trois autres Chrétiens, se vinrent mettre à genoux auprès des bourreaux dans l'espérance qu'on leur couperait aussi la tête; mais celui qui présidait leur fit dire de se lever. Alors ils se mirent à pleurer inconsolablement, et à crier : « Quoi donc, ne sommes

» nous pas Chrétiens comme les autres? et pourquoi donc ne mourrons-nous pas comme eux? Souvenez-vous, monsieur, ajoutèrent-ils en adressant la parole au président, souvenez-vous qu'hier on nous promit que si nous venions ici liés on nous ferait mourir? qu'avons-nous fait pour mériter qu'on nous prive ainsi de la seule chose que nous désirions? » Ils eurent beau dire, on s'obstina à les renvoyer, et comme ils ne voulaient point se lever, on usa de violence, et on les éloigna.

Cette première troupe ayant achevé son sacrifice, on en vit paraître une seconde de sept, tous de la même famille. Après eux vint un gentilhomme nommé Simon Tacafaxi Xuzayémon, accompagné seulement d'une petite fille de treize ans, laquelle s'échappa des mains de quelques gentils qui la voulaient retenir de force, et vint mourir avec son père. Enfin Paul Xiquibu arriva. La veille, comme on l'eut averti qu'il devait mourir le lendemain, il envoya son cimeterre et son poignard au Gouverneur, selon la coutume du pays, et mit ordre à ses affaires: sur la minuit il reçut une confirmation de sa sentence, et après avoir bien regalé celui qui la lui avait apportée, il se jeta sur un lit, et dormit assez long-temps d'un sommeil fort tranquille. Il dormait encore, quand Yémondono passa devant son logis, on l'éveilla, et il se fit apporter ce qu'il avait d'habits les plus précieux.

Madeleine, son épouse, en fit autant, et à peine étaient-ils en état de partir, qu'on entra chez eux de la part du Gouverneur. On avertit Xiquibu qu'il fallait partir, et on déclara à sa femme que le Prince lui donnait la vie à la sollicitation de son père. « Je suis Chrétienne, s'écria » aussitôt la vertueuse dame; je suis Chrétienne; » pourquoi aurais-je la liberté de vivre Chré- » tienne plutôt que les femmes qu'on vient de » faire mourir? Mais peut-être qu'on a trompé » le Prince, et qu'on lui a dit que je n'étais » pas Chrétienne, je vais le détromper. Non ma- » dame, répondit le député, le Prince est fort » instruit de votre Religion; et pourquoi donc, » reprit Xiquibu, met-il cette différence entre » elle et les autres femmes qui sont mortes avec » leurs maris. Il est le maître, repartit le dé- » puté, et nous ne pouvons passer ses ordres. » Cependant la jeune dame jetait des torrens de larmes, et poussait vers le ciel des soupirs qui attendrissaient tout le monde. « Ah! Seigneur, » disait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, » je vois bien que la multitude de mes péchés, » et ma négligence dans votre service m'ont ren- » due indigne de la grâce du martyre. Oh! mon » père, vous m'ôtez aujourd'hui bien plus que » vous ne m'avez donné en me mettant au monde. » Cruelle tendresse, qui me ravit le ciel pour » me prolonger une vie malheureuse! » La douleur de cette fervente Chrétienne alla si loin,

que le député lui promit de représenter au Prince ses justes plaintes, et de faire instance pour qu'il lui fût permis de la décapiter dans sa chambre.

Tout étant disposé, Xiquibu sortit avec les soldats pour aller au supplice. Sa femme voulut s'échapper et le suivre : mais on la retint de force, avec une jeune servante, qui excita une très-grande rumeur, en criant de toute sa force qu'elle était Chrétienne, et qu'elle devait mourir avec son maître. Xiquibu marcha donc seul, suivi d'un fort grand peuple, qui ne pouvait se lasser de louer le Dieu des Chrétiens, en voyant aller si gaîment à la mort un jeune Seigneur, l'espérance d'une grande maison. A peine le serviteur de Dieu fut-il arrivé au lieu de l'exécution, qu'il se mit en oraison devant une image de la Vierge qu'il avait fait porter devant lui : il fit ensuite quelques legs pieux en faveur des pauvres, et présenta sa tête au soldat, qui la lui trancha d'un seul coup. Le serviteur qui portait le tableau de la Mère de Dieu, sa femme, et un bon Chrétien, accompagné aussi de sa femme, se jetèrent aussitôt aux pieds des bourreaux, et les conjurèrent de les faire aussi mourir : c'était pour la troisième fois qu'un de ses fervens Chrétiens se présentait de la sorte ; mais ni lui, ni les autres ne purent jamais rien obtenir des soldats. Cette sanglante journée finit par le martyre d'un vieillard de quatre-vingts ans, nommé Louis Inyémon, et

de sa femme qui n'était guère moins âgée : ils étaient l'un et l'autre néophytes, n'ayant été baptisés que l'année précédente. Ils eurent pour compagnons à la mort un gentilhomme, qui dans une occasion n'avait pas montré toute la constance qu'on attendait de sa vertu ; il se nommait Mancie Joximo Sayémon, et sa femme, qui portait le nom de Julie, fut décapitée avec lui.

Cependant Madeleine, femme de Paul Xiquibu, avait perdu toute espérance de mourir martyre, et s'abandonnait à sa douleur. Son père, à qui on dit qu'elle était continuellement noyée dans les larmes, l'alla voir, et comme il s'imaginait qu'elle pleurait la mort de son époux, il lui dit : « Je prends part à votre douleur, ma » fille ; mais vous l'avez bien mérité : si vous » aviez conseillé à votre mari de retourner au » culte de nos dieux, vous vous seriez épargné » tant de chagrin qui vous accable. Ah ! mon » père, reprit la sainte veuve, que vous me » connaissez mal ! Ce n'est pas mon mari que » je pleure, mais ce qui fera jusqu'à la mort » l'unique sujet de mes larmes, c'est de n'a» voir pas été jugée digne de mourir avec lui. » Hélas ! si le ciel s'appaisait en ma faveur, et » qu'on vînt me dire que je suis condamnée à » mourir, vous verriez bientôt par la joie qui » éclaterait sur mon visage, la vérité de ce que » je dis. » En effet, lorsqu'elle y pensait le moins, on l'avertit de se tenir prête à mourir : elle re-

çut cette nouvelle avec des transports d'alégresse qui surprirent ceux qui ne savaient pas quel bonheur c'est que de mourir pour Jésus-Christ, et elle soutint jusqu'au dernier soupir l'opinion qu'elle avait donnée de son invincible courage.

Le Prince de Jonézava s'était imaginé que les Chrétiens, intimidés par la manière dont il venait de traiter les principaux d'entre eux, seraient plus dociles, et se soumettraient aux édits, il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il s'était trop flatté; mais comme il ne voulut point en avoir le démenti, bientôt toute cette contrée fut une de celles où le sang des martyrs coula avec plus d'abondance.

IV. L'année suivante il arriva une chose bien capable de faire rentrer en eux-mêmes ceux qui persécutaient avec tant d'inhumanité les fidèles du Japon. Autant que Bungondono avait été modéré les premières années de la persécution, autant était-il devenu cruel dans la suite; et ce qui rendra sa mémoire à jamais exécrable, c'est qu'au lieu que les autres tyrans, en ôtant des Chrétiens à l'Eglise du Japon, lui donnaient des martyrs, il vint à bout de la priver de cette consolation; car c'est à ses inventions diaboliques et à son industrieuse fureur, qu'on doit attribuer la chute déplorable de tant d'apostats, et l'entière désolation de toute cette chrétienté. Il était, ce semble, de la grandeur et de la bonté de Dieu de venger son Eglise des maux que cet ennemi

de son nom lui avaient causés. Il le fit, et d'une manière bien éclatante. Bungondono sachant qu'Unémondo revenait de la cour, alla le visiter, et prendre avec lui des mesures pour exterminer le Christianisme dans toute l'étendue du Ximo. Après plusieurs conférences où ces deux Seigneurs s'animèrent à l'envi au grand ouvrage qu'ils avaient entrepris, le Prince de Ximabara reprit la route de sa capitale. A peine s'était-il mis en marche, que Dieu, qui semblait l'attendre au passage, le frappa, comme autrefois le cruel Antiochus. Une fièvre ardente alluma dans son corps un incendie qui le brûlait sans relâche, et qui le fit bientôt entrer en fureur. C'était quelque chose d'épouvantable que la manière dont ce Prince s'agitait, les cris et les hurlemens qu'il jetait, et les instances qu'il faisait pour qu'on éloignât de lui un Chrétien, lequel, disait-il, armé d'une faux, le menaçait sans cesse. Au bout de quelques jours cette représentation qui le tourmentait s'évanouit, et il eut honte d'en avoir parlé. « Les Chrétiens, dit-il alors, ne manqueront pas de m'insulter, et de dire que leur Dieu m'a puni et s'est vengé ; mais qu'ils attendent encore un peu, et je les ferai repentir de leur fausse joie. » Il arriva dans ces sentimens à Ximabara, l'imagination tourmentée par des têtes de Chrétiens qu'il avait continuellement devant les yeux, et qui le rejetaient dans ses premiers accès de fureur. La première

chose qu'il fit après son arrivée, fut de faire crier par toute la ville que ceux qui auraient quelque bon remède contre la fièvre tierce, eussent à le lui envoyer : on lui en envoya en effet plus de vingt tous différens; comme il ne savait auquel se déterminer, il les mêla tous ensemble, sur ce principe, que si chacun en particulier était capable de le guérir, leur assemblage devait encore avoir un effet plus prompt et plus sûr; mais à peine avait-il pris ce monstrueux mélange de remèdes, que toutes les dents lui tombèrent, et qu'il s'alluma un si grand feu dans son corps, qu'il lui semblait que le sang lui bouillonnait dans les veines, et que la moelle des os s'était fondue. Il n'en fallait pas tant pour achever de lui renverser l'esprit; aussi paraissait-il plus un démoniaque qu'un malade. On commença en même temps à entendre par tout le palais des cris, des hurlemens, des voix horribles, et comme des coups donnés aux murailles par une main invisible. Enfin on conduisit le malade aux eaux d'Obama. Obama est au pied du mont Ungen, et il en sort des eaux minérales, qui sont, à ce qu'on prétend, souveraines contre les maladies les plus désespérées. C'était-là que la justice divine attendait le cruel Bungondono. Ce qu'il y eut de plus admirable dans la conduite de Dieu sur ce tyran, c'est qu'il fut son propre bourreau, et qu'il se punit par le même supplice qu'il avait le premier mis en usage

contre les fidèles. La veine d'eau qui forme le bain d'Obama n'est pas tout-à-fait bouillante, mais il s'en faut peu, et elle n'est supportable que quand on l'a fort tempérée. Bungondono qui ne trouvait rien de chaud auprès du feu intérieur qui le dévorait, ne voulut pas qu'on touchât au bain, ni qu'on y jetât de l'eau froide; mais à peine y était-il entré, que tout son corps parut comme une chair bouillie, et s'en alla entièrement par pièces. Il lui sembla en même temps que toute la chambre était embrasée, et il se mit à pousser des hurlemens si effroyables, et à se débattre d'une manière si étonnante, qu'il inspirait plus d'horreur que de pitié. Les cris et les mugissemens qu'on avait entendus dans son palais recommencèrent aussi, et peu de temps après le malade expira : ce fut au mois de décembre de l'année mil six cent trente. Il n'y eut personne qui ne regardât une si funeste mort comme un châtiment du ciel; mais ceux qui avaient fait sur cela de plus sérieuses réflexions, retournèrent bientôt à leur première fureur, et la vue de ce qu'ils avaient à espérer de l'Empereur, s'ils obligeaient les fidèles par les plus horribles supplices à apostasier, leur fit aisément oublier ce qu'ils devaient craindre de la justice divine.

La mort de l'Empereur suivit de près celle du Prince de Ximabara. Xogun-Sama. Il laissa en mourant le sceptre entre les mains d'un fils unique âgé de trente ans, fort mal sain de corps,

et qui commençait déjà à ressentir les premières atteintes de la lèpre dont il fut bientôt tout couvert. On avait entrevu dans ce Prince, dès son enfance, une férocité qui ne tarda pas à éclater sitôt qu'il fut sur le trône. Il se fit nommer To-Xogun-Sama, comme pour faire voir qu'il était autant au-dessus de ses prédécesseurs, qu'ils avaient été eux-mêmes au-dessus de leurs sujets, car *To* est un terme de souveraineté, et *To-Xogun-Sama* veut dire *le Souverain des Xogun-Samas*. Cette même vanité l'empêcha de se marier; il ne croyait pas qu'il y eût au monde une fille d'assez bonne maison pour être son épouse. En récompense, il s'abandonna aux débauches les plus excessives, et il n'y eut peut-être jamais au monde un homme plus dissolu. L'église du Japon, si elle devait finir, ne le pouvait faire plus glorieusement que par la persécution d'un tel monstre; Aussi mourut-il plus de Chrétiens sous son règne, qu'il n'en était mort depuis Tayco-Sama.

On s'aperçut bientôt de ce qu'on avait à craindre de ce Prince, par la manière dont les gouverneurs impériaux et les Rois particuliers se comportèrent à leur retour de Jédo où ils étaient allés rendre leurs hommages, et prêter serment de fidélité au nouvel Empereur. On vit aussitôt de toutes parts des bûchers dressés, sur-tout à Jédo et à Ozaca, où les premiers coups portèrent avec plus de violence qu'ailleurs. Mais Nan-

gazaqui et le mont Ungen redevinrent bientôt les plus sanglans théâtres de la persécution.

Il y avait déjà plus de deux ans que le père Iscida et les pères Augustins dont j'ai parlé, étaient dans les prisons d'Omura : Unémondo semblait s'être fait un point d'honneur de lasser leur constance, et il paraissait sur-tout avoir fondé toute l'espérance de sa fortune sur le succès des moyens qu'il employa pour réduire le père Iscida. En effet, il n'est rien qu'il ne mît en usage pour en venir à bout. Il envoya d'abord au missionnaire un des plus fameux docteurs de l'empire, pour lui persuader par toutes sortes de raisons d'obéir à l'Empereur. Le bonse, quelque habile qu'il fût, vit bientôt qu'il n'était pas de la force de son adversaire, et quittant la voie du raisonnement qui ne lui réussissait pas, il fit au père les offres les plus avantageuses et les promesses les plus engageantes, mais il ne gagna pas plus de ce côté-là que de l'autre, et persuadé que le serviteur de Dieu était invincible, il quitta la partie et se retira. Unémondo, enragé de voir ses espérances frustrées, commanda qu'on lui amenât le prisonnier, et après avoir renouvelé les promesses qu'on avait déjà faites de sa part au confesseur de Jésus-Christ, il en vint aux plus terribles menaces. « Si vous voulez me faire » une véritable peine, lui dit l'homme apostolique, menacez-moi de la vie, et sachez que » la mort et les supplices n'ont pour moi que

» des charmes. Faites donc du pis que vous pour-
» rez, et nous verrons qui se lassera le premier. » Unémondo accepta le défi, et le quatrième de décembre, il fit conduire le père au mont Ungen. Là, après qu'on lui eut disloqué tous les os, et qu'on l'eut suspendu en l'air, on l'arrosa pendant trente jours avec l'eau ensouffrée. Enfin, les bourreaux lassés de tourmenter un homme qui paraissait n'avoir point de sentiment, et sur lequel on dit même que l'eau la plus bouillante ne laissait aucune trace, ni aucune cicatrice, le reconduisirent en prison. Il y demeura jusqu'au troisième septembre de l'année suivante, qu'il fut condamné à être brûlé vif, et exécuté sur la sainte montagne avec les trois inséparables compagnons de ses chaînes, les pères Barthélemi Guttiérez, François de Jésus et Vincent de Saint-Antoine, Augustins, un père de Saint-François, et un frère du tiers-ordre, l'hôte du père Iscida, la mère, les trois enfans et le beau-père de ce charitable Chrétien.

Le père Bartoli met au vingt-neuvième d'octobre de cette année la mort du père Matthieu de Couros, que les autres historiens remettent l'année suivante. Il y avait plus de trente ans que ce missionnaire travaillait au salut des Japonnais avec un succès qui répondait à son zèle toujours infatigable, et soutenu d'un talent et d'un mérite personnel beaucoup au-dessus du commun. Il naquit à Lisbonne où il se fit Jé-

suite dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans. Il partit pour le Japon en mil cinq cent quatre-vingt-six, mais il n'y arriva que plusieurs années après. Il faudrait un volume entier pour décrire ce qu'il a fait et souffert, ayant été témoin de toutes les persécutions, et chargé par deux fois du soin de toutes les églises, en qualité de provincial de sa compagnie, et d'administrateur de l'évêché. Pour donner quelque idée de la vie que mena ce grand homme depuis l'année mil six cent vingt-six, jusqu'à sa mort, je vais rapporter l'extrait d'une de ses lettres du dernier septembre de la même année, elle donnera une connaissance assez marquée des extrémités où la persécution avait alors réduit les ouvriers de l'Evangile. « Mon hôte, dit le père » de Couros, avait préparé sous terre une ca- » verne qui n'avait en longueur que douze em- » pans, sur quatre de largeur, et où il ne pou- » vait y avoir aucun jour. Il m'y fit entrer, moi » troisième, personne que lui ne sachant ce que » nous étions devenus. Il fallait demeurer là jour » et nuit continuellement dans les ténèbres, si » ce n'est que pour réciter mon office, écrire » quelques lettres, et prendre nos repas, nous » allumions une chandelle. Tous les trois jours, » on venait nettoyer notre caverne, et nous ap- » porter à manger. Après un mois de séjour » dans ce cachot, j'en sortis vers les fêtes de » Pâques, et je passai dans un autre tout sem-

» blable, où je suis encore, et tous les soirs » j'en sors pour dire la messe et visiter les Chré- » tiens. » L'an mil six cent vingt-neuf, le serviteur de Dieu fut obligé de se retirer dans un lieu si mal sain, qu'il y tomba dangereusement malade. Il guérit comme par miracle, et l'année suivante, il courut au secours des Chrétiens d'Arie au royaume d'Arima, contre lesquels Bungondono exerçait alors toute sa fureur : il voulait même s'offrir au Prince, persuadé que ce tyran épargnerait le troupeau, s'il pouvait satisfaire sa rage sur le pasteur ; les fidèles le détournèrent de ce dessein, et l'obligèrent même à sortir du pays où il ne pouvait rester un moment en sûreté. Depuis ce temps-là, le péril alla toujours croissant, des soldats le suivant partout, et ne le manquant que par l'extrême diligence des Chrétiens. Enfin, accablé d'infirmités, ne trouvant plus personne qui pût lui donner une retraite assurée, et obligé de se cacher dans des buissons ou dans des chaumières désertes, exposé à toutes les injures de l'air, il eut encore la pensée de se livrer à ceux qui le cherchaient. Il y était presque résolu, lorsqu'un lépreux l'invita à se retirer dans sa cabane qui était un peu éloignée du grand chemin. Il accepta son offre, et ce fut là que, consumé de chagrin de voir son Eglise presque détruite, il rendit son ame à son Créateur, âgé de soixante et cinq ans. Il fut suivi de près par le P. Fran-

çois Buldrino, Jésuite romain, qui fit une fin toute semblable dans le nord du Japon, l'an mil six cent trente-trois. On n'a pu savoir ni le jour, ni le mois, ni aucune circonstance de sa mort.

V. Sur ces entrefaites, Unémondo fut accusé auprès de l'Empereur de ne pas pousser assez vivement les Chrétiens. De la manière dont ce Seigneur s'était comporté depuis qu'il avait pris possession de son gouvernement, il semblait qu'il ne devait pas s'attendre à une telle accusation; cependant il ne laissa pas d'être révoqué, et on lui donna pour successeurs Matazaiémon et Denxiro, qui ne furent peut-être pas plus ardens à la recherche des missionnaires, mais qui furent du moins plus heureux à les découvrir ; en effet, dès la première année, ils en firent mourir plus qu'il n'en était mort jusque-là. Le premier qui tomba entre leurs mains, fut un frère Jésuite japonnais, né dans le royaume de Mino. Il se nommait Thomas Nikifori, et il fut brûlé vif à Nangazaqui, le vingt-deuxième de juillet. Mais le feu lent parut à l'Empereur un supplice peu propre à faire des infidèles, ce que depuis quelques années l'on avait uniquement en vue, et ce fut alors que fut mis en usage ce terrible supplice de la fosse, si connu dans les dernières relations du Japon. Le premier qu'on y exposa fut un ancien missionnaire appelé Nicolas Keyan Succunanga, du royaume d'Omi, lequel

après avoir fait ses études dans un séminaire de Jésuites, était entré dans leur compagnie à l'âge de vingt-huit ans, et il en avait alors soixante et trois. Voici en quoi consistait le supplice dont on fit sur lui l'essai ; on l'attacha par les pieds avec une corde à une poutre de traverse soutenu de deux poteaux, les mains liées derrière le dos, et le corps serré avec des bandes, de peur qu'il ne fût suffoqué tout d'un coup. On le descendit, la tête la première, dans une fosse jusqu'à la ceinture, et deux ais échancrés l'embrassant vers l'estomac, lui ôtaient entièrement le jour. Dans la suite, on laissa au patient une main libre, afin qu'il pût faire signe qu'il renonçait au Christianisme, et souvent la fosse était pleine d'immondices qui causaient une infection insupportable. Mais il n'était pas besoin de ce surcroît pour rendre ce tourment le plus cruel de tous. On y souffre un étouffement continuel, le sang sort par tous les conduits de la tête en si grande quantité, que si l'on ne saignait le martyr, il mourrait sur-le-champ. Enfin on se sent tirer les nerfs et comme arracher les muscles avec des douleurs indicibles. Malgré cela, on vit jusqu'à neuf ou dix jours. Le saint religieux dont je parle mourut au quatrième, et les soldats qui le retirèrent après qu'il eut expiré, furent bien surpris de trouver au fond de la fosse un vase plein d'eau que personne n'y avait mis. Le martyr les avait assurés plusieurs

fois pendant son supplice, que la Mère de Dieu le venait souvent consoler; et l'histoire de la Compagnie de Jésus ajoute que la Sainte-Vierge le détachait même pendant la nuit pour lui donner le temps de se reposer, et pour le rafraîchir avec de l'eau qu'elle lui apportait.

Il n'y avait pas encore quinze jours que Nicolas Kéyan était mort dans la fosse, qu'on y suspendit le père Emmanuël Borghés, avec les frères Joseph Réomut et Ignace Rindo, et peu de temps après, le père Jacques Antoine Giannoni, et Jean Kindera son compagnon. Le père Borghés était d'Ebora en Portugal; il s'était fait Jésuite à vingt ans, et douze ans après, il avait passé au Japon. Il succéda au père Spinola dans la procure de la mission, ce qui lui fit courir bien des dangers. Enfin, lorsqu'il plut à Dieu de couronner ses vertus et ses travaux, il fut pris dans le Bungo et conduit à Nangazaqui où il fut suspendu dans la fosse. Le père Giannoni était d'une ancienne et illustre famille de Bitonte dans La Pouille. Après avoir passé son enfance dans une pureté de mœurs et innocence de vie des plus singulières, il se consacra à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Il eut bien de la peine à en obtenir le consentement de son père qui lui voulait faire épouser une demoiselle de Naples, fort riche et de bonne maison. Mais il surmonta tous les obstacles, et fit son sacrifice n'ayant pas encore atteint l'âge de dix-neuf ans. Dès qu'il

fut dans la maison du Seigneur, il se sentit transporté d'un si grand désir du martyre et de la mission du Japon, qu'il semblait que cette passion avait absorbé en lui toutes les autres. On en jugera par quelques fragmens de ses lettres qui nous sont restés. « Nous allons étendre la » Foi catholique, écrivait-il à un de ses frères, » fasse le Ciel que pour confirmer les vérités » que nous prêcherons, nous ayons le bonheur » d'être mis en pièces; je n'ai plus d'autre am» bition que celle-là, c'est l'unique prière que » je fais à Dieu, et que je souhaite qu'on fasse » pour moi. Je ne demande point à être mis en » croix, dit-il dans une autre lettre, je n'as» pire pas à un si grand honneur; mais ce que » je désire, c'est qu'on me mette en mille piè» ces pour l'amour de mon Dieu et de sa sainte » loi. » Il arriva au Japon dans ces sentimens. Il y travailla près de trente ans, avec un zèle vraiment apostolique, et Dieu le couronna selon ses vœux. Son compagnon et les deux du père Borghés étaient d'anciens catéchistes et de fort bons ouvriers.

Ce n'était pas à Nangazaqui seulement que la fosse était en usage contre les Chrétiens; le premier de septembre, on y suspendit à Jédo un ancien Jésuite japonnais, nommé Jean Yama, lequel, pendant quatre ans qu'il fut en prison dans cette capitale de l'empire, baptisa plusieurs infidèles, et s'était acquis, par ses discours et

par ses écrits, une si grande réputation, que sa prison ne se désemplissait point de gens même de la plus haute distinction. Vers le même temps, le père Michel Pinéda, Jésuite japonnais, mourut à Nangazaqui, de misères et de fatigues. Trois autres religieux du même ordre et de la même nation, Thomas Riocan, Louis Cafuçu, et Denis Yamamoto furent brûlés vifs à Cocura au royaume de Bugen. Un quatrième, nommé Jacques Tacuxima, finit sa vie par le même supplice dans l'île de Xéqui, le trentième de septembre, et deux jours après, les pères Benoît Fernandez et Paul Saïto furent mis dans la fosse à Nangazaqui.

Le père Fernandez était de Borba en Portugal, et lorsqu'il était encore jeune écolier, un saint religieux de la Compagnie de Jésus, nommé le père Vasco Pirez, lui avait prédit qu'il serait martyr. Le père Saïto était Japonnais, du royaume de Tamba; depuis vingt-six ans, ces deux missionnaires ne s'étaient presque point quittés. Ils furent pris ensemble, conduits à la sainte montagne, et suspendus dans la fosse. Au bout de vingt-quatre heures, le père Fernandez tomba en faiblesse, et on le ramena en prison. Le père Saïto demeura encore sept jours dans sa fosse, et comme après un si long-temps les gardes eurent ouvert la fosse pour voir s'il était mort, il leur dit qu'il ne mourrait pas avant le père Fernandez. Le même jour le père Fernandez demanda des nouvelles de son cher compagnon, et on lui ré-

pondit qu'il tirait à sa fin. « Dieu soit béni, re» prit-il, je n'attendais que cela. » Aussitôt il lève les mains au ciel et il expira : quelques momens après on vint lui dire que le père Saïto était mort, et l'on trouva qu'ils avaient rendu l'esprit tous deux dans le même instant. On brûla leurs corps pour en jeter les cendres à la mer; et plusieurs, tant Chrétiens qu'idolâtres, ont attesté que tandis qu'on les portait au lieu où ils devaient être brûlés, on les avait vus et entendus se saluer chacun en sa langue naturelle. Le huitième du même mois, le père Jean Da Costa, Portugais, le père Xiste Tocuun et Damien Fucaye, tous deux Japonnais, le premier du royaume d'Yo dans le Xicoco, et l'autre d'Arima, passèrent par le même supplice. Enfin, le dix-huitième on suspendit encore au même lieu, dans la fosse, les pères Antoine de Sousa, Portugais, le père Jean-Matthieu Adami, Sicilien, qui était revenu des provinces du nord, deux autres Jésuites, Pierre et Matthieu, le père Julien Nacaura et deux novices, Laurent et Remy. Il y avait quarante et un ans que le père Nacaura était entré dans la Compagnie de Jésus, au retour de son ambassade de Rome. Ses collègues étant morts avant que la persécution fut aussi sanglante qu'elle était alors, on le chercha avec un soin particulier, on le trouva enfin dans le Bugen, et on le conduisit à Nangazaqui avec six compagnons. Ils terminèrent une vie sainte par une constance digne de la cause qu'ils soutenaient.

VI. A tant de pertes faites presque en même temps fut ajoutée celle du chef de la mission. C'était le père Sébastien Vieyra ? qui depuis son retour du Japon exerçait pour la seconde fois les charges de provincial, de visiteur, et d'administrateur de l'évêché. Ce père, qui fut un des plus grands hommes et des plus saints personnages de son siècle, naquit à Castro d'Alro en Portugal. Il se fit Jésuite fort jeune, et se consacra de bonne heure à la mission du Japon, à laquelle il a rendu tous les services qu'elle pouvait attendre d'un homme propre à tout par ses grands talens, et d'un courage que rien ne pouvait ralentir. En mil six cent vingt-trois il fut député à Rome pour informer le Saint-Siége de l'état où se trouvait cette église; il arriva à Rome en mil six cent vingt-sept, et il rendit à Urbain VIII les lettres et les présens que les Chrétiens de Nangazaqui, d'Arima, des villes de la Tense, des villes impériales, des royaumes de Déva et d'Oxu, et de cinq autres royaumes, lui avaient mis en main pour Paul V, prédécesseur d'Urbain. Le Saint-Père, à la lecture de ces lettres, et au récit que lui fit le missionnaire, des combats et de la constance des Japonnais, ne put retenir ses larmes. Il répondit aux lettres dont je viens de parler, par cinq brefs apostoliques qui nous sont restés, et dont j'ai parlé au livre précédent, et après avoir donné au père Vieyra la bénédiction apostolique. « Allez, lui dit-il, retournez

» au combat, défendez la foi au péril de votre
» vie, et si vous avez le bonheur de verser votre
» sang pour une si belle cause, je vous mettrai
» solennellement au nombre des saints martyrs. »
Le serviteur de Dieu ne perdit point de temps, mais il ne put rentrer au Japon qu'en mil six cent trente-deux. Les historiens de sa vie disent qu'à la descente du navire il baisa la terre, et s'écria : *Voici le lieu de mon repos jusqu'à la fin des siècles.*

Quoiqu'il fût entré déguisé en matelot chinois, le bruit se répandit aussitôt qu'il était arrivé un religieux venu de Rome, et sur le champ l'Empereur donna ordre qu'on n'omît rien pour le saisir, ce qui n'empêcha point le père de s'acquitter avec un très-grand soin du devoir de ses charges. Il a toujours depuis regardé comme une grâce de Dieu des plus singulières, que quelque danger qu'il ait couru, et quelque précaution qu'il fut obligé de prendre pour n'être point découvert, il n'avait jamais été privé de la consolation de célébrer les divins mystères; mais un jour celui qui lui servait au sacrifice, fut bien étonné de voir le sang de Jésus-Christ bouillonner dans le calice, il le prit pour un présage de la prochaine mort du serviteur de Dieu, et en effet, quelques jours après le père fut arrêté près d'Ozaca, et mené à Nangazaqui avec cinq de ses religieux. De Nangazaqui les prisonniers furent d'abord transférés à Omura, où ils trouvèrent

le père Louis Gomez, Franciscain, et peu de temps après il vint un ordre de la cour de les conduire à Jédo. Le courrier n'était point encore arrivé, lorsque les gardes de la prison s'aperçurent que le père Vieyra faisait son paquet, ils lui en demandèrent la raison, et il leur répondit qu'il se disposait au voyage de la capitale : ils crurent que la tête lui avait tourné, et ils en eurent compassion ; mais bientôt leur pitié se changea en admiration, car dès le lendemain l'ordre de la cour arriva. Le père ne vit point l'Empereur, parce que c'est l'usage au Japon, que dès qu'un criminel a eu l'honneur de parler devant Sa Majesté, il n'est plus permis de le faire mourir. L'homme apostolique fut mis dans une prison où, à chaque moment, To-Xogun-Sama lui envoyait des courtisans pour savoir des nouvelles de l'Europe. On le cita aussi plusieurs fois devant des juges nommés par la cour, et il parut toujours devant ces tribunaux avec la liberté d'un apôtre. Il rapporte lui-même dans une lettre à Dom Vincent Tavarez, son intime ami, que deux commissaires se transportèrent un jour dans sa prison, le firent venir dans une cour la corde au cou, et les mains liées derrière le dos, et après l'avoir fait asseoir à terre, lui montrèrent toutes sortes d'instrumens de supplice, et lui déclarèrent qu'il avait à choisir, ou de mourir de la plus cruelle mort, ou d'embrasser la religion de l'empire. Aussitôt on lui délia les mains, et on lui

apporta de l'encre et du papier, pour avoir sa réponse par écrit. Il la fit en peu de mots, et marqua qu'il avait soixante-trois ans, et que depuis le moment de sa naissance il avait reçu des biens infinis du Dieu qu'il adorait, que les divinités du Japon ne lui pouvaient faire aucune faveur, et qu'il n'avait reçu de l'Empereur que du mal; qu'il serait donc bien déraisonnable de quitter le service d'un Dieu si bienfaisant, pour offrir de l'encens à des dieux de pierre, et pour obéir à un homme mortel : aussi qu'il souffrirait plutôt mille morts que de commettre une telle infidélité, que les supplices ne l'effrayaient point, que les promesses ne le tentaient point, et que la mort la plus affreuse, ni la plus brillante couronne, ne lui feraient jamais oublier ce qu'il devait à son Créateur.

Deux jours après cet interrogatoire, on chargea le serviteur de Dieu de mettre par écrit les principaux articles de notre sainte Foi. Il le fit, et l'Empereur, à qui on les porta, en fut frappé. « Cet Européen, s'écria-t-il, est un homme de » bien, qui ne cache point ses sentimens; et si » ce qu'il dit de l'immortalité de nos ames est » vrai, malheureux que nous sommes, que de- » viendrons-nous? » En disant ces mots il fut saisi d'une frayeur si violente, qu'on en appréhenda les suites : il parut même tout changé à l'égard des Chrétiens; mais Oyendono son oncle, qui le gouvernait absolument, lui repré-

senta d'une manière si vive les grandes raisons qu'avaient eues ses prédécesseurs de proscrire le Christianisme, qu'il le fit revenir à ses premiers sentimens. Le Prince craignant ensuite que son neveu ne voulût entretenir secrètement le missionnaire, ne lui donna point de repos qu'il ne lui eût fait signer la condamnation de tous les prisonniers. L'arrêt portait que le P. Vieyra et ses compagnons, parmi lesquels était le père Franciscain, seraient honteusement promenés par les rues de Jédo, et ensuite suspendus dans la fosse. L'exécution suivit de près. Le père Vieyra dit aux soldats qui l'attachaient, qu'il ne mourrait que par le feu. En effet, comme au bout de trois jours on l'eut trouvé aussi frais que le premier, on alluma dans la fosse un grand feu, qui le réduisit en cendres le sixième de juin. La nouvelle de cette bienheureuse mort fut bientôt portée à Méaco, où le père Vieyra était depuis long-temps dans une estime extraordinaire: le capitaine-général, Dom Emmanuel de Camara, et Norogna, ami intime du saint martyr, fit aussitôt monter toutes les troupes et toute la jeunesse à cheval, on ferma les boutiques, on sonna toutes les cloches, et pendant treize jours et treize nuits il n'est point de réjouissances ni de fêtes qu'on ne fît pour célébrer le triomphe d'un homme, que toute la ville regardait comme son protecteur dans le ciel.

Aussi, jamais cette ville n'avait eu plus de

besoin d'une puissante protection : les Hollandais, après avoir tenté plusieurs fois de s'en emparer, se voyant toujours repoussés avec beaucoup de honte et de perte, firent dessein de faire tomber son commerce, c'était un moyen sûr de la ruiner, et ils prirent pour en venir à bout des mesures qui leur réussirent. Huit de leurs vaisseaux, richement chargés, vinrent mouiller au port de Firando, d'où les commandans envoyèrent à l'Empereur du Japon un magnifique présent des plus belles soies de la Chine, et des plus fins draps de Londres. L'Empereur reçut ce présent avec de si grandes démonstrations de joie, que ceux qui en étaient les porteurs se hasardèrent de demander à Sa Majesté qu'elle rompît tout commerce avec les Portugais, et qu'elle les chassât absolument du Japon. Ils ajoutèrent que le Japon n'y perdrait rien, et qu'ils se faisaient forts de fournir aux Japonnais toutes les marchandises qu'ils souhaiteraient, bien mieux conditionnées, et en plus grande abondance : qu'ils seraient aussi d'autant plus fidèles à ne point amener de missionnaires au Japon, qu'ils haïssaient souverainement leur Religion, de laquelle ils voudraient purger l'univers entier. Ils proposèrent même, pour la commodité du commerce de part et d'autre, d'aller assiéger à Méaco, et dirent à l'Empereur qu'ils se flattaient d'en venir à bout, si Sa Majesté leur voulait donner assez d'hommes pour armer leurs

huit vaisseaux. Ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient de pareilles propositions, et la cour impériale les avait toujours rejetées; il n'en fut pas tout-à-fait de même pour cette fois-ci, on leur témoigna prendre plaisir à leurs discours, et on les assura qu'on en délibérerait : en effet, on ne fut pas long-temps sans voir paraître de nouveaux édits, qui ne tendaient qu'à chagriner les Portugais.

Mais ce fut bien pis encore l'année suivante. Quatre vaisseaux portugais étant partis de Macao pour le Japon, furent fort surpris de trouver à l'embouchure du port de Nangazaqui une manière d'île qui paraissait faite à la main, et dessus une rangée de maisons de chaque côté; à l'entrée de la rue il y avait une barrière avec un corps-de-garde et des soldats bien armés. Tandis que les Portugais faisaient leurs réflexions sur ce qu'ils voyaient, un officier vint à eux, et leur déclara que ces maisons étaient bâties pour eux; ensuite il tira une grande feuille de papier qui contenait les conditions auxquelles on leur permettait encore de trafiquer au Japon. Elles étaient comprises en plusieurs articles, dont voici les principaux. Dès qu'un vaisseau aura mouillé l'ancre, tout le canon et toutes les armes à feu seront enlevées et portées chez le Gouverneur, qui rendra le tout au départ des navires. Aucun Portugais ne mettra le pied dans la ville, ni dans aucun autre endroit du Ja-

pon, sans qu'un garde ne l'accompagne partout, et il n'ira qu'où les affaires de son commerce demanderont sa présence. On n'apportera de Macao ni lettres, ni hardes, ni quoi que ce soit à l'usage des missionnaires. On ne donnera ni ne vendra point de vin qu'un officier député pour cela ne sache à qui, et ne soit bien assuré que ce ne sera point pour la messe. Il ne sera permis à personne de donner de l'argent aux Japonnais, même par aumône, de peur que cela ne soit pour aider à l'entretien des religieux. On ne parlera aux Japonnais que de ce qui regarde le commerce, et nullement de la Religion, sous quelque prétexte que ce soit. Hors la petite île où les Portugais seront logés, ils n'exposeront aucune croix ni image, ni rien qui puisse rappeler aux Japonnais la moindre idée du Christianisme. Ils auront même grand soin que leurs hôtes ne puissent apercevoir aucune marque de leur Religion, ni les entendre prier. On voulut encore les obliger à défendre aux supérieurs des religieux de Macao et des Philippines de passer au Japon, et sur ce qu'ils répondirent qu'ils n'avaient pas ce pouvoir là, on leur dit de le demander au Pape de Rome. On leur fit ensuite mille supercheries par rapport à leur trafic, et lorsqu'il fut question de partir, on les obligea de se charger d'une troupe de deux cents, tant hommes, que femmes et enfans qui avaient des parens portugais, ou même

qui avaient été adoptés par des marchands de cette nation ; et cela, leur dit-on, de peur que l'affection que cette alliance laisserait dans le pays pour les Portugais, ne fût comme une ressource au Christianisme dans l'empire. On continua d'en user de la même manière les années suivantes, ce qui remplit les Indes d'un nombre infini de ces exilés.

Dans le même temps on porta un édit impérial, qui obligeait tous les particuliers à porter sur la poitrine une idole ou quelqu'autre signe extérieur, par lequel on sût de quelle secte ils étaient. Et pour s'assurer qu'il n'entrerait plus de religieux, ni même de Chrétiens au Japon, il fut ordonné que tous ceux qui y aborderaient, seraient conduits dans un endroit où on les obligerait à fouler aux pieds des images du Sauveur, de sa sainte Mère, et des Saints qu'on avait gardés exprès.

VII. Cependant, le Japon se trouvait insensiblement presque sans missionnaires, et il n'y restait plus que quelques Jésuites japonnais. Au commencement de cette année, le père Jacques Yuki, du royaume d'Ava, après avoir mené dans les forêts une vie plus dure de beaucoup que la mort, fut pris à Ozaca, et suspendu au même lieu dans la fosse. Les Chrétiens, ainsi destitués de chefs, ne laissaient pas de se soutenir encore, et il ne se passait point de jours qu'on n'en fît mourir quelques-uns. Mais la chrétienté du Ja-

pon, quoique persécutée d'une manière si cruelle, pleurait bien moins la mort de ses enfans et la perte des pasteurs, que la chute déplorable de deux prêtres, à qui la crainte de la mort avait fait commettre la plus grande infidélité. C'était un ecclésiastique japonnais, nommé Thomas Sama, et le père Christophe Ferreyra, Jésuite portugais. Le premier était allé à Rome sous le pontificat de Paul V, et s'y était acquis une si grande réputation de sainteté, que les plus grands personnages de la Cour romaine avaient comme à l'envi recherché son amitié. Le Cardinal Bellirman entre autres, avait vécu très-familièrement avec lui. Le zèle des ames le fit retourner au Japon, où il était à peine arrivé, que la vue des supplices qu'on faisait endurer aux Chrétiens lui fit oublier son devoir : il rénonça au Christianisme pour mettre sa vie en sûreté. Le silence du père Bartoli sur ce prêtre, et le silence des autres historiens sur Thomas Araqui, ou Pierre Antoine, dont le père Bartoli rapporte seul l'apostasie, donne lieu de croire que ce ne sont point deux prêtres différens; mais je n'ai pu rien découvrir de certain sur cela.

Le père Ferreyra était un ancien missionnaire que beaucoup de zèle et de grands talens rendirent très-utile à cette mission; mais qui s'étant un peu trop dissipé, se relâcha insensiblement de sa première ferveur. Il était provincial

et administrateur de l'évêché depuis la mort du père de Couros, et il ne laissait pas de s'acquitter assez bien des devoirs de son ministère. Il fut pris en mil six cent trente-trois, et mis dans la fosse, où à peine avait-il été cinq heures, qu'il donna le funeste signal de son apostasie. Un vaisseau ayant mis à la voile dans le temps qu'on le conduisait au supplice, publia à Macao que le provincial des Jésuites avait souffert le martyre, le bruit s'en répandit de tous côtés, mais la joie qu'il causa ne fut pas de durée, et l'on ne fut pas long-temps sans être instruit de ce qui était arrivé. On peut juger combien tous les Jésuites furent consternés à cette nouvelle, et quelles armes un accident si funeste fournit à leurs ennemis pour les calomnier. Cent Jésuites morts au Japon dans les plus affreux supplices, et plus de quatre cents dans les autres parties du monde en moins d'un siècle n'avaient pas tant fait d'honneur à tout le corps, que l'infidélité d'un seul lui fit de tort. Douze ans auparavant, deux autres religieux étaient morts apostats, on n'y avait presque pas fait d'attention. Tout le monde fut bientôt imbu du malheur arrivé au père Ferreyra; on n'en demeura pas même là, et pour un infidèle, on publia qu'il y en avait quatre. On faisait cependant par toute la Société des jeûnes et des prières pour obtenir de Dieu la conversion de ce misérable, et l'église expirante du Japon poussait au ciel ses

derniers soupirs en faveur de ses deux lâches ministres. Ses vœux furent enfin exaucés, mais après bien du temps. L'ecclésiastique passa trente ans dans l'infidélité, et ne la répara qu'en mil six cent quarante-neuf. Il assistait au supplice de quelques martyrs qu'on traitait fort inhumainement : la patience des confesseurs de Jésus-Christ ranima sa foi, et la brutalité des bourreaux échauffa son zèle. Il se mit à crier qu'on avait tort d'en user de la sorte avec des innocens. Aussitôt on se saisit de lui, on lui demanda s'il parlait sérieusement, et s'il était retourné au Christianisme ? Il répondit qu'il détestait de tout son cœur les dieux du Japon. On voulut lui imposer silence ; mais comme il ne cessait de protester à haute voix qu'il était Chrétien, et qu'il ne souhaitait rien tant au monde que d'expirer par la plus cruelle mort son infidélité. On publia que la tête lui avait tourné, et on le fit mourir en secret. Pour le père Ferreyra, son retour à Dieu coûta du sang aux plus illustres de ses frères. Si l'on n'eut retenu les Jésuites de Macao, il n'y en aurait pas eu un seul qui n'eût couru sur-le-champ au Japon, mais l'apôtre du Japon, par une suite étonnante de prodiges, préparait en Italie une victime dont le sacrifice a été regardé avec raison comme une des principales sources de la conversion du père Ferreyra. C'est du père Mastrilly dont je veux parler. Je n'entreprends point de raconter toutes les merveilles

d'une vie qui n'a été qu'un tissu de miracles, nous l'avons fort exactement en plusieurs langues. Mais je ne puis me dispenser d'en dire ici tout ce qui fait plus particulièrement à mon histoire.

Marcel François Mastrilly naquit à Naples le quatrième de septembre mil six cent trois, de Jérôme Mastrilly, Marquis de San-Marzano, d'une illustre famille originaire de Nole, et de Béatrix Caraccioli, d'une des plus grandes et anciennes maisons de Naples. Il fut baptisé dans l'église de la maison professe des Jésuites, et dès-lors consacré à Dieu pour le servir dans la Compagnie de Jésus. Son enfance eut quelque chose de fort extraordinaire, sa vocation à l'état religieux fut miraculeuse, et l'on remarqua d'abord en lui des traits d'une sainteté consommée. Il était encore novice, qu'il prédit qu'on lui couperait la tête au Japon. Et l'on rapporte que la Marquise de San-Marzano sa mère, ne parlait jamais des martyrs jésuites qu'elle ne mît son fils du nombre. Ce qu'elle faisait avec une assurance qui marquait qu'elle avait sur cela quelque chose de plus qu'un pressentiment. Dans une autre occasion, le jeune religieux dit à quelqu'un que le Japon aurait son Marcellin, c'était bien des années avant la chute du père Ferreyra. Il finissait ses études de philosophie, lorsque le père Vieyra partit d'Italie pour retourner dans sa mission. Il demanda instamment la permission de l'accompagner, mais

il ne l'obtint pas. Un jour que servant à la messe, il se plaignait amoureusement à Dieu de ce qu'on lui refusait ce qu'on accordait tous les jours à tant d'autres, il fut inspiré d'employer, pour obtenir ce qu'il souhaitait, l'intercession du martyr saint Eustache, auquel il avait une singulière dévotion. Il suivit l'inspiration, et dans le moment il se sentit les yeux comme éblouis et l'esprit éclairé d'une lumière qui fut suivie d'une touche fort subite de l'amour divin. Quand cela fut un peu dissipé, il regarda sur l'autel et vit une petite image de saint Eustache d'où le rayon de lumière sortait encore, et il entendit le saint martyr qui lui disait d'avoir bon courage et que ses vœux s'accompliraient. Vers le même temps le père Grégoire Mastrilly, son grand oncle, qui avait empêché qu'il n'accompagnât le père Vieyra au Japon, frappé de je ne sais quel sentiment de frayeur de s'être opposé à la volonté de Dieu, alla lui en demander pardon à genoux.

Quelques années après son frère aîné mourut, et on voulut l'engager à rentrer dans le monde, du moins pour quelque temps, et jusqu'à ce que ses neveux fussent en âge de se conduire eux-mêmes, il le refusa constamment; mais à peine jouissait-il du repos que cette victoire lui avait procuré, qu'il tomba malade. Il fut même en danger, et le jeune Marquis son frère lui étant apparu plusieurs fois vêtu de blanc, et comme l'invitant à un voyage, il prit ces invi-

tations pour un présage qu'il mourrait bientôt, mais il guérit de cette maladie. Enfin, l'année mil six cent trente-trois, deux mois après que le père Ferreyra eut apostasié, le Comte de Monterey, Vice-Roi de Naples, voulant célébrer l'octave de la Conception de la Vierge avec une magnificence extraordinaire, le seigneur Charles Brancaccio, qui s'était chargé d'une partie des préparatifs, pria le père Mastrilly, son ami intime, de l'aider dans ce travail que sa piété lui avait fait entreprendre. Le père y consentit, et le soir tout étant fini, comme il parlait à un ouvrier qui détendait une tapisserie, un marteau pesant deux livres lui tomba de deux cent vingt-cinq pieds de haut sur la tempe droite, il fut renversé par terre de la violence du coup, et ce qui parut un très-mauvais signe, il eut envie de vomir. On le porta au collége, les médecins y accoururent, on fit au malade toutes sortes de remèdes, mais en pansant la plaie, on ne fit pas attention au contre coup qui avait été violent. Aussi, le père ne fit qu'empirer de plus en plus, et les médecins, le voyant désespéré, se retirèrent en disant que l'air de Naples était mortel pour les blessures à la tête.

Après vingt-cinq jours d'opérations violentes, le malade fut réduit à une telle extrémité, qu'on ne concevait pas comment il pouvait vivre. Il ne lui était pas possible de desserrer les dents pour prendre la moindre nourriture, et un froid

si opiniâtre le saisit partout le corps, qu'on ne vint jamais à bout de l'échauffer. Il a écrit depuis à plusieurs de ses amis que ses jours avaient été pour lui un paradis continuel. « Ce n'était, » dit-il, que nouvelles heureuses, que visites » célestes, que consolations divines. J'ai com- » pris beaucoup de choses qui m'arrivèrent alors, » le reste me fut encore caché. »

Dès le commencement de sa maladie, un homme vêtu comme un chevalier de quelque ordre militaire, se montra à lui portant d'une main un cierge et de l'autre un bourdon. On a depuis su par une lettre du serviteur de Dieu à Dom Antoine Tellez de Sylva, qui commandait la flotte sur laquelle il alla aux Indes, que ce chevalier était l'apôtre de l'Orient. Le Saint dit au malade qu'il choisît du cierge ou du bourdon, c'est-à-dire, de mourir ou d'aller aux Indes. Le père répondit qu'il ne voulait que ce que Dieu voulait. Le saint apôtre revint plusieurs fois, et s'entretint familièrement avec le malade. Un chevalier de l'ordre d'Alcantara parut aux yeux du père, et il lui fut dit que ce chevalier lui serait un jour d'un grand secours. Le serviteur de Dieu a reconnu depuis que c'était le Gouverneur des Philippines, Dom Sébastien Hurtado de Corquéra, chevalier de l'ordre d'Alcantara, un des plus grands hommes de son siècle, et en qui l'habileté pour les grandes affaires et la bravoure furent toujours accompagnées d'une piété rare, et d'une vertu des plus solides.

Cependant le malade tournait à la mort, lorsque saint François-Xavier déclara à une dame de qualité que le père Mastrilly ne mourrait point de cette maladie, et qu'il était destiné à de grandes choses. Il lui ajouta qu'elle ne manquât pas d'en avertir au plus tôt son confesseur. Le second jour de janvier, le père demanda à parler au père Charles de Sangro son provincial, et fit avec sa permission, vœu d'aller aux Indes, supposé qu'il recouvrât la santé : on lui donna ensuite l'Extrême-Onction. Depuis quelques jours il ne voyait plus saint François-Xavier ; pour y suppléer en quelque sorte, il fit mettre à côté de son lit une image du Saint, et le pria instamment qu'il pût recevoir le Viatique. Il fut exaucé, on le communia, et il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Une heure ou deux après il dit à quelqu'un qui se rencontra près de lui, *je dirai demain la messe*, et le père Vincent Caraffe, alors recteur du collége de Naples, et depuis Général de la Compagnie de Jésus, qui le veilla pendant la nuit, a rapporté qu'il ne l'entretint que de son voyage des Indes. On regarda ces discours comme des égaremens d'un esprit en délire, et on ne lui donnait plus qu'un quart d'heure à vivre, lorsqu'il dit d'une voix extrêmement basse, qu'il lui semblait être dans une vallée d'où il voyait une petite lueur dans l'air. Un moment après il ajouta qu'il apercevait un globe lumineux, et au milieu, saint

François-Xavier avec un visage extrêmement affable. Il assura depuis que le seul souvenir de cette vision suffisait pour chasser de son cœur jusqu'à l'idée de la tristesse.

Il était quatre heures de nuit, et l'infirmerie était pleine de religieux, parce qu'on n'attendait que le moment auquel le malade entrerait dans l'agonie. Alors il entendit une voix qui lui paraissait venir de fort loin, et qui dit par deux fois *Marcel, Marcel.* Il se tourna du côté droit, et ne vit personne. Il fit silence de la main, et comme il s'entendit appeler une troisième fois, il se tourna du côté gauche où était l'image de saint François-Xavier. Ces agitations étonnèrent beaucoup, parce que, depuis quelques jours, il ne pouvait plus se remuer. On remarqua ensuite qu'il parlait à quelqu'un, et voici ce que lui-même a mis par écrit de ce qui arriva depuis ce moment. « Après que je me fus tourné, » je voulus regarder l'image de saint François- » Xavier, et je vis ce grand Saint lui-même en » habit de pélerin, qui me dit avec un visage » fort gai. Hé bien, Marcel, qu'aimez-vous mieux, » mourir ou aller aux Indes? Je ne veux rien, » répondis-je, sinon que la volonté de Dieu » s'accomplisse. Mais, reprit le Saint, vous sou- » venez-vous du vœu que vous fîtes hier? Je » m'en souviens bien, répartis-je. Dites donc, » ajouta-t-il, avec moi, ce que je vais dire. Il » commença dans le même moment, et je le

» suivis mot à mot. Il arriva même que, n'ayant » pas bien entendu deux ou trois mots, le Saint » eut la bonté de les recommencer. » Or voici ce qu'il me fit dire :

(1) *Dieu tout-puissant et éternel, moi Marcel Mastrilly, quoiqu'absolument indigne de paraître devant vous, me confiant néanmoins en votre bonté et en votre miséricorde infinie, et poussé du désir de vous servir; en la présence de la très-sacrée vierge Marie, du saint Père François-Xavier, et de toute la cour céleste, je m'engage par vœu à votre Divine Majesté, de garder la pauvreté, la chasteté, et une obéissance perpétuelle dans la Compagnie de Jésus, et sur-tout d'aller*

---

(1) Omnipotens sempiterne Deus, ego Marcellus Mastrillus, licet undecumque tuo conspectu indignissimus, fretus tamen pietate ac misericordiâ tuâ infinitâ, et impulsus tibi serviendi desiderio, voveo coram sacratissimâ Virgine Mariâ, et sancto P. Francisco Xaverio, et curiâ tuâ cœlesti universâ, divinæ majestati paupertatem, castitatem et obedientiam perpetuam in Societate Jesu, et præcipuè apostolicam missionem indicam, quam heri pariter vovi coram patre meo provinciali, et promitto eandem societatem me ingressurum, ut vitam in eâ perpetuò degam, juxtà ipsius societatis constitutiones et decreta sancti patris Francisci Xaverii de expeditione indica edita. A tuâ ergò bonitate et clementiâ, per Jesu-Christi sanguinem, et merita sancti Francisci Xaverii peto suppliciter, ut hoc holocaustum et votum a me indignissimo nuncupatum, ut in odorem suavitatis admittere digneris; et ut largitus es ad hoc desiderandum, offerendum et vovendum, sic etiam ad explendum, et sanguinem pro tuo amore fundendum, gratiam uberem largiaris.

aux missions des Indes, comme j'en fis hier le vœu entre les mains de mon père provincial. Je promets d'entrer dans la Compagnie de Jésus, pour y vivre le reste de mes jours, suivant les constitutions de la dite Compagnie, et les ordres que m'a donnés saint François-Xavier touchant la mission des Indes. Je supplie donc votre suprême bonté, par le sang de Jésus-Christ, *et par les mérites de saint François-Xavier, de vouloir bien recevoir ce sacrifice que je vous présente, et ce vœu que je vous fais, tout indigne que j'en suis, comme un holocauste d'agréable odeur, et, après m'avoir inspiré le courage de faire de si grandes promesses, de me donner les grâces nécessaires pour les accomplir.* « Dès que nous eûmes fini, le Saint me dit d'un ton et d'un air » joyeux ; *soyez guéri*, et pour marquer à Dieu » votre reconnaissance d'un si grand bienfait, » baisez les cinq plaies du crucifix. J'obéis, après » quoi il me demanda si j'avais de ses reliques : » je lui dis que j'en avais dans mon reliquaire, » et en même temps je le pris sous mon chevet. Gardez-les précieusement, repartit le Saint. » Puis il ajouta : avez-vous de la vraie croix ? » Oui, j'en ai, repartis-je. Hé bien, continua-t-il, appliquez-la à la partie malade. Je mis » aussitôt le reliquaire sur la plaie. Le Saint me » fit signe de la tête que ce n'était pas là où » était le mal, et il me montra du doigt le derrière de la tête, en me disant, c'est là qu'il

» faut porter la relique. Effectivement, ma plus » grande douleur avait toujours été en cet en- » droit. Tandis que la sainte relique était po- » sée où le Saint m'avait marqué, il me com- » manda de dire avec lui cette prière : (1) » *Je vous salue, bois sacré, croix précieuse, je me consacre tout entier à vous et pour toujours, et je vous supplie de m'octroyer la grâce de répandre pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang; grâce que l'Apôtre des Indes, saint François-Xavier, n'a pu obtenir après tant de travaux.* « Cette prière finie, le Saint me fit » encore dire les paroles suivantes : » (2) *Je renonce à mes parens, à la maison paternelle, à mes amis, à l'Italie, à tout ce qui pourrait apporter quelque retardement à la mission des Indes, et je me consacre uniquement au salut des ames parmi les Indiens, en présence de saint François-Xavier.* « A quoi j'ajoutai de moi- » même, (3) *mon père.* Enfin l'apôtre me dit d'a-

(1) Ave, lignum crucis, ave, ave, crux potentissima, me tibi totum dedico in perpetuum, et oro suppliciter ut gratiam fundendi pro te sanguinem, quam Indiarum apostolus sanctus Franciscus Xaverius post tot et tantos labores consequi non meruit, mihi, licet indignissimo largiaris.

(2) Abrenuncio parentibus, proprio domui, amicis Italiæ, et omnibus quæ mihi retardare possent indicam missionem, et me totum in animarum salutem apud Indos dico, coram sancto Francisco Xaverio.

(3) Patre meo.

» voir bon courage, et de renouveler tous les » jours les promesses que je venais de faire. Je » me trouvai alors tout autre, je me sentis » beaucoup d'appétit, je demandais qu'on m'ap- » portât quelque chose, je mangeai et je bus » sans peine, en un mot j'étais parfaitement » guéri. »

En effet, dès que le saint eut disparu, le père Mastrilly, sans fièvre, sans fluxion, sans langueur, sans paralysie, sans convulsions, sans aucun reste du pitoyable état où on l'avait vu réduit une demi-heure auparavant, appela ses frères, et leur déclara ce qui venait de se passer. On cria *Miracle*, toute la maison fut éveillée, on accourut à l'infirmerie, et l'on chanta le *Te Deum*. Le père ôta ensuite ses bandes, et l'on fut bien surpris de ne voir plus ni plaie, ni cicatrice; les cheveux mêmes qu'on avait rasés étaient revenus. Il s'habilla, se jeta à genoux devant l'image de son médecin, et après y être demeuré assez long-temps en prières, il écrivit pendant deux heures tout le détail de sa guérison dont il a laissé depuis plusieurs relations de sa main. Le lendemain il dit la messe à la vue de tout Naples; et il reçut les visites de quantité de personnes de distinction. Le Cardinal Buon-Compagni, Archevêque de Naples, fut de ce nombre : ce prélat voulut ouïr juridiquement tous les témoins, et avoir l'attestation de tous les médecins et chirurgiens qui avaient traité le père

Mastrilly, après quoi il permit de divulguer le miracle, et d'en graver la figure qui courut bientôt toute l'Europe et les deux Indes. Pour l'image de saint François-Xavier devant laquelle ce Saint s'était montré pour opérer une si étonnante guérison, elle fut portée en procession, et placée avec une solennité extraordinaire dans l'église du collége. Enfin on fit une chapelle de l'infirmerie où s'était passé le miracle, et on l'orna de dorures et de peintures qui représentaient tout ce qui y était arrivé de merveilleux depuis le commencement de la maladie du père Mastrilly.

Il n'y avait que quatre jours que le serviteur de Dieu était guéri, lorsque la Marquise sa mère tomba dangereusement malade à Nole; il s'y rendit en diligence, et y demeura huit jours sans quitter la Marquise ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'il lui eût fermé les yeux. Et quoiqu'avant sa maladie, il n'eût pu veiller une nuit sans en être incommodé, il soutint cette fatigue aussi aisément qu'aurait pu faire l'homme de la plus forte complexion. De Nole, le père retourna à Naples, et ne pensa plus qu'à son voyage des Indes. Il s'y prépara par l'oraison qui dès-lors lui devint continuelle, et par les pratiques de la plus austère pénitence. La lecture des épîtres de saint François-Xavier, et la méditation de ses vertus, étaient aussi un de ses plus ordinaires exercices; il ne songeait plus qu'à se remplir de l'esprit du saint Apôtre, et l'on

peut dire qu'il y réussit parfaitement. Il écrivit ensuite au père Mutio Vitelleschi, Général de la Compagnie, pour avoir la permission de passer en Orient, et il en reçut cette réponse : *Je ne puis, ni ne dois empêcher que votre Révérence n'emploie sa vie et sa santé au service des infidèles de l'Inde, puisque le saint Apôtre de l'Orient vous en a lui-même donné l'ordre.* Dès que le père eut reçu cette permission, il se mit en chemin. Mais avant son départ, il lui arriva deux choses fort singulières que je ne dois pas omettre.

Tandis qu'il était à Nole, on le pria de venir exorciser une dame de qualité qu'un démon tourmentait d'une manière étrange. Il y alla, et à peine eut-il appliqué à la dame possédée le reliquaire où étaient les reliques de saint François-Xavier, que le démon sortit frémissant de rage, et criant de toute sa force : *je m'en vais, je ne puis te faire tout le mal que je voudrais, mais je t'attends sur le chemin des Indes, là nous essaierons nos forces l'un contre l'autre.* Peu de jours après, le père se sentit inspiré de demander à son saint patron, si Dieu lui ferait la grâce de mourir martyr. Il obéit à l'inspiration, et le Saint lui promit qu'il aurait, avant que de partir de Naples, toute la certitude qu'il souhaitait. En effet, lorsqu'il était sur le point de quitter Naples, il fut appelé un jour pour entendre la confession d'une femme qu'il ne connaissait point. La pénitente commença par s'accuser de négli-

gence à s'acquitter d'un ordre qu'elle avait reçu de saint François-Xavier, et ajouta que depuis peu le Saint lui était encore apparu dans l'église du collége avec les ornemens sacerdotaux, l'avait communiée de sa main, et lui avait enjoint pour la seconde fois d'aller dire au père Mastrilly, qu'il répandrait son sang pour la foi dans l'Orient, *et pour preuve de ce que je dis*, continua-t-elle, *je vous renvoie à mon confesseur ordinaire à qui j'ai prédit il y a long-temps toutes les circonstances de votre maladie et de votre guérison.*

De Naples, le serviteur de Dieu se rendit à Rome où, visitant les catacombes, la première chose qui se présenta à ses yeux, fut une pierre sur laquelle était cette inscription : *Marcel, martyr* de Jésus-Christ, *avec ses quarante compagnons.* Ce qui fut comme une prédiction de ce qui arriva lorsque le Roi d'Espagne donna au père quarante Jésuites pour l'accompagner au Japon. Je ne m'arrêterai point à décrire tout ce qui se passa de merveilleux dans les endroits qui se trouvèrent sur la route du missionnaire. On ne le regardait que comme un homme extraordinaire; les miracles ne lui coûtaient rien, et tout ce qu'il disait ou écrivait, étaient des traits si enflammés de l'amour divin, que les cœurs les plus froids en étaient embrasés. Le père Mastrilly s'embarqua à Gênes pour l'Espagne. Le Roi Philippe IV le voulut voir, le reçut comme un Saint destiné au martyre, lui parla debout et découvert,

et lui dit ces paroles qui causèrent beaucoup d'étonnement à toute la cour. *Votre Révérence me fera un singulier plaisir toutes les fois qu'elle voudra bien me donner quelque ordre. Je la prie de me recommander à Dieu, et de m'écrire quelquefois.* La Reine enchérit encore sur tant de marques de distinction; et sachant que le père devait passer par Goa, elle fit faire une magnifique chasuble qu'elle le chargea de mettre lui-même sur le corps de saint François-Xavier, avec ordre au Vice-Roi des Indes de lui envoyer celle que le père aurait ôtée. Le Comte Duc d'Olivarez, qui préparait alors un armement pour chasser les Hollandais du Brésil, voulut engager le père Mastrilly à monter la flotte, et lui promit de lui fournir l'année suivante, tout ce qu'il souhaiterait pour le voyage des Indes, mais l'homme apostolique lui répondit que les ordres de saint François-Xavier ne souffraient point de retardement. Il se hâta donc de gagner Lisbonne avec ses compagnons auxquels le Roi Catholique fournit, avec une libéralité digne de lui, tout ce qui leur était nécessaire. Ils s'embarquèrent sur la flotte des Indes, commandée par dom Antoine Tellez de Sylva, dont j'ai déjà parlé, et ce seigneur, qui menait à Goa le nouveau Vice-Roi, dom Pedro de Sylva, voulut avoir avec lui le père Mastrilly sur la capitane. L'idée qu'on avait de la sainteté du père, les honneurs inouïs qu'on lui avait rendus à la cour d'Espagne, la haute piété dont le Général

de la flotte et le Vice-Roi faisaient profession, tout cela donna dans le vaisseau une fort grande autorité au serviteur de Dieu. Il commença par y établir une congrégation de la Sainte-Vierge, et dom Antoine Tellez voulut bien en être le préfet. On régla ensuite les prières et tous les exercices de piété, et ces réglemens furent suivis si exactement, que la communauté la plus fervente n'avait rien de plus admirable que l'équipage de ce vaisseau. La navigation fut longue et périlleuse, mais elle ne fut qu'un tissu de prodiges. Dès que le serviteur de Dieu eut mis pied à terre à Goa, il courut au tombeau de saint François-Xavier. Il trouva le saint corps aussi frais qu'il avait jamais été, quoiqu'on en eût déjà coupé le bras droit. Après qu'il lui eut rendu ses devoirs avec des transports de dévotion qu'il est aisé de conjecturer, il mit entre les doigts du Saint, un billet écrit de son sang, qui se garde à Rome, et par lequel il se déclarait son serviteur et son disciple.

Cependant à l'entrée du saint homme aux Indes, il s'était opéré des prodiges étonnans. Deux crucifix furent vus plusieurs fois ouvrir les yeux, et le père a écrit lui-même que ces deux images regardaient du côté du Japon. Le missionnaire ne perdit point de temps, et il s'embarqua pour Manille après avoir écrit à ses amis plusieurs lettres que je voudrais pouvoir rapporter toutes, persuadé qu'on les verrait avec plaisir;

mais je laisse cela à ceux qui voudront bien nous donner une histoire complète du saint martyr, et plus poliment écrite que celle que nous avons déjà. Dans une des lettres dont je parle, il promet à Dom Antoine Tellez de Sylva qu'il saura le premier des nouvelles de son triomphe. Dans une autre au père de Gattis, il lui rend grâces des prières qu'il avait faites à Dieu pour lui, et auxquelles il attribuait toutes les faveurs dont le ciel le comblait depuis ce temps-là. Ce père était un saint homme qui demeurait à la maison professe de Naples : un jour qu'il attendait dans la sacristie quelqu'un qui voulût bien le conduire à l'autel, personne ne se présentant, parce qu'il avait la réputation d'être fort long, le père Mastrilly se trouva là avec le père Gabriël Mastrilly son oncle. Celui-ci appelant son neveu qui n'était pas encore prêtre, lui dit de quitter ce qu'il faisait, et d'aller servir la messe au père de Gattis; le jeune religieux se mit aussitôt en devoir d'obéir. Le père de Gattis eut quelque peine à accepter cet office; mais le père Mastrilly le pria de si bonne grâce d'agréer qu'il lui rendît ce petit service, qu'il y consentit après l'avoir assuré que cette messe serait toute pour lui. Or l'homme apostolique dans les communications qu'il eut avec saint François-Xavier auprès de son tombeau, connut que l'action qu'il avait faite en s'offrant au P. de Gattis pour lui servir la messe, et les mérites du sacrifice que

le saint homme avait offerts pour lui, avaient été le principe des grâces extraordinaires qu'il avait reçues du ciel depuis ce moment-là. C'est ainsi qu'il n'y a rien à négliger dans la vie spirituelle, et l'on ne sait pas ce qu'on perd, quand on se met sur le pied de ne faire attention qu'à ce qui nous paraît grand. Car, outre que souvent nous nous trompons dans le jugement que nous en faisons, Dieu souvent attache à ce qui nous semble petit une suite de grâces hors de laquelle non-seulement notre sainteté, mais, notre salut même n'est pas en assurance.

Je reviens au père Mastrilly. Il arriva à Manille le dernier jour de juillet de l'année mil six cent trente-six, mais il n'était pas aisé de passer de là au Japon. En attendant une occasion favorable, Dom Sébastien Hurtado, Gouverneur des Philippines, mena le père à la conquête de Mindanao. Il y fit tant de miracles, qu'il passa pour constant dans toute l'Asie, que les Espagnols devaient à ses mérites la victoire qui les avait rendus maîtres de cette belle contrée. Après cette expédition, le Gouverneur regardant le missionnaire comme un homme tout divin, résolut de le faire débarquer au Japon, quoiqu'il lui en coûtât. Il avait dans ses prisons un pilote condamné à mort pour avoir entrepris contre les défenses le voyage du Japon. Il le fit venir, lui promit sa grâce, et même une grosse récompense, s'il voulait mettre le père sur quel-

que rivage du Japon. Le pilote y consentit de bon cœur, et fut bientôt en état de partir. Le père Mastrilly eût bien souhaité entrer au Japon avec toute sa troupe, mais il n'y eut pas moyen : il fut donc obligé, dès son arrivée à Manille, de les renvoyer à Macao, après leur avoir témoigné le regret que lui causait une si triste séparation. Il se retira ensuite un moment pour recommander leur voyage à saint François-Xavier, et il avait à peine commencé sa prière devant l'image du Saint, qu'il les rappela tous. Il leur dit de regarder le visage de l'apôtre, et il leur demanda s'ils n'y voyaient rien ; ils répondirent que non. *Quoi*, continua-t-il, *vous ne voyez pas cet air sombre qui le défigure d'une manière si étrange ?* Ils persistèrent à dire qu'ils n'y remarquaient aucune altération. *Allez donc, mes pères*, reprit le saint homme, *et ne perdez pas l'occasion de vous embarquer, mais soyez persuadés que nous nous reverrons bientôt à Manille.* L'événement suivit de près la prédiction ; il n'y avait que quelques jours que les pères étaient en mer, lorsqu'une violente tempête brisa leur navire contre un rocher. Une partie de l'équipage fut noyée, et les missionnaires eurent bien de la peine à gagner la côte de Manille.

Rien n'arrêtant plus le père Mastrilly aux Philippines, le dixième de juillet mil six cent trente-sept, il se déguisa en Chinois, et prit la route de la Chine. Sur le soir, il rebattit du côté du Ja-

pon, et se mit à la japonnaise. Ce dernier voyage fut encore plus traversé que les autres, et Satan tint parole au saint homme jusqu'au bout. Enfin le navire qui portait le père mouilla derrière une petite île vis-à-vis de Saxuma. Le père y acheta une barque, et renvoya son pilote à qui il promit que son retour à Manille serait heureux, et que dans peu on y saurait ce qu'il serait devenu. Quelques Japonnais réfugiés aux Philippines l'avaient suivi; il tâcha de les engager à s'en retourner; mais ils n'en voulurent rien faire. Il resta quelques jours au même endroit, et écrivit à ses amis qu'il touchait au moment de faire à Dieu le sacrifice de sa vie. Il entra ensuite dans le port de Cangoxima, mais il ne s'y arrêta point. Il mit pied à terre dans celui de Cuto où il fut reconnu; il donna de l'argent, et on le laissa aller. Il continua de marcher seul le long du rivage que ses compagnons côtoyaient dans la barque; mais ceux-ci étant tombés entre les mains des gardes-côtes, le père s'écarta, et s'enfonça dans un bois. Les prisonniers furent d'abord mis à la question, et souffrirent assez long-temps sans rien déclarer, jusque-là qu'un d'eux, nommé André Cotenda, mourut dans les tourmens. Les autres perdant enfin patience, avouèrent qu'ils étaient venus des Philippines avec un religieux qui était un homme extraordinaire. Sur les indices qu'ils donnèrent, on détacha des soldats qui, au bout de quatre jours,

découvrirent le missionnaire à la faveur d'un feu qu'il avait allumé dans un bois.

Ils le trouvèrent à genoux, et il leur parut quelque chose de si auguste dans toute sa personne, qu'ils demeurèrent assez long-temps saisis et comme immobiles. Le père ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il se leva et alla au devant d'eux. *C'est moi que vous cherchez*, leur dit-il, *qui vous empêche de me prendre?* Cette douceur les rassura; mais dans le moment qu'ils mirent la main sur lui, la terre trembla. Ils avaient ordre de le mener à Nangazaqui, et ils en étaient éloignés de cinq journées. Le serviteur de Dieu ne souffrit pas beaucoup dans ce voyage, car ces conducteurs eurent pour lui de grands égards et beaucoup de respect. Dès qu'il fut arrivé, on le conduisit chez le Gouverneur, et l'on fut bien surpris de lui voir un cercle de lumière autour de la tête. Cela s'étant dissipé, on l'interrogea sur bien des choses, et en particulier sur la conquête de Mindanao. Le père s'arrêta à cet article qui blessait sa modestie, déclara son pays, sa profession, le dessein qu'il avait de prêcher l'Évangile aux Japonnais, et de guérir l'Empereur qu'il savait être malade. On lui demanda quels remèdes il prétendait employer; il prit occasion de parler de saint François-Xavier, de ses travaux, de ses miracles, et de ce qu'il avait fait au Japon. Il ajouta qu'avec un peu de ses entrailles pulvérisées, il guérirait

l'Empereur. Le Gouverneur eût bien voulu pouvoir renvoyer un homme qui lui paraissait beaucoup au-dessus des autres; mais il n'était pas le maître, et la conquête de Mindanao avait encore renouvelé les soupçons qu'on avait des Espagnols. Il fut donc résolu qu'on mettrait le prisonnier à la question, pour le faire parler sur le sujet de son voyage.

Le premier supplice qu'on lui fit endurer fut celui de l'eau, ce qui fut exécuté en cette manière. On l'attacha fort haut avec une corde torse, les jambes écartées, ensuite on le laissa tomber dans une cuve pleine d'eau la tête la première, ce qu'on recommença plusieurs fois : ces chutes précipitées lui ôtaient la respiration, et il rejetait toute l'eau qu'il avait bue avec des douleurs inconcevables. On le tourmenta encore d'une autre façon. On le serra avec des bandes partout le corps, on lui mit un entonnoir dans la bouche, et on lui versa de l'eau sans lui donner le loisir de respirer. Quand il en fut rempli, on l'étendit à terre, on lui mit un ais sur le ventre, et à force de marcher dessus, on lui fit rendre avec violence toute l'eau qu'il avait avalée. Ce tourment lui causa une faiblesse, et on le mena en prison. Il y trouva ses compagnons, et à leur contenance il comprit ce qui leur était arrivé : il en gémit devant Dieu, et leur infidélité lui fit pousser des soupirs que ses tortures n'avaient pu lui arracher. Ces malheureux,

qui avaient caché quelque chose dans leur interrogatoire, se jetèrent aux genoux du saint homme, et le conjurèrent de ne rien dire qui pût leur faire de la peine : il le leur promit; mais il leur reprocha si vivement leur lâcheté, qu'ils s'engagèrent à la réparer, leur en dût-il coûter la vie. Quelques historiens ont écrit qu'ils avaient tenu parole. Au bout de quelques jours, le père fut interrogé de nouveau, le Gouverneur ne pouvant rien tirer de lui que ce qu'il avait confessé d'abord, lui déclara qu'on allait essayer, pour le faire parler, les plus affreux tourmens. En effet, on le dépouilla tout nu, et on se disposait à lui appliquer sur la chair des lames ardentes sans avoir aucun égard à la bienséance; mais il représenta au Gouverneur que ce supplice n'avait jamais eté mis en usage par aucun tyran. Sa remontrance fut efficace, et l'on recommença le tourment de l'eau. On le réitéra trois jours de suite, au bout desquels le Gouverneur se lassa de faire souffrir inutilement un homme qu'il ne pouvait s'empêcher de respecter, et il le condamna à la fosse.

Le quatorzième d'octobre on le fit monter sur un méchant cheval pour être conduit à la sainte montagne. Il était couvert d'une soutanelle tout usée, qui ne lui venait qu'aux genoux : il avait un baillon à la bouche, un côté de la tête rasé, et frotté d'une terre rouge, ce qui est au Japon une très-grande marque d'ignominie, les mains

liées derrière le dos, et sur les épaules l'arrêt de sa mort, signé de la main même de l'Empereur. Tandis qu'on l'attachait, il dit aux bourreaux qu'il ne mourrait pas de ce supplice, et qu'il aurait la tête tranchée. Le dix-septième on regarda s'il était mort, on le trouva plein de vie, et parce que le lendemain on devait célébrer une fête en l'honneur de quelque divinité, et que pendant ces jours solennels il n'est pas permis de faire souffrir qui que ce soit, le Gouverneur commanda qu'on tranchât la tête au missionnaire. On se mit aussitôt en devoir d'exécuter cette sentence, et ceux qui tirèrent le martyr de la fosse, furent surpris qu'il ne lui fût pas tombé à la tête une seule goutte de sang, ce qui n'était encore arrivé à personne; il semblait même que ses forces fussent augmentées. A peine s'était-il mis à genoux qu'on lui déchargea un grand coup de sabre, qui ne fit rien. On redoubla, et ce second coup ne laissa qu'une petite trace à l'endroit où le sabre avait porté. Le bourreau, saisi de frayeur, pensa tomber à la renverse, il jeta son sabre et se retira. Le saint homme cependant était abîmé dans une douce contemplation : sa prière finie, il se tourne vers le soldat, l'exhorte à reprendre son sabre, et l'assure que pour cette fois il sera plus heureux. En effet, le bourreau sans aucun effort lui abattit la tête. En même temps la terre trembla, et quoique le ciel fût serein, une nuée fort noire s'éleva

à la vue de tout le monde, et alla couvrir le palais du Gouverneur. On réduisit en cendre le corps du saint martyr, selon la prédiction qu'il en avait faite dans une lettre écrite de Goa au père Gabriël Mastrilly, son oncle. On brûla aussi le corps de Cotenda, et malgré un fort grand vent, on remarqua que la fumée ne se rabattit point, mais qu'elle s'éleva aussi droit que dans un calme parfait. Il ne paraît pas que le père Mastrilly ait vu le père Ferreyra, pour lequel il était venu au Japon, comme il le déclara aux Philippines au père Michel Solana; car ce père lui représentant qu'il y avait assez peu d'apparence de faire du fruit au Japon, et que le Mindano lui offrait un champ bien vaste et une moisson plus assurée, il répondit que c'était au Japon que saint François-Xavier l'envoyait, et que le sujet de son voyage était d'essayer de ramener à la foi le malheureux apostat, ou du moins d'effacer de son sang la tache qu'il avait faite à la Religion et à la Compagnie. Je ne m'étendrai pas ici sur les miracles qui se firent dans toutes les parties du monde après la mort du serviteur de Dieu, ni sur les honneurs qu'on rendit partout à sa mémoire, ce serait la matière d'un juste volume, et je m'écarterais trop de mon sujet.

Il semblait qu'il ne dût plus y avoir de Chrétiens au Japon, vu la multitude prodigieuse de ceux qu'on avait bannis ou mis à mort. Il fallait bien néanmoins qu'il y en eût encore beau-

coup, puisque dans le royaume d'Arima, où on les avait poursuivis plus vivement que partout ailleurs, ils faisaient encore le plus grand nombre en mil six cent trente-huit. A la vérité on les maltraitait de telle sorte, qu'il y avait apparence qu'en peu d'années on les exterminerait; mais on les poussa avec si peu de ménagement qu'ils en vinrent à une révolte, laquelle acheva de ruiner les affaires du Christianisme, et fit bien voir que ces Chrétiens n'avaient plus de pasteurs : ils prirent donc les armes au nombre de trente-sept mille, mirent à leur tête un jeune Prince du sang de leurs anciens Rois, et se saisirent de la forte place de Ximabara. Le Roi d'Arima conçut bien que des désespérés dans un poste de cette importance ne seraient pas aisés à forcer. Il en écrivit à l'Empereur, qui en jugea comme lui, et qui crut qu'il ne fallait rien moins que les principales forces de l'empire, pour étouffer ce commencement de guerre civile; ainsi Ximabara se vit bientôt assiégée par une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Cette formidable puissance ne fit que relever le courage des révoltés; mais un ennemi domestique, contre lequel ni l'expérience ni la valeur ne peuvent rien, les inquiétait; à peine étaient-ils investis, qu'ils manquaient déjà de vivres. Ils ne voulurent pourtant point entendre parler de se rendre, ils firent de vigoureuses sorties, et reçurent si bien l'ennemi à toutes les attaques, qu'en peu

de temps l'armée impériale se trouva diminuée au moins d'un tiers. Enfin, les vivres manquèrent tout-à-fait, et il fallut songer ou à se soumettre, ou à tenter la fortune d'un combat : mais on ne sait au Japon ce que c'est que se remettre à la miséricorde de son ennemi, et toutes les guerres se terminent par vaincre ou mourir; ce fut donc le parti que prirent les rebelles d'Arima; ils sortirent rangés en bataille, tuèrent aux Impériaux au moins vingt mille hommes, et combattirent tant qu'ils purent tenir leurs armes, mais à la fin la faiblesse et la lassitude les leur firent tomber des mains, et ils périrent tous sans avoir été vaincus.

Les Hollandais, toujours attentifs aux occasions de ruiner le commerce des Portugais, ne manquèrent pas celle-ci qui leur parut fort propre à leur dessein. On veut bien croire que ces messieurs, tout ennemis qu'ils sont des Catholiques, ne prévirent pas alors toutes les suites qu'aurait la démarche qu'ils allaient faire contre la Religion chrétienne; ce qui est constant, c'est qu'ils ne craignirent point de faire avertir l'Empereur que les Portugais étaient les auteurs de la révolte d'Arima, et qu'ils renouvelèrent cette calomnie si souvent rebattue, qu'on se servait du prétexte de la Religion, pour soustraire les peuples de l'obéissance due à leurs légitimes Souverains. Ce fut assez de la simple accusation pour condamner les Portugais sans les entendre,

et il parut un édit qui défendait, sous peine de mort, aux sujets du Roi Catholique, de mettre le pied sur les terres du Japon. Macao, à cette nouvelle, fut dans la dernière consternation : il fut arrêté sur-le-champ que pour fléchir l'Empereur, on lui députerait une solennelle ambassade, et qu'on n'omettrait rien pour détruire les soupçons qu'il avait conçus. Dom Louis Paez Pachéco, Dom Roderic Sanchez de Pérédés, Dom Gonzalez Monteyro de Carvailho, et Dom Simon Vas de Pavia, s'offrirent à être Ambassadeurs ; et l'on regarda comme un coup du ciel que des personnes de cette considération voulussent bien risquer leurs vies pour la patrie et pour la Religion. Le premier avait commandé les armées, et les deux derniers avaient déjà été Ambassadeurs au Japon; mais leur vertu et leur mérite était encore au-dessus de leur naissance et de leurs emplois. Ils ne perdirent point de temps, et après avoir essuyé une tempête qui les mit à deux doigts du naufrage, ils abordèrent à Nangazaqui le sixième juillet mil six cent quarante. A peine avaient-ils jeté l'ancre, qu'on vint leur demander qui ils étaient, et pourquoi, sans aucun égard aux défenses, ils osaient paraître dans un port du Japon. Ils répondirent qu'ils étaient revêtus du caractère d'Ambassadeurs qui a toujours été sacré chez tous les peuples de la terre; qu'ils venaient pour détromper l'Empereur des préjugés qu'on lui inspirait contre eux, et pour

essayer de renouer le commerce. Le Gouverneur fit semblant d'être satisfait de cette réponse, et promit de servir les Ambassadeurs à la cour. Cependant, dès le même jour on ôta le gouvernail du navire, qu'on fit remorquer et avancer jusqu'au pied de la petite île de Kisma, qui est fort près de la ville. On le laissa là en garde à plusieurs autres bâtimens qui furent postés tout autour avec des soldats en armes. Le lendemain on fit descendre tout l'équipage, à la réserve de huit matelots qu'on laissa pour garder le vaisseau. Tous les autres, et les Ambassadeurs mêmes, furent conduits dans la petite île, et renfermés dans une espèce de retranchement, qui leur tenait lieu de prison.

Cependant le courrier que le Gouverneur avait dépêché en cour fit le voyage en onze jours, et deux Seigneurs que To-Xogun-Sama députa exprès, pour porter sa réponse, arrivèrent à Nangazaqui en dix jours, quoiqu'on mette ordinairement un mois à ce voyage. Le lendemain de leur arrivée, qui fut le deuxième d'août, sur les dix ou onze heures du matin, les Ambassadeurs et tout l'équipage au nombre de soixante et quatorze personnes, Espagnols, Portugais, Chinois, Indiens, Canariens, furent appelés à la maison-de-ville; on les fit comparaître devant le Gouverneur, et les deux Seigneurs députés de la cour. On leur lut l'édit impérial; ils répondirent qu'il n'y était parlé que des marchands,

qu'ils ne l'étaient point, et que leur navire ne portait aucune marchandise. On leur répliqua qu'ils étaient condamnés à mourir, et sur l'heure on les lia et on les mena en prison : ils y passèrent tout le jour et la nuit suivante s'exhortant au martyre. Le lendemain, troisième d'août, à cinq heures du matin, on vint leur prononcer la sentence de leur mort ; elle portait que tous, à l'exception de treize qu'on renverrait à Macao, auraient la tête coupée. On leur déclara ensuite que l'Empereur faisait grâce à ceux qui embrasseraient la Religion de l'empire, et sur le refus qu'ils en firent tous, on les mena à la sainte montagne. Ils y allèrent louant Dieu à haute voix, et faisant paraître une fort grande joie d'être ainsi traités contre le droit des gens en haine du Christianisme. Dès qu'ils furent arrivés au lieu du supplice, ils se prosternèrent et baisèrent la terre qu'ils allaient arroser de leur sang. Un des Ambassadeurs demanda si on les faisait mourir pour Jésus-Christ, et on lui répondit par trois fois que leur Religion était l'unique cause de leur mort; ce qui redoubla leur alégresse. L'exécution commença aussitôt, et dès qu'elle fut finie, un officier dit aux treize qu'on avait réservés, qu'ils eussent à s'en retourner au plus tôt, et à bien persuader à leurs concitoyens qu'il n'y avait plus de sûreté pour eux de se montrer au Japon. *Mais vous pourrez,* ajouta-t-il, *rendre témoignage que ceux-ci sont morts pour*

leur Religion, et n'ont pas moins marqué de constance que ceux qui jusqu'ici ont donné leur vie pour le même sujet. On fit ensuite enterrer tous les corps, on mit le feu au navire portugais, on mit les treize qu'on renvoyait à Macao sur un petit bâtiment qu'on leur abandonna, et l'on dressa au lieu du supplice un poteau avec cette inscription :

TANT QUE LE SOLEIL ÉCLAIRERA LE MONDE, PERSONNE N'AIT LA HARDIESSE DE NAVIGUER AU JAPON, MÊME EN QUALITÉ D'AMBASSADEUR, SI CE N'EST CEUX A QUI LE COMMERCE SERA PERMIS PAR LES LOIS.

Il était ajouté que cet édit ne pourrait jamais être révoqué, et qu'il serait exécuté en la personne même du Roi d'Espagne, s'il s'avisait de mettre le pied au Japon.

IX. A cette nouvelle, Macao, quoique sans ressource pour son commerce, se laissa moins aller à la douleur qu'il ne fit paraître de joie. On chanta le *Te Deum*, et l'on célébra le triomphe des confesseurs de Jésus-Christ avec toute la solennité possible. Cependant il fut réglé qu'on ne ferait plus aucune tentative pour rentrer au Japon, ce qui consterna quantité de Jésuites, qui n'étaient venus aux Indes que dans l'espérance du martyre. Il n'y eut que le père Antoine Rubino en faveur de qui on voulut bien faire ce qu'on n'osait entreprendre pour le commerce. Ce

père venait d'être nommé visiteur des missions de la Chine et du Japon, et il crut qu'il était du devoir de sa charge d'aller chercher le père Ferreyra, pour essayer de le ramener à son devoir; la résolution où on le vit de se jeter plutôt dans un esquif que de ne pas obéir à l'inspiration divine, engagea le capitaine-général à lui faire équiper secrètement un petit navire qui, sous prétexte d'aller à l'île Formose, le devait débarquer la nuit sur quelque côte écartée, avec quatre autres Jésuites.

Les Indes ont eu peu d'ouvriers apostoliques d'un mérite aussi universel que le père Robino. Il naquit à Strombino en Piémont, fit ses études à Turin, et s'y consacra à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Il passa jeune aux Indes, enseigna les mathématiques et la théologie à Goa, gouverna presque toutes les missions de sa Compagnie en Asie, et fut plus d'une fois employé par les Vice-Rois dans des ambassades. Il parcourut ainsi presque tous les pays que saint François-Xavier a arrosé de ses sueurs : la merveille était de voir un homme regardé partout comme un homme rare, pratiquer avec soin les vertus les plus cachées, servir ses frères avec charité, toujours plus prêt à obéir qu'à commander; doux, humble, patient, complaisant. Il fut plusieurs fois mis en prison, maltraité, condamné à mort : mais Dieu lui réservait un plus beau champ. Sa dernière occupation fut de défendre sa Compagnie des ca-

lomnies dont on cherchait à la noircir, et il y travaillait avec zèle, jusqu'à ce qu'on le chargea des gouvernemens des églises du Japon et de la Chine. Les quatre compagnons qu'il se choisit dans le grand nombre de ceux qui soupiraient après la mission du Japon, furent les pères Albert Mécinski, Diégo de Moralez, Antoine Capéci, et François Marquez.

Le père Mécinski était d'une illustre maison de Pologne; il perdit son père fort jeune, et à peine eut-il achevé ses études, qu'il demanda à sa mère la permission de se faire Jésuite; il ne l'obtint pas et il se mit à voyager; il était à Rome lorsqu'il apprit la mort de sa mère; et sur-le-champ, il exécuta son premier dessein. Il fut au noviciat de Rome ce qu'y avait été saint *Stanislas* Kostka, dont il était parent; il n'avait pas encore fait ses vœux que son frère aîné mourut; ce qui l'obligea à faire un voyage en Pologne: seul héritier d'une maison où il y avait de grands biens; il ne fut pas même tenté d'en retenir la moindre partie, et il fit le sacrifice en homme qui savait le prix des biens éternels. Dès que ses affaires furent terminées, il retourna à Rome, en disant : *Je viens de me dépouiller de tout ce que je possédais, il ne me reste plus qu'à donner mon sang.* Il fit ses vœux peu de temps après son retour en Italie, et il eut ensuite la permission d'accompagner le père Viéyra au Japon. Il était sur le point de s'embarquer, lorsqu'il

reçut ordre de son Général de se transporter incessamment en Pologne, où sa présence était nécessaire : il obéit, persuadé que l'obéissance ne lui ferait pas perdre le martyre, si Dieu l'y avait destiné. Il ne se trompa point, à peine eût-il mis ordre aux affaires qui l'avaient rappelé en Pologne, qu'il se présenta une autre occasion pour les Indes, et il en profita. Le père Mastrilly le trouva à Goa, prêt à partir sur une flotte qui menait à Macao un nouveau capitaine : le vaisseau qu'il montait fut pris par les Hollandais, qui le laissèrent presque mourir de faim. On le mit à terre à l'île Formose, où il souffrit encore davantage ; mais la maladie s'étant mise dans l'équipage, le père qui savait un peu de médecine, et qui fit d'assez belles cures, fut un peu mieux traité. Enfin, au bout de six mois de captivité, on l'échangea, et on le conduisit à la Cochinchine d'où il se rendit à Macao.

Le père de Moralez était Espagnol, et avait long-temps demeuré aux Philippines, où il était dans une grande odeur de sainteté ; il eut bien de la peine à s'arracher de Manille pour aller à Macao, d'où il espérait passer plus aisément au Japon. Il acquit bientôt, parmi les Portugais, la même réputation qu'il avait eue chez les Castillans. Le père Rubino ne crut pas devoir lui refuser la grâce de le mener au Japon, ni se priver d'un tel compagnon. Il écrivit plusieurs

apologies pour ses frères calomniés, et il ne quitta la plume que pour courir au martyre.

Le père Capéci était d'une maison distinguée dans Naples. Depuis son enfance, il avait témoigné pour le Japon une ardeur, laquelle soutenue d'une vertu héroïque, et de toutes les qualités qui font un apôtre, marquait trop visiblement la destination du ciel, pour qu'on s'y opposât.

Le père Marquez était né au Japon, d'un père portugais et d'une mère japonnaise, issue des Rois de Bungo : il perdit ses parens de bonne heure; mais un Portugais, ami de son père, l'adopta, et eut soin de son éducation. Il fit paraître, dans le cours de ses études, une piété rare; il se fit Jésuite à Macao, et il avait un si grand talent pour les missions, que le père visiteur ne balança pas à se l'associer dans l'entreprise qu'il méditait.

A peine les cinq missionnaires furent débarqués de la manière que j'ai dit, qu'on les reconnut, et qu'on les arrêta. Dès le lendemain, ils parurent devant le Gouverneur de Nangazaqui. Des Hollandais qui avaient une affaire fâcheuse par-devant ce Seigneur, se trouvèrent à l'interrogatoire. Ils rapportent qu'on fit venir, pour servir d'interprête aux pères, le Jésuite apostat, et que ce malheureux parut dans cette occasion avec une impudence extrême. Mais des mémoires plus sûrs nous apprennent qu'ayant fait

aux missionnaires, de la part du Gouverneur, la proposition d'embrasser le culte des idoles, avec promesse de la vie, et d'un grand établissement; le père Rubino, que son zèle arma d'une sainte indignation, lui parla en des termes si forts, que depuis il n'osa paraître devant eux. Le Gouverneur admira une si grande liberté jusque dans les fers, et conçut qu'il ne viendrait pas aisément à bout de gens que la vue de la mort n'étonnait point. Il les renvoya en prison, et après quelques jours, on commença à les tourmenter. Le supplice de l'eau fut choisi comme le plus capable de lasser leur constance, et pendant sept mois, on les fit souffrir au moins de deux jours l'un, de la manière que j'ai dit en parlant du père Mastrilly. Enfin on les condamna à la fosse; ils y vécurent aussi long-temps que s'ils n'eussent rien souffert. Le père Rubino ne mourut qu'après sept jours, le vingt-deux de mars mil six cent quarante-trois. Le vingt-trois, il fut suivi du père Méçinski, et le vingt-quatre, les trois autres ayant été trouvés pleins de vie, et on les hacha en pièces.

Il y avait quelques années, comme je l'ai déjà dit, qu'il ne restait presque plus de prêtres au Japon que quelques Jésuites japonnais. Un des plus connus avait été martyrisé en mil six cent trente-neuf, c'était le P. Pierre Caffui, natif d'Omura. Il fut banni en mil six cent quatorze, traversa à pied la Chine, l'Indostan et la Perse,

visita les saints lieux, et de là passa à Rome, où il se fit Jésuite. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il partit pour le Japon; et afin d'y entrer sans être reconnu, il se fit pendant deux ans esclave sur les galères de Nangazaqui, où il aborda enfin. Il passa jusqu'aux provinces du nord; il y fit quantité de conversions, et ce fut là qu'étant tombé entre les mains des gardes de l'Empereur, il fut mené à Jédo, et suspendu dans la fosse.

X. Presque en même temps qu'on apprit cette mort, on sut que le père Jean-Baptiste Porro, le plus ancien missionnaire du Japon, et un de ceux qui y a le plus souffert, avait été brûlé vif avec tous les habitans d'une bourgade où l'on mit le feu pendant qu'il y était. C'est tout ce qu'on a pu savoir de cet événement. Le père Martin Xiquimi vivait encore en mil six cent quarante, et depuis on n'en a plus entendu parler. Des Chinois chassés du Japon peu d'années après la mort du père Robino, rapportèrent qu'on y avait encore fait mourir le père Mancie Conixi, et un autre Jésuite qui ne put guère être que le père Xiquimi. Ils ajoutèrent que de temps en temps on faisait à Nangazaqui de fort grandes exécutions. Ils dirent encore qu'en mil six cent quarante-six, un effroyable tremblement de terre fit ouvrir une montagne près d'Omura, où l'on trouva deux corps de martyrs avec une inscription latine; que l'Empereur à qui on en

parla, ordonna que les corps fussent brûlés, et que la nuit suivante on l'entendit qu'il criait aux armes comme un furieux; qu'on lui demanda s'il voyait quelque chose, et qu'il répondit qu'il avait devant les yeux une armée de Chrétiens qui venait lui enlever sa couronne.

Cependant la nouvelle de la mort du père Robino et de ses compagnons ne fut pas plus tôt publiée, qu'on nomma un autre supérieur; ce fut le père Pierre Marquez, lequel, sans se rebuter du mauvais succès qu'avait eu l'entreprise de son prédécesseur, ou pour mieux dire, espérant un pareil sort, alla sur-le-champ s'embarquer aux Philippines pour le Japon, menant avec lui les pères François Cassola, Joseph Chiara, Alphonse Arroïo, et un frère Japonnais nommé André. Tout ce qu'on a su de ces missionnaires, c'est qu'ils furent pris et menés à Jédo où on leur scia les membres; que trois moururent d'abord, et que les deux autres furent rapportés en prison respirant encore : au reste, je n'ai pu distinguer si c'est de la troupe du père Robino, ou de celle du père Marquez que parlent les Hollandais dans leurs mémoires; car leur peu d'exactitude à marquer la chronologie, et à mettre de l'ordre dans les faits, est cause que tantôt l'on penche d'un côté, et tantôt d'un autre. Quoiqu'ils fussent présens à un des interrogatoires qu'on fit subir aux missionnaires, ils avouent qu'ils ne faisaient pas beaucoup d'attention à ce

qui se passait, parce qu'eux-mêmes se trouvaient dans une situation qui ne leur laissait pas l'esprit tranquille. Ils entendirent néanmoins un Seigneur Japonnais qui disait aux missionnaires : « O pauvres misérables, quel aveuglement est » le vôtre ! Vous adorez un Dieu qui doit être » sourd ou impuissant, puisqu'il vous abandonne » au milieu des tourmens où vous implorez son » secours. S'il a créé le ciel et la terre, s'il les » conserve comme vous dites, que ne vous tire- » t-il du mauvais pas où vous êtes ? Que ne » change-t-il les misères qui vous rendent si dif- » formes en un état plus doux ? Vous êtes dans » les chaînes, en proie à la douleur, et votre » Dieu ne vous en peut délivrer, ni vous rendre » insensibles. N'avouerez-vous donc pas *que* » l'Empereur est plus puissant que le Dieu des » Chrétiens, puisqu'il fait de vous tout ce qu'il » lui plaît, et que le Dieu que vous adorez, » ne peut vous tirer de ses mains ? » Les Hollandais conviennent qu'un des Jésuites réfuta parfaitement le discours du Japonnais ; ils ajoutent que ces pères étaient dans un état à faire compassion, mais ils ne parlent point de leur mort.

XI. Il paraît que l'Empereur To-Xogun-Sama mourut vers l'année mil six cent cinquante. Son successeur fut un Prince de sa maison, qui était encore enfant. On lui nomma des tuteurs, et cette minorité commença de manière à faire croire

que la Religion Chrétienne allait être rétablie dans l'empire. La persécution cessa tout d'un coup, le commerce avec les Portugais fut sur le point de se renouer, et tout se disposait à une révolution en faveur du Christianisme; mais ces espérances s'évanouirent bientôt, sans qu'on ait jamais pu savoir de quelle manière cela s'était fait.

Le père Ferreyra était toujours à Nangazaqui, où on ne lui laissait que fort peu de liberté. Ce qui obligeait les Japonnais à en user ainsi à son égard, c'est qu'ils ne purent jamais tirer de lui aucune lumière touchant les lieux où se retiraient les missionnaires. Dès le commencement de son apostasie, on lui déclara qu'il fallait épouser une idolâtre qu'on lui marqua, qui était veuve d'un orfèvre chinois, justicié pour ses crimes, et quoique les parties eussent une répugnance égale à se marier, on fit publiquement les cérémonies de ce monstrueux mariage; mais il ne fut point consommé, et jamais Yédo Tzua (c'est le nom japonnais que prit le religieux apostat) ne demeura avec sa femme qu'on l'avait forcé de prendre. Cependant comme personne ne lui donnait de quoi vivre, il se trouva bientôt réduit à la mendicité; pour se tirer d'une si affreuse misère, il se fit écrivain et interprête des marchands d'Europe qui trafiquaient au Japon. Il n'y avait pas jusqu'aux idolâtres qui lui reprochaient son infidélité, on lui remettait sans

cesse devant les yeux que des femmes et des enfans étaient morts dans les plus horribles supplices, et que lui n'avait pas eu le courage d'endurer les premières atteintes de la douleur. Un jour qu'il priait le Gouverneur de Nangazaqui de lui donner au moins de quoi vivre, on lui répondit avec aigreur qu'on ne lui devait rien, que s'il avait embrassé la loi de l'empire, ce n'avait pas été par estime pour elle, mais uniquement pour se délivrer du supplice. Que s'il voulait se rendre digne de quelque bienfait du côté de la cour, il n'avait qu'à découvrir où étaient logés les missionnaires. Ils ne gagnèrent rien et la plus honteuse indigence ne put jamais engager le malheureux Yédo à trahir ses frères.

Cependant, dès qu'on sut à Macao sa *déplorable* chute, le père Emmanuël Diaz, visiteur des missions du Japon et de la Chine, voulut s'embarquer pour tâcher de le ramener à son devoir. On s'opposa à son voyage, et il fut obligé de se contenter d'écrire une lettre par laquelle il représentait à ce misérable, tout ce qu'il croyait pouvoir faire impression sur son esprit. Le père Jean-Baptiste Bonelli, recteur du collége de Macao, écrivit aussi; mais il ne fut jamais possible de faire tenir ces lettres à Yédo. Quelques Portugais trouvèrent pourtant moyen de lui parler, et entre autres Dom Emmanuël Mendez de Mora, neveu du père Alphonse Mendez, Jésuite et patriarche d'Ethiopie. Yédo, tout le temps

que Dom Emmanuël fut avec lui, ne fit que pleurer et gémir, et sur ce que Dom Emmanuël l'exhortait à se reconnaître : *Ah ! Monsieur*, s'écria-t-il d'un ton qui marquait ou un grand désespoir, ou un fort grand dérangement d'esprit, *que peut faire de bien un homme qui a si lâchement abandonné son Dieu ?* Dom Emmanuël lui parla ensuite de son mariage, et lui en fit voir l'indignité. « C'est la crainte de la mort, répartit » Yédo, qui m'y a engagé, et il n'y a rien que » je n'eusse fait pour me sauver la vie : la seule » pensée de la fosse me saisit d'horreur, et me » mit hors de moi-même. » En mil six cent trente-six, le père Emmanuël Diaz le déclara chassé de la Compagnie de Jésus pour tout le temps qu'il demeurerait incorrigible, et cela n'empêcha point toutefois qu'on ne continuât de faire partout des prières et des pénitences pour fléchir le ciel en sa faveur. Au bout de quelques années on conçut quelque espérance de sa conversion. Un Portugais lui ayant mandé qu'il courait de très-mauvais bruits de sa conduite, il dit de bouche au porteur de la lettre qu'il ne pouvait faire réponse par écrit, mais qu'il le priait d'assurer celui qui l'avait envoyé, qu'il espérait un jour donner des preuves certaines de son sincère retour à Dieu. On ajoute que le père Mastrilly étant à Cochin, un jour qu'il se disposait à dire la messe, il vit un bon frère de la maison, nommé Bastus, qui s'approchait pour

le conduire à l'autel. Bastus était un homme d'une piété fort rare, et fort renommé dans les Indes pour les dons extraordinaires qu'il recevait du Ciel. Le père Mastrilly l'engagea à joindre ses prières aux siennes pendant le sacrifice pour la conversion du père Ferreyra. Bastus le promit, et le prêtre étant à l'élévation, il vit le même père Ferreyra avec l'habit de Jésuite, mais tout défiguré ; à l'*Agnus Dei* il l'aperçut avec une soutane plus propre, et à la communion, il fut surpris de le voir tout resplendissant de lumière.

Enfin, le grand âge et les infirmités obligèrent l'infortuné Yédo à garder le lit. Alors les remords de sa conscience se firent plus vivement ressentir, jour et nuit on l'entendait soupirer, d'abord sans proférer aucune parole devant ceux qui l'observaient, mais bientôt il ne garda plus de mesures. Le Gouverneur de Nangazaqui en fut averti, et il envoya informer contre lui. Yédo répondit sans hésiter qu'il était Chrétien, qu'il avait commis contre son Dieu une infidélité que tout son sang ne pourrait jamais bien laver, qu'il espérait néanmoins de la divine bonté qu'elle se contenterait du sacrifice de sa vie, et qu'elle lui ferait la grâce d'être plus fidèle qu'il ne l'avait été la première fois. Sa réponse fut mandée à la cour, et sur-le-champ l'ordre fut expédié de le faire mourir dans la fosse; quand on lui signifia sa sentence, il témoigna une joie qui sembla lui redonner des forces. On le porta à la

sainte montagne, car il ne pouvait plus marcher : ce lieu consacré par le sang de tant de martyrs, et qu'il avait lui-même souillé par son apostasie, ranima sa ferveur; il vécut trois jours dans ce tourment que dix-neuf ans auparavant il n'avait pu souffrir cinq heures, et jusqu'au dernier soupir il ne cessa de bénir le Seigneur et de renouveler sa profession de foi. C'est ce qu'ont attesté par serment plusieurs Japonnais et plusieurs Portugais, tous gens dont la vertu et les emplois rendent le témoignage irréprochable. On a même appris des Hollandais que le peu de bien qu'avait possédé le père Ferreyra depuis sa chute, avait été confisqué après sa mort : ce qui ne se faisait qu'à l'égard de ceux qui avaient été condamnés.

XII. On n'a presque rien appris du Japon depuis ce temps-là, feu monsieur Constance, ce fameux ministre du Roi de Siam, si connu parmi nous, avait épousé une Japonnaise née à Siam de parens exilés pour la foi. Cette vertueuse dame, parce qu'elle a fait et parce qu'elle souffre depuis trente ans pour le nom de Jésus-Christ, prouve que le sang des martyrs ne coule pas inutilement dans ses veines; elle avait sans doute inspiré à son époux ce grand zèle dont il brûlait pour le rétablissement du Christianisme dans le Japon. Elle contribuait au moins beaucoup à tout ce qu'il entreprenait pour faire fleurir la Religion dans les Indes. Dieu n'a point

permis que leurs projets pour le Japon aient réussi, il a sanctifié ces deux illustres personnes par les plus rudes souffrances, et il a encore laissé pour quelque temps les Japonnais dans leur aveuglement. En mil cinq cent quatre-vingt-cinq, un vaisseau japonnais qui allait de Jédo en Ixe, fut emporté par une tempête jusque dans le port de Macao, sans avoir aperçu aucune terre, ce qui fut regardé comme une espèce de miracle. Tout l'équipage fut reçu dans la ville avec beaucoup de démonstrations d'amitié, et quand ils se furent un peu reposés, on s'offrit de les ramener à Nangazaqui sur un vaisseau portugais, parce que leur bâtiment n'était pas en état de faire le voyage. Ils acceptèrent avec joie une offre si obligeante; on équipa un navire, et l'on ne mit dessus qu'autant de Portugais qu'il en fallait pour la conduite du bâtiment. Leur courtoisie leur avait fait espérer qu'on se radoucirait au Japon à leur égard, et cette pensée avait engagé tout le monde à contribuer aux frais de ce voyage, mais on se trouva bien loin de compte, lorsqu'on sut la réception qu'on avait faite à Nangazaqui aux Portugais qui y avaient conduit les Japonnais. Le Gouverneur les remercia de leur générosité, mais il leur déclara qu'une autre fois ils ne se donnassent point la peine d'entreprendre le voyage, si jamais pareil accident survenait.

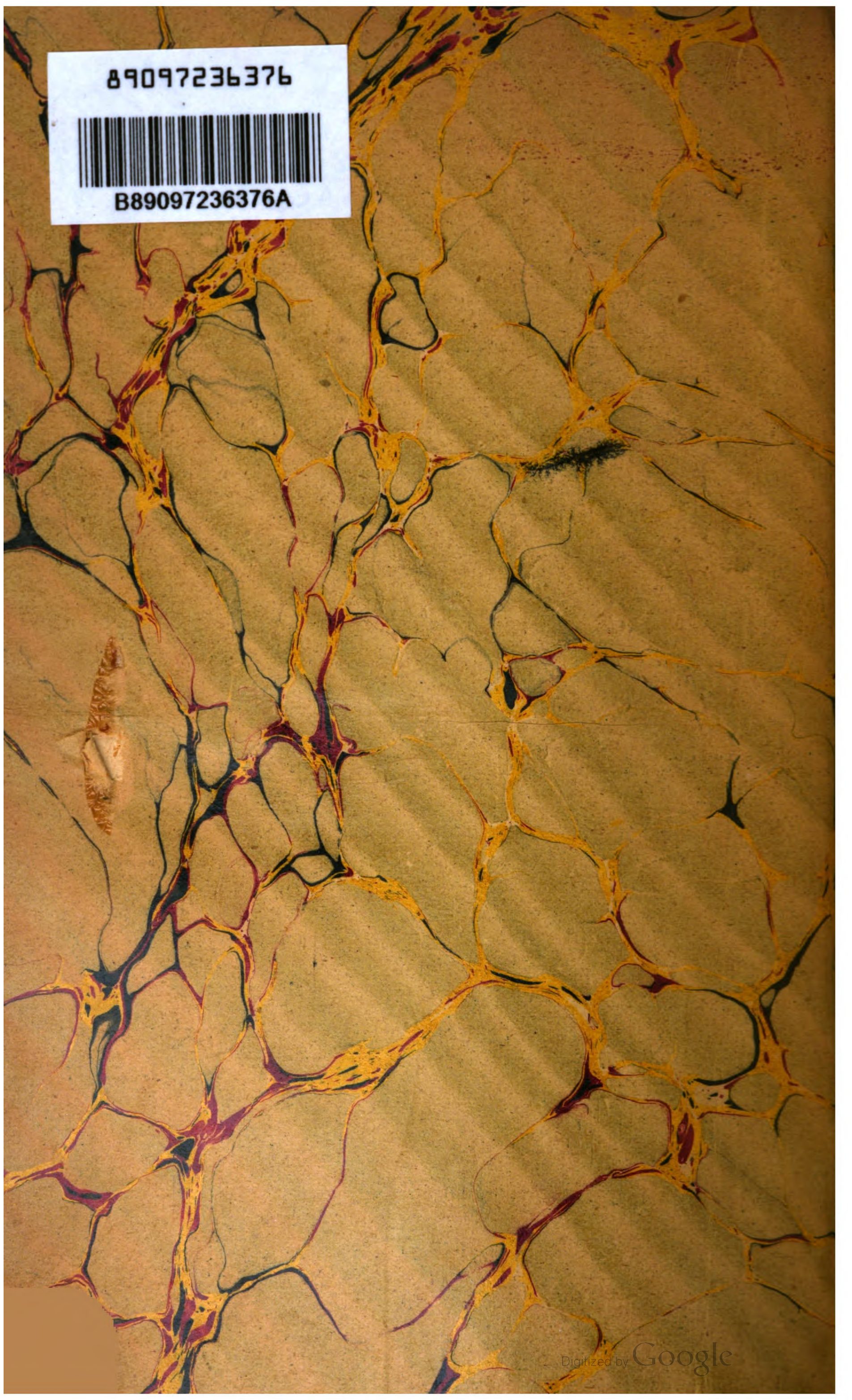
Une lettre écrite de la Chine en mil sept cent

deux, nous apprend le détail des précautions dont on use au Japon contre le zèle industrieux des missionnaires. Tous les ports de l'empire sont fermés aux étrangers, à la réserve de Nangazaqui, où l'on n'admet que les Chinois et les Hollandais; dès qu'on a découvert un vaisseau au large, une barque bien armée le va reconnaître, et le visite. Rien n'échappe à cette recherche, et jusqu'aux lettres d'instruction des Ambassadeurs, tout est examiné. La moindre marque du Christianisme suffirait pour empêcher le navire d'être reçu dans le port, et un prêtre qu'on y découvrirait, le ferait confisquer. Quand le bâtiment a mouillé l'ancre, on recommence la visite avec les mêmes soins; ensuite on étend sur le tillac une plaque de cuivre où est gravé l'image de Notre-Seigneur, et l'on oblige tout l'équipage de marcher dessus; la cérémonie finit par la lecture d'une fort longue invective contre notre sainte Loi; après quoi l'on permet à tout le monde de descendre à terre, et de loger, non dans la ville, mais dans des casernes bâties exprès. On ne marque pas si les protestans sont obligés de marcher sur le crucifix, mais de la manière dont ils s'expliquent dans leurs mémoires, il n'y a pas lieu de croire qu'ils en fassent beaucoup de façon, ni qu'on les exempte de cette loi, qui n'a même été portée que par leur conseil. D'ailleurs il s'en faut bien qu'ils soient traités aussi favorablement que les Chinois, car on ne permet qu'aux offi-

ciers de mettre pied à terre, et tous les matelots sont obligés de rester à bord.

Si les nouvelles qu'on vient de recevoir de Manille, et dont j'ai parlé fort au long dans la préface de cette histoire, se trouvent véritables, il y a tout lieu d'espérer qu'une terre cultivée avec tant de travaux, qui a produit tant de Saints, que tant d'Apôtres ont arrosée de leurs sueurs, et tant de martyrs de leur sang, va récouvrer de sa première fécondité. Que la voix de ces généreux confesseurs qui demandent depuis si long-temps non pas la vengeance, mais le fruit de leur précieuse mort, a touché le cœur du Père des miséricordes, et que les vœux de tous les vrais fidèles, et les soupirs de tant d'hommes apostoliques qui ne souhaitent rien au monde que de se consacrer au salut d'un peuple si propre au royaume de Dieu, ont été favorablement écoutés.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.


8909723637б
B89097236376A


Charlemont
Catholic Church
DG67
.C38
2
4 Ja 49
Digitized by Google

